


THE LIBRARY OF CONGRESS
1800

ARSÈNE HOUSSAYE

VOYAGE
A MA FENÊTRE

VOYAGE A VENISE

VOYAGE AU PAYS DES TULIPES

VOYAGE AU PARADIS



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

8, RUE GARANCIÈRE

MDCCCLX

OEUVRES

DE

ARSÈNE HOUSSAYE

IV


TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR
Rue Garancière, 8, à Paris.



ARSÈNE HOUSSAYE

VOYAGE
A MA FENÊTRE

VOYAGE A VENISE
VOYAGE AU PAYS DES TULIPES
VOYAGE AU PARADIS



PARIS

HENRI PLON, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

8, RUE GARANCIÈRE

MDCCCLX



VOYAGE A MA FENÊTRE.

I.

COMMENT ME VINT L'IDÉE DE CE VOYAGE

Je suis allé au bout du monde — visible et invisible, — j'ai fait le tour de la Vénus de Milo, tout l'art antique; j'ai adoré les figures de Prudhon, tout l'art moderne. — J'ai parcouru les sphères radieuses de Platon, le monde ancien; — j'ai monté jusqu'au Calvaire avec Jésus-Christ, le monde nouveau. — J'ai habité toutes les républiques idéales. Je suis allé partout et encore plus loin.

J'ai même fait le tour de moi-même, ce qui n'arrive à nul voyageur, mais je ne me connais pas mieux pour cela.

Dans ma passion des voyages, je ne savais plus où aller, quand je me suis avisé, un matin que le soleil — selon sa coutume — s'était levé plus tôt que moi, d'ouvrir ma fenêtre pour fermer mes volets : — le soleil, qui a des lèvres amoureuses, venait à ma barbe

baiser une jolie figure qui souriait de tous les sourires dans ma chambre, au-dessus de la table où j'écrivais, — car aujourd'hui je n'écris pas : — je conte.

Or le soleil est un rival dangereux quand on a une maîtresse peinte au pastel.

Mais le pastel, qui ne dure qu'un matin, dure encore plus longtemps que l'amour. On jure de s'aimer toute la vie : souvent le lendemain on conjugue déjà au passé le verbe aimer. *Je t'ai aimée, tu ne m'as pas aimé, nous sommes-nous aimés?*

Le lendemain n'appartient jamais à l'amour, c'est ce qui fait la force de l'amour.

Ce jour-là je n'aimais plus. J'avais fait une croix sur mon cœur, mais je ne voulais pas que le soleil dévorât le souvenir d'une si belle passion. Je crois que nous nous étions aimés six semaines !

— Soleil, mon ami, lui dis-je en cherchant ma pantoufle persane, si je n'y mets bon ordre, vous n'en laisserez pas : allez vous coucher.

C'était un peu familier : aussi le soleil me répondit sur le même ton qu'il n'en démordrait pas d'un baiser, qu'il se nourrissait de roses, et qu'il déjeunerait de ma figure au pastel tant qu'il y trouverait quelque chose à prendre.

Dans ma colère jalouse, je lui jetai les volets à travers la figure.

La solitude, penchée au-dessus de l'âtre, me conseillait d'aller à elle ou de la rappeler dans mon lit. Ce matin-là elle me fit peur avec sa robe noire étoilée

de larmes; je regrettai d'avoir jeté mon ami le soleil par la fenêtre; j'allai bravement ouvrir les volets pour savoir s'il était encore temps de le rappeler. Il était trop tard; il s'était barbouillé la figure de je ne sais quel nuage parisien — ce bon nuage parisien qui nous sert de parasol plus de la moitié du temps. — Toutefois il ne se fit pas trop attendre; il se jeta dans mes bras sans rancune.

Il ne serait pas hors de propos, ami lecteur, de te dire qui je suis, — car tu vas voyager avec moi pendant trois à quatre heures — si je suis bon compagnon de route. — Or, qui suis-je? — Je n'en sais rien. — Connais-toi toi-même, dit la Sagesse des nations; ce qui est un mot profond. Car on connaît son cheval et sa maîtresse, son chien et son ami; — il y a des maris qui connaissent leurs femmes. Mais quel est celui d'entre nous qui a jamais pris la peine de descendre en soi-même avec le fil d'Ariane pour s'y retrouver?

Ulysse fut reconnu par son chien Argus, mais Ulysse se reconnaissait-il alors?

La maison est la même, plus ou moins ravagée par les saisons; mais que de fois les hôtes ont changé! que d'amours ont succédé au premier amour, que de rêves au premier rêve, que de larmes au premier éclat de rire!

On regarde passer les autres dans la vie, mais on n'a pas le temps de se regarder passer. Cependant, puisqu'on est obligé de faire tant de mauvaises connaissances, pourquoi ne pas faire la sienne. Il serait

meilleur peut-être de vivre avec soi que de vivre avec les autres.

J'en suis à la première page de mon livre, je ne sais rien du *tome premier* — mon cœur, — ni du *tome second* — mon esprit.

Je ne suis pas retourné pour rien à ma fenêtre. Le soleil, mon collaborateur ordinaire, rayonne sur mon front et l'étoile des mille fleurs de la rêverie. Je vais les effeuiller sur le tome premier et sur le tome second.

N'ayez jamais d'autres livres que ceux-là, — le cœur et l'esprit.

J'aurai toujours plus de confiance dans le philosophe qui étudie la vie dans ces deux exemplaires de Dieu, que dans le philosophe qui étudie la vie dans l'universalité d'une bibliothèque.

Le monde est un livre écrit par Dieu et commenté par les hommes. Voyager, c'est lire ce beau livre, dont il restera toujours des pages oubliées.

Il est des voyageurs qui ne s'inquiètent pas des commentaires, ce sont les philosophes et les poëtes; il en est qui ne lisent que les commentaires, ce sont les savants et les curieux, ceux-là qui s'arrêtent avec respect devant un chant d'Homère, un bas-relief de Phidias, une fresque de Zeuxis. De tels commentateurs ne sont pas à dédaigner. Dieu lui-même doit sourire à ceux qui ont si largement interprété le texte sacré : — une édition de la nature, avec des notes d'Homère et des dessins de Zeuxis ou de Phidias! —

Me voilà donc en route. Ah! si j'avais un compagnon de voyage!

Monsieur de Cupidon, grand coureur d'aventure,
Qui veniez si souvent rêver sous mon balcon,
Ne vous verrai-je plus, si ce n'est en peinture?
Me condamnerez-vous aux vierges d'Hélicon?

As-tu donc oublié nos belles équipées?
Nous n'allions pas nous perdre au ciel comme Ixion.
Aujourd'hui, qu'as-tu fait de tes flèches trempées
Dans la coupe où Vénus buvait la passion?

Pour avoir de l'argent les aurais-tu fondues?
Ton carquois n'est-il plus qu'un sac d'écus comptés?
Qu'as-tu fait de ton chœur de nymphes éperdues
Conviant l'univers aux folles voluptés?

Aurais-tu trépassé dans les bras de ma belle
Sur la double colline où la neige rougit?
Si tu ne réponds pas à mon cœur qui t'appelle,
Sur le marbre du sein j'écrirai donc : *Ci-gît.*

Ci-gît mon jeune amour : ne pleurez pas! Sa tombe,
Où déjà plus d'un cœur est venu se briser,
Est un doux lit jonché de plumes de colombe.
— Il naquit d'un sourire et mourut d'un baiser! —

Mais l'amour est comme le printemps; il rit à travers le givre, la neige et les giboulées; il parfume la nuit et fleurit sous les tombeaux. L'amour est mort, vive l'amour! J'ai fait une croix sur mon cœur, mais déjà les violettes couvrent l'épitaphe. Qui sait? en regardant par la fenêtre...

II.

CE QU'ON VOIT PAR LA FENÊTRE.

Et d'abord, que je salue ma fenêtre, comme Alcée saluait le vaisseau qui allait l'emporter aux rivages inconnus.

La fenêtre! A ce seul mot que de rêves envolés reviennent voltiger autour de moi! La fenêtre! Toute la jeunesse parisienne est là; — la jeunesse passionnée, intelligente, poétique, oisive, qui rêve d'amour ou de renommée. — Quel est celui d'entre nous qui ne s'est accoudé, entre les cheminées et les gouttières, au bord du toit, comme l'oiseau chanteur qui va prendre sa volée dans le monde? Ah! comme alors toutes les femmes passaient belles sous nos yeux! Quels corsages embaumés! quelles lèvres frémissantes! quels sourires de neige et de pourpre! C'étaient plus que des femmes, c'étaient les chimères

de l'idéal! Adorables chimères de nos vingt ans! Avec quelle grâce elles nous jetaient au passage les parfums de la jeunesse!

Si le bonheur est quelque part, c'est à la fenêtre. Bernardin de Saint-Pierre l'a dit en cultivant ce fraisier célèbre qui fut pour lui un monde durant toute une matinée.

Quand je n'ai rien à faire — ce qui vous arrive quelquefois à vous qui lisez ce livre, — j'ouvre ma fenêtre et je voyage. Un voyage à la fenêtre! Ouvrir sa fenêtre, n'est-ce pas s'ouvrir le monde? J'ai ce grand avantage sur tous les autres voyageurs, de ne jamais savoir où je vais. Tantôt je descends dans la rue, à la poursuite d'un coupé dont je porte les armoiries dans mon cœur; tantôt je m'envole dans le pays charmant où j'ai bâti tant de châteaux; tantôt je m'élève dans les nues pour savoir comment les anges font leurs nids; tantôt — mais ce n'est pas le voyage d'hier ni celui de demain que je veux vous raconter — c'est le voyage d'aujourd'hui.

Le printemps, qui n'est plus loin, nous jette çà et là ses violettes et ses primevères à travers les nuages. Paris est égayé de ne je ne sais quel rayon de renouveau; aux fenêtres des maisons il y a plus de soleil; aux lèvres des femmes il y a plus de sourires.

Celle qui vient là-bas est charmante, en vérité : on dirait un portrait de Murillo. Quels yeux ardents! quels cheveux noirs! quel teint doré! C'est une Espagnole de Paris; on voit de prime abord quel est son pays à

sa désinvolture. Quand je dis qu'elle est de Paris, je dois ajouter qu'elle appartient au treizième arrondissement. Elle a le privilége de vivre de l'air du temps, elle est vêtue comme il plaît à Dieu et à son amant. L'heureuse fille, comme elle porte bien sa misère! Elle n'a pas d'ombrelle ni de chapeau pour se garantir du soleil; mais en est-elle moins jolie? Comme les fleurs vivaces, elle aime le soleil; le soleil, c'est sa vie, après l'amour.

La voilà qui s'arrête devant une marchande de bouquets, dont la voix cassée poursuit les passants. Un bouquet de lilas, c'est tout un roman pour elle. Que de fois déjà elle a vu s'ouvrir dans sa vie un nouveau chapitre par un bouquet de lilas. Il y a des étudiants qui ne font pas d'autre déclaration galante; quand ils ont donné un bouquet, ils ont tout dit. On met le bouquet à son corsage, le soir on le jette dans un coin de sa chambre, trois semaines après on le ramasse par mégarde; il est flétri comme l'amour qui l'a embaumé; on le respire encore; un triste sourire passe sur les lèvres, on se souvient, on essuie une larme et on suspend le bouquet aux rideaux de son lit comme un rameau de Pâques fleuries.

Elle s'est donc arrêtée devant la marchande de bouquets, comme elle s'est arrêtée devant toutes les boutiques. « Si j'avais de l'argent! » Voilà une exclamation qu'elle jette au diable mille fois par jour devant chaque tentation du luxe ou du plaisir.

Elle tire deux sous de sa poche, convoitant déjà

du regard le plus joli bouquet de lilas qui soit dans l'éventaire.

A cet instant son regard est détourné par la voix plaintive d'une pauvre femme, assise sur la borne voisine, portant un enfant à ses mamelles sans lait. A la vue de cette pâle figure, ravagée par la douleur et par la misère, la jolie fille, si gaie et si alerte, s'attriste soudainement. Cette femme, toute jeune encore, n'est-elle pas une sœur d'infortune? un seul pas sépare ces deux existences. Je devine sa pensée à son expression : « Si je lui donnais mes deux sous! » A ma grande surprise, elle se retourne vers l'éventaire. En la voyant choisir le lilas et payer la marchande, je ne prévoyais pas sa sublime charité : elle respire la branche et s'avance tristement vers la pauvre mère assise sur la borne. « Tenez, madame! » dit-elle, et elle s'envole comme un oiseau, légère et heureuse d'avoir paré cette misère d'un sourire de printemps.

La malheureuse comprend; elle respire le lilas tout en essuyant une larme : « Que Dieu te conduise longtemps, toi! » dit-elle en suivant des yeux la jeune fille.

Voilà une fenêtre qui s'ouvre en face de la mienne; je vais voir un intérieur du faubourg Saint-Germain : c'est là que depuis deux hyvers M. et madame de *** savourent à longs rayons la lune de miel. Quelle élégance native! quel parfum de bonne compagnie! Voyez : le jeune vicomte se penche à la fenêtre tout en fumant un cigare; la jeune vicomtesse s'appuie sur

l'épaule du fumeur tout en lisant un journal. Le cigare, le journal, voilà la vie aujourd'hui; autrefois on causait, aujourd'hui on lit.

La société française s'en va, grâce au journal et au cigare : c'en est fait des belles mœurs, du beau langage, des belles manières. Le cigare a tué la galanterie, le journal a tué la conversation. Comment faire des madrigaux avec un cigare à la bouche? comment oser dire un mot à des gens qui ont lu leur journal? Tout ce qu'on peut dire dans la journée a été imprimé la veille.

J'aime mieux promener mon regard et ma pensée trois étages au-dessus : cette lucarne pittoresque a l'air de s'ouvrir dans le ciel; le bonheur est là, si j'en crois ces trois pots de bruyères roses et blanches qu'une main amie vient d'apporter au soleil. J'ai été bien longtemps sans savoir qui demeurait si haut. Je voyais tous les jours un jeune homme s'encadrer dans la lucarne et y rester des heures entières dans l'immobilité d'une statue. S'il eût pris une seule fois une plume ou un crayon, j'aurais jugé que c'était un poëte; mais il a trop d'esprit pour cela : c'est un sublime paresseux qui ne perd pas une heure de sa vie dans les mesquines luttes du monde. Voilà dix ans qu'il se promet de faire choix d'un état, il n'a garde de se décider si vite : vivre de peu, au grand air, en pleine liberté, voilà sa philosophie. Il aime les fleurs, il les arrose avec délices, il les respire avec extase, même quand elles n'ont plus de parfum. Il aime les oiseaux :

le voilà qui leur jette sur le toit les miettes de sa table. Les oiseaux viennent becqueter jusque sous sa main. Il n'aime pas seulement les oiseaux et les fleurs : j'entrevois, à l'angle de sa petite cheminée, une fille blonde qui chante un air d'opéra-comique. La voilà qui se lève pour voir les oiseaux gourmands. Elle vient sans bruit, elle passe sa jolie figure sous le bras du philosophe : c'est s'emprisonner de bonne grâce dans les liens de l'amour. L'amoureux n'a qu'à baisser la tête pour toucher de ses lèvres les plus beaux cheveux du monde. Je m'aperçois ici qu'au lieu d'une plume pour écrire mon voyage, il me faudrait un pinceau.

Qu'entends-je? les cris aigus d'un piano. D'où viennent ces cris? Hélas! j'ai dit un piano, il y en a vingt qui sont étagés autour de moi. Il y a des pianos partout, jusque chez moi; mais j'ai toujours la clef du mien dans ma poche.

Un coupé s'arrête au magasin de nouveautés. Ah! la jolie jambe qui descend! c'est une jambe bien née; en effet, je reconnais les chevaux du duc de ***. Madame la duchesse entre nonchalamment dans le bazar du luxe parisien. Je vais allumer un cigare pendant qu'elle va choisir un chiffon. J'ai à peine fumé trois cigares, que déjà elle remonte en voiture. C'est cela, madame la duchesse, levez le store, que je vous voie à mon aise. Elle déploie, avec la curiosité de la fille d'Ève, la robe qu'elle vient d'acheter : la robe lui tombe des mains; il me semble que je l'entends rire à

gorge déployée : elle se renverse dans les éclats de sa gaieté. Il y a bien de quoi, vraiment; elle vient de trouver dans les plis de la moire un bouquet qu'un galant commis y a glissé mystérieusement. Elle donne deux sous à son laquais et lui ordonne de les porter au don Juan des nouveautés. Les chevaux piaffent, le coupé s'envole; adieu, madame la duchesse!

N'est-ce pas Lamartine que j'aperçois là-bas, rêvant aux destinées des nations? Hélas! nul ne remarque au passage cet homme qui a fait tant de bruit : il ne tient pas plus de place dans la rue qu'un bourgeois endimanché. La beauté vaut mieux que le génie, — dans la rue et ailleurs encore. — Voyez, en effet, comme tout le monde se retourne pour voir passer cette jeune femme, qui est la beauté en personne; Lamartine lui-même s'est retourné. Ah! madame, si vous aviez su qui se retournait ainsi!

Mais où va-t-elle à cette heure? — Je la connais, donc cela ne me regarde pas. — Quelle nonchalance orientale, mais pourtant quelle démarche inquiète! J'aime ses yeux bleus, qui me rappellent les plus pures créations des vieux maîtres de Cologne. La voilà qui rebrousse chemin. Qu'a-t-elle donc oublié? Pourquoi lève-t-elle ainsi les yeux vers ces deux fenêtres où flottent des rideaux de guipure. Hélas! hélas! cette femme vient de chez son mari et elle va chez son amant.

Je n'ai que trop bien deviné. Un jeune homme — moustaches brunes et cheveux bouclés — se penche

sentimentalement à l'une des fenêtres, et commence à babiller des yeux avec ma belle nonchalante, qui baisse le front en rougissant et qui chancelle sous l'ivresse. Est-ce qu'il ne va pas arriver quelque obstacle pour l'honneur du mari? Est-ce que cette femme si belle et si perverse ne va pas s'abîmer sous les yeux de son amant par un châtiment du ciel? Ce n'est pas le ciel qui se mêle de cela. La charmante pécheresse a franchi le seuil de la porte cochère; elle fuit comme une ombre et s'envole dans l'escalier. Son amant se détache de la fenêtre en jetant aux passants un sourire victorieux.

Je ne vois plus rien que la guipure qui s'agite au vent. La dame, vous le pensez bien, ne met pas la tête à la fenêtre. Je verrai longtemps encore la pâleur, la mélancolie ardente, la grâce ineffable de cette figure, œuvre du ciel et de l'enfer.

Quand je la rencontrerai dans le monde, lui parlerai-je du jour où Lamartine a salué sa beauté?

III.

LE MUR MITOYEN.

J'ai un balcon spacieux où je cultive des roses et des fraises; mais je n'ai que la moitié de ce parc babylonien. L'autre moitié est à ma voisine.

Qu'est-ce que ma voisine? Je ne sais pas. Elle s'appelle Célimène, et je m'appelle Alceste. Je ne veux pas voir son éventail.

Nous ne nous sommes pas encore rencontrés. J'ai bâti tout un mur pour me préserver de ce dangereux ennemi; car la femme est l'ennemi-né de l'homme.

Déjà nous étions séparés par une grille de fer ouvragée dans le beau style des maîtres du dix-huitième siècle. Mais à la hauteur d'appui on pouvait se donner la main, à la hauteur des lèvres on pouvait s'embrasser : j'ai attaché sur la grille des lierres, de la vigne vierge et des chèvrefeuilles; j'ai mis devant les jolies portes ouvertes pour les mains et pour les lèvres des rosiers et des aubépines.

IV.

OPHÉLIA.

De l'autre côté j'ai un voisin, c'est un botaniste, célèbre — à l'Académie des sciences. — Il a la prétention d'avoir inventé une nouvelle famille de lézards et d'orties.

Il a surtout l'ambition d'écrire un in-folio sur la sensitive, ses mœurs, ses habitudes, ses maladies, ses passions.

Tout à l'heure je l'ai trouvé en contemplation devant une pauvre sensitive qu'il sacrifie à son furieux amour de la science. Voilà donc enfin un homme sérieux. Voyez, il est armé d'une loupe et de ciseaux. La pauvre sensitive, elle n'a de repos que quand elle dort. Je veux dire quand il dort; car il la réveille à toute heure avec cette cruauté du bourreau qui disait à l'enfant royal : Tu dors, Capet!

Mon savant appelle sa sensitive Ophélia. Quand il lui parlait ces jours passés sous ce nom poétique, je

cherchais autour de lui, croyant voir apparaître sa fille, sa perruche ou sa servante. La sensitive a peur de lui : dès qu'il s'approche d'elle avec sa longue robe de chambre qui secoue en marchant la poussière de la science, la sensitive a des défaillances; un frisson de terreur agite toutes ses feuilles; dès qu'il la touche elle se replie et s'abat sur elle-même; elle cache sa vie dans ses mille linceuls. Mon savant ne se contente pas de la toucher du bout de l'ongle; j'entends crier ses ciseaux; çà et là il coupe une feuille. Je suis tout ému par cette barbarie, car je vois les larmes de sang que répand la triste Ophélia. Mais mon voisin, qui n'est pas ému, vient vers moi et me salue de l'air du monde le plus distrait :

— Voulez-vous assister à l'agonie d'Ophélia?

— Déjà! Il n'y a que six semaines que vous la torturez.

— Oui, j'ai voulu que l'agonie fût lente et douloureuse; j'ai voulu étudier sa vie dans sa mort. Voyez comme elle a pâli. Hier je l'ai arrosée avec de l'arsenic. J'avais essayé d'un poison plus doux; mais j'ai reconnu qu'il fallait frapper fort.

— Et vous êtes bien sûr qu'elle va mourir?

— Oui. La nuit a été terrible; tout le système est attaqué.

Le savant tira sa montre : — A midi elle aura cessé de vivre.

— Votre expérience est faite?

— Oui, de point en point. Je vais de ce pas achever

d'écrire mon mémoire pour le congrès. Vous pouvez, mon cher poëte, faire l'épitaphe d'Ophélia.

— Passez-moi donc cette pauvre victime.

Je suis rentré chez moi décidé à sauver Ophélia. Je ne suis pas de l'Académie des sciences; mais si mon voisin a eu la science de tuer, j'aurai, je l'espère, la science de ressusciter.

J'ai déraciné la sensitive; je l'ai replantée du côté de ma voisine, entre mes rosiers, qui par leur fraîcheur et leur épanouissement l'ont déjà rappelée à elle-même. Le soleil vient jusqu'à elle, mais tempéré dans son rayonnement par le feuillage clair-semé de mon oranger. Je l'ai arrosée de la tête au pied. Au lieu d'une épitaphe, qui sait si je ne ferai pas un appendice au mémoire du savant? O injustice des congrès et des académies! tout le monde va le féliciter d'avoir tué une sensitive; et moi qui l'aurai rappelée à la vie, je ne recueillerai que le silence.

On sonne à ma porte. Mon groom, selon son habitude, est allé se promener — pour moi, à ce qu'il dit. — Si j'allais ouvrir? — Mais ouvrir à l'ennui, au désœuvrement, à celle qui n'a pas d'amour — à celui qui n'a pas d'esprit! Il y en a quelques-uns et quelques-unes. Non, je n'ouvrirai pas. — D'ailleurs il est trop tard.

J'ai eu tort. Qui sait si ce n'était pas la destinée elle-même qui sonnait à ma porte?

Je viens d'aller ouvrir; mais je n'ai trouvé qu'une carte, le nom de Théo.

Il va passer sous la fenêtre. C'est cela; je reconnais son coupé et ses deux chevaux lilliputiens. Vanité des vanités! il ne veut plus être un homme d'esprit, de style, de poésie; il veut être un homme — à cheval. — Comme j'ai eu raison de ne lui pas ouvrir ma porte! Il y a une jolie figure dans son coupé. Que pouvait-il avoir à dévider avec moi? Je la reconnais. Vous la reconnaîtriez — monsieur — qui allez au théâtre. Je ne vous peindrai pas cette femme, je vous la nommerai par un trait de caractère : Un amant — du lendemain — lui offrit un soir deux perles fines dans la coulisse. Elle les saisit, les porta à ses dents, les mordit, les reconnut vraies, et, des mêmes dents blanches, sourit à son adorateur le plus galamment du monde. Par exemple, si les perles avaient été fausses, elle n'eût pas souri et les eût rendues de l'air le plus détaché des biens de la terre.

Théo ne lui donne que les perles fines de sa poésie — grains de pourpre dignes de la coupe du roi de Thulé.

Je viens de voir Ophélia. Il est midi. O miracle! à mon approche elle a eu un tressaillement de joie : ce n'était plus ce frisson de terreur qui courait sur elle quand elle voyait la robe noire du savant. Elle est bien malade encore; mais elle soulève ses feuilles en signe de délivrance, comme on lève les mains au ciel après un danger. Déjà sur les lèvres si pâles de la sensitive j'ai vu passer un frémissement d'espérance.

V.

ESCARMOUCHES AMOUREUSES.

Ce matin, quand j'ai voulu voir si mes aubépines et mes rosiers prenaient racine, j'ai entrevu ma voisine qui plantait du houx. Me voilà donc hors de toute atteinte. Si jamais je cours un danger, ce ne sera pas de ce côté-là.

Je crois que je ne connaîtrai jamais ma voisine, car c'est une femme qui change tous les jours de masque, qui affiche tous les caractères, tour à tour passionnée et rieuse, se moquant des autres et d'elle-même, croyant à tout comme un enfant, ne croyant à rien comme une amoureuse trahie, vivant de rêveries dans le monde visible et de rosbif dans le monde idéal, cherchant la folie dans la sagesse et la sagesse dans la folie. C'est tout un roman, toute une histoire, tout un poëme, que cette femme si simple et si compliquée, si naïve et si pervertie, si rayonnante et si voilée.

2

Je ne l'appelle que la *Ténébreuse,* même à ses heures de soleil.

Elle est là depuis six semaines, adorée par une demi-douzaine d'hommes sérieux, plus ou moins barbus, qu'elle fait aller comme des enfants. S'ils viennent, elle veut être seule. S'ils ne viennent pas, elle leur fait signe, car ils se sont tous logés autour de sa maison.

Il y en a toujours un qui passe dans la rue le nez en l'air, quelle que soit l'heure du jour et de la nuit. Car, si on ne chante plus de sérénade, on passe toujours sous la fenêtre.

Cette comédie de tous ces amoureux, dont aucun n'est l'amant, me divertit beaucoup. Ils voudraient me savoir au diable, parce que je ris en les voyant, parce qu'ils ont peur de voir s'effeuiller avant l'automne le mur mitoyen.

Tout à l'heure nous nous sommes parlé, ma voisine et moi, mais comme des voyageurs qui ne doivent pas coucher à la même enseigne.

J'étais allé respirer mes roses. Le croirez-vous, races futures? elle les respirait de son côté.

— Madame, dis-je sévèrement, cela n'est pas de jeu. Croyez-vous que le Code pénal ne renferme pas un article contre cette atteinte à la propriété?

— Monsieur, prenez garde, je suis Normande.

— Madame, toutes les femmes sont Normandes, depuis Ève, qui a mangé la première pomme de Normandie, jusqu'à vous qui respirez mes roses.

— Monsieur, j'ai horreur des roses ; si je les respire, c'est la faute du vent qui souffle de votre côté.

— Madame, je vais cueillir toutes mes roses ; mais, rassurez-vous, je laisserai les épines.

— Vieux style ! Je vous croyais un homme d'esprit.

— Un homme d'esprit ! Dieu m'en garde, madame ; les hommes d'esprit ne font que des bêtises.

— Comme les femmes de cœur.

— Est-ce que vous avez été une femme de cœur, madame ?

— Monsieur, ne pénétrons pas dans la vie privée.

Nous nous étions penchés sur le bord du balcon, à peine séparés par une branche de houx et par un éventail.

VI.

PARIS A VOL D'OISEAU.

PRÉFACE.

Que de fois, penché à la fenêtre, n'avez-vous pas, des yeux du corps et des yeux de l'esprit, entrevu la ville universelle en travail, la grande ruche sanctifiée par les abeilles et dévorée par les frelons?

Allez, mon âme, déployez vos ailes, et revenez dire à ma main ce qu'il faut écrire aujourd'hui.

ORIGINES.

Selon les historiens : « Si Rome a été fondée par un fils du dieu Mars et par le nourrisson d'une louve, Paris le fut par un prince échappé au sac de Troie, Francus, fils d'Hector, qui, devenu roi de la Gaule après avoir bâti la ville de Troyes en Champagne, vint fonder celle des Parisiens et lui donna le nom du beau Pàris son oncle. »

Pour expliquer cette haute opinion des savants historiens, un autre historien non moins savant nous démontre que le mot *Paris* se compose de deux mots, savoir : le radical *Par* ou *Bar,* et le mot *Isis,* « attendu qu'il a été trouvé sur le territoire de Paris une statue de cette déesse, ce qui prouve abondamment que Francus, qui veut dire Français, est le fondateur de Paris *. »

HISTOIRE.

Il existe cependant d'autres opinions dignes d'être étudiées. Si on daignait nous écouter sur ce point, nous dirions que le fondateur de Paris, ce fut le hasard. Il y avait une île dans un pays sauvage : figurez-vous une peuplade dispersée qui cherche à s'abriter contre ses ennemis; cette peuplade traverse le fleuve et se barricade sur ce grain de sable que protégent les eaux. Cette peuplade de bateliers et de pêcheurs, lasse d'errer de rive en rive, de la rivière au fleuve, du fleuve à la mer, veut prendre dans l'île quelques jours de repos. Après la palissade, voilà la tente qui se dresse. Les vents sont mauvais; le fleuve est un autre ennemi qui vient menacer à son tour : pourquoi ne pas élever un mur contre les tempêtes de l'occident? Cependant on a eu le temps de s'apercevoir que l'île était fertile; pendant que les pêcheurs s'aventurent sur

* Voir, pour plus de lumières, les Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, qui fourmillent de preuves tout aussi authentiques.

leurs barques, les plus paisibles de la colonie défrichent le sol par distraction, par curiosité, par instinct pour l'avenir. Quelque temps se passe ainsi; l'heure est venue de partir, de marcher à l'aventure comme autrefois; mais l'amour du sol a pris ces hordes nomades; ils ont semé, ils veulent recueillir. Ils se complaisent d'ailleurs dans ces quelques enjambées de terre défendues des bêtes et des hommes, des ennemis de toute espèce, où ils peuvent avoir chacun un arbre, un épi et une maison. Ils se décident à rester, les plus aventureux et les plus jeunes iront courir au loin à la découverte, mais ils reviendront. Dès ce jour, Paris exista. Au lieu de quelques palissades, où étaient suspendues toutes fumantes encore les peaux de bêtes, l'industrie, fille de la paix, envoie des barques chercher des pierres sur les rives voisines, élève des murs, les couvre de chaume; et voilà une bourgade qui vit et palpite. Laissez-la respirer un peu, vous la retrouverez bientôt avec des mœurs, gouvernée par des lois. Aujourd'hui elle s'appelle Loutouhezi; plus tard, César passera qui lui donnera son acte de naissance; plus tard, la bourgade sera la ville universelle, elle sera tout à la fois Babylone, Athènes, Rome; mais, quelles que soient sa fortune et sa gloire, elle n'oubliera pas qu'elle est sortie d'une famille de pêcheurs, et pour ses armoiries elle prendra un vaisseau.

J'ai commencé par citer l'histoire, j'ai fini par produire le roman. Comme il arrive souvent, le roman n'est-il pas plus vraisemblable que l'histoire?

Aujourd'hui Paris n'est plus une île déserte, une bourgade, une grande ville; c'est une nation où fourmillent mille peuples divers. Cette nation a autour d'elle, pour la défendre des barbares, ses grandes murailles comme la Chine.

SITUATION.

Comme tous les pays du monde, celui-ci est situé au centre de la terre. Ses montagnes renommées sont Montmartre, le Père-Lachaise, la Porte-Saint-Denis, l'Arc de triomphe, les tours de Notre-Dame, le Panthéon et les Invalides. On ne cite guère que deux montagnes à pic, la montagne Sainte-Geneviève et la butte Montmartre. Et encore, sans les moulins à vent et le Panthéon, elles ne seraient guère considérées que comme des collines.

POPULATION.

La population de ce pays est trop variable pour qu'il soit permis d'en fixer le chiffre. Ce soir vous comptez un million d'habitants, demain matin la statistique sera en défaut, car il aurait fallu compter d'après la vertu des femmes et non sur la vertu des femmes. Si la Russie est en congé à Paris, la population est plus variable que jamais, car les Romains enlèvent encore les Sabines.

DIVISION.

Ce pays, qui se divise en continent, îles, presqu'île, détroits, isthmes, est arrosé par un grand fleuve, la

Seine, par un puits, le puits de Grenelle, par une petite rivière, la Bièvre, par quelques milliers de fontaines et par une multitude de ruisseaux. On se rappelle le mot de madame de Staël : *Oh! qui me rendra mon ruisseau de la rue du Bac!*

MÉTÉOROLOGIE.

Le climat est des plus tempérés et des plus charmants; il n'y pleut en général que sept jours par semaine, sans compter la nuit. Il y fait froid l'été, mais il y fait beau temps l'hiver.

On reconnaît le changement des saisons au changement des habits : n'y a-t-il pas dans la garde nationale la tenue d'hiver et la tenue d'été? Il y a aussi des almanachs qui vous avertissent que le 21 mars est le premier jour du printemps. Ce jour-là la neige couvre les arbres : c'est une fleur de la belle saison.

AGRICULTURE.

Grâce à cet heureux climat, l'agriculture y est en faveur. On y cultive les roses, les radis et les pois de senteur. Aucun pays au monde ne renferme plus de jardins, jardins suspendus comme ceux de Sémiramis; — on n'a pas besoin d'y descendre pour s'y promener : ce sont les jardins qui montent vers vous; — il y en a à tous les étages.

ZOOLOGIE.

Au Marais, on trouve de précieux restes de la création avant le déluge.

INDUSTRIE.

C'est le pays par excellence de l'industrie. Parmi les plus connues, on cite celle des papiers publics : il s'y répand environ cinq cent mille feuilles par jour : des millions d'ailes à la pensée !

Mais où est le journal où bat le cœur de la nation? J'en connais un, mon voisin en connaît un autre ; mon portier dit que ces deux journaux, car il les lit avant nous, ne représentent pas ses idées; mon cocher n'est pas de l'opinion de mon portier. Il fait beau les voir discuter sur le char de l'État.

CULTE.

La religion catholique est la religion dominante de l'État. Les prédicateurs y sont fort à la mode. On va dans les églises avec la même ferveur qu'à l'Opéra ou à la Comédie française.

On ne paye pas en entrant; mais, quand la voix de l'orgue et l'encens de l'autel vous enlèvent dans les plus hautes régions avec l'esprit du Seigneur, un chapeau à trois cornes laisse tomber sa hallebarde sur vos pieds et vous crie d'une voix de tonnerre : *Pour les frais du culte, s'il vous plaît !*

L'Église catholique abuse un peu de la charité : elle mendie à la porte sous le prétexte de vous donner de l'eau bénite; elle mendie au chœur, parce qu'à l'église, comme au cimetière, ceux qui ont le plus d'argent sont les mieux placés; elle mendie en vous

offrant une chaise. Mais elle mendie surtout le jour de votre mariage ou le jour de votre mort. Si vous n'avez pas dix mille francs dans votre poche, je vous défie de vous faire conjoindre ou enterrer comme il convient à un honnête homme.

Il y a bien quelques autres religions, celles d'Israël et de Luther; il y a même des dieux nouveaux : l'un s'appelle Enfantin, l'autre Fourier, celui-ci le Mapah. Pape schismatique du saint-simonisme, ce dernier, le plus orgueilleux de tous, vit dans un grenier avec sa maîtresse. Je l'ai beaucoup connu quand il n'était qu'un homme d'esprit; mais je n'ai pu m'élever jusqu'à ses nuages.

PROMENADES.

Parmi les promenades célèbres, voici le bois de Boulogne — fortifié contre les promeneurs.

La belle promenade aujourd'hui — pour les chevaux, — c'est les Champs-Élysées.

Il ne faut pas oublier le Luxembourg, promenade amoureuse; — la place Royale, promenade déchue; — la place de la Concorde, ainsi nommée parce qu'on y a « guillotiné » un roi et son peuple.

Et le jardin des Plantes! paradis terrestre digne de ceux de Breughel de Velours, où sont réunies toutes les richesses de la création, depuis le lion indompté du Sahara jusqu'au Parisien de la rue Mouffetard.

LA BOURSE.

La Bourse est le temple de la civilisation moderne.

Le matin, les agioteurs y vendent de l'argent ; le soir, devant ce monument, on rencontre des agioteuses qui se vendent pour de l'argent. Tout, jusqu'à l'amour, à Paris est à la hausse ou à la baisse.

LE PALAIS-ROYAL.

Le Palais-Royal n'est plus qu'un immense caravansérail où se renouvellent par les tailleurs les métamorphoses d'Ovide. C'est le rendez-vous de toutes les provinces du monde civilisé. Les bourgeois de Paris y vont régler leurs montres, car on sait qu'à midi, lorsque le soleil passe au méridien, un coup de canon annonce l'heure attendue; mais, comme le soleil ne se montre que par hasard, il arrive presque toujours un nuage qui le dispense de faire feu. Qu'on juge du désappointement des bons bourgeois de Paris! voilà les montres qui ne sont plus à l'heure! Conséquences fâcheuses : là c'est un mari qui rentre trop tard, ici c'est un mari qui rentre trop tôt : deux extrémités terribles.

LES TUILERIES.

Le palais des rois — quelquefois à louer pour cause de départ, — mais qui trouve toujours des locataires. Il y a aujourd'hui un locataire qui ne donnera pas congé.

LE LOUVRE.

Palais des chefs-d'œuvre — vrai palais des rois — des rois qui ne s'en vont pas.

L'HOTEL-DIEU.

Ainsi nommé parce que tous ceux qui y vont y meurent : — Mourir, c'est aller à Dieu. —

PROVINCES.

Ce pays est divisé depuis peu de temps en vingt provinces; mais le voyageur ne s'arrête qu'à la division ancienne, qui est la plus naturelle. Ainsi le faubourg Saint-Honoré et le pays Latin, le faubourg Saint-Germain et le faubourg Saint-Marceau, la Chaussée d'Antin et le Marais : ces diverses provinces sont d'une physionomie tellement distincte, qu'elles semblent n'avoir aucun rapport entre elles et ne pas faire partie de la même nation.

Il y a encore une autre province qu'il ne faut pas oublier, connue sous le nom du treizième arrondissement. Ce n'est pas la moins courue et la moins pittoresque; les voyages y sont charmants, à la condition toutefois de n'y pas trop séjourner.

COLONIES.

Deux colonies dépendent de cette nation. Ce sont deux îles importantes : la Cité et l'île Saint-Louis.

La Cité est le lieu le plus varié de l'univers; c'est la demeure la plus habituelle des juges et des voleurs. Il y a un palais de justice à l'ombre duquel sont abrités d'aimables maisons garnies de filles de joie et de filles de douleur, ouvertes aux forçats plus ou moins libérés.

C'est là que se préparent tous les grands crimes. Or la porte ou les fenêtres de ces maisons s'ouvrent sur le Marché aux fleurs, qui va embaumer les mille coins de Paris.

Ainsi on a sous la main les filles et les roses, la justice et les voleurs.

L'île Saint-Louis est une province paisible, discrète, solitaire. On n'y naît pas, on y meurt. Généralement les naturels du pays sont d'un âge mûr et nourrissent des perroquets.

LE PAYS LATIN.

Le pays Latin est très-varié et très-pittoresque. Comme on y étudie beaucoup les lois et les femmes, les naturels du pays s'appellent étudiants. On assure qu'ils se sont réfugiés sur la montagne Sainte-Geneviève, comme les Romains sur le mont Aventin, pour se soustraire aux pernicieuses influences de la civilisation. Mais c'est là une opinion avancée que je ne contre-signe pas.

LE FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

Le faubourg Saint-Germain est une suite de châteaux ruinés où il y a beaucoup de Ravenswoods et peu de Calebs. Les naturels de cette contrée regardent avec obstination, dans un ciel orageux, une étoile qui ne brille plus. *Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir?*

On trouve dans cette contrée, au bout du pont de

la Concorde, une tour de Babel qui change de nom comme de politique.

Il serait injuste d'oublier l'Observatoire, où l'on est en correspondance directe avec la lune et les autres pays éloignés.

On rencontre non loin de là l'École de droit et l'École de médecine. Succursale : la Closerie des lilas.

LE FAUBOURG SAINT-HONORÉ.

Rival du faubourg Saint-Germain. Les habitants ne cherchent pas l'étoile qui file, ils se tournent toujours vers le soleil.

LE FAUBOURG SAINT-MARCEAU.

Le faubourg Saint-Marceau est la patrie des chiffonniers, horde de mœurs bizarres, qui n'a pour soleil que le gaz, les réverbères et sa lanterne; Diogènes qui vont cherchant des balayures, qui découvrent quelquefois des hommes.

C'est le seul pays où l'or soit une chimère, où jamais deux écus d'argent n'ont sonné ensemble. C'est une mer perdue où ne vont jamais que les La Peyronses de la terre ferme.

Il y a en cette province, abandonnée aux Diogènes modernes, un tribunal en plein vent. Les parties belligérantes attroupent les voisins et s'accusent sans périphrases. Les voisins donnent tort aux deux parties, qui finissent toujours par se battre et par aller au cabaret.

Ces peuplades ont cela de particulier avec les chameaux, que le dimanche à la barrière elles boivent pour huit jours.

LE FAUBOURG SAINT-ANTOINE.

Le faubourg Saint-Antoine est aux antipodes des Tuileries.

Les laborieux habitants de cette contrée ne descendent à Paris que les jours de révolution et les jours de feu d'artifice : pour donner un coup de main ou un coup d'œil.

LA CHAUSSÉE D'ANTIN.

Dans la Chaussée d'Antin, on fait sa fortune ou on la défait; dans le faubourg Saint-Germain on la conserve. Là-bas, c'est l'aristocratie de la Bourse, comme ici c'est l'aristocratie de la naissance. La Chaussée d'Antin renferme deux églises curieuses : celle des madeleines et celle des lorettes. On y va beaucoup; mais on va encore davantage à l'Opéra, qui est à peu de distance. Cela se comprend : dans les églises, il y a des prêtres; à l'Opéra, il y a des prêtresses.

Toutefois l'opéra des gueux, c'est toujours l'église, — disent les voltairiens.

LE MARAIS.

Le Marais, comme l'île Saint-Louis, est une province perdue, un monde d'un autre âge, qui ne croit pas à l'obélisque ni aux chemins de fer. Il n'y a pas cent ans

que, selon Mercier, les naturels du pays n'apercevaient que de loin la lumière des arts. « Le *Mercure de France* était mis sur la dépense avec les balais; et ce compte regardait le portier. » Le *Mercure* ayant cessé de paraître, il faut en tirer un augure favorable aux habitants du Marais.

VOYAGES.

Il y a dans ce merveilleux pays diverses manières de voyager par terre et par eau ; il y a même des chemins de fer, mais seulement établis pour les relations extérieures. Le voyage par eau se fait tantôt en nacelles, tantôt en bateaux à vapeur : ce voyage n'est guère utile, excepté pour aller du jardin des Plantes aux Tuileries. Le voyage par terre est très-facile ; on trouve à chaque pas de grandes voitures qui vont partout, mais qui ne vous conduisent nulle part. Il est vrai que l'on peut aller à pied, mais en disant comme le spirituel Louis XV : *Si j'étais lieutenant de police, je défendrais les cabriolets.* En effet, cette manière de voyager devient presque impossible : les voitures ayant le milieu du pavé et défilant sans cesse, le piéton ressemble beaucoup à ce paysan de la fable attendant, pour passer la rivière, que l'eau ait fini de couler*.

* Jean-Jacques Rousseau fut renversé en 1756 par un énorme chien qui précédait une berline. Le maître de l'équipage passa sans sourciller, ne ronant guère que le chapeau du philosophe. Le lendemain, ayant appris qu'il avait failli tuer le citoyen de Genève, il envoya son laquais demander au blessé ce qu'il pouvait faire pour lui. « Tenir désormais son chien à l'attache, » répondit Jean-Jacques Rousseau.

LITTÉRATURE NATIONALE.

La littérature nationale du pays doit frapper bien vivement les étrangers, car elle s'étale sans vergogne sur toutes les murailles ; ce sont des pages de papier où tout le monde veut signer son œuvre, depuis le gamin qui va à l'école jusqu'au plus grave réformateur. L'écrivain le plus connu, c'est Charles-Albert.

CHANSONS.

Mazarin disait : « Ils cantent! eh bien, laissez-les canter; s'ils cantent, ils payeront ! » Aujourd'hui on ne chante plus, mais on paye encore.

LES CHEMINÉES.

Pays de gloire et de fumée! Les cheminées y sont en trop grand nombre, non pas les jours d'hyver, mais les jours d'orage.

ACADÉMIES.

A l'Académie des inscriptions on devine des logogriphes laissés par les anciens, qui avaient aussi leurs jours de malice.

Rien ne fait vivre plus longtemps que le ridicule. Ce qui manque aujourd'hui à l'Académie française, ce n'est ni Dumas, ni Lamennais, ni Béranger, ni la phalange radieuse des jeunes esprits; ce sont les épigrammes de Piron.

En cette Académie, l'esprit ne vit que de ce qui n'est plus. On admire beaucoup les tableaux d'Apelles

et de Zeuxis, parce qu'on ne les a jamais vus. Aussi, sur la tombe de tous les membres de cette Académie, on grave toujours ces vers de Piron :

> Ci-gît un antiquaire opiniâtre et brusque.
> Il est esprit et corps dans une cruche étrusque.

SUR L'ESPRIT DU PEUPLE.

Tout l'esprit du monde est à Paris. Les Parisiens sont le peuple le plus spirituel du globe; mais, comme a dit Montaigne, il faut à toute heure lui désenseigner la sottise.

Il y a le Parisien qui naît à Paris, le Parisien par excellence; celui-là voit le monde par un trou; il étudie le cœur humain, le sien et celui de sa voisine, aux théâtres des boulevards; il croit à tout : on lui cria un matin d'ouvrir sa fenêtre *pour voir passer l'équinoxe porté sur un nuage;* — il ouvrit sa fenêtre. —

VII.

LA CHANSON DE CEUX QUI N'AIMENT PLUS

Je passe çà et là de bons quarts d'heure avec ma voisine. Je ne sais encore ni son nom ni son cœur. Nous nous sommes amusés l'un de l'autre en gens de bonne ou mauvaise compagnie qui cachent leur jeu.

Le grand mot en amour, c'est d'ouvrir son cœur et de promener l'esprit de son ennemi dans les mille détours du labyrinthe, sans jamais lui donner le fil d'Ariane. Oh! les enfants que ceux-là qui jouent cartes sur table, bon jeu, bon argent! Qu'ils le sachent bien, en amour, quand on peut se dire : *Je te connais, beau masque,* tout est dit; et quand tout est dit, tout est fini!

C'est l'histoire de la politique : tout homme politique, tout homme amoureux doit garder son secret. C'est toujours le secret de l'État. Dieu n'a jamais dit le sien.

Je ne sais donc pas le secret de ma voisine; ma voisine ne sait donc pas mon secret — ténèbres sur ténèbres. — Que de voyages déjà nous avons entrepris l'un chez l'autre sans pouvoir reconnaître le pays!

Ma voisine chante comme la Frizzolini, une voix qui pénètre, un stylet qui déchire.

Hier, elle chantait, sur l'air de la sérénade de Schubert, ce *De profundis* de l'amour :

Je n'aime plus qu'on m'enterre,
Le ciel s'est fermé.
Je retombe sur la terre
Le cœur abîmé.

Te souviens-tu, ma maîtresse?
Mon cœur s'en souvient.
Des soleils de notre ivresse
Déjà la nuit vient.

Faut-il que je te rappelle
Les doux alhambras
Que nous bâtissions, ma belle,
En ouvrant nos bras?

Ta bouche fraîche, ô ma mie!
Ne m'enivre plus.
Déjà la vague endormie
Est à son reflux.

Quoi! plus d'Ève qui m'enchante!
Plus de paradis!
Faut-il donc que mon cœur chante
Son *De profundis!*

Je l'écoutais avec un charme funèbre. — N'aimer plus quand on a bien aimé, c'est mourir en pleine jeunesse. — Ne pas être aimé n'est rien, car quiconque aime sera aimé; mais n'aimer plus! — perdre son Eldorado, son oasis, son paradis et son enfer! — Voilà où elle en est, — voilà où j'en suis.

Car cette chanson qu'elle chante avec tant de tristesse poétique, je crois bien que c'est moi qui l'ai rimée. — Le sait-elle?

Or que ferons-nous — nous deux qui n'aimons plus! Pour franchir le Rubicon de la poésie, il faut être poëte; pour franchir le Rubicon de l'amour, il faut être amoureux.

VIII.

LIBERTÉ. — ÉGALITÉ. — FRATERNITÉ.

Liberté, Égalité, Fraternité. Presque en face de moi il y a un cabaret; devant le cabaret un peintre d'enseignes s'escrime depuis ce matin; il a donné çà et là sur la muraille quelques coups de pinceau, mais il n'est pas douteux qu'il attend encore l'inspiration. — Où est l'inspiration? — Va-t-elle passer sur son chemin sous la figure d'une belle insouciante, une de ces filles d'Ève qui vont où le serpent les appelle? ou bien est-elle au fond d'une de ces bouteilles provocantes qui rient à gorge déployée sur le comptoir du cabaret?

Voyez! voilà le peintre d'enseignes qui franchit le seuil consacré. Il verse avec amour la pourpre des vendanges dans ce verre qui n'est point taillé dans le cristal! Comme il verse respectueusement ce verre dans sa bouche! Déjà son front s'allume. Un second

verre, madame la cabaretière! Saluez cet homme! car cet homme a son idée. Qui serait plus digne de boire toute la bouteille? Le tableau qu'il va peindre sur la muraille rayonne déjà sous ses yeux. Ce n'est plus un peintre d'enseignes que vous avez là sous vos yeux, c'est un artiste!

Ce cabaret, le premier peut-être, avait inscrit au-dessus de sa porte, le 24 février 1848 :

LIBERTÉ. — ÉGALITÉ. — FRATERNITÉ.

C'était un ivrogne qui avait trouvé cela. — La vérité dans le vin. — C'était bien trouvé. — En effet, c'est au-dessus des cabarets et non au-dessus des palais qu'il faut inscrire ces trois mots, amour des uns, effroi des autres.

Mon peintre d'enseignes vient de barbouiller trois figures en quelques coups de pinceau. Je reconnais la Liberté avec son bonnet rouge. La Liberté! la rude et sauvage déesse aux mamelles fécondes. L'Égalité! ce paradoxe qui ne s'est jamais nourri que de brouet noir. La Fraternité! cette belle fille dont le royaume n'est pas de ce monde depuis Caïn.

Je viens de descendre pour offrir un cigare au peintre d'enseignes.

— Mais, monsieur....

Il ne voulait pas accepter.

— Fraternité! lui ai-je dit en lui montrant la figure qu'il peignait.

Il sourit tristement.

— En peinture, murmura-t-il avec raillerie et avec amertume.

— Fumons, lui dis-je en lui donnant du feu. Ne cherchons pas à voir le monde plus mauvais qu'il n'est.

— O mon Dieu! je ne suis pas un misanthrope : le soleil luit pour tout le monde.

Et, disant ces mots, il donna un coup de pinceau à l'Égalité.

— L'Égalité! poursuivit-il, c'est une figure que je n'ai jamais comprise.

— Après tout, lui dis-je, n'entre-t-on pas et ne sort-on pas par la même porte, ici-bas?

— Ce n'est pas mon avis, reprit-il en secouant la tête. L'Église elle-même, qui proteste au nom de Dieu contre les grandeurs de la terre, n'a-t-elle pas à la naissance et à la mort du riche de plus gais carillons et de plus solennelles sonneries qu'à la naissance et à la mort du pauvre! En ce monde tout porte un démenti à l'Égalité. Il n'y a qu'un seul mot pour la saluer, et ce mot, c'est le cri de la mort : — *Ci-gît!* — Aussi pour tout symbole j'écrirai ce mot-là en plein front de ma figure de l'Égalité.

— Ne faites pas cela à la porte d'un cabaret; mettez un verre à la main de votre déesse, ce sera là un symbole à la portée de tout le monde, mais surtout de ceux qui ont de quoi entrer au cabaret. »

Et, comme mon peintre d'enseignes avait étudié,

nous passâmes en revue quelques-uns des symboles créés pour la langue des arts.

« En vérité, me dit-il tout à coup, nous discutons devant mon barbouillage comme si j'allais peindre un tableau pour le Vatican ou pour le Louvre. Songez donc, monsieur, que ce que je peins là ne sera admiré que par des buveurs entre deux vins qui y verront double. Et puis combien cela durera-t-il? A la prochaine révolution, il me faudra peindre un aigle impérial, une fleur de lys, un coq gaulois, que sais-je?

— Rassurez-vous, mon cher artiste, à la prochaine révolution vous n'aurez qu'à changer les ornements de vos trois déesses pour en faire les trois Grâces, ou les trois Vertus théologales; car, au fond, c'est toujours la même chose : ce sont toujours trois femmes qui gouvernent le monde, il n'y a que les modes qui les changent.

— Citoyen, j'ai bien peur, à la prochaine révolution, d'avoir à peindre les trois Parques.

IX.

LA VIE EST UN ROMAN.

Il y a des femmes qu'on aime parce qu'on les a aimées dans un autre siècle. Dès qu'on les voit — dès qu'on les revoit — il semble qu'on ressaisisse quelque rayon ou quelque souvenir de sa vie ancienne.

Ma voisine la *Ténébreuse,* je l'ai aimée dans un autre siècle. Elle chantait tout à l'heure, sur un air de Lulli, une chanson qui dit que l'amour est la fleur de l'arbre de la science.

— Vous avez raison, ma voisine, l'amour est la seule fleur de la vie qui vaille la peine d'être cueillie ; mais les amoureux sont aveugles, ils cueillent les épines et laissent la rose.

— Vous avez peur, mon voisin; les suprêmes délices, c'est de se déchirer les mains. La rose est un symbole, puisqu'elle est teinte du sang de Vénus.

— Vous êtes trop savante. Quelle adorable chanson !

— Une vieille chanson toujours nouvelle, sur un vieil air toujours nouveau.

— Votre chanson, je l'ai entendue, si j'ai bonne mémoire, à la cour de Louis XIV, ou plutôt sous la Régence. Vous rappelez-vous, vous me la chantiez alors dans quelque paradis de Watteau? La vie est un roman; à chaque page on s'écrie : J'avais déjà lu cela. Sous la Régence, dans le paradis de Watteau, je m'appelais *Adam*, et vous vous appeliez *Ève*. Ah! comme vous portiez bien votre robe à queue!

— Je ne m'en souviens pas; pourtant je pense comme vous, la vie est un roman qu'on lit pour la seconde fois. Ainsi, au parfum des premières roses d'avril, le souvenir entraîne notre âme à travers les belles vallées de la vie que nous avons dépassées à jamais. L'horizon se rouvre derrière nous bien au delà du berceau, bien au delà du siècle. Je suis bien sûre de n'en être pas à ma première existence. Je ne sais si j'ai vécu sous la forme d'une cigale, d'une hirondelle, d'une tigresse; mais j'ai vécu dans d'autres temps. Qui sait? je ne serais pas très-surprise si on me disait que j'ai été une de ces belles filles de la Bible qui s'en allaient sur la montagne pleurer leur virginité. Mais pourquoi, je vous le demande, le souvenir d'une autre vie est-il si confus?

— Parce qu'on ne repasse pas impunément par le berceau, parce qu'il faut toujours laisser beaucoup d'espace à l'imagination, parce que l'histoire est là pour nous servir de géographie dans ce pays perdu du

temps passé. Ne vaut-il pas mieux pour son orgueil supposer sa figure ancienne parmi les figures radieuses, que de savoir, par exemple, qu'on a été un esclave obscur? Croyez-moi, la science de la vie, c'est de ne pas voir trop loin dans le passé ni dans l'avenir. Oh! la belle vie que celle dont on soulève à peine le voile — dont on ne dénoue jamais la ceinture. — Quand on sait d'avance le chemin, c'est bien la peine d'aller jusqu'au bout. Ce qui me charme en vous, ma voisine adorable! — que je n'adore pas, — c'est que je ne vous connais pas et que vous ne vous connaissez pas vous-même.

— Ce qui me charme en vous, mon voisin! c'est que vous êtes le premier homme que j'aie rencontré qui ne m'ait pas dit au passage : *Vous êtes belle et je vous aime!*

— C'est que je n'ai pas l'habitude de demander l'aumône : les femmes ne donnent que ce qu'on leur prend. Ah! que je les ai en pitié, tous ces pauvres amoureux transis qui chantent leur sérénade en ayant l'air de demander un sou!

— Prenez garde, mon voisin, je vais dire aussi que vous êtes savant.

— Savant! je sais tout et je ne sais rien. Cependant j'ai arraché quelques pages du bréviaire de M. de Cupidon. Voulez-vous lire celle-ci? elle vous expliquera pourquoi vous prenez quelque plaisir à rayonner parmi vos cinq ou six amoureux.

Ma voisine me prit la page des mains.

X.

UNE PAGE DU BRÉVIAIRE DE M. DE CUPIDON

Vous qui avez aimé, — vous qui n'avez pas aimé, — petits et grands, — nobles et vilains, — vous ne savez pas un mot de l'amour — ni moi non plus, — voilà pourquoi nous allons lire ensemble le bréviaire de M. de Cupidon. — Je vais vous désenchanter de vous et de moi.

Vous croyez qu'il n'y a qu'un cœur pour un cœur. Hélas! — quand il y en a pour un, il y en a pour deux — quelquefois pour trois : celui qui est, celui qui a été, celui qui sera. — Le cœur est une maison à cinq ou six étages. — Un amoureux de bonne volonté doit habiter en même temps tous les étages de son cœur.

Au rez-de-chaussée, — c'est l'amour mélancolique qui vit à l'ombre et qui se nourrit de larmes. — Un souvenir pour celle qui n'est plus là.

Au premier étage, c'est l'amour grand seigneur qui

traîne sa robe à queue ou qui la fait porter par ses nègres dans de somptueux salons étincelants d'or vif, de folles arabesques et d'éblouissantes girandoles.

Au second étage, — mais l'amour est plus capricieux, — il s'élance du premier au cinquième d'un seul bond : — c'est qu'au cinquième étage du cœur il y a quelque allègre fille — vivant de l'air du temps — à côté de ses voisins les oiseaux — et de ses voisines les fleurs du toit. Et quand l'amour s'est dépaysé dans cette passion sur la branche qui ne tient à rien, — que le vent qui passe peut enlever avec la cheminée, — autant en emporte le vent! — il s'en vient se désencanailler dans le demi-luxe d'une petite bourgeoise du troisième, — où bientôt il a peur de prendre du ventre. — Voyez-le — déjà tout prosaïque, qui remonte à pas comptés jusqu'au quatrième, où quelque Rose-Pompon lui chante les refrains court-vêtus des vertes folies qui, pour une heure, lui font croire à ses vingt ans.

Et puis, — fatigué de tout cet éparpillement, — voulant trouver enfin une femme qui soit cinq fois femme — et qui ne l'est peut-être pas du tout, — il descend au second étage et se jette dans les bras d'une comédienne qui a tour à tour, selon son caprice, les aspirations idéales des forêts vierges, — le luxe insolent de la marquise, — la gaie science de la courtisane et le sans-souci de celle qui chante sur le toit.

Cinq amours à la fois, — c'est beaucoup. — Vous avouerez pourtant, si vous êtes de bonne foi, qu'il en

est toujours ainsi, — quoi que vous fassiez pour rester fidèle à l'unité classique. — M. de Cupidon n'aime pas Aristote. Sa comédie a cinq actes, comme la tragédie classique; mais chaque acte change d'étage.

Le cœur le plus épris n'a-t-il pas en effet des distractions?

« Ah! le bon billet qu'a la Châtre, » disait Ninon. « Vos lèvres sont déjà distraites en m'embrassant, » disait madame de Parabère au Régent, qui la régentait depuis la veille.

Dans l'antiquité l'amour était toujours multiple, — à part Héro et Léandre; — aussi en sont-ils morts.

Dieu nous a donné cinq sens — qui ne s'accordent jamais, parce que, la perfection n'étant pas de ce monde, nous la cherchons en détail, — comme le sculpteur antique qui, pour tailler Vénus dans le marbre, prenait de radieux fragments aux belles filles de Sicyone.

L'amour, — quand ce n'est pas tout à fait l'amour, — la passion échevelée, — la cavale qui a pris le mors aux dents, — la tempête qui confond le ciel et la terre, — est un philosophe éclectique qui prend son bien où il le trouve.

A celle-ci une larme, — à celle-là un sourire; — ici le corps, — là l'esprit, — comme l'Enfant prodigue avec les courtisanes, qui s'enivre de tous les vins et de tous les baisers.

Les enfants prodigues ont raison de vanter la pluralité des femmes.

Chaque amour est un renouveau pour le cœur. Dans les premiers jours les amoureux ont des mensonges rayonnants et des coquetteries adorables qui s'évanouissent comme les lilas blancs.

Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable,

a prétendu Boileau, qui n'y entendait rien. — En amour, il n'y a que le mensonge qui soit beau : — c'est toujours l'histoire du bal masqué. — Au premier abord, toutes les femmes sont charmantes; mais vienne le matin, la blanche aubépine toute parfumée n'est plus qu'un buisson.

Le dirai-je? j'ai pourtant trouvé trois femmes qui, comme par miracle, avaient chacune toutes les vertus, toutes les grâces, toutes les beautés. J'avais saisi la chimère éblouissante que je poursuivais dans le ciel de la poésie.

Quel était le secret? — Elles m'aimaient. — Depuis ce beau festin je n'ai plus ramassé que les miettes de la table.

A ceux qui ne veulent pas habiter les cinq étages de la maison amoureuse, il faut conseiller d'être aimés.

Mais, s'il y a quelques femmes qui ont l'amour, il y en a tant où l'on ne trouve que la femme! — une coupe ciselée par quelque maître florentin avec l'art le plus charmant, mais qu'il faut aimer des yeux et non des lèvres, — parce qu'il n'y a rien dedans.

XI.

HISTOIRE DE MA VOISINE.

J'avais vu il y a quelques jours, sur le balcon de ma voisine, Frédéric de Marvilliers, que je rencontre souvent à la Comédie, à l'Opéra, au bois, à Tortoni, un peu partout. C'est l'homme le plus curieux de France et de Savoie. Tous les romans contemporains arrachés à la vie intime, il les sait sur le bout de ses doigts.

C'est un homme de quarante ans, qui a traversé avec ferveur toutes les folles et charmantes passions de la jeunesse. Il a longtemps vécu selon son cœur; mais, comme il arrive toujours, l'esprit a peu à peu tué le cœur. Un beau jour, il s'est réveillé philosophe, mais n'ayant plus la force de vivre de sa vie, avec le privilége de vivre de la vie des autres. De tout temps il avait aimé la science; à vingt ans il la cherchait dans les livres; à vingt-huit ans il la trouvait dans

son cœur, sans le savoir; à trente-cinq ans il la cherchait dans le grand livre toujours ouvert qui s'appelle le monde, — où si peu d'entre nous savent lire! — Frédéric est du petit nombre des oisifs intelligents qui vivent par curiosité. Il est de la famille de cet esprit bien trempé qui, n'ayant plus rien à apprendre ici-bas, se brûla fièrement la cervelle pour voir la mort face à face. Frédéric n'en est pas encore là. Il trouve que la comédie humaine est inépuisable dans ses folies; chaque jour il y découvre des scènes inattendues. Comme un voyageur intrépide, il veut faire le tour du monde moral. Ce qui l'amuse surtout, ce sont les faiblesses, d'autres diraient les héroïsmes du cœur. Il prend un grand charme à suivre à la piste une aventure galante dans toutes ses phases imprévues. Il prend en pitié les romanciers les plus féconds, lui qui voit chaque jour se nouer et se dénouer des romans admirables. Il ne se contente pas d'étudier les passions de la terre dans ce qu'elles ont de plus terrible et de plus doux, de plus désolé et de plus charmant, il étudie toutes les passions : il suit l'homme politique à un steeple-chase du ministère, le poëte à une course au clocher académique, riant beaucoup des coups du hasard qui renverse si bien nos châteaux de cartes et nos châteaux en Espagne. Il en est arrivé au point de vue d'Érasme, qui voyait partout le spectacle de la folie et qui voulait rester sage en dehors de la scène. Frédéric est merveilleusement placé pour assister à ce spectacle de la folie humaine. Il n'est ni pauvre ni

riche : il a trente-six mille livres de rente. Il est très-répandu dans le faubourg Saint-Germain et dans le faubourg Saint-Honoré; il est très à son aise à l'Opéra et dans les parages de l'Opéra; il a couru les eaux et les ruines; en un mot, il s'est promené partout où fleurit l'aristocratie française : l'aristocratie du nom, du titre, de l'esprit, de l'argent. Frédéric a un goût distingué; il aime les chiens de race, les chevaux pur sang, les fleurs rares, les belles femmes et les tableaux de maîtres. Il sait bien porter une épée. On le cite au Jockey-Club pour la coupe de son habit et la vivacité de ses reparties. Toutes les femmes parlent de sa bonne grâce, de ses nobles allures, de son air spirituel et profond. Il porte avec autant de grâce que de fierté des moustaches brunes, qu'il tourmente avec fureur dans ses méditations philosophiques. Plus d'une fois on lui a reproché sa misanthropie. « On ne me comprend pas, disait-il : je vis plus que tout autre au milieu du tourbillon. Je n'ai pas une passion qui court le monde; j'ai mille passions à la fois : la curiosité centuple la vie. Ne met-on pas son cœur dans le livre qu'on lit? Pour moi, le monde est un livre toujours nouveau et toujours ouvert à la belle page. »

Pour le bien peindre par un trait, je dirai que Frédéric ne dort pas pour un rendez-vous accordé à un autre.

Hier, à onze heures du soir, j'ai revu Frédéric de Marvilliers, qui depuis onze heures du matin fumait son onzième cigare et poursuivait son onzième roman.

— Tu connais donc ma voisine?

— Il y a longtemps. Et toi?

— Je ne sais pas. N'est-elle pas de celles qu'on ne connaît jamais?

— Tu as raison. Aussi elle m'a donné du fil à retordre.

— Raconte-moi donc son odyssée.

— Ténèbres sur ténèbres. La fin du monde sur le commencement du monde, Pompéia sur Herculanum. Je ne sais bien qu'un fragment de sa vie romanesque, un cri de son cœur, une larme de ses yeux.

Et M. de Marvilliers me raconta en fumant son onzième cigare un vrai roman, ou plutôt un roman vrai que je raconterai moi-même à ma voisine, en manière de points d'interrogation.

Mais la voilà sur le balcon, qui lit un feuilleton du *Constitutionnel*. Si je l'attaquais bravement en plein cœur?

— N'est-ce pas singulier, madame, de penser que le journal que j'écris aujourd'hui sur mon balcon, vous le lirez demain sur le même balcon, comme si j'en savais plus que vous? Demain, par exemple, je vous conseille de lire le feuilleton du *Constitutionnel*. J'y veux raconter une histoire curieuse pour vous plus que pour toute autre.

— Je ne crois plus à rien.

— Pas même à vous?

— Qui sait! J'entends si souvent dire que je n'ai pas de cœur! Je me dis si souvent à moi-même que je n'ai pas d'esprit!

— J'ai bien envie de vous prendre au mot.

— Prenez-moi au mot et dites-moi cette histoire.

— Non, vous la lirez demain si vous voulez. J'aime mieux cela pour deux raisons : la première, c'est que j'aurais quelque embarras à vous la dire; la seconde, c'est que, si je vous la dis, je n'aurai plus le courage de l'écrire. Or elle vaut bien la peine d'être imprimée.

— A moi seule je ne vaux donc pas le public?

— C'est selon. Mais je suis un conteur mercantile qui ne vis pas de l'air du temps. Le journal me donnera de quoi vivre huit jours si je barbouille son feuilleton pendant quatre jours, — et vous — vous me donnerez quatre sourires qui m'affameront.

— Je veux bien vous écouter — et vous nourrir pendant un mois; — mais je ne veux pas vous lire.

— Je vous mets au défi de ne pas déployer demain le *Constitutionnel.*

— Je sais bien que je suis une fille d'Ève; mais je sais bien que vous n'êtes pas le diable.

— Ne nous injurions pas davantage. Je vais tailler ma plume en pensant à vous. Si je n'ai plus d'idées après le premier feuilleton, vous pourrez me dicter les autres.

Et j'allai écrire cette histoire de ma voisine, dont le premier feuilleton fut imprimé le soir même dans le *Constitutionnel.*

XII.

HISTOIRE DE MA VOISINE.

FEUILLETON DU 17 JUILLET 185—.

LE BUISSON DE ROSES BLANCHES *.

I.

Par une de ces fraîches matinées qui sont faites d'azur, de rayons et de fleurs, Frédéric de Marvilliers, monté sur un beau cheval anglais, suivi d'un jockey d'un très-bon style, se promenait dans le bois de Boulogne, au voisinage d'Auteuil. Il s'était levé de bonne heure; il avait voulu ce jour-là se promener pour lui et non pour les autres, car il était à peine midi, et il est bien entendu qu'un homme du beau monde ne se promène pas si matin et ne va au Bois pour y respirer

l'agreste parfum que quand son jockey ou son palefrenier a fait lever la poussière des allées tout en fatiguant son cheval. Quoique Frédéric de Marvilliers se promenât pour se promener, il s'inquiétait beaucoup de tout ce qu'il voyait au passage, il s'occupait bien plus des rares promeneurs qui traversaient le bois que de la chaleur matinale si pénétrante et si poétique à la fin d'avril, quand les fleurs et les oiseaux peuplent les bois, quand la nature tout entière est une féerie, un enchantement, un jardin d'Armide. Tout à coup un élégant coupé passa rapidement auprès de lui; il eut à peine le temps de distinguer qu'il y avait une femme dans ce coupé. « Si vite et si matin! dit-il en ranimant l'allure de son cheval; il faut que je sache pourquoi. »

Durant quelques secondes, il suivit le coupé à distance. Au détour d'une allée, le cocher arrêta ses chevaux presque subitement. « Est-ce ici? dit cet homme en descendant de son siége. — Oui, » lui répondit une voix légèrement voilée.

Il baissa le marchepied; une jeune femme descendit avec la légèreté d'une fée. « Vous m'attendrez dans cette allée, Guillaume; je vais marcher un peu. »

Le cocher s'inclina respectueusement. La jeune femme s'éloigna, non pas tout à fait en femme qui se promène. Frédéric avait remis son cheval aux mains de son jockey, il s'approcha du coupé. « Est-ce que ce ne sont pas là les chevaux du comte de Verneuil? il me semble que je reconnais ses armes. »

Frédéric étudiait les armes peintes sur le coupé.

« A merveille, dit-il, voilà un nouveau livre; je ne perdrai pas ma journée. »

Il n'avait jamais été présenté au comte ni à la comtesse de Verneuil, mais il les connaissait comme on connaît tout le monde à Paris.

Cependant Frédéric suivait madame de Verneuil. Il avait pris un petit sentier peu fréquenté côtoyant l'allée où la comtesse marchait rapidement. Au bout de l'allée elle se retourna, peut-être pour voir si on la suivait; comme Frédéric marchait sous les arbres, elle ne le découvrit pas; elle s'arrêta un instant et porta un regard surpris sur cinq ou six maisons éparses à la lisière du bois : elle avait l'air de chercher un peu son chemin; elle sembla bientôt guidée par un souvenir. Elle prit un petit sentier serpentant dans les vignes et aboutissant à la grille d'une villa fraîche et pimpante.

En s'approchant de la grille, madame de Verneuil ralentit peu à peu sa marche; elle s'arrêtait à chaque instant pour regarder en arrière.

Frédéric, qui s'était caché au bord du bois dans une touffe d'aliziers, étudiait avec une vive curiosité tous les mouvements de la comtesse. La voyant regarder ainsi en arrière, il jugea d'abord qu'elle craignait d'être suivie, ensuite qu'elle attendait quelqu'un, enfin qu'elle ne savait pas ce qu'elle devait faire. Quand elle arriva à la grille, elle appuya sa main fraîchement gantée sur un des deux acacias qui semblaient plantés en sentinelles de chaque côté de la porte. Frédéric attendait avec impatience que la grille

s'ouvrît. « Sans doute, se disait-il, madame de Verneuil a sonné; comment se fait-il qu'on laisse à la porte une jolie femme d'aussi bonne volonté? » Cependant la grille ne s'ouvrait pas. Madame de Verneuil regardait tour à tour la porte de la maison, le sentier des vignes et le ciel. « C'est cela, dit Frédéric, elle demande un conseil là-haut; c'est toujours le ciel qu'on invoque, mais c'est toujours le diable qui répond. » Il entendit alors le cri aigu d'une clef qui entre dans une serrure : c'était madame de Verneuil elle-même qui ouvrait la grille; mais tout à coup, comme par un mouvement involontaire, elle la referma, reprit la clef et s'éloigna vivement. Frédéric crut entendre à diverses reprises : Jamais! jamais! « C'est bien, dit-il, voilà un roman qui ne commence pas comme les autres, c'est une bonne fortune pour moi. »

Madame de Verneuil passa bientôt à dix pas de la touffe d'aliziers où il s'était mis en embuscade; il admira au passage sa beauté pâle et harmonieuse, sa grâce nonchalante et délicate : elle penchait languissamment la tête avec la souplesse du cygne. Frédéric remarqua dans sa figure un certain air de mélancolie rêveuse qui le toucha au cœur. « C'est une passion sérieuse, dit-il gravement. Il y a là un cœur qui doit palpiter sous une pensée ardente. » Dès que madame de Verneuil se retrouva à l'ombre des grands arbres, elle ouvrit une petite bourse algérienne brodée d'or d'où elle tira une lettre. Frédéric jugea que ce n'était pas la première fois que la comtesse lisait cette lettre,

à la manière dont elle y jeta les yeux. Elle alla s'asseoir sur le tronc d'un arbre renversé, au bord du chemin, pour relire cette lettre tout à son aise dans la solitude amoureuse du bois.

Un garde ayant tout à coup débusqué presque en face d'elle, madame de Verneuil plia la lettre et regagna sa voiture en toute hâte. Le cocher n'avait pas encore fumé sa première pipe. Elle monta dans son coupé tout en lui recommandant d'aller bon train. La voiture disparut bientôt sous un nuage de poussière. Frédéric ne jugea pas à propos de suivre plus longtemps madame de Verneuil. Il remonta à cheval et continua sa promenade, tout en cherchant à deviner pourquoi la comtesse s'était levée si matin, — pourquoi elle avait ouvert la grille, — pourquoi elle n'avait pas franchi le seuil redoutable de la villa, — pourquoi elle s'était mélancoliquement assise pour relire une lettre. « Il est hors de doute, se dit-il, qu'elle allait à un rendez-vous, car elle était vêtue des couleurs les plus tendres. » Il voyait encore flotter sous ses yeux une robe de soie bleu de pervenche et une écharpe orientale. Il n'avait pas encore perdu de vue la fraîche capote blanche encadrant avec tant de grâce la figure si fière, si pâle et si belle de madame de Verneuil. Il retourna à Paris, bien décidé à ne pas s'en tenir à cette première page du roman. « C'est bien, disait-il en retournant à Paris; j'étais un peu fatigué des aventures mesquines et monotones des coulisses de l'Opéra; le plus souvent, dans ces aventures, qui sait le commen-

cement sait la fin. Ici je ne sais ni la fin ni le commencement. »

Le soir, Frédéric de Marvilliers rencontra à la Comédie française (c'était un jour de première représentation) un de ses vieux camarades de philosophie et de cigares, le jeune marquis de Verviers, qui était très-répandu dans la haute et moyenne noblesse. « Mon cher, lui dit Frédéric après avoir parlé de la décadence du théâtre, il n'y a à cette heure de beaux spectacles que ceux de la nature. » Le marquis de Verviers éclata de rire. « La nature! vous avez étudié celle de M. Cicéri. — Vous ne savez pas ce que vous dites, mon cher; j'ai, à l'heure où je vous parle, un appartement à Auteuil; je commençais à me fatiguer de voir toujours le même homme sous diverses faces : j'aime mieux voir des arbres, des nuages, des ruisseaux qui coulent et des oiseaux qui chantent. — Céladon! murmura le marquis de Verviers. — J'y pense, poursuivit M. de Marvilliers; vous qui connaissez tout le monde, vous allez sans doute chez le comte de Verneuil? — Oui, beaucoup; pourquoi? — Madame de Verneuil est sans doute une vertu austère? — Mais oui. — Je n'en doute pas. Je crois bien l'avoir rencontrée ce matin, si je ne me trompe, à Auteuil. Est-ce qu'elle a une maison de campagne par là? — Je ne crois pas, car M. de Verneuil est propriétaire d'un des plus beaux châteaux de la Normandie. — Comme madame de Verneuil ressemble prodigieusement à une femme de ma connaissance que je ne puis inter-

roger à ce sujet, faites-moi donc le plaisir de demander à la comtesse si elle se promène quelquefois vers Auteuil. — Rien n'est plus simple, » dit M. de Verviers, sans se soucier de l'intention de Frédéric, et sans réfléchir que, malgré toutes les réserves qu'il y mettrait, sa demande aurait toujours quelque chose d'indiscret.

Ils se promenaient au foyer; ils rentrèrent bientôt dans la salle. Frédéric était au balcon, le marquis était dans une loge des galeries. On connaît assez Frédéric pour savoir qu'il était bien plus préoccupé de la comédie de la salle que de celle du théâtre; aussi fut-il le premier à remarquer l'arrivée d'une belle femme, peut-être un peu pâle, mais d'un attrait plus doux que la pâleur même. C'était la comtesse de Verneuil. Quoiqu'elle fût sur le devant de la loge, elle se cachait à moitié, jouant de son éventail avec beaucoup de grâce : elle avait la pudeur de la beauté qui craint de se laisser voir.

Dans l'entr'acte, le marquis de Verviers entra dans la loge de madame de Verneuil. Frédéric, on le pense bien, ne songea pas à faire un tour au foyer. Il s'aperçut bientôt que, sur les questions du marquis, la jeune femme se retourna en rougissant et en respirant son bouquet avec inquiétude.

Sur la fin de l'entr'acte, Frédéric retrouva M. de Verviers. « Eh bien ! lui dit-il, vous avez bien à propos rencontré madame de Verneuil; peut-être n'avez-vous pas songé à lui parler d'Auteuil ? — Je n'ai pensé qu'à cela, mon cher Frédéric; vous avez touché une corde

vibrante ; car, tout en ayant l'air de ne pas comprendre ce que je voulais dire, au seul mot d'Auteuil madame de Verneuil s'est troublée; elle n'a pas répondu et s'est tournée vers la salle. » Frédéric ne put comprimer un mouvement de joie. « Un vrai roman, se dit-il en tourmentant sa moustache, — un roman que je vais lire tout seul, — un roman fait pour moi. »

Le lendemain, vers midi, Frédéric traversait encore le bois de Boulogne dans le vague espoir d'y rencontrer le coupé de madame de Verneuil. Après une promenade rapide, il revenait vers l'Arc de triomphe, ne comptant plus guère retrouver la mystérieuse comtesse, quand il fut saisi de cette idée que madame de Verneuil avait peut-être changé de route pour arriver à la villa. Aussitôt il dirigea son cheval vers ce point. Au débouché du bois il tressaillit à la vue d'un certain voile vert qui flottait au vent dans le sentier des vignes. Pour un curieux, il avait du bonheur. Il retrouvait la comtesse au moment décisif où il l'avait vue chanceler la veille. Quoiqu'elle eût changé de toilette, quoiqu'un léger chapeau de paille d'Italie couvert d'un voile eût remplacé la fraîche capote blanche, il la reconnut du premier regard, soit à sa démarche inquiète, quoique nonchalante encore, soit parce qu'il jugeait qu'elle seule devait être à pareille heure dans le sentier des vignes. Il se tint, comme la veille, à la lisière du bois, immobile et silencieux, le cœur ému comme un spectateur de la Gaîté au cinquième acte d'un mélodrame.

Le spectacle ne dura pas longtemps; madame de

Verneuil ne s'arrêta plus indécise à la porte. Elle avait pris bravement son parti. Dès qu'elle fut à la grille, elle l'ouvrit, avec une vivacité toute féminine, d'un seul tour de clef. Ce ne fut d'ailleurs pas sans peine; car, sans être massive, la grille était un peu lourde : la comtesse mit toutes ses forces à la pousser. « Quel est donc, murmura Frédéric, le Français, né galant, qui arrive le dernier au rendez-vous ? »

Madame de Verneuil referma la grille et disparut sous les arbres du jardin.

***

La suite à demain.

FEUILLETON DU 18 JUILLET 185—.

LE BUISSON DE ROSES BLANCHES.

II.

M. le comte de Verneuil était un homme de quarante ans, de la plus rare distinction. Il avait pour sa femme une passion digne et sérieuse. Il l'aimait pour sa figure, pour ses grâces charmantes, pour son esprit romanesque. Il passait sa vie à son gré, sinon au gré de sa femme, l'été au milieu de ses terres, l'hiver dans les fêtes et les vanités du monde parisien.

Madame de Verneuil, née Blanche de Riancourt, accordait au monde ce qu'on doit au monde, beaucoup de charme, de grâce et d'esprit. Elle ne semblait pas destinée à la vie en grisailles de la mère de famille; elle aimait trop les courses au clocher de l'imagination. Elle était faite pour tous les hasards de l'impossible et de l'imprévu.

Quand Frédéric vit que madame de Verneuil était entrée dans le jardin seule, inquiète, troublée, quoique résolue, il chercha à se rappeler tout ce qu'il avait entendu dire sur elle. On avait maintes fois vanté sa beauté, mais comme une beauté discrète qui s'abrite dans le mariage au lieu de s'en faire un piédestal; tous les oisifs qui font le cortége et la réputation des jolies femmes de Paris n'en parlaient qu'en passant, comme d'une plante rare qui ne devait jamais s'épanouir dans l'atmosphère des passions profanes. « Mais, dit Frédéric, le monde est souvent un mauvais juge qui condamne ou absout par caprice, qui prend quelquefois les airs hypocrites du vice pour le libre laisser aller de la vertu. »

Cependant madame de Verneuil avait disparu sous les arbres du jardin, et Frédéric ne voulait pas en rester là de son roman en action : il cherchait des yeux un moyen d'en voir davantage; tout d'un coup il remarqua une maison qui dominait le jardin de la villa, de l'autre côté de la grille.

Dans sa fureur de tout savoir, il alla droit à cette maison. Sur le seuil de la porte il trouva une brune et

pimpante jardinière écossant des fèves, qui, sur sa demande, lui apprit que toute la maison était à louer; la saison s'avançant, cette femme lui laissa presque la liberté de fixer le prix qui lui plairait. Moyennant cent écus on lui donnait toute la maison. —Ce pays-ci n'est donc pas habité? dit-il à la jardinière. Est-il possible que cette petite maison si jolie, qui est là devant nous, soit déserte?—Comment, monsieur! mais, à ce qu'on m'a dit, car je ne suis pas ici depuis longtemps, cette maison est habitée et bien habitée. — Savez-vous par qui? — Pas du tout; il n'y a pas six semaines que j'ai quitté Asnières pour venir ici; je ne sais pas encore quels sont nos voisins; mais, monsieur, vous n'avez rien à craindre, l'endroit est sûr.

Frédéric suivit cette femme, qui lui ouvrit tour à tour les trois appartements de la maison. Ces trois appartements, distribués par un architecte de hasard, n'étaient guère agréables à habiter que pour ceux qui passent leur vie à la fenêtre. Le point de vue était charmant et varié : des arbres, de l'eau, Paris dans le lointain. Du reste, Frédéric ne perdit pas son temps à admirer de point en point les heureux effets du paysage, ni les défauts des appartements. Il se décida pour le second étage. Le premier étage était masqué par les arbres, le troisième avait un balcon d'où on ne pouvait voir sans se montrer. — Tenez, dit-il à la jardinière en lui donnant un louis, voilà le denier à Dieu, je suis votre locataire, et dès cet instant je m'installe pour la saison. — Mais, monsieur, vous

ne pouvez pas rester ici sans meubles, il n'y a pas seulement de quoi s'asseoir dans ce salon. — Que ceci ne vous inquiète pas ; quand je fais tant que d'habiter la campagne, ce n'est pas pour y vivre renfermé : je passe mon temps à la fenêtre ou je me promène en plein champ. — Comme il vous plaira, monsieur; un homme comme vous a toujours raison. — Disant ces mots, la jardinière s'inclina et descendit gaiement, très-surprise de cette façon de vivre.

M. de Marvilliers demeura plus d'une demi-heure appuyé à la fenêtre, le regard fixé sur les volets de la villa, s'imaginant toujours qu'ils allaient s'ouvrir. « Voyons, se dit-il, elle n'est pas venue là pour rien : ou on l'attendait, ou on va venir pour la rejoindre; les volets ne sont sans doute si bien fermés que pour plus de mystère. »

On était à cette heure du jour si riante et si calme où le vent s'apaise, où les oiseaux se reposent, où toute la nature sommeille amoureusement. La petite villa semblait endormie comme le château de la Belle au bois dormant. Elle ne donnait pas le plus léger signe de vie : le jardin lui-même semblait pris de ce silence et de cette immobilité.

Frédéric était merveilleusement placé pour voir et pour entendre. La fenêtre où il se trouvait en spectateur n'était pas à cinquante pieds des fenêtres de la villa. Il ne perdait pas encore patience, quand il vit reparaître le voile vert au-dessus d'un massif. Madame de Verneuil se promenait lentement, toujours dominée

par un sentiment d'inquiétude, car à chaque pas elle se retournait et regardait vers la grille. Arrivée sous un arbre de Judée, elle s'y arrêta et pencha la tête. Frédéric tremblait de perdre de vue un seul moment la comtesse. Après avoir rêvé un instant dans l'immobilité d'une statue, elle leva la main comme pour essuyer une larme. « Elle pleure, dit Frédéric; est-ce que je n'arrive que pour assister à un dénoûment triste? »

Madame de Verneuil se remit à marcher dans le sentier sinueux du jardin; elle s'arrêta près d'un rosier qui déployait avec luxe un magnifique panache blanc: jamais tant de roses n'avaient fleuri à la même branche à la fois. « C'est celui-là, » dit madame de Verneuil.

Elle s'inclina pour prendre une rose; mais, avant de porter la main à la branche, elle tourna la tête comme si elle eût craint d'être surprise dans cette action si simple et si naturelle. Le tableau était plein de grâce et de couleur; l'éclat de la verdure, les rayons du soleil, la subite rougeur de la comtesse, firent battre le cœur de Frédéric, qui était sensible, comme il le disait, aux harmonies de la nature.

Quand madame de Verneuil eut cueilli la rose, elle en respira le parfum avec une douce tristesse. « Est-ce donc pour une rose blanche qu'elle est venue ici? » se demanda Frédéric.

Frédéric s'aperçut alors que la comtesse effeuillait la rose en s'éloignant. Bientôt elle disparut à l'angle de la villa. Quelques secondes après il entendit ouvrir et fermer la grille; il descendit et chercha à s'assurer

si la comtesse était sortie seule. Il eut beau mettre en campagne ses yeux de lynx, c'est-à-dire ses yeux de curieux, il ne put découvrir par quel chemin s'était éloignée madame de Verneuil.

Quand il rentra, la jardinière était au fond du potager qui sarclait sa salade pieds et bras nus. Il alla à elle d'un air distrait. — Dites-moi, la belle jardinière, croyez-vous que la jolie maison d'en face ne soit pas à louer? — Mon Dieu, monsieur, j'ai appris hier qu'elle était à vendre. C'est un pauvre vigneron de ce pays-ci qui l'a bâtie, croyant bien placer son argent; aujourd'hui il n'a plus ni argent ni maison; du moins on va vendre sa maison pour payer ses dettes; n'avez-vous pas vu les affiches? On dit pourtant qu'elle est louée un bon prix. — Ah! elle est à vendre! s'écria Frédéric avec un mouvement de joie; ah! elle est à vendre! — Vous voulez donc l'acheter, monsieur? — L'acheter? non pas, pensa Frédéric, mais je veux la visiter. — Il n'y a donc pas de portier? dit-il tout haut. — Il y avait un jardinier qui demeurait à côté, là-bas, dans cette baraque; mais il paraît que cet homme a trouvé un meilleur jardin, il est à Neuilly. — Et les clefs de cette maison? — On m'a dit qu'il y avait un locataire, qui sans doute l'habite comme vous habitez celle-ci. Avant-hier, je me souviens d'avoir vu un domestique en livrée qui s'amusait à ratisser les allées; je n'en sais pas davantage. Je pense bien que le notaire de Passy, qui fait les affaires du pauvre père Collombet, a une seconde clef. — Il faut que j'aie cette clef, dit

Frédéric avec l'ardeur d'un homme qui va découvrir un trésor. Allez tout de suite chez le notaire, dit Frédéric en montrant un louis; tenez, voilà qui vous donnera des jambes. —Mais, monsieur, je ne réponds pas... — Allez toujours, je vous attends.

La jardinière ne prit pas le temps de mettre ses souliers. — C'est un fou, se disait-elle, mais il a du bon. — Elle revint sans la clef. — Le notaire n'y a pas songé. Il faut qu'il envoie à Saint-Germain chez la fille du père Collombet. Demain, si vous voulez... — Demain! c'est un siècle. Attendre à demain! Vous me répondez que je trouverai la clef chez le notaire? — Bien mieux, il me la remettra, car il m'a priée de faire voir la maison; il va en écrire au locataire. — Très-bien! il faut que je parcoure la maison depuis la cave jusqu'au grenier demain à dix heures.

A quelques instants de là, M. de Marvilliers remarqua, sur un beau cheval bai-brun, un homme en observation devant la villa. C'était un homme du monde, très-élégant et très-fier. Il était accompagné de deux lévriers gris, qui le suivaient avec une grande docilité. Il agitait sa cravache et coupait l'air avec une colère mal contenue. Voyant Frédéric qui ouvrait de grands yeux, il le regarda d'un certain air de bravade, en homme qui ne serait pas fâché de faire sentir son dépit à quelqu'un. Au bruit d'un battement d'ailes de perdrix, un des lévriers s'élança follement dans un seigle déjà presque mûr. Son maître le siffla, la pauvre bête revint au même instant, l'oreille basse, se mettre

à sa merci; il lui appliqua, sans s'attendrir, trois ou quatre violents coups de cravache. Après quoi, ennuyé sans doute de la curiosité de Frédéric et de la jardinière, il piqua des deux et disparut sous un nuage de poussière. — N'est-ce pas le locataire de la petite maison? demanda Frédéric. — Je ne puis vous répondre, monsieur, car je n'ai pas encore vu le locataire.

Frédéric retourna à Paris, tout en se demandant s'il n'avait jamais rencontré au théâtre ou dans le monde ce cavalier de mauvaise humeur.

Le lendemain, avant huit heures, Frédéric partit à pied pour Auteuil : une marche rapide et fatigante tempère l'impatience; malgré toute sa philosophie, Frédéric avait besoin de marcher. — Déjà! s'écria la jardinière en le voyant débusquer au-dessus de la haie. — Elle courut une seconde fois chez le notaire. Quand elle revint, Frédéric était à son observatoire. Dès qu'il entendit monter la jardinière, il alla au-devant d'elle. — Voilà enfin toutes les clefs, monsieur; le notaire ne voulait plus me les confier, disant qu'il ignorait jusqu'à quel point on avait le droit de s'en servir, car ce sont de doubles clefs restées dans les mains du propriétaire, après la maison louée. N'importe, les voilà; le notaire m'a recommandé de vous dire de sonner avant d'ouvrir la grille, car le locataire pourrait bien se trouver là par hasard. — Est-ce que le notaire le connaît? — Point du tout; mais le père Collombet doit venir ce soir lui donner des renseignements. — Voyons

toujours, dit Frédéric en se dirigeant vers la grille; la maison est à vendre, j'ai le droit de la visiter; d'ailleurs, qui sait? la rente est haute à la Bourse, je puis bien courir les risques d'acheter une maison.

Arrivé à la grille, il sonna. Aucun mouvement, aucun bruit ne signala la présence d'un être humain. Il ouvrit résolûment la grille, la referma et s'avança vers le petit perron avec un certain battement de cœur. Il ne s'arrêta pas à considérer les arbustes et les détours du jardin; embusqué à sa fenêtre, il avait eu le temps d'étudier l'essence des arbres et la variété des fleurs depuis le chêne, il y en avait un, jusqu'à l'humble marguerite de la pelouse. Il ouvrit la porte du vestibule et franchit le seuil, tout en jetant un regard avide devant lui. Quoique cette pièce ne fût guère éclairée; il jugea prudent de fermer la porte sur lui, comme il avait fait pour la grille; toutefois ce ne fut qu'après avoir demandé à haute voix s'il n'y avait personne. Il ne remarqua rien de particulier dans ce vestibule, qui ressemblait à tous les vestibules de maisons de campagne. Il entra dans le salon, qui était tout simple et à peine meublé; il y remarqua seulement un piano. Il revint dans le vestibule; deux portes intérieures donnaient dans cette pièce, à droite et à gauche. Il s'aperçut, non sans quelque surprise, qu'à sa gauche la porte était légèrement entr'ouverte. Il la poussa presque en tremblant et souleva une portière de damas rouge : il se trouva tout à coup dans une chambre à coucher des plus pittoresques.

Il vit du premier regard une épée, des fleurets, une pipe turque, une paire de pistolets, un grand sabre, enfin tout ce qui fait l'ornement de la chambre à coucher d'un officier de cavalerie.

***

La suite à demain.

FEUILLETON DU 19 JUILLET 185—.

LE BUISSON DE ROSES BLANCHES.

III.

A son entrée dans la chambre à coucher, Frédéric avait vu tourbillonner mille choses confuses. Mais, quoique les volets fussent bien clos, comme le soleil y frappait alors de ses plus vifs rayons, mon philosophe curieux distingua bientôt tout l'élégant mobilier jusqu'aux détails les plus pittoresques. Les murs, tendus en imitation de cuir de Russie, étaient recouverts d'armes et de pipes de toutes les formes et de tous les pays; jamais on n'avait rassemblé tant de ressources contre la vie et contre l'ennui : stylets, rapières, yatagans, sabres damasquinés, hallebardes, javelots, flèches sauvages, carabines, arquebuses, mousquets, haubert, pistolets albanais, dague de Milan, épée à deux mains, poignards malais; cette panoplie était

complète. Une armure montait la garde à la porte. Je ne tenterai pas de décrire la variété de pipes qui formaient un contraste pacifique. On y trouvait un nargilhé qui répandait encore l'odeur du tombecky, une pipe turque à long tuyau de bois de jasmin enrichi d'anneaux précieux. Mais les pipes tenaient moins de place que les armes dans cette riche galerie. « Oh! oh! dit Frédéric, voilà un musée qui ne me donne pas trop l'envie de rencontrer le maître de céans; est-ce que madame de Verneuil viendrait ici pour faire des armes ou pour fumer dans un chibouc? »

Il avança d'un pas. Il se trouva devant un lit de fer légèrement ornementé, couvert d'une courtine de satin broché, presque enseveli par d'amples rideaux rouges. Une magnifique peau de léopard à griffes d'argent accusait un luxe recherché. Du lit, Frédéric alla à la cheminée, dont le manteau de velours à franges d'or était chargé de quelques beaux livres, de chinoiseries, de ces mille jolis riens qui font le charme de la vie intime. « Diable! dit Frédéric en pensant autant à madame de Verneuil qu'au maître du logis, un homme qui vit solitairement ne songe pas à toutes ces fanfreluches du luxe moderne. »

A côté de la glace, dans un petit cadre de velours, entre le chibouc et des pantoufles de Persane, Frédéric remarqua un pastel du temps de La Tour, qui lui rappela une figure sinon connue, du moins une de ces charmantes images dont on se souvient toujours après les avoir entrevues à peine. C'était une jeune femme

— une Parisienne avec un accent oriental — qui caressait un bichon sur ses genoux sans y prendre garde. Elle voyageait dans son cœur, ou plutôt elle suivait son âme au pays perdu. « C'est cela, dit-il en s'éloignant du pastel pour le voir à distance; c'est madame de Verneuil, ou plutôt c'est un portrait fait il y a cent ans, et qui lui ressemble, je n'en doute pas, beaucoup mieux que tous les portraits qu'on a pu faire d'après elle-même. — C'est bien curieux, continua-t-il en promenant son regard autour de cette chambre à coucher; on dirait que tout cela était habité hier encore. »

En effet, Frédéric voyait des pantoufles devant le lit, un livre ouvert sur la courtine, une plume noircie d'encre sur la cheminée; il respirait comme un parfum du dernier cigare fumé. Il remarqua avec une certaine attention sur le tapis, devant une petite armoire en bois de rose, un bâton de cire et une bougie qui lui semblèrent avoir brûlé du même feu pour quelque lettre à cacheter. « Peut-être, pensa-t-il, celle que madame de Verneuil lisait en pleurant. Mais enfin, pourquoi s'est-il en allé tout juste à l'heure où sans doute elle venait répondre à sa lettre? »

A cet instant, un rayon de soleil vint comme une douce auréole caresser le front du pastel. « C'est bien madame de Verneuil, du moins elle aurait été ainsi au dix-huitième siècle; elle aurait souri de ce doux sourire plus séducteur que tendre : la comtesse est peut-être plus jolie, mais sans doute il y a plus de

passion dans son cœur que dans ces yeux charmants. Celui qui habite cette maison a deux maîtresses pour une. Je voudrais bien savoir — et j'y arriverai — l'histoire de celle dont j'admire le portrait. »

Frédéric se retourna vivement avec une certaine émotion. « Qu'est-ce donc? se demanda-t-il en s'avançant vers la porte. Il écouta sans respirer. Il avait entendu ouvrir la grille; il entendit bientôt à la porte du vestibule le bruit désagréable d'une clef dans une serrure. « Diable! dit-il avec embarras en tourmentant ses moustaches, il me faut un peu de philosophie. »

Il résolut de faire bonne figure, de bien jouer son rôle d'amateur de maisons à vendre, mais, ayant reconnu que l'importun visiteur était une femme, — peut-être madame de Verneuil, — il se jeta vivement dans les rideaux du lit, ne pouvant résister au plaisir d'en savoir un peu plus long.

A peine était-il caché, que madame de Verneuil souleva la portière. « Encore si elle est seule! pensa-t-il en tressaillant, ma position ne sera pas désespérée; mais si le maître du logis vient pour la recevoir? Et s'ils allaient avoir beaucoup de choses à se dire? »

Frédéric comprit bien qu'il courait grand risque de passer un quart d'heure désagréable. Cependant, tel était l'empire de sa passion pour tout voir, qu'il n'aurait pas consenti à partir, même s'il eût pu le faire sans être vu.

Madame de Verneuil entra dans la chambre d'un pas distrait, comme si elle eût craint d'éveiller les

échos. A peine entrée, elle se laissa tomber dans un fauteuil, n'ayant pas la force de se tenir debout. « Mon Dieu! dit-elle en respirant, mon Dieu! » Elle regarda autour d'elle d'un air expansif; il semblait qu'elle voulût confier aux murs et aux meubles de la chambre tout ce qui faisait battre son cœur. — « Je croyais, reprit-elle doucement, que je n'aurais jamais la force d'arriver jusqu'ici. Cependant ce n'est pas la première fois que j'y viens. »

Elle se leva, dénoua le ruban de son chapeau et s'approcha du lit; Frédéric n'osa plus respirer; il n'osa même plus regarder. Madame de Verneuil jeta son chapeau sur la courtine. Elle s'avança vers la cheminée et s'arrêta pour contempler le pastel; elle pencha la tête et sembla préoccupée d'un souvenir : elle recula lentement, et, tout d'un coup, elle éclata en sanglots. Debout, immobile, les bras tombants, la figure inclinée, elle était devenue plus belle encore par la douleur, elle qui ne passait que pour une jolie femme, avec ses lignes un peu tourmentées et ses grâces parisiennes.

Elle se laissa retomber dans le fauteuil, égarée par une sombre tristesse. Ses larmes coulaient sur ses joues et tombaient sur son sein, sans qu'elle prît garde de les arrêter en chemin.

Frédéric était vivement touché de ce tableau triste et charmant. Il regrettait bien un peu de ne pouvoir consoler une femme si digne de consolations. D'un autre côté, une femme qui pleure a souvent la beauté des

anges. Frédéric n'était pas fâché de voir pleurer de bonne foi. « Cependant, se dit-il avec un peu de surprise, je suppose que madame de Verneuil n'est pas venue ici seulement pour pleurer. » Il se demandait quelles étaient ces larmes versées de si bon cœur, quand un léger bruit se fit entendre vers la porte. Frédéric ne put retenir un mouvement. Madame de Verneuil tourna la tête vers le lit et vers la porte avec une subite inquiétude. Elle se leva en pâlissant; mais, un silence profond ayant succédé au bruit, elle secoua la tête comme pour se dire : « Ce n'est rien. »

Cependant Frédéric, qui n'était pas aveuglé par la douleur, avait entrevu un homme soulevant la portière et regardant à la dérobée. Il lui avait été impossible de distinguer la figure de ce nouveau venu; il avait reconnu pourtant qu'il était jeune et élégant; il voyait encore passer sous la portière une botte garnie d'un éperon. Donc la situation se compliquait beaucoup.

Frédéric commençait à s'effrayer des secrets qu'il allait sans doute surprendre. Qu'allait-il se passer? Il se promit d'étudier désormais en plein air, convaincu que la science surprise au domicile d'autrui mène quelquefois trop loin. Mais, pour ce jour-là, il se décida à faire bonne figure, quoi qu'il dût arriver. Il jugeait que, en cas d'alerte, il aurait toujours le temps de saisir un poignard ou une rapière : il y avait tout justement une épée suspendue au-dessus de sa tête. La curiosité a ses dangers depuis Ève.

Madame de Verneuil s'était approchée d'une petite armoire en bois de rose, d'un goût suranné, mais toujours joli. Elle prit dans son sac une clef presque imperceptible pour ouvrir cette armoire. « J'y suis, dit Frédéric, elle veut surprendre les secrets de son amant. » Comme madame de Verneuil ouvrait l'armoire, le nouveau venu, qui se trouvait à la porte de la chambre, entra bruyamment. Frédéric reconnut alors le cavalier qui avait battu son lévrier la veille.

C'était un homme de belle taille et de bonne tournure. Ce qui frappait en lui de prime abord, c'était un certain air franc et décidé qui ne présageait rien de bon dans les situations extrêmes.

Il s'avança tout droit vers madame de Verneuil. Elle se retourna avec épouvante. « Madame... — Ciel! s'écria-t-elle en tombant agenouillée. — Madame! priez Dieu qu'il me donne la force de vous tuer. — Me tuer! que dites-vous? me tuer! Ah! mon Dieu. »

C'était M. de Verneuil.

La comtesse leva les bras avec une expression de douleur profonde. « Que pouvez-vous espérer de mieux pour vous et pour moi? — Mais, monsieur, on vous a trompé. — Osez-vous dire cela tout haut? Plût à Dieu que je me fusse trompé! D'abord je n'en voulais pas croire mes yeux; hier, je vous ai suivie; hier, vous êtes venue dans cette chambre... Aujourd'hui... — Monsieur, j'aurai la dignité de ne pas me défendre; tuez-moi, si vous me croyez coupable. — Coupable! j'imagine que vous vous moquez de moi. Quoi! je

vous surprends dans la chambre de votre amant, ouvrant ses armoires, déposant votre chapeau sur son lit. »

Frédéric, tout brave et tout décidé qu'il fût, tressaillit vivement. « Ah! madame! madame! poursuivit avec rage et d'un air de mépris M. de Verneuil. — Monsieur, ne me jugez pas! de grâce, pas un mot de plus; si vous saviez pourquoi... »

M. de Verneuil repoussa rudement la comtesse, qui se tordait les mains. « Pas un mot de plus, je le veux bien, dit-il en se baissant pour regarder dans l'armoire; mais voilà sans doute ici de quoi vous condamner. — Me condamner? »

M. de Verneuil avait vu des lettres dans l'armoire; il prit la première venue avec avidité. Avant de l'ouvrir, il reconnut que ce n'était pas une lettre écrite par la comtesse; mais, comme c'était une écriture de femme, il voulut savoir à qui pouvait s'adresser cette lettre. L'enveloppe n'existait plus. C'était un de ces mille billets sans orthographe qui sont écrits chaque jour par ces Danaïdes parisiennes dont le cœur est un tonneau qui ne s'emplit jamais.

M. de Verneuil jeta cette lettre à ses pieds. La comtesse, atterrée, défaillante, éperdue, n'osait plus faire un mouvement. « Voyez, madame, voyez cette lettre! vous y reconnaîtrez les sentiments d'une rivale digne de vous, car j'imagine que c'est la jalousie qui vous a conduite ici. »

Le comte n'avait pas achevé ces mots, quand il

saisit dans l'armoire sept ou huit lettres nouées avec un ruban blanc. Cette fois il reconnut l'écriture de sa femme. La colère le transporta au plus haut degré; il prit la main de la comtesse et la brisa dans la sienne; la jeune femme poussa un cri et tomba à la renverse.

Frédéric ne put contenir un mouvement généreux qui l'emporta d'un seul bond devant M. de Verneuil, déjà armé d'un poignard. Il fut tout aussi étonné de se trouver au milieu de cette tragi-comédie, que le comte et la comtesse de Verneuil le furent eux-mêmes de le voir ainsi apparaître à ce moment terrible, comme un grand juge, comme un amant ou comme un voleur.

Frédéric ne voulait assister à la comédie humaine qu'en simple spectateur; à peine s'il s'aventurait dans la coulisse en ses jours d'ardente curiosité; mais, dans cette situation, il fut obligé de se montrer sur la scène pour jouer un rôle, bon gré, mal gré.

Comme il était avant tout homme de cœur, il fit bonne figure. Le comte jetait sur lui des regards furieux, la comtesse était de plus en plus surprise et épouvantée. « Il me semble, dit-il au mari, que vous devriez entendre, avant tout, des explications... — En vérité, monsieur, lui répondit M. de Verneuil d'un air de dédain et en contenant mal sa colère et sa jalousie, vous auriez pu vous dispenser de vous montrer; je ne suis pas de ceux qui souffrent les bravades. — Mais, monsieur... — Silence! je vous prie; je sais ce que je voulais savoir. »

M. de Verneuil regarda sa femme et murmura :

« Elle osait se défendre quand son amant était caché sous les rideaux du lit ! — La comtesse se leva avec la vivacité d'un daim blessé à la chasse. — Qu'avez-vous dit, monsieur?... O mon Dieu!... j'en mourrai! — Peu en meurent, beaucoup en vivent, dit le comte en repoussant les mains de sa femme. — Hélas! dit-elle en laissant tomber sa tête avec désespoir, la plaisanterie après l'insulte! Qu'ai-je fait? Où suis-je? — Encore une fois, madame, vous êtes avec votre amant. — Monsieur, dit Frédéric, qui allait sans cesse du mari à la femme sans trop savoir ce qu'il devait faire pour calmer la jalousie du comte de Verneuil, ni ce qu'il devait faire pour justifier et sauver la comtesse, monsieur, vous condamnez trop vite, songez... — Monsieur, je ne suis point un mari ridicule; tout à l'heure je voulais tuer cette femme; vous vous êtes montré : c'est assez. Votre nom, monsieur? »

Frédéric de Marvilliers remit sa carte à M. de Verneuil. « C'est cela, dit le comte entre ses dents, un coureur d'aventures! »

M. de Verneuil s'avança vers la porte. Madame de Verneuil se leva et courut à lui. « De grâce! je vais tout vous dire. »

La comtesse s'attachait au bras de son mari. « Non, non, vous ne me quitterez pas! — Madame, vous êtes venue ici seule, vous vous en irez bien chez moi sans moi. »

Le comte repoussa la jeune femme par une secousse

violente et partit en homme qui a perdu la tête. Madame de Verneuil tomba évanouie sur le seuil. Frédéric se jeta à genoux pour la secourir.

***

La suite à demain.

FEUILLETON DU 20 JUILLET 185—.

LE BUISSON DE ROSES BLANCHES.

IV.

J'ai à dire comment un de ces hasards conspirateurs qui soulèvent toujours les voiles dans la grande ville mystérieuse, avait trahi la matinale promenade de madame de Verneuil.

M. de Verneuil était d'un déjeuner à Tortoni. Comme il passait devant la Madeleine avec un ami, le marquis de Verviers, survenant, regarda le comte avec surprise. « C'est étonnant! dit-il étourdiment; je ne te croyais pas du déjeuner. — Pourquoi? — Tout à l'heure, en revenant de l'École militaire, où le général m'avait appelé, j'ai rencontré ton coupé traversant le Champ de Mars; du moins j'ai cru reconnaître la fière allure de tes grands diables de chevaux. — Oui, oui,

dit le comte en jetant son cigare, ma voiture a dû passer par là tout à l'heure. — Mais, ajouta-t-il en riant assez bien pour un homme qui n'avait pas envie de rire, je ne suis pas toujours dans ma voiture. »

Cependant le comte alla bravement déjeuner comme les autres. Une heure après il quitta brusquement ses camarades et retourna chez lui. « Madame de Verneuil est-elle rentrée? » demanda-t-il au valet de chambre. On lui répondit qu'elle était sortie depuis peu de temps. Il monta à cheval et se dirigea vers le Champ de Mars, n'espérant pas trop retrouver les traces de sa voiture. Cependant, comme les voitures élégantes ne passent pas souvent par le Champ de Mars, il pouvait obtenir des indications certaines; en effet, il fut assez heureux pour rencontrer trois ou quatre invalides qui le conduisirent par leurs renseignements sur la route d'Auteuil. A force de recherches et d'indications, il était arrivé devant la petite villa, mais trop tard pour y surprendre madame de Verneuil. On n'a pas oublié sa colère à la vue de Frédéric.

Le soir même, dans le petit salon de l'hôtel de M. de Verneuil, la comtesse, toute pensive, un livre à la main, ne songeait pas à demander de la lumière, quoique depuis près d'une demi-heure le dernier éclat du jour, ne traversant qu'à peine les rideaux, ne lui permît plus de lire. Le comte, entrant à pas légers, lui demanda ce qu'elle lisait avec tant d'attention. « Ah! dit-elle en tressaillant, vous m'avez presque fait peur. — Blanche, fermez votre livre et expliquez-moi

d'où vient que depuis deux jours vous êtes tombée dans une mélancolie vraiment singulière. » Madame de Verneuil rougit et ferma brusquement son livre. Le comte avait attaché sur elle un regard scrutateur. Quoique la nuit fût déjà sombre dans le petit salon, il remarqua la rougeur de sa femme. « Eh bien, vous ne me répondez pas? Disant ces mots, il prit la main de madame de Verneuil. — C'est que je cherche, répondit-elle lentement, pourquoi je suis devenue ainsi. — Eh bien, je vous écoute. — Qui sait? dit-elle avec émotion; moi-même le sais-je bien? — Blanche, songez que c'est moi qui vous parle. J'imagine que ce n'est pas le roman que vous avez à la main qui vous attriste ainsi? — Qui vous l'a dit? ne savez-vous pas que l'imagination qui se laisse prendre par un roman a quelquefois une grande force sur le cœur! — Des romans! des romans! vous n'en lisez jamais. — J'avoue que le hasard m'a donné celui-ci. C'est votre tante qui l'a laissé hier au salon. — Une vieille folle, qui n'a plus rien dans le cœur et qui cherche à s'abuser; qui se croit tour à tour Indiana, Valentine, Geneviève, Jeanne, que sais-je? Mais il n'est pas question de romans; voyons, Blanche, ouvrez-moi votre cœur. »

Le comte n'avait pas quitté la main de sa femme; il l'éleva lentement à ses lèvres. La comtesse appuya alors son front sur l'épaule de son mari, peut-être avec la résolution de lui confier un secret, peut-être avec la résolution de mentir. Quelle est la femme parmi les plus honnêtes qui n'a quelquefois connu les

sentiers perdus du mensonge? Mais un valet de chambre vint poser sur la cheminée deux flambeaux allumés : cette lumière inattendue changea brusquement les dispositions de la comtesse; elle ne trouva plus rien à dire, sinon qu'elle était triste sans savoir pourquoi.

Ce qui se comprendra peut-être plus difficilement, c'est le sentiment délicat qui vint changer les dispositions indiscrètes du mari : il n'osa plus interroger sa femme au grand jour, sans doute dans la crainte qu'elle ne rougît encore. Il se leva et se promena en silence. Madame de Verneuil remarqua à la dérobée l'inquiétude de son mari. « Cependant, murmura-t-elle pour se rassurer, il a déjeuné aujourd'hui chez Tortoni avec ses amis. — Eh bien, dit tout à coup madame de Verneuil à son mari, vous êtes à votre tour devenu très-mélancolique? — Ce n'est rien, murmura-t-il, j'ai sans doute comme vous une tristesse sans cause. » M. de Verneuil était si sûr du cœur de sa femme, qu'il ne pouvait se décider à la croire coupable. Il savait par un faucheur de foin qu'une dame était descendue de voiture dans Auteuil; qu'elle avait marché seule en pleine campagne; qu'elle était entrée dans la petite villa; mais était-ce bien madame de Verneuil? « C'est à en perdre la tête, dit-il en frappant du pied, mais je ne veux pas interroger Blanche, j'attendrai. »

Or madame de Verneuil ne lui dit plus un mot de la soirée. Avant de se retirer dans sa chambre, elle lui tendit la main et lui dit bonsoir d'une voix émue. Le

lendemain, après la nuit la plus agitée, M. de Verneuil se décida donc à suivre les traces de sa femme, et la surprit, comme on l'a vu, dans cette chambre à coucher, où nous retournerons encore si vous voulez tout savoir.

Frédéric de Marvilliers s'était jeté à deux genoux pour secourir madame de Verneuil évanouie. Il lui prit d'abord les mains avec une brusque familiarité qu'autorisait l'état de la comtesse; ensuite il la souleva et lui posa doucement la tête sur un coussin; après quoi il courut ouvrir la fenêtre et les volets : l'éclat du jour et la fraîcheur pénétrante du jardin ranimèrent la comtesse. Elle se leva rapidement et sembla chercher des yeux. Elle voulut sortir; elle n'eut pas la force de faire un pas; elle fût même retombée sur le tapis, si elle n'eût pu se retenir à la portière.

Frédéric revint vers elle. « Monsieur, m'expliquerez-vous... — Madame, pardonnez-moi ma présence ici; mais il n'y a pas de temps à perdre : il faut empêcher qu'il vienne, car si votre mari... — Que voulez-vous dire? de qui parlez-vous donc? — Voyons, madame, ne vous offensez pas, j'en ai vu bien d'autres. »

Madame de Verneuil leva la tête avec agitation et avec dignité. « Je ne vous comprends pas, monsieur, de qui parlez-vous? — Vous le savez mieux que moi; vous allez tout perdre en voulant feindre. Est-il venu? est-il parti? l'attendez-vous? — Mais encore une fois, monsieur, vous oubliez... — Songez, madame, qu'il ne faut pas qu'il se rencontre avec votre mari. — Mais,

monsieur, je n'attendais personne ici, et je suis bien étonnée de vous y trouver. — Mon Dieu, madame, je ne comprends que trop votre étonnement; mais puisque aussi bien j'ai assisté sans le vouloir à tout ceci, permettez-moi de vous servir. Où est-il? Il faut que j'aille lui dire ce qui se passe. — J'imagine, monsieur, que vous ne savez pas à qui vous parlez. Peut-être vous vous êtes trouvé ici l'an dernier, quand il y venait des comédiennes ou des femmes de cette sorte. — Pourquoi feindre encore? Il est entendu que vous êtes la candeur dans toute la grâce primitive. Je n'en doute pas; mais il faut pourtant l'avertir de ce danger sérieux, qui compromet la vie de deux hommes de cœur, car, ne vous y méprenez pas, votre mari le tuerait. — Qui? — Lui. — Mais enfin? — Votre amant. »

Madame de Verneuil tressaillit d'indignation. « Est-ce que je rêve? est-ce que je suis folle? »

Elle alla tomber tout abattue dans un fauteuil. Frédéric, comprenant moins que jamais, se promena tout agité, ne sachant plus que dire, ne sachant plus que faire. « C'est bien étrange, pensait-il en regardant madame de Verneuil à la dérobée. A voir cette femme, on la croirait la plus pure des femmes. Qui sait? cette surprise n'est peut-être pas jouée; on n'est pas, à cet âge, si profonde comédienne. Il y a là-dessous quelque mystère que ni moi ni le mari n'avons l'esprit de pénétrer. »

Frédéric entendait alors sangloter madame de

Verneuil. « Oui, oui, reprit-il, je me suis trompé : j'ai jugé, comme tous les juges du monde, sans entendre et sans comprendre. »

Comme il se disait ces mots, il s'arrêta tout surpris pour écouter la comtesse qui murmurait tout bas : *Gaston! Gaston! où m'avez-vous conduite!* « Ah! voilà donc le nom de l'amant! Comme j'étais naïf de m'imaginer qu'elle venait ici comme elle serait allée à l'église! Décidément il ne faut jamais désespérer des femmes. »

Il se tourna vers la comtesse. « Eh bien, madame, il s'appelle donc Gaston? D'où vient qu'il vous fait attendre si longtemps? »

A cette demande ironique, mais qui était effrayante pour madame de Verneuil, la pauvre femme poussa un cri terrible et se cacha la tête dans ses deux mains, comme si elle eût craint une apparition. « Car, poursuivit Frédéric, qui espérait arriver enfin à savoir quelque chose, hier encore vous êtes venue l'attendre, avant-hier même... — Monsieur, monsieur, de grâce, respectez ma douleur. Si les larmes d'une femme sont une prière qui vous touche, allez trouver mon mari, faites qu'il revienne, car je ne veux pas sortir sans lui de cette chambre. »

Malgré tout l'attrait que trouvait Frédéric à étudier cette énigme dans la physionomie, dans les pleurs, dans les paroles de madame de Verneuil, il se hâta de lui dire qu'il était heureux de suivre ses ordres. « En effet, madame, il faut que votre mari revienne. Les

choses ne sont jamais si désespérées qu'on ne puisse s'entendre entre gens bien nés. »

Il s'inclina profondément et sortit aussitôt. Il ne savait trop où retrouver M. de Verneuil. « Cependant, se disait-il, je suis bien sûr que M. de Verneuil n'a pu se décider à s'éloigner beaucoup; car, tout mari et tout furieux qu'on soit, la jalousie est toujours là qui vous enchaîne pour tout découvrir et pour tout voir. »

Il alla droit au bois, s'imaginant que le comte s'était arrêté dans la première allée pour ne pas perdre tout à fait de vue la porte de la petite villa. En effet, le comte s'était arrêté tout agité dans le voisinage. Pendant que Frédéric le cherchait, il revint tout d'un coup à la villa, se laissant guider par une généreuse inspiration. Quand il rentra dans la chambre à coucher, madame de Verneuil éclatait en sanglots, en proie au plus violent désespoir. Le voyant reparaître, elle se tut et reprit la dignité du calme. « Qu'importe? se disait-elle, je suis résignée à tout, même à mourir, car il m'a blessée au cœur. »

M. de Verneuil alla droit à sa femme, lui prit les mains, l'appuya sur sa poitrine et lui baisa le front. La comtesse leva les yeux en silence; elle semblait ne pas comprendre. « Blanche, pardonnez-moi mes injures : j'étais fou; vous ne pouvez pas être coupable, c'est impossible. Je vous connais! — Dieu soit loué! dit madame de Verneuil en se laissant tomber dans les bras de son mari; vous me jugez avant de m'entendre, notre bonheur est sauvé. Mais je vous dirai tout. »

Ils s'embrassèrent avec effusion, fiers de se retrouver dignes l'un de l'autre.

Frédéric arriva pour les surprendre dans cet embrassement. Ce fut pour lui un nouvel incident qui expliquait fort peu les autres. Il s'inclina respectueusement. A la vue de Frédéric, le comte ne put dissimuler une certaine expression de dépit. « Encore ! murmura-t-il en sentant renaître sa colère si bien apaisée par les larmes de joie et les embrassements de sa femme. — Je vois bien, dit Frédéric, qu'il ne me reste plus qu'à m'en aller. Tout à l'heure, madame, j'aurais pu me féliciter d'avoir fait votre connaissance par ce hasard singulier qui pouvait me permettre de vous servir. Maintenant que l'imbroglio est dénoué à votre gloire, je me retire, en n'osant pas espérer que vous me pardonnerez ma présence importune. Je suis vraiment désolé d'avoir surpris un secret dont je n'abuserai pas certes, car je veux oublier en sortant que je suis venu ici. Je tiens pourtant à vous expliquer ma présence en cette maison. »

Disant ces mots, Frédéric s'adressait à M. de Verneuil. « Vous n'avez peut-être pas remarqué que cette maison est à vendre. Je dois vous avouer que je n'ai demandé à la voir que dans l'espoir d'y découvrir quelque chose d'extraordinaire, car elle m'avait séduit par je ne sais quel air mystérieux. Certes, je ne m'attendais pas à cette rencontre étrange ; je croyais la maison déserte : je voulais voir les lieux et non les personnes qui y viennent. Pardonnez à un philosophe qui vit un

peu par curiosité; grâce à Dieu, ma curiosité est discrète; vous pouvez compter sur mon silence. »

Frédéric s'inclinait pour sortir. « Un instant, monsieur, dit madame de Verneuil; demeurez, je vous prie : il faut que vous sachiez pourquoi je suis venue ici : mon devoir est de vous le dire. — Madame, je vous avouerai, dit Frédéric en souriant, qu'il ne faudra pas me retenir de force. — Eh bien, vous allez avoir cette explication : maintenant que j'ai pardonné à un mouvement aveugle, à un cœur qui souffre et qui devient cruel... »

M. de Verneuil exprima un mouvement d'impatience. Il envoyait au diable le philosophe curieux qui avait surpris une scène conjugale, et qui, par sa position, se trouvait avoir autant de droit que lui-même pour écouter ce qu'allait dire sa femme. Il n'était plus jaloux d'un amant, mais jaloux d'un étranger qui entrait ainsi de plain-pied dans les mystères de son intérieur, un étranger devant qui sa femme allait parler à cœur ouvert. « Qu'importe? dit M. de Verneuil. Il faut bien accepter les caprices du hasard. »

Voyant que son mari redevenait inquiet et pensif, madame de Verneuil s'était interrompue. « Hélas! reprit-elle tristement, pourquoi n'ai-je pas osé vous dire cela il y a deux jours? Nous nous serions épargné bien des heures d'angoisses. Mais voilà ce qui s'est passé. »

Frédéric se mit très à son aise dans un fauteuil. La comtesse, épuisée par de telles secousses, s'était assise

elle-même près de l'armoire où son mari avait rejeté ses lettres. M. de Verneuil se contenta de s'appuyer à la cheminée.

La fenêtre était restée ouverte; le soleil, traversant un amandier, répandait sur le tapis ses rayons brisés. Cette chambre à coucher, tout à l'heure si sombre et si désolée, avait pris tout à coup un air de gaieté douce et charmante. « Mais, disait Frédéric en regardant madame de Verneuil qui allait parler, que va-t-elle dire? A moins que ce ne soit un jeu de jeunes époux qui veulent se distraire, à moins que je ne sois tombé dans quelque accès de folie, il y a là quelque chose d'inexplicable. Ce mari qui redevient tout à coup si amoureux de sa femme, ne sait-il donc pas qu'elle est venue seule hier? que déjà la veille elle s'était arrêtée à la grille sans oser aller plus loin? Et ce nom de Gaston? et cette rose cueillie d'une main tremblante, c'est-à-dire d'une main coupable? et ces larmes que j'ai jugées tout à la fois douces et amères? et cette lettre qu'on relisait à l'ombre avec tant d'émotion? Voilà, ce me semble, des charges terribles. Mais enfin je vais tout savoir, car jusqu'à présent je ne sais encore rien. »

***

La fin à demain.

FEUILLETON DU 21 JUILLET 185—.

LE BUISSON DE ROSES BLANCHES.

V.

Madame de Verneuil parla ainsi :

« Ce qu'il y a de plus triste, c'est que je ne puis pas vous dire cela en deux mots. — Mon Dieu ! c'est pourtant bien simple. — Enfin, prenez patience, puisqu'il faut tout vous dire, je dirai tout. Il y a trois ans, M. Gaston d'Avrigny... »

A ce nom, M. de Verneuil leva la tête avec attention. La comtesse regarda son mari sans se troubler.

« Il y a trois ans, reprit-elle d'une voix calme, M. Gaston d'Avrigny vint passer l'automne au château de mon père. C'était mon cousin, — nous nous connaissions de vieille date, — vous le savez, monsieur de Verneuil. — Dans l'enfance, nous avions été des mêmes fêtes, nous avions cueilli ensemble les primevères du parc. Gaston venait chez mon père pour la saison de la chasse ; Gaston était un désœuvré ; avec très-peu de fortune, il n'avait pas d'état ; il aimait beaucoup à ne rien faire, c'est-à-dire à se promener à

cheval, à chasser, à courir le monde comme un enfant prodigue de bonne maison. Encore s'il s'était contenté de ces plaisirs-là! Il s'avisa, le croiriez-vous? de tomber éperdument amoureux de moi. »

Un éclair de jalousie brilla dans les yeux de M. de Verneuil.

« Ne vous offensez pas, je n'y pouvais rien; j'étais d'abord bien loin de m'en douter. Il avait lu les romans modernes, il parlait sans cesse de passions furieuses, profondes, fatales. Je ne comprenais rien à tous ses discours, moi qui demandais à Dieu dans toute la simplicité de mon cœur un mari qui m'aimât bien, un intérieur tout égayé et tout peuplé d'enfants tapageurs. Je disais sans cesse à Gaston qu'il perdait la tête, que toutes ces grandes phrases étaient dignes d'une maison de fous. A l'entendre, il lui fallait un amour plein d'orages et de tempêtes. Quiconque l'aurait cru à ses paroles se fût imaginé qu'il avait dans le cœur le Vésuve ou l'enfer. Plus jaloux qu'Othello, il jurait de pourfendre le genre humain pour un simple regard. Enfin, je ne saurais vous donner l'idée de toutes les folies dont il s'était fait pour ainsi dire un cortége. Le pauvre garçon! les faiseurs de romans en ont gâté bien d'autres. Je l'avais connu autrefois simple, naïf, franc, aimable sans le savoir; je le retrouvais, à mon grand chagrin, triste, rêveur, fatal : Manfred ou Ravenswood.

» Je le vois toujours traversant le parc, fièrement drapé dans son manteau comme un amoureux castillan

qui attend l'heure du rendez-vous. Pour lui, il n'avait de rendez-vous qu'avec la lune, car, autant que j'ai pu le deviner, c'était à la lune qu'il confiait les ouragans de son cœur. Je ne ris pas, mais, puisque je parle de lui, ne faut-il pas le peindre tel qu'il était?

» La première fois qu'il me confia son amour, ce fut dans une petite promenade archéologique faite à cheval, à pied et en char à bancs, avec toute la compagnie du château. Gaston était à cheval; il prenait plaisir à braver les dangers ou plutôt à créer les dangers, car pour un cavalier raisonnable la route était facile : quelques gués à traverser, quelques sentiers escarpés, une petite rivière à passer en bateau, enfin un chemin comme il y en a tant. Moi aussi j'étais à cheval, très-fière de ma monture et de mon amazone, très-heureuse de mes dix-huit ans et du ciel qui couronnait mon front.

» Nous étions dans la montagne, je suivais le sentier, tout en écoutant les gais sifflements du merle. Voilà tout à coup mon extravagant cousin qui jette son cheval sur le versant pour marcher de front avec moi. — Gaston, vous ne savez pas ce que vous faites, prenez donc garde. — Ne craignez rien, me répond-il en contenant mal son cheval qui se cabrait, je suis fataliste, ma belle cousine; d'ailleurs, reprit-il en se penchant vers moi, ne serait-il pas bien doux de mourir ici, sous vos yeux, par un si beau jour? — Voilà, lui dis-je en souriant, car j'étais loin de le prendre au sérieux, voilà une idée qui ne pouvait venir qu'à vous. — Ah!

ma cousine, reprit-il en s'animant, si vous saviez comme je vous aime! — Je n'en doute pas; voilà dix-huit ans que je le sais. — Hélas, ma cousine, je ne vous aime plus comme je vous aimais enfant; c'est une passion qui me tuera, croyez-le bien! Si je n'espérais vous toucher un jour, je précipiterais à l'instant même mon cheval à travers ces rochers... Je fus effrayée de l'air de bonne foi qu'il mit dans ses paroles. Un instant auparavant j'aurais éclaté de rire : je n'osai ni rire ni répondre. — Songez-y, reprit-il d'un air presque désespéré, le premier mot que vous allez me dire me fera vivre ou mourir! Depuis tantôt cinq semaines, j'ai combattu mon cœur sans triompher. Vous étiez là, toujours là!... J'avais beau fermer les yeux!... Est-ce qu'on ferme les yeux de son âme? — Écoutez, mon cousin, je ne suis pas comme vous dans les régions poétiques de l'impossible; nous reparlerons de cela, mais, en attendant, prenez garde de tomber. — Cruelle! dit-il en levant les yeux au ciel, je pleure et vous riez; un jour je serai vengé; vous aimerez à votre tour, et alors on ne vous comprendra pas, car il n'y a que là-haut que se rencontrent les âmes vraiment sympathiques. — Enfin, poursuivit-il en me saisissant une main que je ne lui laissai pas une seconde, il ne faut désespérer de rien.

» Une bordure de bouleaux, qui se trouvait sur le bord du sentier, nous sépara alors à ma grande joie; durant le reste de la promenade, je m'arrangeai si bien que nous ne nous retrouvâmes pas seuls.

» Le soir, j'étais dans ma chambre, un peu préoccupée de la folie de mon cousin; ma gouvernante me remit un billet en me disant que Gaston allait partir; qu'il me priait de lire ces quelques lignes et d'y répondre par deux mots. J'ai oublié toutes les phrases singulières, bizarres, extravagantes qu'il m'écrivait. J'étais un ange; il attendait de moi la vie et la raison, car il avouait avec humilité que cette passion violente que je lui avais inspirée égarait sa raison.

» Mon dessein était d'abord de renvoyer la lettre sans la lire, ensuite d'avertir mon père; puis, craignant de faire du bruit pour rien, comme j'étais bien sûre que le beau style de mon cousin ne changerait rien à mes sentiments pour lui, je me déterminai à lire tout simplement sa lettre. Après l'avoir lue, je trouvai que je n'avais qu'une chose à faire : guérir Gaston de sa folle passion par des paroles de sœur. J'écrivis : c'était un tort sans doute; mais je ne prévoyais pas qu'il y eût du danger à faire une bonne action.

» Je lui écrivis qu'avant de songer aux folies de l'amour, il devait bien songer un peu à faire son chemin dans le monde; qu'il était jeune, brave, intelligent; qu'il n'avait qu'à vouloir pour arriver à tout. Je lui reprochai d'une façon toute maternelle son oisiveté, son désœuvrement, sa nonchalance. Pour mieux atteindre mon but, je lui déclarai avec un air de franchise que, s'il arrivait à quelque chose de beau, peut-être mon père lui accorderait-il ma main;

qu'alors il était sous-entendu que mon cœur suivrait ma main.

» Le lendemain, avant midi, il répliquait par une lettre qui était tout un volume. J'y répondis, je l'avoue, sans l'avoir lue tout entière. Gaston me disait que sur un seul mot d'espoir il partirait bravement pour la conquête du monde, qu'il deviendrait général, ministre, maréchal de France, tout ce qui fait la gloire et non le bonheur ici-bas. Je lui écrivis que le bonheur suivrait la gloire. Comme je n'avais rien à faire en ce temps-là, je me laissai aller à griffonner de grandes pages à mon cousin; je trouvais plaisant de lui donner des conseils, moi qui avais dix-huit ans, lui qui en avait vingt-sept.

» Pendant huit jours qu'il demeura encore au château, nous échangeâmes donc quelques lettres. Cette correspondance forcée avait fini par me fatiguer; d'ailleurs il s'était enhardi jusqu'à me parler trop passionnément. Il fallait en finir : non pas que je craignisse beaucoup d'aimer Gaston, mais je comprenais que je m'étais engagée dans une voie dangereuse et compromettante.

» Gaston avait à régler quelques affaires de famille par suite de la mort d'une grand'tante; il partit tristement, comme à regret. « Adieu, Blanche, me dit-il en me baisant la main, quand je reviendrai, je serai digne de vous. »

» Nous le conduisîmes avec mon père jusqu'au bout de l'avenue où passait la diligence. Quand je le vis dis-

paraître, je ressentis tout à la fois une secousse de joie et de douleur. J'étais heureuse d'être délivrée d'un cousin si opiniâtre dans son amour. J'étais triste, car sans doute un pressentiment m'avertissait que je ne le verrais plus.

» J'eus bientôt oublié la promenade, les lettres et les héros de roman. Je revins passer l'hiver à Paris, et peut-être, monsieur... peut-être vous souvenez-vous que nous nous rencontrâmes chez madame de C — ? Vous aviez l'avantage de ne pas être mon cousin, et de ne pas être le fac-simile d'un héros de roman.

» Mais ce n'est point ici le lieu de rappeler ces premiers chapitres de notre mariage. Il y a trois jours, je ne pensais guère à mon pauvre fou de cousin; un domestique se présenta chez moi, et, s'assurant que j'étais seule, me remit une lettre et deux clefs. « Que » signifie ce message? lui demandai-je avec surprise. » — Je n'ai rien à dire à madame; j'obéis à un ordre » précis, voilà tout. » Je retournai vingt fois la lettre avant de la décacheter; vingt fois j'examinai les deux clefs; enfin je brisai le cachet avec une violente palpitation.

Quoique je ne songeasse guère à Gaston d'Avrigny, je reconnus tout de suite son écriture. Je devinai, je ne sais pourquoi, que j'allais apprendre un triste événement.

» Je savais, depuis quelques mois seulement, que Gaston, après avoir à peu près échoué dans toutes les carrières, s'était engagé — pour en finir — dans

l'armée d'Afrique, où d'ailleurs il connaissait le général ***. C'était un homme fait pour la guerre; je ne lui savais qu'une qualité sérieuse, la bravoure. Il a été atteint d'un coup mortel sur le champ de bataille, à la dernière sortie contre les Arabes; mais d'ailleurs cette lettre, que vous pouvez lire, achèvera de vous expliquer tout le secret de ma présence dans cette chambre. »

Disant ces mots, madame de Verneuil présenta à son mari la dernière lettre de Gaston. M. de Verneuil saisit à la fois la lettre et la main de sa femme. La comtesse respira, baissa la tête et rougit de plaisir. Après avoir déplié et retourné la lettre à diverses reprises, M. de Verneuil la lut à haute voix :

« Ma cousine,

» Sans doute vous avez oublié dans votre bonheur ce
» pauvre Gaston d'Avrigny, qui vous a tant aimée, qui
» vous a trop aimée. Faut-il vous le dire? moi, depuis
» plus de deux ans que j'ai vécu sans vous voir, j'ai
» toujours porté dans mon cœur cette folie charmante
» et terrible qui a dévoré ma vie. Ah! vous n'avez pas
» su quel amour profond et dévoué j'avais pour vous.
» Ne pouvant vivre à vos pieds, vivre de votre regard,
» de votre sourire, de votre beauté, je n'ai pu vivre
» ailleurs de tout ce qui fait la vie sans l'amour. J'ai
» essayé de tout pour abuser mon cœur; je savais qu'il
» me restait un peu de fortune, je l'ai jetée dans toutes

» les ivresses trompeuses de la vie parisienne. Mais, » au milieu de toutes ces folies, j'ai gardé votre image » adorée comme un coin du ciel qui sourit à travers la » tempête. Ne pouvant vaincre mon cœur, il ne me res- » tait qu'à mourir. D'ailleurs, je dois l'avouer, car il » ne faut pas faire de charlatanisme, j'étais à peu près » ruiné, et je ne me sentais pas le courage, dans mon » chagrin et dans mon abattement, de surmonter les » ennuis d'une fortune à faire. Le suicide est devenu » une banalité; il y a toujours de la place sur le champ » de bataille pour un homme de cœur. Il y a tant de » gens qui sont aimés, me disais-je, et qui vont là-bas » mourir quand un cœur attendri les appelle ici! Moi, » qui ne serai pas regretté, pourquoi n'irais-je pas » m'offrir à la balle d'un Arabe destinée à frapper un » pauvre garçon qui aime la vie! J'ai bientôt passé ici » pour un héros. N'avez-vous donc pas vu mon nom » cité glorieusement dans un rapport du général ***? » Enfin, le jour que j'attendais est venu.

» Quand vous lirez cette lettre, je serai mort avec » le seul regret de n'avoir pas été frappé au cœur. Je » ne vous dirai rien de mes dernières angoisses : » j'étais résigné à tout. Je n'ai qu'une inquiétude; je » vais vous la dire. Vous m'avez écrit huit lettres dans » ce doux et triste automne que j'ai passé au château » de mon oncle. Ces lettres qui m'ont désespéré » m'étaient pourtant précieuses; je les ai toujours » gardées comme un trésor. Dans mes heures les plus » sombres, je les relisais avec une volupté amère qui

» me charmait. Quand j'étais en train de me ruiner,
» j'ai loué une petite villa au bois d'Auteuil, où j'ai
» passé l'été dernier en joyeuse compagnie : c'était un
» rendez-vous de désœuvrés comme moi. Tout le
» monde s'y amusait, excepté moi-même; mais je
» faisais semblant de m'amuser comme les autres.
» Dans une petite armoire en bois de rose qui se trouve
» au fond de la chambre à coucher, j'ai caché vos
» lettres. Vous l'avouerai-je? toutes les lettres galantes
» que j'ai reçues à Auteuil, je les jetai par mégarde
» dans cette armoire : pardonnez-moi cette profana-
» tion. Quand je partis pour l'Afrique, vers le mois de
» novembre, j'étais à Paris, je ne trouvai pas le temps
» de retourner à Auteuil; je laissai la clef de ma maison
» à mon domestique, en lui ordonnant d'y aller quel-
» quefois et de cultiver le jardin, pour lui faire croire
» que je reviendrais. Je ne reviendrai pas. Mais com-
» ment vous faire remettre, ma cousine, les huit lettres
» qui sont là-bas avec tant d'autres? Vous seule pouvez
» les reconnaître. Qui sait si ces huit lettres ne tom-
» beraient pas dans des mains indignes! J'ai des créan-
» ciers, et j'ignore ce qui aura lieu quand on saura
» ma mort. Voyez si vous aurez le courage d'aller les
» chercher vous-même. Je n'écris qu'à vous et au
» domestique qui vous remettra les clefs. J'ai deux ou
» trois jours à vivre; le chirurgien en chef m'a dit la
» vérité. On ne saura donc pas tout de suite ma mort à
» Paris; vous avez tout le temps d'aller à Auteuil. C'est
» une maison déserte, — au bout du bois : — vous la

» verrez toute blanche au-dessus des vignes; — vous » la reconnaîtrez à une petite grille brune à flèches » d'or. Dubois vous remettra les clefs de la grille et de » la porte d'entrée; les autres portes sont ouvertes, si » je me souviens; malheureusement je ne sais plus où » j'ai mis la clef de la petite armoire; peut-être la trou- » verez-vous sur la cheminée. C'est d'ailleurs un vieux » meuble, bien facile à ouvrir. La première petite » clef venue doit y aller. Enfin faites comme vous » pourrez; mais, de grâce, retirez vos lettres, qui sont » en trop mauvaise compagnie.

» Si je m'écoutais, je vous écrirais jusqu'à l'heure » de ma mort; mais que vous dirais-je que vous ne » deviniez! Adieu donc, ma belle cousine. Par- » donnez-moi de vous appeler encore par ce nom si » doux à mon cœur; mais, tant que mon cœur pourra » battre, j'aimerai ma belle cousine! »

Ici M. de Verneuil froissa la lettre avec dépit.

— C'est tout? dit Frédéric qui n'était pas guéri de son amour pour la science.

— Oui, c'est tout, monsieur, dit sèchement M. de Verneuil.

La comtesse avait baissé la tête en soupirant. En historien fidèle, nous reproduirons ici les dernières lignes de la lettre, que le comte ne voulait pas lire tout haut :

« Quand vous irez dans cette petite maison, je serai » mort. Ah! si Dieu permettait à mon âme d'y aller en » même temps que vous! Cette idée me prend au

» cœur... J'attends la mort avec plus d'impatience que » jamais...

» Adieu, adieu, adieu! Il y a dans le jardin un buis- » son de roses blanches que, l'an passé, j'ai vu fleurir » en pensant à vous, ma cousine; pour tout l'amour » que j'ai eu pour vous, allez effeuiller une de ces » roses en pensant à moi.

» GASTON D'AVRIGNY. »

Frédéric vit bien que M. de Verneuil ne voulait pas lire le dernier mot de la lettre. En se levant pour partir, par un rapide regard il vit ce mot : *buisson de roses blanches.*

« J'y suis, dit-il à la porte, après avoir salué le comte et la comtesse; or madame de Verneuil a cueilli une rose blanche. »

Il se rappela les craintes, l'agitation, les larmes de la comtesse en cueillant, en respirant et en effeuillant cette rose.

— Qui sait? dit-il; maintenant qu'il est mort, peut-être l'aimera-t-elle.

Quand Frédéric fut parti, M. de Verneuil regarda tristement sa femme et lui dit :

— Blanche, avez-vous cueilli une rose dans le jardin?

— Non, répondit-elle en embrassant son mari.

***

FIN DU BUISSON DE ROSES BLANCHES.

XIII.

MORALITÉ DE L'HISTOIRE DE MA VOISINE.

Cette histoire de ma voisine — j'avais laissé à dessein plus d'une page dans l'encrier — parut en cinq feuilletons dans le *Constitutionnel.*

Ma voisine lisait le *Constitutionnel.*

Le premier jour, ma voisine me demanda de l'air du monde le plus distrait si mon feuilleton avait paru.

Le second jour, elle eut des coquetteries inaccoutumées.

— Soyez calme, lui dis-je en souriant. L'héroïne de mon roman sortira de là plus blanche que la blanche hermine.

Et quand ce fut fini, elle vint bravement à moi :

— Vous avez tout compris, me dit-elle avec émotion.

— Non; car je ne sais pas la fin.

— Ni le commencement.

— Mais comment êtes-vous seule ici, madame? car Frédéric de Marvilliers lui-même y perd son latin.

— Je suis seule ici parce que mon mari croit que j'ai été la maîtresse de Gaston.

— Et vous, le croyez-vous?

Elle sourit tristement.

— Et vous?

— Moi, je n'ai qu'une opinion, c'est la vôtre.

Un silence.

— Où est votre mari?

— Il court le monde. Vous n'avez donc pas lu la *Gazette des Tribunaux?* Nous sommes séparés de corps, de cœur et de biens. Je vais lui envoyer vos cinq feuilletons, pour le réconcilier avec moi dans le passé. Non, je n'en ferai rien, car il m'accuserait d'avoir écrit moi-même cette histoire. Il est à Rome en mission pour les jésuites auprès du pape. Il finira par le fanatisme.

— Et vous?

— Moi, je ne finirai pas.

XIV.

CE QU'ON ENTEND PAR LA FENÊTRE.

I.

On entend l'orgue de Barbarie, — l'ogre de Barbarie, comme disent les portières; — on entend les grognements de l'omnibus, les gaietés de la musique militaire, les cris enroués de Paris, les divagations du vent; mais ce n'est pas là ce qu'on entend, car le bruit de tous les jours, on ne l'entend pas.

Ce qu'on entend par la fenêtre, ce sont les menus propos du voisinage, les secrets intimes de la grande ville, les commérages de celle-ci et de celle-là, les confidences de don Juan à Alceste.

Ainsi, tout à l'heure, j'ai surpris entre deux bouffées de cigare ce duo spirituel qui résonnait à la fenêtre de mon voisin du dessous.

— Ah! te voilà!

— Est-ce encore moi? Je n'en sais rien. Mon cher ami, je me suis tant ennuyé depuis un mois que j'ai failli me marier.

— Et moi, je me suis tant marié depuis un mois que j'ai failli m'ennuyer.

— Moi, je me serais marié si je n'avais été à la Comédie Française voir jouer je ne sais plus quoi. Il y a là-dedans une comédienne charmante qui m'a fait tourner la tête vers le treizième arrondissement.

— Où en es-tu avec elle?

— Je lui ai écrit ceci :

Madame,

Quand on vous voit, on vous aime; quand on vous aime, où vous voit-on?

— Et qu'a-t-elle répondu?

Monsieur,

L'Amour étant aveugle, on ne me voit pas.

— Ce laconisme me rappelle cette femme célèbre qui écrivait à son amant, au delà des Alpes :

Je t'aime!

L'amant, pour toute réponse, écrivit sous ces deux mots :

Fait double entre nous.

— N'as-tu rien répliqué à ta comédienne?

— Je suis allé chez elle. Place forte...

— Occupée par l'ennemi?

— C'est une femme d'esprit qui ne prend l'amant qu'elle n'a pas que pour se débarrasser de celui qu'elle a. Nous nous sommes enlevés avant-hier après le spectacle.

— Ah! mon ami, garde-toi bien des comédiennes. Elles ont toujours un amant inconnu qui trompe tous les autres : cet amant, c'est le public.

— Tu as raison : au public, les plus doux sourires, — les coquetteries les plus chatoyantes, — tout l'esprit et tout le charme!

II.

Un ami survient. C'est un trio non moins spirituel. Écoutez toujours, il est question de femmes.

— Je suis furieux, mes beaux amis. Oh! les femmes!

— Je te croyais un homme heureux en femmes.

— Il est bien malheureux celui qui est heureux en femmes. Voici mon histoire. J'aime Jacintha. Je lui donne un bracelet de trois mille francs, et elle me signe en riant un billet à ordre ainsi conçu :

Au 1er avril je payerai à monsieur Anatole — ou à son ordre — une tasse de thé aux heures nocturnes pour solde.

— C'est du dernier galant. Je suppose que tu n'as point passé le billet — à ordre? —

— Non, j'ai voulu le faire escompter, mais on ne m'offrait pas plus de vingt-cinq pour cent. Le jour de l'échéance je me présente.

— En personne?

— Oui, en personne. Madame était allée à Saint-Germain voir pousser les lilas. Je me fâche. La fille de chambre me rit au nez et me conseille de remettre mon billet à l'huissier.

— Cette fille avait raison. Moi, mon cher Anatole, je ferais incarcérer la belle à Clichy.

III.

D'où vient ce duo mélodieux chanté par deux époux assortis?

— Tu finiras comme ton père!

— Mon père est mort fort à son aise, avec de quoi acheter sa dernière tisane — de Champagne.

— Il n'avait pas seulement de quoi se faire enterrer!

— C'est le meilleur moyen de ne pas être enterré vif.

— Aussi on l'a enterré comme un chien.

— Comme un chien de chrétien. Je veux finir comme lui — et je veux — ma douce femme — qu'on inscrive sur mon tombeau ces belles paroles d'un ancien : « Je suis venu sur la terre nu, et je suis retourné nu dans la terre. A quoi bon me serais-je inquiété dans la vie, puisque je savais qu'on arrive nu à la fin de toutes choses!

— S'il n'y a pas de quoi perdre la tête!

— Oui, ma douce femme, je veux finir ainsi, et je ne veux pas qu'on inscrive sur mon monument, comme sur celui de cet enragé conjoint du cimetière Montmartre : « *J'attends ma femme!* » Au-delà du tombeau je ne te connais plus.

IV.

Mais quelle est cette chanson qui me vient par une fenêtre du cabaret? C'est mon peintre d'enseignes qui trempe toujours son pinceau dans la pourpre des vendanges.

Il chante comme s'il était engagé à l'Opéra.

Avec son bonnet de travers,
Sa jupe que le vent relève,
Nini se moque des grands airs;
C'est la feuille de vigne d'Ève,
Sa jupe que le vent soulève.

O Nini! ta lèvre pâlit
Sous les baisers dont je raffole;
Ton ciel est le ciel de ton lit,
Ta sagesse c'est d'être folle :
L'Amour est ton maître d'école.

O Nini! je sais bien comment
Finira ma bonne fortune :
Tu rouleras un autre amant
Avec ta chevelure brune,
Et moi j'irai boire à la lune.

Si le peintre d'enseignes chante si bien, c'est qu'il a fait l'air et la chanson. Il faut que je sache l'histoire de cet homme. Il y a sous son masque un philosophe qui se cache. Mais n'est-ce pas l'histoire de tous ceux qui se sont attardés dans les vignes à l'heure de gravir les âpres sommets de l'art?

V.

Je n'entends plus que le silence; mais, en écoutant bien, voilà que je distingue ce que disent mes voisins d'en haut. Il est question de nos amis — à vous comme à moi. — C'est de la haute critique en plein vent. Ils s'imaginent n'écrire que dans l'espace; mais j'écoute aux portes. C'est un dialogue entre un étudiant et un sculpteur.

L'ÉTUDIANT.

Lamartine, c'est la nature dans l'art.

LE SCULPTEUR.

Hugo, c'est l'art dans la nature.

L'ÉTUDIANT.

L'art étouffant la nature sous les longs plis de sa robe à queue.

LE SCULPTEUR.

Il n'y a plus ni art ni nature, il y a l'homme.

L'ÉTUDIANT.

Tu as raison : l'homme, c'est-à-dire l'art moderne,

ce n'est ni l'art ni la nature ; c'est l'esprit, c'est le sentiment, c'est la passion, c'est la fantaisie, c'est l'idée, c'est tout.

LE SCULPTEUR.

Ce n'est rien. Oh! les anciens! les anciens!

L'ÉTUDIANT.

Quelle hérésie! Jamais génération plus verte et plus dorée que la nôtre ne s'est épanouie en Grèce — même sous Périclès, — à Rome — même sous Auguste, — en Italie — même sous Léon X, — en France — même sous Louis XIV. — On a franchi les colonnes d'Hercule, on a escaladé l'Olympe, on a dérobé le feu du ciel. On est allé à tout.

LE SCULPTEUR.

Oui, et on n'est arrivé à rien.

L'ÉTUDIANT.

La question n'est pas d'arriver. On l'a dit : il n'y a en ce monde que des commencements. La vie elle-même n'est pas un livre achevé. A la dernière page on n'écrit pas FIN, mais CI-GIT.

LE SCULPTEUR.

J'aime mieux Zeuxis et Praxitèle que Delacroix et Pradier.

L'ÉTUDIANT.

Qu'as-tu vu de Zeuxis? qu'as-tu vu de Praxitèle? Les anciens ne sont qu'un prétexte pour l'Académie des inscriptions. Pour moi, je donnerais la raison des

sept sages de la Grèce pour une folle page de Balzac ou de Sand. — Sand! cette femme qui écrit comme un homme. — Balzac! cet homme qui pense comme un homme et comme une femme.

LE SCULPTEUR.

J'avoue que je donnerais beaucoup de poëtes du siècle d'Auguste et du siècle de Louis XIV contre Alfred de Musset, cet enfant prodigue de la poésie qui s'enivre avec les belles filles tapageuses, mais qui leur verse une larme — une perle du divin sentiment — dans leurs coupes de bacchante.

L'ÉTUDIANT.

Ce qui me charme dans nos contemporains, c'est la vaillance. Ils n'ont peur de rien, pas même de l'Académie. Ainsi Hugo, Lamartine, Sainte-Beuve, dirait-on des académiciens? N'ont-ils pas toujours hors du fourreau l'épée étincelante?

LE SCULPTEUR.

Il y a aujourd'hui des conteurs dont je raffole. — Je n'ai pas le temps de lire Dumas, qui écrit avec une plume arrachée aux ailes du Temps; mais comme je lis...

VI.

Quel est ce bruit étrange? C'est encore un voisin. Celui-là a une femme et un ami; mais l'ami n'est pas là, à en juger par la conversation. « Pan! pan! pan!

— Aïe! aïe! aïe! — Si tu dis un mot de plus je prends un candélabre. — Si tu me donnes un coup de plus... — Je te jette par la fenêtre! — Je m'y jetterai moi-même! — Alors nous sommes d'accord. »

Un silence; — un éclat de rire; — un embrassement; — c'est le dernier mot.

VII.

Ce qu'on entend par la fenêtre, ce sont les voix idéales de l'infini, les voix perdues de la grande ville qui crie misère, les voix amoureuses des âmes qui se cherchent, les voix déchirantes des cœurs brisés, les voix lamentables des mères qui ont faim de la faim de leurs enfants.

Ah! quand ma fenêtre était ouverte sur le golfe de Naples, en regard du pampre d'où jaillit le lacryma-christi, en face de ces belles filles qui vivent de l'air du temps, dans le soleil et dans l'amour, je n'entendais que le bruit des chansons folles à travers les rires éclatants!

XV.

PAR LA PLUIE.

Il pleut — il pleut, bergère. — Voilà une belle occasion de sortir, pour moi surtout qui n'ai pas de parapluie.

Je n'ai jamais eu qu'un parapluie; il y a bien longtemps de cela : c'était au sortir du collége. Je traversais les boulevards armé de mon parapluie comme en revenant de Pontoise. Une femme vient à passer qui me jette un regard fort tendre.

— Madame!

— Monsieur!

Après cette conversation, nous étions de vieilles connaissances. Elle prit mon bras.

— Où allez-vous, madame?

— Rue de la Victoire.

— J'y vais.

Et nous y allâmes gaiement, en nageant un peu.

Nous débitions déjà quelques phrases galantes quand nous arrivâmes devant le n° 50.

— Adieu ! me dit-elle.

— Quoi ! lui dis-je, nous ne continuons pas la conversation ?

— A la prochaine averse !

Et elle s'envola en saluant mon parapluie.

Je me suis vengé — à la prochaine averse.

Je sortais du bal de l'Opéra par une pluie battante. Pas un fiacre à vingt lieues à la ronde. Je m'amusais de la colère des belles filles vêtues de l'air du temps, en amours ou en sylphides. La nuit était sombre — nuit noire, comme on disait alors.

— Et pas un coquin de parapluie ! disait un joli domino gris de perle appuyé au bras d'une Vénus qui ne voulait pas entrer dans les flots.

— Domino, mon ami, dis-je galamment, veux-tu mon parapluie et mon bras ?

— Oui, oui, dirent-elles toutes les deux en même temps.

Et elles prirent mes deux bras avec un adorable abandon. Nous nous mîmes en route. On entendait le bruit du vent, le bruit des cheminées qui tombaient dans les rues, le bruit de la pluie qui battait la muraille, et les cris effarés des masques qui noyaient le carnaval.

— Monsieur, me dit ma Vénus, penchez donc un peu votre parapluie de mon côté.

— Mon cher, me dit mon domino gris de perle, abrite-moi donc un peu pour l'amour de ton prochain.

Je répondis à droite et à gauche par des quolibets d'un joli goût. J'étais si pittoresque dans mes reparties qu'elles riaient comme des folles. Cependant plus nous allions et plus elles se plaignaient de mon parapluie.

— Il n'y en a que pour lui, disait la Vénus.

— C'est donc une ombrelle, ce parapluie! disait le domino.

Et nous allions toujours; mais à la fin elles se révoltèrent.

— Voyons, dit la Vénus marine, donne-moi le parapluie et passe de côté.

J'obéis avec une bonne grâce parfaite.

— C'est là ton parapluie?

La tempête éclatait.

— Je n'en ai pas d'autre, dis-je avec calme.

— Par exemple! ma chère, cela dépasse toutes les plaisanteries du bal masqué. Regarde donc ce qu'il appelle son parapluie!

L'autre regarda.

— Je n'y vois goutte.

— Moi non plus; voilà pourquoi nous n'avons pas remarqué que son parapluie, c'est une cravache.

Et disant ces mots, elle fit semblant de m'offrir ma cravache à tour de bras.

— Que voulez-vous? dis-je en reprenant mon bien par la douceur; on donne ce qu'on a. Mon parapluie, c'est ma cravache. Eh! qui de vous, mesdames, un jour ou une nuit, n'a songé à cette bonne madame Sganarelle qui aimait surtout les onomatopées violentes

de son mari? Si vous saviez le latin, je vous parlerais de M. le duc de Buckingham, un grand seigneur qui reconnaissait modestement ne devoir ses triomphes qu'à sa cravache, qu'il faisait sans vergogne intervenir dans ses royales amours. Mais, ma cravache, à moi, n'est un sceptre aujourd'hui que pour les Vénus et les dominos sans feu ni lieu.

— Sans feu ni lieu! dit Vénus écumante. Veux-tu venir prendre du thé chez moi?

— Assez d'eau comme cela, ô ma naïade!

J'étais vengé!

Le parapluie est un préjugé; c'était tout au plus bon avant l'invention des gouttières; mais aujourd'hui pourquoi se garantir de cette rosée bienfaisante que le ciel nous envoie d'une main toujours ouverte? Est-ce que les arbres et les fleurs se servent d'un parapluie? Déjà les Anglais, qui ont le pas sur nous pour le comfort, ont proscrit cette ridicule invention d'un siècle hydrophobe. Si on admet sérieusement les parapluies, il faut admettre les parasols. Il ne faut plus sortir dans les rues qu'avec un parachute, un paraomnibus, un parajournal, — et surtout — un parafemme de la moyenne vertu. — Mais quelle sera la configuration de celui-là?

XVI.

PROFESSION DE FOI.

Ma voisine vient de m'appeler. Comme elle est belle en robe flottante! Sa noire chevelure à peine nouée lui baigne les yeux et rallume leur feu! Le vent frappe sa jupe et découvre des pieds divins.

— Monsieur mon voisin, ce n'est pas mon pied qu'il faut regarder. Vos roses passent leur joli museau de mon côté : je ne leur dois pas mon soleil.

— Ces pauvres roses!

— Je n'aime que les fleurs rustiques, les bleuets, les coquelicots, les pervenches, les aubépines et les houx.

Ma voisine redressa vers moi une superbe branche de houx.

— Vous cultivez le houx avec amour? Mais c'est contre moi que vous l'aimez.

— C'est contre moi. J'aime ce qui blesse. Je suis comme mademoiselle de La Vallière, qui mettait un

cilice les jours où elle devait rencontrer Louis XIV. Le roi l'appuyait sur son cœur, le cilice déchirait le sein de la sublime pécheresse, elle pâlissait d'amour et de douleur...

— Je comprends, dis-je d'un air railleur. Ce houx est un cilice. Dans la suite des temps, si je me hasarde à vous saisir dans mes bras, le houx sera entre nous.

— Je n'ai pas vu si loin que cela. J'ai planté des épines sur les Alpes qui me séparent de vous, mais je n'ai pas prévu que vous franchiriez les Alpes.

— Qui peut répondre des événements?

— Pourquoi vous donneriez-vous ce grave souci? Nous ne nous aimerons jamais.

— Vous avez raison. Comme notre ami Frédéric de Marvilliers, nous ne sommes plus que des spectateurs dans la vie.

— Et encore le spectacle me semble si ennuyeux, que j'ai bien envie de redemander mon argent.

— Votre argent? on ne paye qu'en sortant.

— Ah! oui. On me mettra une pièce d'or dans la bouche pour traverser le Styx. Ce jour-là j'aurai enfin revêtu la robe d'oubli.

— Non, ne croyez pas à l'oubli. Le cœur porte ses peines jusque dans les enfers. Virgile a peint les *campagnes pleurantes,* c'est-à-dire toutes baignées de larmes amoureuses.

Hic quos durus amor crudeli tabe peredit,
Secreti celant calles, et myrtea circum
Sylva tegit : curæ non ipsa in morte relinquunt.

— Je ne sais pas le latin.

— Ni moi non plus, mais le latin de Virgile c'est la vraie langue des dieux. Est-il rien de plus terrible que cet enfer dans les enfers?

— Oui, n'avoir pas aimé.

— Ou n'être pas aimé.

— Non, n'avoir pas aimé. Être aimé, c'est à la portée de tout le monde. Mon cocher est un homme à bonnes fortunes. Ma cuisinière désespère toute la caserne du quai d'Orsay. Mais ne pas aimer!

En jetant cette exclamation, ma voisine semblait déployer toutes les ailes de ses aspirations.

Je frappai doucement trois coups sur son cœur.

— Êtes-vous bien sûre, madame, qu'il n'y ait plus personne là?

XVII.

LA BEAUTÉ DE MA VOISINE.

Est-ce que j'aimerais ma voisine? Non, ma voisine est belle et j'aime sa beauté.

J'aime la beauté, même quand elle vient de Normandie : je regardais hier à la dérobée ce beau profil d'une coupe délicate et d'une grâce dédaigneuse, que j'avais à peine entrevu jusque-là.

Quand Dieu eut mis la dernière main à son œuvre des six jours, il s'aperçut qu'il y avait bien des retouches à faire; mais, tout en se reposant le septième jour, il mit dans l'esprit de la femme la curiosité, et dans celui de l'homme le sentiment de l'idéal.

Il fallait bien laisser à la femme quelque chose à deviner, et à l'homme quelque chose à faire.

Depuis la création du monde, l'homme cherche sans cesse à parachever l'œuvre de Dieu.

Il serait bon de s'entendre une fois pour toutes sur les conditions de la beauté, mais il faudrait commencer

par avoir le même regard; or il est prouvé que nous avons tous une paille dans l'œil (c'est peut-être un prisme) qui nous fait voir les femmes avec mille et une nuances dissemblables.

Depuis les Grecs, nos maîtres éternels, ceux-là qui avaient été admis dans le conseil des dieux pour régler les lois du beau, la forme a été consacrée avec tous ses prestiges, et les types des sculpteurs d'Athènes et de Sicyone sont encore aujourd'hui les symboles radieux de la surface humaine. Si nous comprenons si bien la beauté grecque, nous qui sommes les païens de l'éternelle Renaissance, c'est que plus que jamais Paris est une autre Athènes où nos sculpteurs ont continué Praxitèle et Cléomène. Mais si nous nous détachons de l'heure présente, où nos filles de marbre tressent leurs chevelures à la manière antique et chantent silencieusement par leurs lèvres ardentes et leurs regards noyés toutes les ivresses panthéistes; si nous recouchons pour une heure dans l'oubli la Vénus de Milo avec les fresques de Pompéia; si nous déchirons la grammaire du Beau écrite par Winckelmann et les autres, nous retombons dans toutes les vagues aspirations des amoureux et des poëtes.

Et si nous consultons l'histoire, et si nous consultons les peuples, nous irons nous perdre au chapitre des contradictions. Les Romains vous disent que les Romaines n'étaient belles que lorsqu'elles avaient le front petit et les sourcils mariés, parce que les Romains ne considéraient la femme que comme un monument

de volupté, jusqu'au jour où les Byzantins vinrent éloquemment leur prouver que la femme, elle aussi, avait son auréole divine. Et alors le front de la femme s'élève et s'élargit pour y recevoir comme un diadème la couronne d'épines qui fera jaillir des gouttes de sang sur les roses de son sein.

Entre la beauté païenne et la beauté chrétienne tout un monde a passé.

Est-ce la peine de parler de la beauté africaine, qui consiste à avoir une bouche fendue jusqu'aux oreilles? Les filles du roi, s'il y a encore des rois là-bas, passent leurs loisirs à se déchirer les lèvres avec des épingles pour réaliser cet idéal. Au Brésil, le nez camus appartient au type consacré. Chez les sauvages, n'avoir pas de nez du tout, est le prototype du beau. En Chine, on ne regarde les femmes que par les pieds, la figure n'entre pour rien dans le charme de la personne. Chez les nègres et les Maures, on est d'autant plus beau qu'on est plus noir : les blancs oseront-ils s'élevêr contre cet axiome? Chez les anciens Juifs, la femme dorée était la plus belle. Les Hollandais aiment les colosses; les Napolitains aiment les pygmées. A Paris, l'Académie des beaux-arts aurait bien de la peine à se tirer d'affaire si on la mettait en présence de cent femmes brunes, blondes, rousses, dorées, pâles, roses, pourpres, grandes et petites, grasses et maigres, matérielles et vaporeuses, spirituelles et naïves, enjouées et mélancoliques. A qui donnerait-elle la pomme?

Non, la beauté n'est pas une. En vain on cite la Vénus de Milo; je la récuse, parce qu'elle n'a pas de bras, — ou plutôt parce qu'elle n'a plus sa souveraine beauté quand on essaye de lui remettre ses bras, — tant il est vrai que, dans les arts, ce qui est en ruines s'éloigne de l'homme et s'approche de l'infini.

Ma voisine est belle de la beauté de Diane. Comme la chasseresse, elle répand autour d'elle une verte odeur de forêt. Ah! si nous nous étions trouvés dix ans plus tôt devant un mur mitoyen — quand nous avions vingt ans et que nous rêvions les passions éternelles! —

Mais aujourd'hui nous avons peur de tomber dans la gueule du loup. — Nous aimons encore l'amour; mais nous craignons de nous livrer à l'ennemi. Et puis nous rions si bien ensemble de tout ce qui se dit et de tout ce qui se fait! Qui sait si nous ne perdrions pas notre gaieté?

Et pourtant un amour nouveau, c'est un nouveau monde, — terre et ciel! — c'est la joie de Christophe Colomb. Mais nous avons tant voyagé!

XVIII.

QUE LA PENSÉE HUMAINE

VA TOUJOURS PAR QUATRE CHEMINS.

Vous arrive-t-il souvent de penser à ce que vous faites? N'avez-vous pas reconnu que la pensée la plus obstinée, la plus profonde, la plus sérieuse, n'occupe jamais tout notre esprit? — Notre esprit va presque toujours par quatre chemins. C'est l'histoire du cœur, qui sans cesse est pris par deux amours à la fois, — celui qui vient et celui qui s'en va, — comme la nuit qui se souvient d'un côté du soleil couchant et qui pressent de l'autre le soleil levant.

La pensée humaine, puissante comme Dieu, puisqu'elle devance le temps et va plus loin que l'espace, suit toujours du même vol deux chemins opposés. N'arrive-t-il pas souvent au poëte d'écrire une scène de comédie quand son âme est prise par quelque scène

tragique? Que de fois Molière riait avec un cœur tout saignant! « Une larme tombe de mes yeux, disait Lesage; j'y trempe ma plume et j'écris mon dialogue le plus gai. »

Quel est celui d'entre nous, parmi ceux qui savent tailler leur plume, qui ne s'engagerait à dicter à la fois un feuilleton et un *premier-Paris,* tout en déjeunant ou tout en faisant des armes? Rien de plus simple. M. de Voltaire était un grand paresseux, — hormis pour ses contes, ses seuls chefs-d'œuvre, — qu'il écrivait au galop de la plume, en songeant qu'il ne signerait pas cela.

Ah! si la plume suivait la pensée dans son vol radieux! Mais que de fois la plume reste tout embourbée et perd de vue la pensée dans ses trouvailles et dans ses découvertes! Il viendra un jour, quand les journaux seront grands comme ma fenêtre, où les journalistes sauront tous sténographier, — mais ils ne sauront plus écrire.

Pour moi, quand je ne fais que deux choses à la fois, je me reconnais pour l'homme du monde le plus paresseux. Par exemple, si j'écris, je laisse au hasard — à l'inspiration si vous voulez — le soin de conduire ma plume, et je m'abandonne à tous les enivrements de la rêverie et à toutes les inquiétudes de la vie privée. — En un mot, je pense à tout, — hormis à mon style. Et mon style n'y perd pas : je suis semblable au musicien qui trouve sous l'archet l'hymne ou la chanson pendant que son âme va dans le passé ou

dans l'avenir, amoureuse du connu et de l'inconnu. Le style a sa musique : il monte ou descend la gamme, triste ou joyeux, assombri ou rayonnant, ému ou railleur, amolli ou incisif, silencieux ou bruyant ; — c'est un voyageur qui sait tous les chemins et tous les sentiers du pays qu'il traverse ; il va et vient sans y songer, selon sa fantaisie, mais avec toutes les distractions d'un voyageur qui voyage moins pour arriver que pour voyager.

Qu'il serait curieux de mettre toujours en regard de ce qu'il écrit ce que l'auteur n'écrit pas ! J'en veux donner un exemple. On m'a demandé un travail sur l'âme, je vais commencer :

HISTOIRE DE L'AME.

Ce que l'auteur écrit.

Undè ortus? quò vadens? D'où vient-il? Où va-t-il? Telle est la question que se posait un ancien, en parlant de l'homme. Cette question, il faut bien que le penseur l'aborde et s'y arrête. L'origine de l'âme, ses évolutions, son avenir, autant de problèmes qui s'imposent fatalement à la raison courbée sous le mystère de la vie. Parvenu comme Dante à la moitié du chemin, *il mezzo camin del nostra vita,* l'homme descend

LES RÊVERIES OISIVES.

Ce que l'auteur n'écrit pas.

La vie est un livre difficile à faire. On est maître de sa plume, mais est-on maître de son âme et de son corps ? Gouverner sa vie, c'est un rude travail ; se laisser vivre, c'est mourir dans le septième péché capital. Ce qui me manque le plus, c'est le temps. La vie fuit en toute hâte, je la conduis, mais elle m'entraîne. Oh le temps ! étoffe chère et maudite qui se déchire dans nos mains, qui me dira où l'on en vend ?

de plus en plus seul le versant de la colline. C'est alors que sa pensée voyage dans l'inconnu des mondes. Il demande à Virgile et à Béatrix — à la pensée et à l'amour — de lui ouvrir le secret des secrets.

On raconte qu'un ancien peuple honorait les voyageurs comme des envoyés de la Divinité : après les avoir traités magnifiquement il leur adressait cette question : « Que savez-vous? » Et moi aussi je vais interroger les voyageurs de la pensée humaine à travers les âges, et leur demander ce qu'ils savent des destinées de l'âme.

Les philosophes spiritualistes se rapprochent beaucoup de l'idée chrétienne. Écoutez Platon : vous croirez entendre la voix d'un solitaire méditant au pied de la croix. Mêmes soupirs de l'âme ayant le mal du pays — le mal du ciel, — même dédain d'un monde où les formes extérieures ne sont que les masques des idées divines, même révolte contre les illusions des sens, mêmes élégies sur les misères et les vanités de l'homme qui cherche à saisir le pâle fantôme des choses. L'univers étant la révélation matérielle du Verbe, c'est au Verbe

---

Allons, voilà encore le ciel qui se barbouille; c'est odieux, on ne rencontrera que des parapluies sur son chemin. Mais le soleil déchire les nues : il ne pleuvra pas. Les oisifs iront voir partir le ballon. Je le verrai passer de ma fenêtre. Voilà enfin une bonne occasion pour les femmes qui veulent être enlevées. Le ballon, c'est l'histoire des rêves; il s'élance dans le bleu par le bon vent, mais ses ailes humaines ne le soutiennent pas longtemps sur les nuages. Il retombe sur la terre en reconnaissant que le ciel est le royaume de Dieu tout seul. Ceci mérite la peine d'être rédigé quelque part.

A propos, j'ai oublié d'écrire à ***. Qu'est-ce que cela fait? je lui dirai que je lui ai écrit. Et elle ne le croira pas. Et cela fera bien. D'ailleurs, que lui dirais-je qu'elle ne sache? Et puisque les femmes sont toutes la même, il faut donc toujours lui écrire la même chose.

Les femmes sont toutes la

qu'il faut remonter si l'on veut se désaltérer dans les sources mêmes de la vie. L'organisation des êtres créés n'est point le principe ni la cause de leurs facultés; c'en est au contraire la limite. Le principe de tout, c'est l'âme. Cette âme, née de Dieu, aspire vers Dieu. Elle grandit dans l'énervante prison du corps, dans le cercle étroit de l'existence terrestre, dans le monde des apparences grossières et matérielles. Les sens peuvent bien s'enivrer à la coupe que lui présentent les molles voluptés; mais l'âme, elle, ne s'abreuve point de cette liqueur perfide. Esprit, elle met son bonheur dans les choses de l'esprit. Sa vie est l'exercice de la pensée. Tout ce qui développe la faculté de concevoir et d'aimer est un bien; tout ce qui l'emprisonne est un mal. La mort qui desserre les liens de la prison charnelle ne saurait donc être pour l'homme que le plus heureux des événements. La mort soulève le couvercle de plomb sur lequel les ailes de Psyché se repliaient douloureusement.

Mais que devient l'âme au sortir de sa captivité? Les philosophes le demandent aux poëtes, même, surtout pour écrire. Montrez-moi une lettre passionnée où il n'y ait pas ces mots : *Ah, je sens bien que je n'ai aimé que toi!* — Depuis quand, madame? — On tomberait juste souvent en leur disant : — Depuis hier.

Ce que j'écris là ne sera pas lu — *Histoire de l'âme!* — Pourquoi ne pas faire l'histoire de l'amour? ce serait le même livre.

Il était une fois une bonne vieille qui portait d'une main une cruche pleine d'eau et de l'autre un réchaud tout allumé.

— Où allez-vous, ma bonne vieille?

— Je vais brûler le paradis et éteindre l'enfer, afin que je ne puisse aimer Dieu que pour lui-même.

Je ne connais pas une femme capable d'apporter une cruche pleine d'eau et un réchaud tout allumé pour éteindre l'enfer et brûler le paradis de l'amour.

Les anciens ont représenté Vénus toute nue, non pas seu-

les poëtes le demandent aux étoiles. La migration des âmes dans les sphères célestes est une idée platonicienne; mais pour peu qu'on interroge les monuments de l'antiquité, on voit que Platon avait reçu cette tradition de l'Égypte, où elle était depuis longtemps conservée dans les temples. Il est essentiel de pénétrer les profondeurs de cette croyance. L'âme a été créée pour être unie à Dieu; mais le fini ne peut comprendre l'infini; tout ce que l'âme humaine peut espérer, c'est donc de se rapprocher toujours plus de ce centre de la vie universelle, sans y atteindre jamais. Les mondes innombrables dispersés dans le ciel sont autant de degrés par lesquels passent les âmes pour s'initier à la connaissance et à l'amour. Cette hiérarchie des mondes qui communiquent les uns aux autres par des liens mystérieux, constitue l'échelle des épreuves à travers lesquelles la pensée s'élève éternellement. L'âme monte d'une sphère inférieure à une sphère supérieure, toujours mourant et renaissant. L'être humain va d'étoile en étoile, cherchant Dieu à travers le monde, non pas seulement parce qu'elle était belle ainsi, mais parce que l'amour n'a rien de caché pour l'amour.

Dans un autre chapitre de cette *Histoire de l'âme* je dirai que les femmes aimées ne meurent pas tout à fait; elles laissent en nous une parcelle de feu divin, un souvenir infini, je ne sais quoi de leur âme qui palpite en notre cœur. Elles sont la lumière de nos pensées, comme le soleil est la lumière de nos yeux.

Quand on a vu partir pour le cimetière sa mère, sa sœur, sa femme, on commence à aimer comme une patrie le royaume des ténèbres. Le pays de la mort devient le pays natal.

Le pays natal n'est plus celui où l'on a aimé sa première maîtresse.

On dit souvent que tout est imprimé, mais combien d'*errata* il y aurait à faire aux livres du passé!

La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a.

vers l'espace et le temps, ne le trouvant jamais face à face, mais faisant tomber successivement les barrières et les voiles qui le séparent de la barrière incréée.

L'astronomie déclare qu'elle ne comprend pas la vie en dehors de notre planète. Elle a raison, si par vie elle entend les conditions actuelles de notre pèlerinage terrestre; mais c'est précisément son erreur que de vouloir prendre une des phases de l'existence pour l'existence elle-même. La terre avec les plantes qui la couvrent d'un manteau de verdure, avec les animaux qui la peuplent, avec les hommes qui la gouvernent, la terre n'est après tout qu'un grain de sable dans l'infini, le plus petit des mondes après la lune. Croire que la vie commence et finit à ce grain de sable, que les destinées de l'âme sont enfermées dans ce globe misérable, c'est une prétention bien digne des astronomes, mais dont doivent sourire de ciel en ciel les habitants des autres mondes.

Les poëtes, les femmes et les enfants, ne regardent point sans émotion les étoiles : or, ces êtres simples pourraient

— Qui a dit cela? — Elle donne souvent ce qu'elle n'a pas : l'amour.

On a dit que les gens d'esprit ne réussissaient pas dans le monde, parce qu'ils ne croyaient pas les autres aussi bêtes qu'ils sont. Les amoureux qui ne réussissent pas sont aussi bêtes que les gens d'esprit : ils ne croient pas les femmes aussi — Ève — qu'elles sont.

J'ai vu hier un grand poëte qui buvait de l'absinthe pour l'ivresse et non pour l'absinthe.

L'amour n'est souvent pour la femme que le coup de l'étrier pour son voyage dans le bleu. Elle laisse l'homme en chemin.

— Arthur (je vous demande pardon, monsieur qui vous nommez Arthur, car Arthur, c'est mon groom), Arthur, apportez-moi un verre d'eau!

— Mais, monsieur, je ne puis pas faire deux choses à la fois; je lis le journal de monsieur.

bien être les prophètes du sentiment, les voyants de nos destinées futures. La nature a donné à l'homme un sixième sens, — celui de l'avenir; — mais ce sens est enveloppé de ténèbres. La vision magnétique de la vie future ne se forme point à la lumière du raisonnement; elle réside dans les limbes du cœur humain. L'action, le mouvement des choses extérieures, le souci des affaires, étouffent ce faible rayon. Pour croire, il faut aimer; pour espérer, il faut souffrir. Il n'y a que les natures délicates et froissées dont l'œil intérieur s'ouvre au mystérieux soleil de la tombe. Quand Socrate, dans le Phédon, parle à ses disciples d'une autre vie, quand il entend déjà le bruit harmonieux des sphères célestes, quand il donne à ses amis qui pleurent un rendez-vous dans les étoiles, Socrate tient en main la coupe au fond de laquelle l'injustice humaine a broyé la ciguë.

Cette théorie des âmes voyageuses, renaissant de sphère en sphère, revêtant une existence successive dont les termes ne nous sont point connus, allant ainsi à la recherche du souverain Bien qui recule toujours, aspi-

— Comment, drôle, tu ne peux pas faire deux choses à la fois, et tu demandais le droit au travail! mais moi qui demande le droit à ne rien faire, je fais toujours deux choses à la fois!

— Voilà, monsieur, voilà le verre d'eau.

— Apporte-moi du rhum.

— Il n'y en a plus. Hier je ne me sentais pas bien, j'ai achevé la bouteille.

— Il faut que ce coquin-là ait sa part dans toutes les bouteilles.

— C'est une vieille habitude.

— Comment, une vieille habitude? tu n'as pas dix-sept ans!

— Monsieur sait bien que nous prenons cette habitude-là aux bouteilles de notre nourrice.

Il m'est venu quelques idées sur les grands maîtres, que je voudrais bien écrire un jour.

Ne soyons pas de cette école de critique mot à mot, qui s'acharne aux défauts lilliputiens d'une œuvre gigantesque. Il faut au génie de libres allures; les défauts qu'un petit esprit signale avec bonheur ne

rant à la lumière croissante de l'éternité, séparée de l'infini par un abîme, mais par un abîme dont les ténèbres se dissipent de plus en plus, laissant de monde en monde les dépouilles d'une existence mortelle dans la forme, immortelle dans l'action, c'est le rayonnement, c'est le spiritualisme de la philosophie antique. La mort est un changement fécond. Chrysalide d'une autre vie, l'homme s'enveloppe plein de foi et d'espérance dans les plis du linceul, comme l'insecte fileur dans les liens de soie qu'il doit briser avec ses ailes.

Les philosophes matérialistes ont beaucoup moins à nous apprendre sur le sort de l'homme après la mort. Il serait pourtant injuste de croire que cette doctrine désolante soit tout à fait incompatible avec le dogme de la perpétuité des êtres. Quelques peuples athées de l'Orient n'en professent pas moins pour cela le culte des ancêtres. Ils croient à une âme matérielle, ayant la figure exacte des corps et continuant de hanter les lieux où leur existence s'est accomplie. Enchaînés aux éléments, ces demi-morts assistent la nature dans ses mystérieuses combinaisons; ils président font souvent que donner plus de relief aux beautés. La peinture a sept dieux : Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël, Corrége, Titien, Rubens, Rembrandt. Quel est le plus parfait? c'est peut-être le plus imparfait : Michel-Ange.

Gérard Dow est parfait, mais qu'est-ce que Gérard Dow quand Rubens est là? M. Eugène Delacroix, qui appartient à la grande famille des maîtres, ne doit pas être jugé sur ses ébauches de chevalet. Où il le faut voir, c'est dans ses plafonds, dans ses chefs-d'œuvre du Musée du Luxembourg, dans ses batailles du Musée de Versailles. Là il respire l'air vif et se montre dans sa force. Il est abondant, varié, harmonieux, hardi, toujours nouveau, toujours vivant. Il *meuble* ses tableaux avec magnificence, il *peuple* les salles qu'il peint. La nuit, les figures doivent reprendre l'entretien familier.

Les grands maîtres sont ceux qui créent leur monde. Les demi-grands maîtres s'arrêtent à mi-chemin dans leurs œuvres; là l'originalité, là le style. Ils ne créent leur monde qu'avec des débris épars des mondes

même aux destinées humaines; ils versent leur influence sur les vivants. L'amour et la haine, les sentiments divers qui les ont animés durant leur présence parmi les hommes, continuent d'agiter leur cœur. Ils pensent, ils veulent, ils se meuvent; donc ils existent. Ce sont, pour ainsi dire, des êtres évaporés. Ils vont où va l'âme de la fleur quand elle rend son dernier soupir embaumé.

Le néant est, même au point de vue matérialiste, le fruit amer de la philosophie moderne. Les anciens ne concevaient rien de semblable. Cette idée, ou pour mieux dire, cette négation est fille du désespoir. Elle est née à la suite des désillusions qu'engendre un long état social. Au fond, c'est plutôt un défi qu'une doctrine. Sainte Thérèse plaignait le démon : « O le malheureux, qui n'aime pas! » Il me sera bien permis de plaindre le premier philosophe qui, fatigué de vivre, dégoûté de tout, même de l'espérance, éprouvé par toutes les injustices des hommes, regarde la tombe en face et dit à l'immortalité : « Tu n'es qu'un mot! »

Dans la théologie chrétienne, connus, noyant leur personnalité dans celle des devanciers ou des contemporains : cette figure est à Raphaël, ce torse à Michel-Ange, cette draperie à Véronèse, ces ombres à Prudhon, ces lumières à Eugène Delacroix. C'est à peine si le peintre se montre un peu sous l'habit d'Arlequin. Il a beau déguiser ses emprunts par le masque de l'originalité, le moins savant sait dénouer le masque.

On ne devient pas un grand maître en éparpillant sa vie et ses forces dans les joies du monde et la comédie des passions. Les bonnes gens qui voient les artistes de loin s'imaginent qu'ils font tous les jours des festins de Paul Véronèse. La vérité, c'est qu'ils se nourrissent d'idéal. La *Cène* du divin Léonard est plutôt le symbole de leur table. J'ai lu que Michel-Ange ne prenait que du pain et du vin à son dîner tant que dura le travail de son *Jugement dernier*. Protogène se réduisit aux simples légumes trempés dans l'eau, pendant tout le temps

le démon est le père du mal, toutes les pensées qu'on peut avoir contre Dieu, il les a, et c'est même de son cerveau qu'elles se répandent sur le monde. Eh bien! il y a une chose que ce *docteur d'impiété,* comme l'appelle fièrement Luther, n'a jamais faite, qu'il ne fera jamais, qu'il ne peut pas faire : — le démon ne nie pas l'immortalité. Le néant serait son repos, son bonheur à lui; mais à ce bonheur-là il ne croit point. L'idée du néant est donc une idée humaine; ce n'est point un crime, c'est une folie.

Les panthéistes croient à la nature, à la matière éternelle et inséparable de l'esprit. Dieu, pour eux, c'est l'Océan des choses : comme saint Paul ils vivent, ils respirent, ils se meuvent en Lui. Les âmes sont des émanations. Soumises aux évolutions du temps, elles changent, elles se transforment, elles voyagent dans l'infini. Ce qu'elles étaient hier, elles ne le seront plus demain, car la figure du monde passe et nous passons avec elle. Le mouvement est la loi de tout ce qui vit. On peut faire à cette doctrine toutes les objections qu'on voudra; mais ce qui se rencontre le qu'il peignit son chef-d'œuvre, « de peur de suffoquer l'imagination par la fumée des viandes. » Lamartine ne mange presque pas. Alexandre Dumas ne boit jamais une goutte de vin. Eugène Delacroix, quand il est seul, oublie de se mettre à table. Quand il est à table, en belle compagnie, il parle trop bien pour bien manger. La dernière fois que je l'ai rencontré, — au dîner chinois donné par le prince Napoléon — il a trempé ses lèvres dans le vin du roi de Siam, mais il ne s'est pas enchinoisé du ragoût du Céleste Empire. Il soutenait qu'il avait dîné à fond avec un aileron de requin.

Les artistes ont bien raison de vivre dans leur atelier, mais ont-ils raison de se marier avec la peinture et de ne pas vouloir d'autre femme légitime? Qui donc a dit : « On ne voit jamais des fruits d'une beauté fort grande ni d'un goût fort exquis, lorsqu'ils viennent d'un arbre entouré de broussailles et d'épines : le mariage nous attire des affaires, nous fait naître

moins au fond des rêves du panthéisme, c'est l'idée de l'anéantissement. Loin de là, tout ce qui vit a vécu et revivra. La destruction n'est qu'une des nuits de l'immortalité.

Les panthéistes se rapprochent beaucoup plus des mystiques chrétiens que des matérialistes. Pour eux, la pensée humaine se montre coéternelle à Dieu, dont elle n'est d'ailleurs qu'un rayonnement: vouloir que cette pensée finisse serait le délire de la philosophie; elle se développe au contraire comme la vie se développe dans l'univers.

Si maintenant nous pressons les conséquences des diverses doctrines religieuses et des différents systèmes philosophiques, nous verrons qu'elles se réduisent à des termes très-simples; or c'est dans cette simplicité même qu'il faut chercher la lumière du vrai. Toutes s'accordent à ne point regarder notre passage sur la terre comme le terme de l'existence humaine. Notre globe n'est pas le centre de la mécanique céleste; il n'en est qu'un des organes. La vie, sous les formes que lui impose la nature de notre sphère, ne saurait être des procès, nous charge de mille soins domestiques qui sont autant d'épines et de broussailles autour du peintre. » C'était l'opinion de Michel-Ange. Mais Rubens en peignait-il moins bien pour avoir épousé deux femmes?

— On sonne, Arthur, tu n'entends pas? va donc ouvrir!

— Non, monsieur, on n'a pas sonné.

— Si tu dis encore un mot... Qui est-ce qui me vient si matin? Ce serait l'empereur de la Chine, que je n'en continuerais pas moins mon travail. Arthur, tu diras que je n'y suis pas.

Cette eau est délectable. Je comprends bien le mot de la duchesse de Longueville: « Ah! pourquoi n'est-ce pas un péché de boire de l'eau? »

J'entends du bruit dans l'antichambre; c'est Gérard de Ner-

non plus la conclusion de nos destinées.

Ce qu'il faut maintenir, tout en croyant avec les panthéistes aux transformations de la matière, c'est la perpétuité du moi. Perdre le sentiment et le souvenir de l'existence, ce serait perdre tout ce qui nous console de vivre. L'amour se montre une des formes de la mémoire : or, si l'amour est, comme le disait Spinosa lui-même, le lien et l'harmonie des êtres, l'âme ne cesserait de se rappeler le passé qu'en tombant dans l'impossible nuit du néant.

Consolez-vous donc, vous qui mourez! L'œil fixé sur ces sphères rayonnantes, qui chantent à travers l'espace le cantique de la vie, unissez votre âme un instant obscurcie et défaillante aux âmes des légions d'êtres qui s'exercent dans l'infini des temps et dans la variété des demeures célestes, à la contemplation éternelle du Bien et du Beau. Mais à quoi bon? Ce ne sont point les morts qu'il faut consoler; ce sont ceux qui vivent. O vous qui souffrez du mal de l'absence, vous que tourmente la fièvre de l'idéal, vous qui cherchez le monde dans vos rêves, vous dont val qui veut entrer et qui a raison.

Arthur reparaît furieux.

— Monsieur Gérard de Nerval prétend que monsieur y est!

— Je savais bien, dit Gérard qui apparaît gaiement.

— Alors, si monsieur ne dit pas lui-même qu'il n'y est pas, on ne me croira jamais.

— Ce serait bien dommage, pour la dignité de l'antichambre! — Apporte-nous des cigares et va-t'en. — Mon cher Gérard, je n'y suis pas tout à fait, je voyage dans l'histoire de l'âme, mais tu es bon compagnon de voyage; cela d'ailleurs ne m'empêche pas de t'écouter et de te répondre. D'où viens-tu?

— De Constantinople.

— Où vas-tu?

— A Harlem.

— Le sérail des tulipes vaut-il l'autre?

— Ne te souviens-tu donc pas de notre voyage à Harlem?

— Oui, mais nous y sommes allés trop tard. Il n'y avait plus que des tulipes peintes.

— Et la belle Hélène? Amour, tu perdis Troie!

— Ah! je m'en souviens! une tulipe vivante qui valait bien celles de Van Huysum!

l'existence s'est brisée à demi dans une existence plus chère que la vôtre, écoutez la voix de la nature, écoutez la voix de Dieu qui vous dit : Les feuilles tombent, les hommes meurent, les étoiles s'éteignent; mais comme l'Océan dont les flots changent et se déplacent, la vie continue d'aspirer d'un rivage à l'autre vers les astres qui la dirigent.

La mort n'est pas la mort, c'est le commencement de l'immortalité.

— Qu'est-ce que tu écris donc là à bâtons rompus?

— Je ne sais pas, mais j'ai fini le premier chapitre. Que dis-tu là, à bâtons rompus? Je suis depuis une heure perdu dans les spirales sombres et lumineuses; j'écris l'histoire de l'âme.

— L'histoire de l'âme!

— Oui. Un prince philosophe me disait hier : « C'est un livre qu'on commence souvent, mais qu'on ne finit jamais. »

Voilà à peu près les deux chemins que suivait à la fois ma pensée ce matin. J'aurais dû, pour plus de vérité, marquer çà et là les douleurs de l'enfantement pour l'idée qui se présentait mal. Mais ceci n'est-il pas indiqué par les repos et les incohérences de la seconde colonne?

XIX.

LE TEMPS.

Je suis allé tout à l'heure sur mon balcon sans pouvoir ouvrir les yeux sur le roman familier de tous les jours qui prend mon esprit ou mon cœur. Je n'ai vu ni mes voisins ni mes voisines. J'aurais beau faire pour me détacher d'hier, aujourd'hui n'existe pas encore pour moi, quoique le soleil marque midi. Ce qui prouve que le temps n'est qu'un paradoxe.

Le Temps avec ses ailes! quelle pauvre invention des poëtes! Le Temps est un rêveur qui va, qui vient, tantôt sur le vent, tantôt sur la carapace d'une tortue. Celui qui le premier s'est avisé de mesurer le Temps est un insensé. Est-ce qu'on mesure Dieu? est-ce qu'on mesure le monde invisible? Or le Temps, c'est Dieu dans le monde invisible.

O Temps! mon ami, tu as beau m'apparaître avec

tes ailes, je me moque de tes airs effarés. Celui de nous deux qui suit l'autre, c'est toi. Couche-toi donc à mes pieds, car je ne veux pas marcher aujourd'hui; je veux vivre d'hier tout mon soûl, car hier j'ai senti que mon cœur allait revivre.

Est-ce que j'aimerais ma voisine? — chut! si elle le savait, je serais perdu dans son esprit — et c'est son esprit qui mène son cœur.

Je veux m'arracher à cette folie. O Temps, mon ami, donne-moi pour me distraire une plume de tes ailes; je vais écrire pour oublier que tu es là.

XX.

JEANNE ET MADELEINE.

Je vois là-bas, à cette fenêtre, sur le toit — non loin des hirondelles et des nuages, — je vois deux belles filles, penchées sur un jardin suspendu, comme à Babylone.

Ces deux belles filles ont bu du lait à la même source. Ce sont deux sœurs et deux contrastes : l'une se nomme Jeanne, l'autre Madeleine.

Jeanne arrose les fleurs, Madeleine les cueille.

Tout à l'heure, Madeleine étudiera sa figure devant son miroir ; car ce que Madeleine aime le plus au monde, c'est Madeleine.

Mais les voilà qui s'en vont toutes les deux chercher le temps perdu.

Voyez-vous, là-bas, cette jolie fille si parée avec sa méchante robe, comme elle allume le regard de tous les passants !


JEANNE ET MADELEINE

C'est Madeleine.

Voyez-vous, plus loin, cette franche et naïve beauté, haute en couleur comme les roses? Elle réjouit mes yeux, et je l'ai surnommée la *Folle du logis.* Camille Roqueplan a peint avec amour, j'ai failli dire a *cueilli,* sa charmante figure tout épanouie.

C'est Jeanne.

Où vont-elles, les deux sœurs? Elles vont où les entraîne leur poésie ; car la poésie, c'est comme l'air, tout le monde en vit.

Jeanne va gaiement à la barrière retrouver son amoureux, un beau de la barrière qui l'épousera bravement par-devant l'écharpe tricolore.

Elle sera battue et contente, la pauvre Jeanne ! Elle souffrira toutes les douleurs de la maternité et de la misère, mais elle aimera son nid. — Elle aimera tous ceux qui auront déchiré son sein, elle aimera celui qui, deux fois par semaine, rentrera ivre — ivre de vin violet ! — et la battra si elle n'est pas en gaieté.

Elle aimera son homme et ses enfants, parce que Dieu sera avec elle.

Et Madeleine, où va-t-elle?

Elle va trouver un étudiant qui fume un cigare en retroussant sa moustache. Il va lui acheter une robe à triples volants et un chapeau tout enguirlandé de fleurs et de dentelles. Après quoi, ils iront danser ensemble à la Closerie des lilas — après quoi, ils iront souper ensemble — après quoi — ils n'iront pas voir lever l'aurore. —

Après quoi, elle ira partout, excepté chez elle; car ce premier lit que protégeait le rameau de buis, sa sœur seule y reviendra.

Madeleine, comme l'enfant prodigue, dépensera tous les trésors de son cœur et de sa jeunesse sans jamais trouver un homme qui l'aimera bravement — aujourd'hui et demain !

Elle courra toujours pour se fuir elle-même, parce que Dieu ne sera pas avec elle.

Et un jour elles se rencontreront, les deux sœurs. Et en se voyant demi-nues, la mère féconde dira à la femme stérile, comme la voix de l'Écriture :

« Tu n'as embrassé que le vent et tu n'as écrit ton nom que sur les flots. Cache, cache tes seins flétris : moi, je les montre avec fierté, car j'y vois encore les lèvres de mes onze enfants. »

XXI.

PARADOXES.

POURQUOI ON QUITTE PARIS.

On quitte sa maîtresse pour en prendre une autre ; on cherche bientôt la première dans la seconde. On quitte Paris pour chercher quelque autre pays ; — en quelque lieu qu'on aille on cherche à retrouver Paris, car Paris est à l'intelligence française ce que la femme est au cœur de l'homme.

Un beau matin on s'imagine qu'on va s'ennuyer à Paris ; un journal vous parle de la mer du Nord : vous pensez à l'Orient et vous voilà en route — sur le chemin de fer, en poste, sur le bateau. — Vous voyez des arbres qui passent, des troupeaux qui ruminent, des pigeons qui battent des ailes. — Vous allez ; vous voyez des horizons clairs ou vaporeux, des villes qui ont l'air d'être là à s'ennuyer depuis la création du monde. —

10.

Vous allez toujours — et toujours les mêmes tableaux. Vous êtes dans l'enthousiasme. Vous regrettez de n'avoir pas la palette d'un Claude Lorrain ou d'un Ruysdael. Vous plaignez ces pauvres Parisiens qui étudient le monde en lisant les gazettes, et ne voient le ciel qu'en passant le pont des Arts. Vous vous arrêtez dans une ville où tout ce qu'il y a de charmant vient de Paris. La première chose que vous demandez, c'est un journal de Paris. Vous vous promenez par la ville ; vous finissez par rencontrer une figure qui vous séduit ; vous alliez l'admirer, quand on vous apprend que c'est une femme qui vient de Paris.

On va en Orient pour y étudier les costumes : on y trouve les Turcs qui suivent rigoureusement les modes de Paris; on va en Allemagne pour y étudier la littérature : on y voit représenter sur les théâtres les *Bohémiens de Paris*, et on lit dans les journaux les *Mystères de Paris;* on va à Berg-op-Zoom pour y étudier (il faut bien préparer son chemin à l'Institut) les danses à caractère des matelots hollandais, et on y voit danser la polka de Cellarius. — Toujours Paris, Paris partout! — De sorte que s'il me fallait répondre à cette question : — Pourquoi quitte-t-on Paris? — je répondrais : — Pour voir Paris.

Car, il faut oser le dire, le pays le moins exploré aujourd'hui, c'est Paris lui-même. Le poëte dit aux philosophes : « N'allez pas vous perdre dans les mers lointaines de la métaphysique, ô vous qui mourez sans avoir fait le tour de vous-mêmes ! » Ne faudrait-il pas

dire aux Parisiens qui voyagent : Pourquoi faites-vous autant de chemin avant de voyager dans Paris ? L'Orient n'est plus qu'à Paris, à Paris seul sont les forêts vierges ; rien de nouveau sous le soleil, si ce n'est sous le soleil de Paris.

AUTRE POINT DE VUE.

Cependant je commence à croire que je me suis trompé ; il serait plus juste de dire que Paris n'existe pas : j'ai plus d'une bonne raison pour nier Paris. Un homme n'existe que par son caractère, une femme que par sa physionomie, un poëte (c'est tout à la fois un homme et une femme) n'existe que par son originalité ; or les villes sont comme les poëtes, les femmes et les hommes. Quel est le caractère, quelle est la physionomie, quelle est l'originalité de Paris ? J'ai dit qu'on trouvait Paris partout, c'est un paradoxe. On ne trouve Paris nulle part — et moins encore à Paris qu'ailleurs. Piron, reconnaissant des vers de Corneille et de Racine dans une tragédie de Voltaire, les saluait avec respect. Moi, retrouvant dans mes voyages les modes, les coutumes, les aspects de Paris, je m'imagine retrouver ma bonne ville, et j'ôte mon chapeau à ces vieilles connaissances ; mais la vérité est que Paris a tout simplement pris aux autres pays ce qui le distingue aujourd'hui. Je m'habille à Paris comme on s'habille à Londres, tout à l'heure j'ai acheté un twine ; je dîne avec du roastbeef et du beefsteak ;

je fume, comme un Hollandais, des cigares de la Havane, tout en buvant une choppe de *porter;* je danse la polka comme un Hongrois; je chante des airs de Rossini; je prends du thé, comme un Chinois, dans de la porcelaine de Saxe; je me passionne pour le vin du Rhin, pour la Grisi ou pour le vin d'Espagne; si j'ai une galanterie à faire à une Parisienne, je lui donne un cachemire des Indes et des dentelles de Flandre; quand j'ai le temps d'avoir des chevaux, je les fais venir d'Afrique ou d'Écosse; si j'avais de l'esprit, on dirait que j'ai de l'humour.

Mais je m'aperçois que ce second paradoxe détruit le premier. Pourquoi donc ai-je écrit le premier? Peut-être parce que je voulais écrire le second.

XXII.

HISTORIOGRIFFE.

J'ai un chat, je pourrais dire un tigre. C'est un angora pur sang, familier et fier, caressant et dédaigneux. Il se nourrit de gibier et de biscuits. Il méprise le pain et les pommes de terre : il n'obtiendrait donc pas des lettres de naturalisation. Il est vêtu d'une robe de jais rehaussé d'or, d'où se détachent des pattes de neige, une collerette étoffée et des moustaches vaillantes. Il a une truffe sur le nez, ce qui contraste avec l'éclat de ses dents. C'est le plus beau paresseux qui soit sous le soleil. Il aime la liberté, il a la griffe indépendante. J'ose croire qu'il est reconnaissant de mes bontés, car je l'ai délivré d'une tour de Babel où il mourait d'ennui. Je passais sur le boulevard de la Madeleine, quand je fus assourdi par un concert de marchand d'oiseaux où dominaient l'aboiement des chiens et l'éloquence des perruches. Je fus arrêté soudainement par les plus beaux yeux verts que j'aie

vus. J'entrai dans la boutique : — « Combien ces yeux-là ? — Quarante francs chacun et vingt francs pour la queue, me dit la dame. C'est un amour de chat, un chat de Perse ; il arrive des Indes et il n'est pas en porcelaine, car il a des griffes. » — Je ne marchandai pas un pareil chef-d'œuvre. Il sembla me reconnaître et se laissa prendre de fort bonne grâce. Après une course en fiacre, nous étions des amis. Dès le soir il vint sur ma table promener ses pattes sur mes pattes de mouche. Il n'aime pas quand j'écris, car il voit sans doute plus loin que moi. Il a d'ailleurs du goût pour les lettres : il joue avec mes livres. Hier, il tenait ma plume debout ; ce matin il avait mis sa griffe dans l'encrier et dessinait un hiéroglyphe — un hiérogriffe — sur une page blanche. Je commence à croire que ce chat ne vient pas des Indes : c'est la métamorphose du poëte Moncrif, l'historiogriffe des chats. Comme Moncrif, c'est le courtisan des femmes ; comme Moncrif, il se bat vaillamment en duel quand les chats voisins osent se mesurer avec lui. Je ne l'avais pas encore baptisé, je l'appellerai Historiogriffe.

S'il a des griffes, il sait les cacher. Ce matin je le croyais perdu, quand je l'ai vu couché sur la cage où mon voisin élève des oiseaux — toujours pour étudier les principes de la vie et de la mort. — Je fus quelque peu effrayé de cette intimité de mon chat avec les serins et les canaris ; mais en regardant de plus près, j'ai vu les oiseaux lui becqueter familièrement le flanc et en détacher du poil pour faire leurs nids.

— Eh bien, me dit le savant, voilà un exemple des harmonies de la nature.

— Ne vous y fiez pas, lui répondis-je ; Historiogriffe a la double vue : il donne sa robe pour faire le nid, mais il mangera la couvée.

Tout à l'heure mon chat a franchi les alpes qui me séparent de ma voisine. C'est un curieux. Elle avait pris une attitude pensive, il voulait lire dans ses yeux.

Elle l'a soulevé dans ses blanches mains, elle l'a baisé sur son cou mouflu, elle l'a caressé voluptueusement, et me l'a rapporté plus pensive que jamais.

— Monsieur mon voisin, voilà votre chat qui pétrit mes bras pour se faire les griffes.

Je saisis Historiogriffe, qui ne voulait pas sortir de sa prison. Je crois que je faillis prendre la prison elle-même.

— Mais, mon voisin, ce n'est pas le chat que vous prenez, ce sont mes mains.

Je n'avais depuis longtemps saisi deux mains avec plus d'amour.

— Mon voisin, mon voisin, si on nous voyait ainsi, on dirait que vous mettez vos mains dans mon manchon.

Historiogriffe sauta gaiement par-dessus ma tête, et nous laissa tout étonnés de ne tenir que nos mains.

— Oh mon Dieu ! s'écria ma voisine toute rougissante, est-ce que votre chat ferait des mariages ?

— Peut-être. Mais ce serait ici le *mariage forcé.*

Ma voisine reprit ses mains. Il était temps, car je ne savais plus qu'en faire.

XXIII.

VARIATIONS SUR LA GAMME DU STYLE.

En face de moi, à cette fenêtre tout encadrée et tout étoilée de liserons, je vois apparaître depuis quelques jours une figure poétiquement attristée, qui réalise pour moi la vision des poëtes. C'est mademoiselle Hélène.

Je vais vous raconter son histoire en quelques mots. J'irai droit au but, sans m'aventurer dans les sentiers perdus de la rêverie, ni dans les méandres sans fin du beau style.

Mademoiselle Hélène me rappelle les héroïnes de Shakspeare.

Le plus beau privilége du génie de Shakspeare, ç'a été de créer des types, comme Homère et comme Molière. Ce qui surprend surtout dans Shakspeare, c'est la variété infinie. Il s'élève jusqu'au ciel pour en détacher les plus chastes figures; jamais main si délicate n'a présenté aux hommes des images plus

éthérées : c'est la jeunesse dans toute la fraîcheur de l'aube matinale. Et, tout à coup, voilà que cet homme qui s'élevait si haut descend avec la même ardeur par les spirales lamentables de l'enfer, pour chercher d'autres figures qui vont assombrir ses tableaux! Il est infatigable à créer : d'abord ce n'était qu'un portrait, déjà c'est un tableau de famille, bientôt c'est l'humanité tout entière dans ses contrastes les plus frappants; c'est plus qu'un tableau, c'est la vie elle-même dans toute sa force, dans toutes ses folies, dans toutes ses passions.

Shakspeare a un royal privilége sur tous les génies anciens et modernes, Homère excepté : c'est de paraître tour à tour sublime et barbare aux générations intelligentes. En effet, on l'attaque, on le défend, on le crucifie, on le proclame dieu, on fait du bruit autour de son nom; ainsi va le génie dont les hardiesses surprennent, révoltent, émerveillent. On laisse passer et on oublie le génie calme qui marche sans secousses, comme le fleuve des vallées perdues; on s'étonne, on s'agite, on pense longtemps devant le génie bruyant qui se précipite comme les torrents des forêts vierges. Shakspeare a eu ses jours d'oubli et ses jours d'apothéose : hier barbare, demain sublime, il sera éternellement jeune et beau, éternellement ombre et lumière.

Qui les oublierait, ces adorables créations tombées du front de Shakspeare comme du sein de Dieu lui-même? Le monde est un rêve de Dieu que continue

le poëte. Ophélia qui ne permet pas à la lune de contempler sa beauté, n'est-elle pas dans l'esprit humain la chaste sœur de la Rachel biblique? Ophélia est aussi la sœur de Desdémone; ce sont bien là des fleurs de poésie écloses dans la même imagination, des fleurs d'amour effeuillées par les mains trop rudes d'Hamlet et d'Othello.

Comme Ophélia et Desdémone, Hélène chante et laisse échapper des roses de ses doigts distraits. Pourquoi cette tristesse et ce front abattu? Hélène regarde le ciel du regard d'un prisonnier ou d'un exilé.

Quand Dieu eut créé les cent mille univers qui gravitent autour des cent mille solitudes de l'infini, il s'appuya sur un nuage empourpré pour contempler son œuvre. Comme Dieu pressentit tous les malheurs, toutes les perversités, tous les crimes, toutes les afflictions qui allaient désoler les mondes, une larme tomba de ses yeux.

Mais bientôt, en songeant que sur ces mondes encore déserts il verrait des mères suspendre leurs enfants à leurs mamelles sacrées, un sourire d'amour passa dans ses yeux et sur ses lèvres.

Or, s'il faut en croire un vieux poëte qui écrivait ses hymnes en hébreu, cette larme précieuse qui brilla un instant sur la face de Dieu alla, dans l'arc-en-ciel du sourire, tomber dans un beau pays où vont vivre tous les nobles cœurs aspirant à l'infini et voulant palpiter dans l'esprit de Dieu qui est tout amour. Ce pays, c'est le monde idéal.

Ce monde idéal où aspirait Mignon, ce monde impossible, qui est le seul monde possible pour toutes les âmes privilégiées, pour tous les cœurs battus par la tempête, pour tous les esprits qui ont des ailes de feu, c'est là aussi qu'elle aspire, cette pauvre Hélène. —Mais la voilà qui se détourne pour cacher ses larmes; en même temps un rayon de gaieté illumine ses yeux et entr'ouvre sa bouche, — ces beaux yeux qui sont deux bleuets, cette belle bouche qui est un fruit de pourpre. — Elle pleure et elle sourit, c'est qu'elle se souvient!

Quand on regarde dans sa vie passée, un nuage, une ombre, un voile funèbre glisse lentement devant les yeux de l'âme; la joie et la tristesse se combattent dans le cœur; on respire et on soupire à la fois. Cependant le nuage se déchire et se disperse, les paysages de l'âme se colorent gaiement, les teintes lugubres s'effacent sous la rayonnante poésie du souvenir : on voit se ranimer tout d'un coup les amours qui sont morts; les maîtresses reviennent, toutes parées, pleurer sur votre cœur ou dormir dans vos bras. Et quand la pensée distraite s'élève peu à peu au-dessus du Campo santo de l'âme, quand les yeux du corps entraînent les yeux de l'esprit, le souvenir se recouche dans le suaire dévorant de l'oubli; tout se confond, tout s'efface. Durant quelques secondes, pourtant, on voit encore des voiles funèbres, des ombres, des nuages.

Hélène a-t-elle donc aimé, puisque le souvenir l'agite si violemment?

Elle a trop aimé, voilà tout son malheur! — Tout son bonheur! car, ainsi que le disait Sophie Arnould: « Ah! c'était le bon temps, j'étais si malheureuse! » Celui qu'a aimé Hélène n'aimait pas Hélène.

Vous rappelez-vous cet aphorisme d'un poëte du seizième siècle?

Qui suit Amour, Amour le fuit,
Qui fuit Amour, Amour le suit.

C'est l'éternelle histoire des battements du cœur: les vieux chanteurs grecs l'ont dit aux vents, les vents l'ont dit aux flots, les flots l'ont dit au sable du rivage, où Moschus l'a recueilli un soir: Pan aimait sa voisine Écho; Écho soupirait pour un jeune égipan, qui mourait pour une hamadryade; mais l'hamadryade ne vivait que pour un faune qui, tout enchaîné dans les pampres d'une bacchante, n'écoutait pas ses plaintes; ce qui a fait dire au poëte:

Nul ne peut aimer à souhait;
Dans le beau feu qui le dévore,
L'amour qui le suit chacun hait
Autant qu'il est haï de l'amour qu'il adore.

Toi qui sens ton cœur enflammé,
Pour éviter ce mal extrême,
Aime toujours l'amour qui t'aime,
Et n'aime point celui dont tu n'es point aimé.

C'est un cruel jeu de la destinée que d'avoir toujours ainsi séparé les cœurs amoureux. — Qui sait? c'est peut-être l'Amour lui-même qui a joué ce jeu-là.

— Cette soif ardente vers la coupe toute pleine pour une autre, c'est l'enfer, mais c'est l'amour!

Aimer qui ne vous aime pas, c'est l'amour; aimer qui vous aime, c'est le paradis. Ce paradis-là s'ouvre quelquefois, car il arrive çà et là que deux cœurs battent au même diapason. Quand l'un va aimer et que l'autre va cesser d'aimer, il y a un moment suprême où, dans l'étreinte amoureuse, on traverse l'infini.

Il en est qui n'aiment que pour être aimés. Ils montent l'échelle d'or; mais, dès qu'ils la font monter, ils la descendent.

Quand Hélène a monté l'échelle d'or, celui qu'elle allait aimer ne l'aimait plus.

Comment a-t-elle aimé sitôt, car elle n'a pas dix-sept ans?

A l'heure où les filles passent de l'adolescence dans la jeunesse, elles répandent plus que jamais l'amour autour d'elles; comme la rose, qui jette plus de parfum au moment où elle s'ouvre. C'est l'heure du danger pour les familles, c'est l'heure du triomphe pour les amants. Les plus pures entre toutes ternissent peu à peu le ciel de leur âme par les rêves enivrants et les espérances coupables; elles aimaient la vertu : elles en ont peur; leur sommeil était calme et reposant, elles dormaient dans les bras de la Vierge Marie : elles dorment dans les bras agités des visions amoureuses. La lutte est violente; il leur faut la vertu des archanges pour résister à l'amour, qui les poursuit ou les entraîne sans relâche vers ces sentiers touffus bordés d'églan-

tiers et d'aubépines qui embaument et qui déchirent; l'amour est partout, sur l'autel où elles prient, sous la nue qui passe, dans la fleur qu'elles cueillent; l'amour parle sans cesse : il prend la voix de la brise et de la fontaine; le matin, c'est l'alouette qui s'envole au ciel avec sa chanson si gaie; le soir, c'est le rossignol qui se cache dans la ramée pour chanter ses élégies. En vain elles détournent leurs yeux des images infinies de l'amour, elles ferment leurs oreilles à ses mille voix charmeresses : elles voient et elles entendent. Le beau ciel si pur au matin de la vie se parsème de nuages; les nuages s'amoncellent, l'éclair sillonne l'horizon, l'orage éclate : — tout est fini, — ou plutôt tout est commencé.

Hélène est destinée à chanter souvent cette chanson-là. — Tout est fini! — La belle curieuse ira de l'un à l'autre, de celui-ci à celui-là, cherchant toujours et ne trouvant jamais, parce qu'elle a rêvé l'absolu.

En quelques mots je pouvais vous dire son histoire. Il m'a fallu sept pages pour vous la mal dire. J'ai joué aux propos interrompus.

Le poëte est toujours ce joueur de flûte qui promettait un air aimé aux belles filles des Cyclades, et qui jouait tous les airs connus, — hormis celui qu'il avait promis.

XXIV.

LA VIE DE CHATEAU.

J'ai beau m'attacher à la balustrade et vouloir regarder dans la rue, je ne sais quelle symphonie d'avril, toute parfumée de fleurs de pommier et de lilas, m'attire vers la jeune feuillée, dans la prairie qui étoile sa robe et dans la forêt toute vierge encore.

Quand le carnaval vient d'agiter à Longchamps son dernier grelot, quand les prédicateurs romanesques ont égrené leur chapelet, il n'y a plus rien de bon à faire à Paris, si ce n'est de s'en aller. Adieu, madame la marquise : que le vent d'avril vous soit léger! Allez revoir vos châteaux, vos paysages, vos hirondelles. L'heure est venue, partez. On a déjà recrépi les donjons héréditaires et les villas rustiques; la violette parfume le sentier du parc et la roche moussue de la montagne; la primevère embaume l'avenue et la prairie; le bocage chante le renouveau; et, dans la

sylvestre église, monsieur le curé a chassé l'araignée de votre banc. Allez! allez! fuyez Paris; la vie est là-bas avec le soleil. Allez! allez! ne fût-ce que pour reposer votre cœur et votre esprit.

Grâce aux grandes pluies de ce printemps, votre lac doit promener un peu d'eau; car il est réduit à la condition du mauvais riche qui demande de l'eau dans les enfers. Il faudrait vendre le pont pour avoir de l'eau.

Adieu, madame, que les rossignols de votre parc, qui sont plus poëtes que moi, me dispensent de rossignoler des vers, — et que les roses de votre parterre vous chantent comme Orphée — un vieux rossignol de ma connaissance — le poëme des parfums!

Jean-Jacques, qui se disait l'enfant de la nature, fut le premier en France qui la fit aimer par les yeux de l'imagination; il la peignit avec de si fraîches couleurs, il révéla tant d'attraits cachés jusque-là, il fit si bien rayonner le soleil sur l'herbe arrosée, éclore la pervenche au coin du bois, chanter le bouvreuil dans le buisson, que tout le monde se passionna pour le silence de la vallée et la solitude de la montagne. Avant lui, tous les dieux de l'Olympe, la blonde Cérès couronnée d'épis et la brune bacchante couronnée de pampre, les faunes et les satyres, Zéphyre et Pomone, voilaient à tous les yeux, sous leurs écharpes mensongères, les beautés agrestes. Jean-Jacques, du bout de sa plume, fit évanouir toutes ces chimères caduques. Plus que jamais les faunes s'ensevelirent dans les roseaux, les dryades se cachèrent au fond des bois.

On bâtit alors la maison rustique en regard du château ; la vache de Paul Potter eut droit de cité sous la statue de Diane.

Ah! la vie de château! c'était bon quand il y avait des châtelains et des châtelaines, quand Paris était à Versailles, à Saint-Cloud, à Chambord, à Anet, à Fontainebleau! Mais, aujourd'hui que Paris est à Paris, il n'y a plus que des revenants dans les châteaux. On y va coucher son esprit et son cœur pour six mois. Il y a même des exilés qui laissent à Paris leur cœur et leur esprit.

Oui, la vie agreste, les forêts ténébreuses, la montagne et la vallée qui chantent un duo, les voix de l'infini qui parlent du ciel à la terre, les voix des arbres, des fleuves, des oiseaux et des roses qui parlent de la terre au ciel! oui, tout cela est fort beau; mais, quand on est au milieu des merveilles de la belle saison et qu'on voit passer la locomotive aux ailes de flamme qui va vers Paris, on s'écrie : *Ah! quand viendra l'hyver!* Et on donnerait, l'hyver venu, sa part du paradis de Mahomet pour sa part de l'enfer parisien.

Ma voisine a un château en Normandie, mais elle n'habite que les châteaux de cartes de son imagination. Moi je n'ai pas de château, pas même de château en Espagne!

XXV.

QU'IL Y A DEUX MANIÈRES D'ÊTRE POETE.

I.

Il pleut à verse. Je ne sais que faire, je ne sais que dire, je ne sais où aller. Je n'ai pas de livres parce que j'ai des tableaux.

Heureusement pour vous et pour moi, vous ne connaissez pas tous les livres que j'ai faits. L'oubli, ce grand réparateur de tous les torts, les a ensevelis dans ses toiles d'araignée. *De profundis.*

Il en est un dont je veux vous dire un mot.

C'est un livre impossible et invraisemblable, triste et joyeux, sombre et gai, traversé de clairs éclats de rire, beaucoup de soleils levants, moins de soleils couchants, spirituel et bête, raisonnable et fou, paradoxal et rebattu, — en prose et en vers.

Si ce livre est digne d'être étudié, c'est par la passion; — la passion, cette secousse du ciel, cette muse de l'infini qui aime les orages et les abîmes, cette caresse ou cette fureur du vent marin qui enfle les voiles du navire et le pousse en pleine mer, là où chantent les syrènes, là où hurlent les dangers, là où éclatent les tempêtes.

De ce livre je ne sais ni le commencement ni la fin. — Le commencement est cousu avec du fil de la Vierge accroché à un berceau; la fin, — les bons dénoûments font les bons livres, — mais comment celui-ci finira-t-il?

J'y ai lu des pages qui m'ont charmé et désolé. Que de fois ma gaieté y a répandu des larmes, mais que de fois la chanson a fini en *miserere !*

Que de belles strophes taillées dans le vif du sentiment! que de beaux paradoxes jetés dans l'éclat de l'esprit!

Ces sonnets ne sont-ils pas ciselés avec tout l'art d'un Benvenuto Cellini? Mais valent-ils ces poëmes qui ont jailli du cœur comme une source vive de poésie amoureuse?

Quoi qu'en dise Boileau, ce jardinier d'un jardinet, qui taillait l'if et le chèvrefeuille pour faire la toilette à la nature, j'aime mieux un long poëme qu'un sonnet mignon, parce que j'aime mieux l'inspiration du cœur que les recherches de l'esprit.

Ce livre charmant et détestable, qui ne sait rien et qui ose tout dire, qui est trop souvent ouvert au même

chapitre, vous en avez lu çà et là quelques pages, — qui sait? vous y avez peut-être écrit quelques lignes.

Dans ce livre qui n'est rien, il y a de tout. Il y est question de peinture et de statuaire, de Lulli et de Mozart, de tous les poëtes connus et inconnus. C'est toute une bibliothèque en désordre; c'est à y devenir fou, car il y a un fragment sur Dieu, un abîme qui eût effrayé Pascal.

C'est pour ce livre-là seulement que j'ai été poëte. J'ai chanté pour lui seul les belles strophes de la passion et de la rêverie.

Ce livre, c'est le fini et l'infini. C'est hier, c'est aujourd'hui, c'est demain.

Ce livre, si le critique suprême le trouve mauvais, est du moins un livre de bonne foi, écrit par un homme de bonne volonté.

Ce livre, c'est ma vie.

II.

Il y a deux manières d'être poëte :

Être poëte pour soi ou pour les autres, pour sa vie ou pour son œuvre.

Être le violon dont le premier venu saisit l'archet, — le miroir où l'étranger vient voir passer les images de sa vie.

Être le violon d'Hoffmann, dont Hoffmann seul savait les secrets; — le miroir amoureux où la belle

Djaïma, morte vierge et martyre, a surpris sa chaste nudité, — et qu'elle a brisé pour cet attentat.

Quand j'avais vingt ans, je me promenais souvent en compagnie d'une belle fille et d'un blond enfant qui me parlaient ainsi tout en me donnant la main.

LA BELLE FILLE.

O mon amant! que tu es heureux des inspirations qui tombent de mon cœur!

L'ENFANT.

Le monde de ton âme, quand tu es avec elle, est un monde lugubre tout panaché d'idées folles, un ciel nocturne tout étoilé de rimes scintillantes.

LA BELLE FILLE.

Oui, ces rimes-là sont des étoiles de poésie qu'il cueille avec amour.

L'ENFANT.

Que ne cueille-t-il toujours les roses toutes fraîches que j'incline sous sa main! — Cueillir des rimes! encore s'il cueillait des idées! — Mais les idées n'ouvrent leur calice que sous mon souffle de feu.

LA BELLE FILLE.

Les idées! j'en ai les mains toutes pleines.

L'ENFANT.

Tu appelles cela des idées! ce ne sont que des rimes : *buissons, chansons, sauvage, rivage, bois, abois, perle, merle, miel, ciel.*

LA BELLE FILLE.

Tu ne comprends pas, — enfant! — qu'il y a tout un hymne agreste dans ces mots. Écoute plutôt chanter mon poëte.

III.

Elle dit; et moi je me mis à chanter cette symphonie de la terre au ciel, prenant la rime des mains de la belle fille comme la religieuse son rosaire :

Un rayon du soleil se brise
Sur la branche et sur les buissons.
Je m'assieds à l'ombre où la brise
M'apporte parfums et chansons :

Parfum de la fraise rougie
Qui tremble sur le vert sentier;
Chanson — palpitante élégie —
De l'oiseau sur le chêne altier;

Parfum de la rose sauvage,
Doux trésor du pâtre amoureux;
Chanson égayant le rivage,
Qui parle à tous les cœurs heureux;

Parfum du trèfle qui se fane
Et pénètre au travers du bois;
Chanson d'une bouche profane
Qui met plus d'un cœur aux abois;

Parfum de la source qui coule
Dans un lit de fleurs ombragé;
Chanson du ramier qui roucoule,
Et me chante l'amour que j'ai;

Parfum de l'herbe qui s'emperle
A la brume des soirs d'été ;
Chanson éclatante du merle,
Qui bat de l'aile en sa gaieté ;

Parfum de toute la nature,
Fleur, arome, ambroisie et miel ;
Chanson de toute créature,
Qui parle de la terre au ciel.

Et quand j'eus ainsi secoué les parfums et rimé les chansons que la terre élève au ciel, la belle fille me sourit, et l'enfant me rit au nez à belles dents.

LA BELLE FILLE.

O mon poëte, comme tu as bien parfilé la rime !

L'ENFANT.

Il arrange des mots en bataille. Les mots appellent les mots : le substantif appelle l'adjectif, l'adjectif appelle le verbe, — et l'idée sort de cette tour de Babel comme la lumière du chaos, — et cela s'appelle de la poésie ! Ce ne sont que jeux d'esprit et de hasard. — C'est vous qui êtes des enfants, puisque vous allez chercher le soleil dans un puits. Je vais vous donner une leçon de poésie, — moi qui n'ai pas sous le bras un dictionnaire de rimes.

Comme il parlait encore — l'enfant — je vis apparaître Cécile sur le sentier, Cécile qui, toute gaie, toute pensive et toute distraite en même temps, s'en revenait de vendanger sur la colline. Je courus à sa rencontre. « Tu viens à point, me dit-elle en se jetant

à mon cou après avoir posé son panier de raisin sur la marge du sentier; je songeais, tout en égrenant ces belles grappes de pourpre et d'or, tout en cueillant au passage ces doux fils de la Vierge qui portent bonheur — à ceux qui sont heureux; — je songeais que déjà les bois ne chantent plus et que le regain est fauché. Or l'hyver, ami, nous ne nous rencontrerons plus, — moi dans la vallée, toi sur la montagne. »

IV.

Ainsi elle me parla, cette belle fille que le soleil avait couronnée de cheveux d'or. Ce que je lui répondis, je n'en sais rien. Combien nous égrenâmes du même coup de dents de grappes de raisin, je ne les comptai pas. Pourquoi la nuit nous surprit et nous égara dans les sentiers, ce fut parce que nos cœurs avaient à chanter toute la symphonie de la vendange. Je lui dis adieu au seuil de sa porte. Elle entra. On l'attendait pour souper. Le père jouait du violon sans trop d'impatience. Le frère avait tué des cailles et des bécassines. On servit tout cela sur la table. « Et ton panier de raisin? dit la mère à Cécile. — Ah! mon Dieu, dit-elle en rougissant, je l'ai oublié. — Tu l'as oublié! tu es donc folle? Pourquoi es-tu allée dans les vignes? »

Cependant la belle fille et l'enfant blond avaient repris mes mains.

L'ENFANT.

Pourquoi? Je le sais bien, moi!

LA BELLE FILLE.

L'enfant avait raison. Il y a deux sortes de poëtes ici-bas, les uns qui prennent la poésie pour leur vie : artistes jaloux qui cachent à tous leur chef-d'œuvre, méprisant la renommée qui a trop d'yeux pour y bien voir; les autres qui prennent la poésie pour leurs livres, qui s'y répandent eux-mêmes avec une sublime abnégation, — ou plutôt avec un égoïsme plus élevé, puisque leurs livres c'est encore eux, — et que leur gloire est la métamorphose radieuse de leur *moi*.

L'ENFANT.

Le vrai sage est celui qui est poëte pour lui-même. Je dis le vrai sage, à la condition qu'il soit un peu fou.

LA BELLE FILLE.

Celui-là qui n'est poëte que pour son cœur ne craint pas les colères de la critique; mais celui-là qui chante pour tous les cœurs qui aiment, qui souffrent, qui vivent, est payé par cent mille battements de cœur!

V.

Voilà ce que me dirent ce jour-là l'enfant blond et la belle fille : l'enfant blond et la belle fille, c'est L'AMOUR et LA MUSE.

XXVI.

VOYAGE D'UN RAYON DE SOLEIL.

Un coup de vent m'a chassé dehors, — c'est-à-dire de ma fenêtre ; — me voilà forcé de voyager à l'intérieur. Si j'avais quelques chiffons signés Garat, je n'entreprendrais pas ce *Voyage autour de ma chambre.* — Italie ! Italie ! — depuis que j'ai perdu de vue ton lac Majeur, ton Palais ducal, ton Vatican, ton Pausilippe, j'ai le mal du pays. L'homme est né pour voyager. « La vie est un voyage. » La tombe elle-même est la route d'un autre monde.

Je pourrais bien aller jusqu'à Saint-Cloud ou jusqu'à Versailles ; il me reste assez d'argent pour cela ; mais le voyage n'est charmant qu'à la condition de ne pas arriver.

Puisque aussi bien un rayon de soleil est aujourd'hui mon hôte, je vais visiter les amis qui habitent ma chambre.

Autour de ma chambre, il y a des tableaux. M. de Scudéry n'avait pas un plus beau cabinet de peintures. En Hollande, j'ai acheté des tableaux italiens; en Italie, j'ai acheté des tableaux français. Les bons tableaux sont comme le bon vin, ils prennent du ton en voyageant. L'air et le soleil d'un nouveau pays sont une épreuve décisive pour les coloristes et pour les vignobles.

Prudhon est un grand peintre parmi les grands peintres. Il avait trouvé le pinceau d'Euphranor et la palette du Corrége. Quelle exquise pureté de contour! quelle ineffable fraîcheur de touche! J'ai sur mon canapé une figure de Prudhon, à mi-corps, grandeur naturelle. C'est une belle femme presque nue qui cache sa gorge avec la main. Le mouvement est d'une grâce naïve et pourtant maniérée. La main est si belle et si légère que, tout en faisant ombre au sein, elle l'indique plutôt qu'elle ne le cache, puisqu'elle appelle le regard. C'est la supercherie de la candeur. Le sein et l'épaule ont toute la morbidesse inappréciable de l'école de Parme. On ne saurait y reprendre qu'un accent de trop ardente volupté. Mais la tête corrige cet accent par sa douceur rêveuse. Elle incline légèrement un beau cou nourri de roses et de lys, qui rappelle les nonchalances du cygne. Elle est coiffée avec un goût douteux : les cheveux sont relevés par un ruban rouge qui les réunit à un léger bouquet dont l'éclat est étouffé dans la demi-teinte. L'expression de cette figure appartient tout à la fois au caractère anti-

que et au sentiment moderne. J'y retrouve un peu trop le sourire des femmes du Consulat, peintes par Gérard; mais, dans tout l'œuvre de Gérard, rien n'est digne d'être comparé à cette figure, qui est sans doute un portrait dont l'original est apparu à Prudhon à travers le souvenir des visions de l'antique.

Parlerai-je de cet autre portrait qui n'a pour lui que la vérité, sans les rayonnements de la poésie? C'est la Duchesse de Bourgogne, par Largillière. Elle est là telle qu'elle fut, — duchesse, — mais rien que duchesse. Je vous salue, madame la duchesse; mais, malgré votre coiffure à la sultane, je passe mon chemin.

Ce portrait que vous voyez si doux et si triste, c'est la figure d'une femme que je n'ai pas connue et que j'ai beaucoup aimée. Elle est morte dans sa beauté, frappée dans sa fleur pour aller peupler l'immortelle galerie dont saint Pierre tient la clef.

Au-dessus du piano, sous une glace de Venise du meilleur temps avec des ornementations bizarres, j'admire souvent un petit Meissonnier : *Deux mères qui font embrasser leurs enfants.* C'est une très-jolie esquisse faite de rien, c'est-à-dire avec un rayon de génie qui passe. Comme Chardin applaudirait! Ces deux mères vêtues de robes Louis XV ont une élégance que Chardin n'a pas connue, lui qui vivait il y a cent ans, mais qui ne vivait pas sous Louis XV.

Un Diaz luit à côté. Cette femme, qui lit un roman dans ce paradis idéal d'herbe fraîche et d'arbres touffus, a toutes les séductions des filles d'Ève. C'est une

figure blonde toute ruisselante de soleil. Pas un Vénitien qui n'eût signé cela.

L'école anglaise est représentée ici par une figure de Reynolds : une jeune Écossaise qui a l'air de partir pour la guerre. On n'est pas plus déterminée. Le vent secoue une plume en guise de panache dans sa chevelure. Prenez garde au combat, vaillante amazone, car c'est l'amour qui se trouvera sur le champ de bataille. Belle couleur! mais un peu de fracas dans les ajustements.

Cette assemblée où l'on trinque et où l'on s'embrasse, — l'ivresse du vin et l'ivresse de l'amour, — est un tableau anglais inspiré par les grivoiseries hollandaises de Brackemburg. C'est plus clair de ton, plus délicat de physionomie. Dans les poëmes de Brackemburg, on est toujours sur le point de tomber sous la table; ici, on se tiendra autour de la table.

J'ai acheté à Pise, à un marchand de vinaigre, une page éloquente de l'école allemande. C'est un *Christ* couronné d'épines, peint sur bois, — peut-être par Albrecht Dürer, — pour le gouvernement de Bergame, selon une inscription authentique. La tête du Christ est trop connue par l'expression, mais les mains sont un chef-d'œuvre : elles saignent, elles pleurent, elles sanglotent. Il semble que ces divines mains enchaînées par les hommes ressentent une douleur morale, — la douleur de ne pouvoir plus consoler et bénir les opprimés, les pauvres et les pécheresses.

Il y a vingt ans déjà, j'écrivais que Boucher était,

après tout, un peintre hardi, insensé, aventureux, charmant, fertile en ressources, fécond en caprices. Les Boucher n'avaient plus cours dans le commerce et étaient honnis de la critique. O flux et reflux de l'opinion humaine! Aujourd'hui les Boucher sont hors de prix, même parmi les critiques. Celui qui ne trouvait que de la *pelure d'oignon* au bout de son pinceau est devenu un peintre toujours en verve, un coloriste charmant. Oui, l'opinion, c'est le flux et le reflux. L'opinion ne s'arrête jamais au point indiqué par la sagesse; après avoir dépassé les bornes, elle revient en toute hâte et abandonne sa conquête. J'ai acheté autrefois quelques Boucher au temps où on les donnait presque, c'est-à-dire à raison de trois à quatre louis le tableau. Aujourd'hui on me trouve très-heureux, mais moi je ne me trouve guère plus riche qu'autrefois, car je sais que l'heure du reflux viendra encore pour Boucher.

Voici madame de La Popelinière, peinte par La Tour. La pauvre femme me raconte avec un sourire attristé comment le duc de Richelieu, après avoir passé par la porte et par les fenêtres, finissait par passer par la cheminée. Hélas! quand son mari, M. de La Po-pe-li-nière, l'eut chassée comme une courtisane, quand elle fut libre de recevoir à toute heure par la porte ouverte son amant dans ce pauvre réduit de la rue Ventadour qui fut son tombeau, il ne vint plus. C'est la moralité de toute histoire amoureuse. Quand on a passé par la fenêtre, on ne daigne plus franchir le seuil de la porte.

Sous ce portrait, il y en a un plus vivant et plus gai, celui de mademoiselle Sophie de Camargo, par Lundberg. Sophie de Camargo fut digne de sa sœur, non pas pour la danse, mais pour les passions orageuses. Elle avait bien débuté : au premier enlèvement de Marianne de Camargo, elle avait voulu être enlevée aussi avec tous les honneurs de la guerre.

Ce paysage de Rousseau est bien planté. Ces premiers plans, ces arbres touffus, ces eaux agitées par la barque du pêcheur, ces herbes vivantes, c'est la vérité; ce ciel bleu où courent trois nuages, ces lointains qui entraînent le regard, c'est la poésie.

Qu'entends-je? quel est ce bruit, ce tumulte, ce cliquetis d'armes, ces cris de guerre? C'est un choc de cavaliers dans les Calabres. Comme ces chevaux sont lancés au combat à bride abattue! Le peintre lui-même a pris le mors aux dents. Saluons maître Salvator Rosa. Quelle suprême harmonie dans ce désordre!

Reposons notre regard sur ce beau paysage de Marilhat, — le dernier qu'il ait peint; — c'est un paysage d'Occident, triste et doux comme un premier rêve, comme un soleil couchant, comme un dernier jour de novembre. Le ciel est sombre; la nature s'agite avec inquiétude et penche ses cheveux verts au bord de l'eau. Pas une seule créature dans ce paysage, — Marilhat n'aimait plus les hommes. Il se voyait seul sur le théâtre solennel du Très-Haut. Il y en a qui meurent de génie, — flamme vive allumée par Dieu et qui dévore ici-bas tant de demi-dieux. — Il y en a qui meu-

rent de folie, comme le Tasse. Ceux-là sont quelquefois des hommes de génie, parce que le génie est près de la folie, comme la montagne est près de l'abîme. Marilhat est mort fou comme Pascal — et comme Pascal il voyait un abyme sous ses pas ; — aussi se réfugiait-il avec une joie funèbre dans ces mélancoliques paysages où, comme Ruysdaël, il répandait le secret de son âme en peine.

Est-ce Corrége qui a peint cette belle fille de quinze ans qui sourit à l'aube amoureuse? Ses cheveux blonds baignent la neige rosée de son épaule frémissante et de sa gorge inaccessible. Où vont ses regards si doux qui appellent l'âme? Ils vont vers le rivage idéal de l'inconnu, plus loin que les nuages, dans les pays bleus où chante la chimère.

J'ai rapporté de Venise une *Vierge* de l'école primitive qui annonce déjà toute la splendeur du siècle d'or. Elle est peinte sur un panneau de bois de cèdre dans un chœur d'anges invraisemblables. La figure de la Madone a le caractère majestueux des Byzantins, adouci déjà par l'onction du coloris.

Il y a la *Violante* du Titien, il y a aussi la *Violante* de Véronèse. J'ai celle-là, une fortune pour mes yeux. C'est la fille du soleil. Quelle splendeur et quel charme! C'est beau et c'est doux! Combien de fois j'ai baigné mes mains dans les ondes rebelles de ses cheveux! Combien de fois ses beaux yeux ardents et profonds m'ont chanté les poëmes de ses passions aventureuses! On aimait dru à Venise au siècle d'or.

Les peintres admirent cette grande toile d'un aspect vénitien, qui serait du Padouan si elle n'était de Raoux, un peintre trop peu apprécié : c'est une Marquise à sa toilette. Les uns disent que c'est madame de Parabère, les autres reconnaissent madame du Barry. Pour moi, c'est madame de Pompadour. Ce qui est hors de doute, c'est que ce tableau est un des plus jolis de la galerie du dix-huitième siècle. La dame est devant un miroir d'un dessin très-élégant; elle y appuie une main; elle tient de l'autre un bouquet que cueillerait Van Huysum. Elle porte sa tête avec beaucoup de respect, parce que Rosine est occupée à sa coiffure. Rosine contraste par ses tons brunis et ses robustes appas avec la blancheur et la délicatesse de la dame. C'est comme un sacrifice. Les étoffes sont très-belles. C'est l'école vénitienne dans sa splendeur. La gamme est harmonieuse. Le soleil se joue avec un éclat adouci sur les chairs et sur les draperies. On est impatient de respirer ce bouquet, mais on craint de trop approcher les lèvres du beau sein qu'il ombrage.

J'ai deux figures de Watteau, deux pèlerines de Cythère. Quelques flatteurs me disent : « Vous en avez trois. » Ils n'en croient pas un mot, ni moi non plus. Ce troisième Watteau, c'est une fête galante de quelque autre élève de maître Gillot. La fillette qui est balancée dans les branches par un grand gars qui a l'air d'y regarder à deux fois est peinte largement, d'une touche grasse et fleurie. Elle a le regard troublé, comme il convient à une fillette qui s'abandonne à

l'espace. Sa jupe est battue par le vent — qui n'est pas trop indiscret. — Si jamais elle lâchait la corde, on n'a pas peur de la voir tomber; car, si elle tombait, il y a sous elle une herbe odorante, touffue et douillette.

Cette page brûlante d'Eugène Delacroix brave la critique et l'hyver. Cela s'appelle une *Fantasia arabe.* Comme les cavaliers ont bien livré le mors aux dents aux chevaux! Quel galop effréné! les sabots des chevaux n'ont pas le temps de toucher la terre. Pendant qu'ils vont ainsi plus vite que le vent, plus vite que le temps, plus vite que la mort, voyez comme ces figures arabes ont pris aussi le mors aux dents. Détournons-nous de leur chemin.

Je vous salue, page printanière de Jules Dupré, — page automnale de Decamps, — coup de soleil de Ziem, — je vous salue.

Gleyre m'a donné une idylle antique du meilleur style. On croirait qu'il l'a détachée d'une fresque d'Herculanum; c'est le même caractère sans plus de couleur. Cette fraîche idylle vous raconte les passions furieuses et charmantes de la nymphe Leucothoé pour le pâtre Alcimédon.

Je suis passionné pour la sculpture, — art solennel et divin : — une statue c'est plus qu'un homme, c'est presque un dieu. J'ai rapporté de Baïa, avec religion, une tête de Muse du siècle d'or. C'est la Muse inspirée qui chante Apollon et Daphné. Cette tête de Muse, qui a été enterrée peut-être deux mille ans, est vivante encore par l'expression comme le jour où elle naquit

sous le ciseau d'un Grec. Je la regarde trop souvent, non parce qu'elle est une Muse, mais parce qu'elle ressemble à ma voisine.

J'ai placé près d'elle un buste signé Clesinger, c'est-à-dire taillé par la passion aventureuse plutôt que par l'amour sévère de la ligne. Quelle opulence de chevelure! quelle fierté hardie dans le cou et sur le sein! C'est la vie vêtue d'une robe de marbre.

Cette nymphe de Pradier est un peu nue; le marbre est chaste dans sa blancheur de neige, mais la main voluptueuse du sculpteur le déshabille de sa chasteté.

Mais je ne vais pas plus loin dans mon voyage à travers mon musée lilliputien, car je finirais par vous parler de mes dessins que j'ai orgueilleusement placés entre une cathédrale gothique de Victor Hugo et un croquis rembranesque signé par mademoiselle Rachel, deux artistes comme moi sans le savoir.

Ces tableaux et ces marbres, qui font la joie de mes yeux, qui évoquent le passé et me dévoilent l'avenir, qui sont ma seule bibliothèque, qui me racontent toute l'histoire du monde où j'ai vécu des siècles, — le monde de l'art, le paradis perdu des rêveurs, — toutes ces œuvres que je voudrais emporter dans le tombeau, — dans l'autre monde, — qui sait où elles seront dispersées demain? La barque littéraire est si fragile au milieu de cet océan soulevé par la tempête révolutionnaire! Adieu, tableaux et marbres! amis si éloquents dans votre silence, amis de tous les instants, vous qui avez dit souvent à mon cœur désolé:

« Nous sommes encore là à l'heure où tant d'autres ne reviennent plus au seuil hospitalier ; nous peuplons la solitude, nous appelons l'inspiration, nous ouvrons au travers des sombres forêts de la terre les radieuses échappées vers l'horizon du ciel des âmes entr'ouvert par Platon. »

Mais je me consolerai de la perte de toutes ces œuvres aimées, devant le divin portrait de celle qui est partie, mais qui est toujours là :

N'avez-vous pas vu, drapée en chlamyde,
Une jeune femme aux cheveux ondés,
Qui prend dans le ciel son regard humide,
Car elle a les yeux d'azur inondés?

Son front souriant qu'un rêve traverse
N'est pas couronné; mais elle a vingt ans!
Et sur ce beau front la jeunesse verse,
Verse à pleines mains les fleurs du printemps.

Cette femme est belle entre les plus belles;
La beauté du ciel, c'est là mon souci;
Ne dirait-on pas un rêve d'Apelles
Que réalisa Corrége ou Vinci?

Un jour de soleil, Dieu, le seul grand maître,
La prit dans son cœur, son cœur radieux!
En son Paradis il la voulait mettre;
Mais la curieuse a quitté les cieux.

Soudain la peinture et la statuaire
Ont saisi l'accent de cette beauté,
Et dans sa maison, un doux sanctuaire,
Son charmant portrait est peint et sculpté.

Mais tous ces portraits que le talent signe
Rappellent-ils bien le charme infini
De ce pur profil, de ce col de cygne,
Désespoir de l'art, — l'art du ciel banni!

Savez-vous pour qui bat ce cœur rebelle,
Pour qui ce front pur luit d'un si beau jour,
Pour qui sa beauté semble encor plus belle?
L'amour ose-t-il lui parler d'amour?

Savez-vous pour qui fleurit cette rose,
Cette lèvre où chante un son si charmant,
Et pour qui son cœur, en parlant en prose,
Est toujours poëte? A-t-elle un amant?

Je l'ai vue hier, la valse insensée
Dans ses tourbillons l'entraînait sans *lui*;
Mais triste elle était toute à sa pensée;
Pour *lui* dans sa chambre elle est aujourd'hui.

Il est sur son cœur qui commence à battre;
Il lui parle en maître et porte la main
De ses cheveux noirs à son sein d'albâtre;
Va-t-il rester là jusques à demain?

Dans la solitude et sous la ramée,
La biche aux doux yeux joue avec le faon :
Elle joue ainsi, cette belle aimée,
Et n'en rougit pas, — car c'est son enfant.

XXVII.

QUE LA JEUNESSE EST LA MUSE DE LA VIE.

QUE CEUX QUI ONT ÉTÉ JEUNES A VINGT ANS LE SONT TOUJOURS.

Il y a un voyage qu'on fait tous les jours sans y penser; un voyage dans un pays perdu, dans un paradis fermé, dans une oasis toujours verte et toujours hospitalière au voyageur; c'est le voyage dans la jeunesse, quand déjà s'en va la jeunesse. C'est là seulement qu'on apprend à se reconnaître, car là seulement on se regarde passer dans la vie. L'homme d'aujourd'hui je ne le reconnais pas, mais j'étudie jusqu'au cœur l'homme d'hier, — celui qui déjà n'est plus *moi*.

Je me crois toujours à ma fenêtre et je n'y suis jamais. Dès que j'y mets le pied, me voilà parti pour je ne sais où. Mon esprit prend le mors aux dents et se va perdre dans les mille et un dangers de la course au

clocher. La fenêtre n'est le plus souvent pour moi que l'étrier.

Le coup de l'étrier, c'est le vague et enivrant parfum du pays idéal que chasse vers moi tous les matins la jeunesse en me fuyant. Ah! la jeunesse! la jeunesse! l'amour et la chanson de la vie, l'aube toute rose et le printemps qui rit, le temps des beaux rêves et des divines folies, c'est l'idéal que nous cherchons toujours et que nous n'entrevoyons qu'après l'avoir perdu.

Ce matin une pénétrante odeur de clématite venue de ma voisine a été mon coup de l'étrier. Il ne m'a fallu qu'un instant pour m'envoler au pays perdu. Je te reconnais, mon beau pays! Voilà bien la solitude où j'aimais à rêver avec les visions de vingt ans. Voilà bien la cascade qui me chantait les hymnes de l'infini. Voilà le rocher nu et le saule dévasté qui savaient toutes les joies de mon cœur...

Mais qu'ai-je vu? Quelle est cette belle fille couronnée de roses blanches?

Tout est désolé autour d'elle; on entend bramer le vent du sud et pleurer le torrent. Pourquoi cette lyre muette, abritée par le rocher et par le saule? elle suit sa rêverie dans les tristesses du passé.

LE POETE.

Qui es-tu, ô toi qui pleures dans mon âme! ô toi qui ne chantes plus que la chanson des mélancolies! ô toi qui ne crois plus qu'au paradis fermé! ô toi qui portes la dernière couronne des vertes années!

LA JEUNESSE.

Qui je suis, hélas! je suis ta jeunesse. Ne me reconnais-tu donc pas aux battements de ton cœur? Je suis ta jeunesse, mais je te fuis et je me fuis moi-même.

LE POETE.

Oui, il était une fois un poëte qui s'appelait, comme moi, Arsène Houssaye. Sa pâle figure me sourit encore çà et là comme celle d'un ami mort : les vrais revenants sont les fantômes de la jeunesse. Le *moi* d'hier n'existe plus; c'est à peine si je saisis le *moi* d'aujourd'hui. Le *moi* qui a écrit les *Métamorphoses de l'Amour,* ou plutôt qui les a traduites de son cœur, est depuis dix ans tombé en poussière. Il a aimé des femmes à qui je n'ai jamais dit un mot; il a signé des livres que je ne lirai peut-être jamais.

LA JEUNESSE.

J'aimais ce mauvais poëte qui allait, tout enivré des joies et des tristesses de son cœur, sans savoir que c'était la poésie qui chantait en lui. Il allait, heureux de respirer sous l'aubépine amère et sous le pampre amoureux. Le beau temps! on ne sait pas où l'on va, car le sentier est si touffu! Si on ne voyait le bleu des nues au travers des branches neigeuses, on croirait marcher dans le Paradis, avec ces deux filles du ciel qui vous conduisent par la main : la Muse qui aime et la Muse qui chante.

LE POETE.

Et après avoir pris la poésie pour son cœur, qui est le vrai livre du poëte, il s'est réfugié dans l'art comme dans un temple austère. Après avoir tendu les bras vers l'avenir, il les a ouverts sur le passé. Il a feuilleté mille fois le livre d'or des Grecs et des Italiens écrit sous Aspasie et sous Michel-Ange. Il n'a aimé ni les Romains du siècle d'Auguste ni ceux du siècle de Louis XIV. Il a le mal du pays; car son pays, c'est un autre temps. Il va, il va, cherchant son pays ou son idéal dans les fresques et les bas-reliefs de l'Antiquité et de la Renaissance.

LA JEUNESSE.

Oui, mais il a fui les buissons d'églantiers qui chantent ses vingt ans.

LE POETE.

Oui, pour ouïr le chant de la mort qui nous poursuit, de plus en plus retentissant jusqu'à la tombe. A trente ans, nous nous sommes déjà enterrés trois ou quatre fois. La mort, avec la hache du bûcheron, a coupé en pleine séve les branches vivantes où chantait la colombe d'amour. Mais le soleil se lève tous les matins, avril ramène les primevères, le cimetière s'étoile de marguerites.

LA JEUNESSE.

Quand on a vu partir pour le cimetière sa mère, sa

sœur ou sa femme, on commence à aimer comme une patrie le royaume des ténèbres.

LE POETE.

Le royaume des ténèbres est le royaume de la lumière. D'ailleurs, les femmes aimées ne meurent pas pour ceux qui les aiment. Elles laissent en nous une parcelle de feu divin, un souvenir toujours vivant, je ne sais quoi de leur âme qui palpite en notre cœur. Elles sont la lumière de nos pensées, comme le soleil est la lumière de nos yeux.

LA JEUNESSE.

Quand on a vingt ans, on trouve toute une carrière de marbre pour bâtir sa maison ou son palais; mais trop tôt on s'aperçoit qu'on manque même de pierres, — et le monument est en ruines avant d'être achevé.

LE POETE.

Il n'y a que Philémon et Baucis qui aient supporté en cariatides le monument de leur amour, parce que c'était une chaumière.

LA JEUNESSE.

J'ai mes jours de défaillance. Je sens fuir le rivage des belles passions. J'ai vu les Heures effeuillant leur couronne de roses et cueillant des branches de cyprès.

LE POETE.

Qu'est-ce que prouve la vie? La mort. — Qu'est-ce

que prouve la mort? La vie. — Qu'est-ce que prouvent la vie et la mort? L'amour. — L'amour, cette rose qui rit sur nos lèvres, mais qui a ses épines dans notre cœur.

LA JEUNESSE.

Vous croyez que, dans la nuit du tombeau, vous serez réveillé par l'aube matinale :

Oui, tu m'éveilleras, Aurore aux doigts de rose!

LE POETE.

Dès que nous voulons regarder la mort, la vie nous éblouit. Tout en lisant l'histoire de la vie, il faut en feuilleter toujours le roman. Les deux livres s'illuminent l'un par l'autre. On finit par les confondre, par se tromper de page, par ne plus savoir où l'on en est : c'est le point suprême de la science.

LA JEUNESSE.

L'arbre de la science, c'est l'arbre de la vie.

LE POETE.

O ma jeunesse! de toutes les belles choses que Dieu a faites, vous êtes la meilleure. Quittez ces grands airs mélancoliques, et vivons gaiement ensemble comme des amoureux de Venise. Nous n'avons plus vingt ans, mais le soleil monte encore pour nous. Craignez-vous donc, ô ma mie! la saison des orages?

LA JEUNESSE.

Nous n'irons plus aux bois!

LE POETE.

Vous chantez la vieille chanson : *Nous n'irons plus aux bois, les lilas sont coupés!* Mais après les lilas les roses d'avril, après les roses d'avril les roses de toutes les saisons.

LA JEUNESSE.

La jeunesse n'est belle à voir qu'avec sa couronne de roses blanches.

LE POETE.

Consolez-vous, ô ma belle attristée! Je vous couronnerai de bleuets, d'épis et de coquelicots; je suspendrai des cerises à vos jolies oreilles; j'ornerai votre sein d'un bouquet de fraises des bois.

LA JEUNESSE.

Avec les fruits mûrs l'âge mûr.

LE POETE.

Pour quelques-uns, oui; pour beaucoup, non. Ceux qui vivent par l'esprit et par le cœur dans le cortége des nobles passions, ceux-là ont la jeunesse après la jeunesse; ceux-là, quand ils ont cent ans, cueillent encore, comme Titien et comme Fontenelle, le regain qui résiste aux premiers givres. Homère, quand il est mort avec sa couronne de cheveux blancs, s'appuyait amoureusement sur la jeunesse.

LA JEUNESSE.

Qui vous a dit cela?

LE POETE.

Antipater le Corinthien, qui a écrit cette épitaphe : « Ci-gît Homère. — Que dis-tu? Tu ne sais pas s'il est ici ou là-bas, dans la terre ou dans la mer. — Homère est ici et là-bas, il est dans l'air qui passe. Voilà pourquoi, ô voyageur! tu respires la poésie dans l'air qui passe. Laisse-moi donc écrire : Ci-gît Homère, qui est mort en pleine jeunesse, puisqu'il est mort poëte. »

LA JEUNESSE.

Poëte, c'est-à-dire fou.

LE POETE.

Fou de la sublime folie. Ce ne sont pas des poëtes, ceux-là qui ne franchissent pas le Rubicon, car c'est de l'autre côté qu'est la poésie. Il fallait plus de génie à don Quichotte pour combattre les moulins à vent qu'à Sancho Pança pour rire de don Quichotte. N'est pas fou qui veut l'être à ce degré-là. Quiconque n'apporte pas en naissant son grain de folie est un être déshérité de Dieu : il ne sera ni poëte, ni artiste, ni conquérant, ni amoureux, — ni jeune. — Ce marchand de cochons qui passe le gué là-bas tout en comptant sur ses doigts ce que chaque bête lui rapportera d'écus, est venu au monde avec les mains pleines de grains de sagesse. Aussi il n'a jamais eu vingt ans : il a été créé pour garder les pourceaux, — et lui-même n'est qu'un pourceau d'Épicure quand il est au cabaret et qu'il chante des sérénades à la servante de l'endroit. —

Croyez-moi, jeunesse, ma mie, Dieu ne vous a pas faite à l'usage de tout le monde : vous êtes la muse de la vie et vous ne vous donnez qu'à ceux qui savent monter jusqu'à vous. Il y en a qui s'imaginent vous connaître, parce qu'en allant à d'autres vous répandez le parfum de votre poésie en passant auprès d'eux, parce qu'ils ont eu quelques aspirations vers vous un jour que la musique éveillait à demi leur âme, un soir que leur maîtresse répandait une larme à travers leur éclat de rire. Mais ils n'ont pas pour cela chanté vos divines chansons dans le cortége des passions qui rient et des passions qui pleurent. Les aveugles! ils vous dépassent sans vous voir. Ils aiment mieux toucher la main fiévreuse de la fortune, que de dénouer sous les fraîches ramées votre ceinture de roses. — Restez au rivage, ô ma jeunesse! Restez en moi, avec le souvenir adoré des amours perdus. Restez en moi, — et quand la maison de mon âme tombera en ruines — faites avec mon âme le dernier voyage dans le bleu. — J'ai dit.

XXVIII.

LES DERNIERS ÉTUDIANTS.

Il n'y a plus d'étudiants, tant il est vrai que les races originales disparaissent peu à peu de la surface du globe. L'antiquité avait des syrènes et des phénix; nous avions des étudiants et des grisettes; nous n'avons plus aujourd'hui que des biches et des daims.

Hier, le dernier étudiant et la dernière grisette sont venus se percher au-dessus de moi, je pourrais dire dans la dernière mansarde, car nos architectes ne bâtissent plus que des palais.

N'allez pas croire que l'étudiant et la grisette soient venus bras dessus, bras dessous, donner le spectacle de leurs galantes équipées; c'est le hasard — le hasard, le dieu des amoureux, — qui les a logés porte à porte. C'était hier le terme, elle venait de la rue Saint-Jacques, il venait de la rue de la Harpe, deux rues qui n'existent plus guère. Ils se sont rencontrés dans mon escalier : se rencontreront-ils ailleurs ?

Ils sont jeunes de la vraie jeunesse. Il fume une pipe — un brûle-gueule — pour se donner un air martial. Il a des moustaches blondes qu'il brunit, il chante avec sa voix claire des airs de basse-taille. Elle nourrit sa gorgette de tous les bouquets et de tous les billets qu'on lui donne. Sa chevelure en broussailles encadre gaiement sa figure chiffonnée. C'est la beauté du diable avec des yeux d'enfer.

Ce matin, j'ai vu l'étudiante qui se penchait indiscrètement au-dessus de mes roses pour les respirer. L'étudiant a ouvert sa fenètre, et j'ai entendu ce joli duo, qui n'est pas le premier depuis hier :

L'ÉTUDIANT.

Ma voisine, voulez-vous des roses?

ROSE.

Les femmes prennent ce qu'on leur donne.

L'ÉTUDIANT.

Et les femmes ne donnent que ce qu'on leur prend. Mademoiselle, si...

ROSE.

Chut! vous allez encore dire une bêtise.

L'ÉTUDIANT.

Qu'est-ce que vous répondez à mon billet doux?

ROSE.

Je ne l'ai pas lu.

L'ÉTUDIANT.

Cela ne vous dispense pas d'y répondre. Quoi ! un billet en prose et en vers !

ROSE.

Rassurez-vous. Votre billet est bien placé. Je l'ai mis là, sur mon cœur.

L'ÉTUDIANT.

Alors, c'est un billet sous-seing privé.

ROSE.

Vous n'êtes pas sérieux ; vous ne m'aimez pas.

L'ÉTUDIANT.

Je vous aime comme les Normands aiment les procès et comme les sculpteurs aiment le marbre.

ROSE.

Et moi, comme le vent aime les girouettes.... Ah ! mon Dieu !

L'ÉTUDIANT.

Qu'y a-t-il donc ?

ROSE.

Je viens de reconnaître M. Anatole qui vient ici.

L'ÉTUDIANT.

Quoi ! vous recevez M. Anatole ?

ROSE.

Je voudrais bien ne pas le recevoir, mais il m'a pris la clef de ma chambre.

L'ÉTUDIANT.

Il est donc déjà venu?

ROSE.

Oui, mais je l'ai mis à la porte.

L'ÉTUDIANT.

Ouvrez-moi, et je vous promets de défendre votre vertu, — mademoiselle, — contre les invasions de M. Anatole.

ROSE.

Vous me sauvez!

Je n'entends plus rien.

L'étudiant a disparu de sa fenêtre, et Rose de la sienne.

Que va-t-il se passer, mon Dieu! Mais voilà l'étudiant qui revient :

L'ÉTUDIANT.

Rose, pourquoi n'avez-vous pas ouvert votre porte? Est-ce que vous avez eu peur de moi?

ROSE.

Non, j'ai eu peur de moi.

XXIX.

LE CHEMIN DES ÉCOLIERS.

Je viens de marivauder avec ma voisine. Le fil était si fin qu'il s'est cassé vingt fois dans ses dents. — Quelles dents! La neige sur les roses! — J'ai tenté de lui prouver que l'amour était encore la meilleure invention des anciens pour les modernes.

— Songez donc, ma voisine, lui disais-je, que pour ceux qui n'aiment pas, la terre tourne dans le vide, tandis que pour ceux qui aiment...

— Elle tourne dans le ciel; continuez, mon voisin, car ici autant en emporte le vent. Rouvrez-moi, si vous pouvez, ce paradis de l'amour.

— Le paradis de l'amour, c'est le vrai paradis. S'il était ouvert, les femmes n'y voudraient entrer que pour arriver à la porte de l'enfer.

— Vous avez de l'esprit.

— Il y a aujourd'hui beaucoup de gens d'esprit —

qui n'en ont pas. — La plupart de ceux qui veulent prouver à tout le monde qu'ils en ont ne se le sont pas prouvé à eux-mêmes.

— J'en connais qui l'ont prouvé à eux-mêmes, mais qui ne l'ont jamais prouvé à personne. Vous, monsieur, je vous affirme que vous avez de l'esprit.

— Oui, comme une bibliothèque en désordre, où l'on ne trouve jamais le livre qu'on cherche.

— Et où l'on trouve toujours le livre qu'on ne cherche pas.

— Ce que vous dites là, c'est l'histoire de l'amour.

— Oui, on cherche une femme et on trouve une grue.

— Diogène cherchait un homme, parce qu'à la grande rigueur on peut encore trouver un homme, mais une femme! Ah! il y a bien longtemps que je n'ai eu l'honneur de voir une femme!

— Eh bien, mon voisin, je vous remercie. Me prenez-vous pour une pintade?

— Si je vous prenais pour une femme, je vous prendrais.

— Il y a si loin de vous à moi, de moi à vous!

— Un mur mitoyen.

— Croyez-vous qu'il n'y a que ce mur de roses et de houx?

— Est-ce qu'il y a autour de vous la grande muraille de la Chine? Puisqu'il y a si loin, je m'en vais.

— Où allez-vous?

— Je vais à Harlem.

— Vous me rapporterez la tulipe orageuse.

— Oui, — dans trois ou quatre ans, — car je veux courir le monde encore une fois avant d'en finir avec toutes les belles folies de la jeunesse.

— Et comment voulez-vous en finir?

— Après avoir trop feuilleté le roman de la vie, j'en ouvrirai respectueusement l'histoire.

— Ah! mon voisin, combien d'histoires qui sont des romans, et combien de romans qui sont des histoires! Adieu, mon voisin, je vais au sermon.

— Adieu, ma voisine, je vais chercher mon passeport.

XXX.

L'ÉPOPÉE DE LA MANSARDE.

Pour l'honneur de la maison, j'ai bien peur que l'étudiant — à qui on refusait la porte — n'ait passé par la fenêtre. Je viens de lever les yeux et j'ai vu à la même fenêtre les deux amoureux — deux portraits dans le même cadre — deux portraits enfumés. Je crois même qu'elle fumait une cigarette pour n'avoir rien à lui reprocher.

Mais voilà la belle qui rougit et se détache de la fenêtre :

L'ÉTUDIANT.

Où allez-vous donc ?

ROSE.

Je suis sûre que c'est M. Anatole.

L'ÉTUDIANT.

Attendez, je vais lui ouvrir. Mais puisqu'il a la clef?

ROSE.

Oui, mais puisque vous avez brouillé les cartes, j'ai brouillé la serrure.

L'ÉTUDIANT.

O fille d'Ève! Comme il frappe. Il croit que c'est comme dans l'Évangile, qui dit : « Frappez et l'on vous ouvrira. »

ROSE.

Eh bien, et vous? je ne vous ai pas ouvert et vous êtes entré : est-ce dans l'Évangile, cela?

L'ÉTUDIANT.

Qu'est-ce que cela me fait, pourvu que le royaume de Rose m'appartienne !

ROSE.

Où il n'y a rien, le roi perd ses droits.

L'ÉTUDIANT.

Vous parlez comme un livre. Eh bien, M. Anatole ne frappe plus.

ROSE.

Il croit que je suis aux Tuileries. Attendez-moi sous l'orme, mon bel ami.

L'ÉTUDIANT.

Voulez-vous que je vous cueille encore avec les pincettes une rose à nos voisins de dessous?

ROSE.

Non, demain, si nous voyons lever l'aurore, car en plein midi on vous verrait.

L'ÉTUDIANT.

Entendiez-vous ce qu'ils disaient tout à l'heure.

ROSE.

C'était de l'hébreu pour moi. Ils vont chercher midi à quatorze heures, comme si l'amour était une affaire compliquée. Mais l'amour, c'est tout simple : on se rencontre, bonjour, bonsoir, et c'est fini. Moi, je n'y vais pas par quatre chemins.

L'ÉTUDIANT.

Vous avez bien raison, Rose. L'amour, c'est une chanson qu'on chante à deux ; après avoir chanté la chanson, on ne chante plus que le refrain, et souvent on le chante tout seul.

XXXI.

LE MAUVAIS COMPAGNON DE ROUTE.

Tout à l'heure, à ma fenêtre, une vision qui m'est familière m'a frappé de vertige

Écoutez d'abord cette histoire — si vous avez la foi, car je n'écris pas pour les esprits forts, — ceux-là qui doutent de tout parce qu'ils ne savent rien, — parce qu'ils n'ont jamais vu que par les yeux du corps.

C'était l'automne passé. J'habitais pour la saison un château bâti lourdement avec des prétentions gothiques sur les ruines d'une abbaye autrefois célèbre dans le Vermandois, l'*abbaye du Saint-Refuge.* Je vivais presque seul, dans l'étude et dans la paresse, amoureux des bois sombres et des chemins perdus.

Un jour, après une course un peu rude dans le monde idéal où j'avais évoqué les plus chers fantômes de mes vingt ans, j'attendais sous le vieux portail de l'abbaye que le soleil fût couché pour aller m'asseoir au coin du feu, quand je vis dans l'avenue un pèlerin

qui s'était arrêté pour demander son chemin à une jeune vendangeuse du château. Presque aussitôt il vint vers moi tout en marmotant une oraison. Sans doute la figure de la vendangeuse l'avait frappé, car il disait en s'interrompant : « De beaux yeux noirs comme les grains de la grappe mûre. » C'était un vieillard tout cassé, un peu louche et un peu boiteux, vêtu d'une souquenille de maître d'école, mais qu'il portait avec quelque majesté. Il était pâle comme la mort, sa figure avait du caractère, ses yeux étaient profonds et ténébreux. Il m'inspira d'abord un sentiment de répulsion, mais il me parla avec tant de douceur que je me laissai aller à un peu de sympathie. Il allait, me dit-il, en pèlerinage; il me suppliait de lui accorder pour une heure seulement l'hospitalité au château.

— Pour une heure! mais dans une heure il fera nuit.

— Je voyage toujours la nuit.

— Comme il vous plaira.

Je le conduisis silencieusement devant le feu qui m'attendait. Il s'agenouilla sur la dalle de marbre et porta ses mains osseuses au-dessus des flammes.

— J'ai toujours froid, dit-il d'une voix sombre, car je suis si vieux que le feu n'a plus d'action sur moi, voyez!

Il me tendit la main; je la trouvai glaciale.

— Pourquoi voyagez-vous à votre âge?

— Dieu m'a dit : Va, et je vais!

— Est-ce que vous avez la prétention de me faire croire que vous êtes le Juif errant?

— Le Juif errant! J'avais quelques mille ans quand il est né.

J'allumai un cigare.

— Est-ce que vous ne fumez pas? Asseyez-vous, et contez-moi vos aventures.

Il s'étendit nonchalamment dans mon fauteuil.

— Avez-vous une bibliothèque? me demanda-t-il.

— On m'a dit qu'il y en avait une là-haut, mais je n'ai pas le temps de lire.

— Pourquoi?

— Parce que je fais moi-même des livres.

— Eh bien, dans tous les livres qui sont là-haut, dans tous ceux que vous avez écrits, vous pouvez lire mon histoire. Comme Dieu, je suis partout.

Le pèlerin parlait avec une certaine jactance; il commençait à m'ennuyer. C'est, me dis-je avec impatience, quelque marchand d'orviétan ou quelque débitant de chapelets. Je voulais m'éloigner, mais je fus retenu malgré moi. Il continua à me parler comme le sphinx antique, par symboles et par énigmes. J'avais le regard fixé sur la pendule : il m'avait annoncé une visite d'une heure; la pendule n'avançait pas. Je me résignai peu à peu; sa science m'étonna et me séduisit.

— Si vous voulez prendre une bonne leçon de philosophie, me dit tout à coup le pèlerin, suivez-moi durant quelques jours. Vous verrez *comment va le monde.* Un bâton de cornouiller pour tout équipage, nous irons droit devant nous à la grâce de Dieu.

Je n'étais pas fâché d'aller me coucher, je remis la

partie au lendemain. Je conduisis le pèlerin dans une pièce voisine où il y avait un bon lit et un bon feu. Il afficha la prétention de ne pas dormir. Il alla s'asseoir devant le feu en me priant de me lever matin.

Aux premières blancheurs de l'aube, il vint frapper à ma porte. Nous nous mîmes bientôt en route.

— La belle matinée! m'écriai-je; quel luxe de vie féconde!

— Vous voyez la vie, dit le pèlerin, moi je ne vois que le néant. La nature, épouse du soleil, est toujours en avortement. Il n'y a ici-bas de vraiment durable que la mort. C'est pour elle que tout travaille. Ce monde n'a qu'un souffle.

— C'est possible, mais c'est un malade qui est bien longtemps à mourir. Ne me parlez pas de la mort, car je ne la vois nulle part. C'est l'amour qui frappe partout mes yeux.

— L'amour? c'est une arme de la mort, c'est l'incendie qui brûle, mais qui dévore. C'est l'étreinte suprême et funèbre qui vous couche dans le tombeau.

Nous nous arrêtâmes à une ferme déserte bâtie au bord de la montagne. Nous fûmes accueillis par une jeune fermière brune et enjouée, traînant sur ses pas trois jolis enfants ébouriffés, qui venaient de casser au verger des rameaux de groseillier et de framboisier. C'était un doux spectacle pour le cœur que cette bonne mère avec ces enfants barbouillés de framboises et de groseilles. Les enfants, surpris et confus de nous voir, se cachèrent dans les plis de la jupe et du tablier

de leur mère. Nous entrâmes dans une grande salle dallée qu'un fagot à peine allumé dans un âtre gigantesque éclairait de mille lueurs changeantes et fantasques. La solive patriarcale brunie par la fumée, les plats d'étain, les rideaux d'osier, les petits ornements rustiques de la cheminée frappaient doucement nos regards, quand je m'aperçus que le pèlerin venait de tomber dans une morne tristesse.

— Qu'avez-vous donc ? Pourquoi cet air sombre quand l'hospitalité nous sourit si bien ? Voyez donc ces joyeux enfants, comme les voilà qui s'ébattent sur la paille avec les chiens du pâtre ! Voyez donc cette jolie fermière, comme elle flatte le cou de sa vache aux flancs roux ! Un peu de patience, nous allons déjeuner comme dans la famille de Rébecca.

— Hélas ! dit le pèlerin, c'est parce que je vois ce doux tableau de la vie heureuse que j'ai envie de pleurer. Plaignez cette femme, ou plutôt plaignez ces enfants, car demain la mère sera morte.... Mais continuons notre chemin.

Nous allâmes devant nous, vers un moulin isolé. Tout en côtoyant le ruisseau qui y conduisait, je vis apparaître au-dessus des buissons d'aubépine une fraîche figure de fille de seize ans, encadrée dans un bonnet rustique de la meilleure tournure.

— Dieu soit loué ! dis-je, la première créature que nous rencontrons dans ce lieu désert est une jolie fille.

— Tant pis ! ajouta le pèlerin d'une voix funèbre comme le glas des trépassés.

Je ne pris pas au sérieux la tristesse de mon compagnon, et je m'avançai gaiement vers la jolie fille.

— Qui donc vous attarde ainsi dans les haies, ma belle meunière?

La jolie fille rougit et baissa la tête.

— Je comprends, repris-je en souriant, vous attendez Jean ou Matthieu.

— Non, dit-elle naïvement, je n'attends ni Jean ni Matthieu; j'attends mon cousin François qui reviendra après-demain de la guerre.

— S'il ne revient qu'après-demain, pourquoi l'attendez-vous aujourd'hui?

— C'est parce qu'il me semble déjà le voir tout là-bas, là-bas, sur la montagne bleue.

Nous nous éloignâmes.

— Il y a là, dis-je au pèlerin, sous ce corset de basin, un cœur bien heureux.

— Hélas! murmura le pèlerin, elle a raison de venir aujourd'hui dans les haies au-devant de son cousin François, car après-demain il serait trop tard!

A ce moment une épaisse fumée m'aveugla. Quand le nuage se dissipa, je vis apparaître la Mort telle que la peignent les poëtes : un squelette armé d'une faux.

— La Mort! m'écriai-je avec un mouvement d'effroi.

Le squelette disparut; la Mort avait repris sa métamorphose de pèlerin.

— Oui, je suis la seule femme sans mamelles; je promène partout la dévastation; à chaque pas je creuse une fosse.

— La Mort! répétai-je en m'éloignant un peu de mon lugubre compagnon de voyage.

— Ne crains rien, dit-il, je t'abandonne au Temps. Encore quelques coups de ses grandes ailes, et tout sera fini pour toi; déjà ta jeunesse est à son déclin. Ton cœur est plutôt un cimetière qu'un champ de mai : tu n'y récolteras plus qu'un peu d'herbe, l'herbe amère des regrets, des désespoirs, des désenchantements. Descends en toi-même, et tu verras que j'ai passé dans ton cœur. Un vieux philosophe de la Grèce, Théognis, l'a dit : Insensés, vous qui pleurez les morts, vous ne pleurez pas la mort du cœur!

— Tais-toi et va-t'en! Je frissonne, je te sens partout, vieille fille maudite!

— Voilà qu'il se fait tard, allons souper en compagnie là-bas, à ce château. La fumée qui traverse les arbres est d'un bon augure.

— Jamais!

— Pourquoi tant d'horreur? il faudra pourtant que tu t'endormes dans mes bras. Je te croyais un philosophe de la famille de Phocion, de Démocrite, de Pétrone, d'Auguste, d'Adrien, ceux-là qui se sont moqués de moi. Si tu savais le dernier mot de la vie, tu te réfugierais bien vite dans mes bras.

Le pèlerin se reposa au bord de l'avenue qui conduisait au château. C'était le soir; le soleil n'avait plus qu'un pâle rayon, une teinte de tristesse avait saisi la cama gne.

— Eh bien, reprit le pèlerin, me suivras-tu à ce

château? Tu serais le premier de tous ceux que j'ai rencontrés dans mon éternel pèlerinage qui ne se serait point enfui en me reconnaissant. Voyons, ne me maudis point comme tous les autres; un peu de pitié pour un ange rebelle condamné à la vie à perpétuité!

Le pèlerin répandit des larmes; comme j'avais l'air surpris :

— Ce ne sont pas les premières, reprit le pèlerin. Si tu savais toute ma lugubre histoire, tu ne t'étonnerais pas de me voir pleurer.

Je me rapprochai du pèlerin tout en le regardant d'un œil curieux.

— Je suis ici-bas la première mère qui ait tué son enfant; j'avais du sang de Caïn dans les veines. Dieu, voulant punir le plus grand crime connu jusque-là sous le ciel, me condamna à ce rôle de bourreau; j'ai pleuré des larmes de sang, j'ai vu tomber mes mamelles fécondes, je suis devenue le seul arbre stérile de la création. J'ai tenté de résister au jugement de Dieu; mais l'esprit de la vengeance m'a poussée en avant, je suis allée frappant partout, aveuglée par mes larmes, frappant le vieillard qui grimace comme l'enfant qui sourit, l'amante qui espère comme celle qui se souvient, l'oiseau qui chante comme le hibou qui pleure. Encore si je pouvais choisir! mais je ne suis qu'un misérable instrument soumis au grand Maître; je frappe, malgré moi, toujours celui qui sera le plus regretté. La jeunesse m'attire par son parfum d'amour et de fraîcheur. Savez-vous quel est le prix de l'hospi-

talité qu'on m'accorde partout de si bonne grâce? Hélas! la fatalité veut que dans la maison où je repose, c'est-à-dire où je passe, je frappe la première créature qui s'offre à mes yeux louches. Pleurez la jeune fermière et la jolie fille amoureuse, car elles sont mortes.

— Mortes! Adieu! dis-je tout désolé. Je ne veux pas voyager davantage avec toi. La philosophie que je cherche n'est pas la mort dans la vie. C'est la vie plus loin que la mort. Loin de toi je vais retrouver l'air vif de la jeunesse.

— Bon voyage! Mais je te prédis que tu auras beau me fuir, je te suivrai partout, semant du givre dans ton printemps, ombrageant d'un cyprès ta jeunesse. La mort est dans la vie, la vie est-elle dans la mort?

Et la Mort disparut dans un nuage.

Vous direz que tout ceci n'est qu'un songe. C'est possible, mais la vie elle-même est le songe de l'homme éveillé.

Eh bien! tout à l'heure, c'est Elle qui m'est apparue avec son fatal sourire sans dents et sans yeux. — Elle! toujours Elle! — J'ai peur de cette vision. — O mort! ma mère du tombeau comme l'autre a été ma mère du berceau — ô mauvais compagnon de route dans la vie! que viens-tu me demander encore? Ne m'as-tu pas pris la joie de la maison, ne m'as-tu pas arraché le cœur par lambeaux en frappant autour de moi ceux qui voulaient vivre avec moi? — Que te faut-il donc, reine des tombeaux?

La voilà qui reparaît sur le balcon. Je reconnais sa voix; c'est un corbeau qui parle :

— Ce n'est pas autour de toi que je viens frapper, ce n'est pas toi, c'est l'amour de cet étudiant et de cette grisette. Il a fleuri depuis huit jours : demain ils ne s'aimeront plus. Je viens faucher cette moisson des cœurs de vingt ans pour me faire un bouquet : il faut bien que je parfume aussi mon sein.

La Mort avait raison. L'amour de l'étudiant et de la grisette a vécu moins longtemps que mes roses. M. Anatole est un seizième d'agent de change : il a fait tout à l'heure le siége de la mansarde avec ces soldats invincibles qui s'appellent des pièces de cent sous. Rose n'a pas tenu plus longtemps. L'étudiant a juré de se venger ce soir à la Closerie des lilas. Il a redemandé ses lettres.

— Vos lettres! s'est-elle écriée tragiquement, je vous les rendrai quand vous me rendrez l'honneur.

XXXII.

AU DELA DES ALPES.

Ma voisine m'a prié d'aller prendre ce soir le thé chez elle avec ses amis, car elle a toujours ses dix amoureux. Je l'ai suppliée de ne pas me faire entrer dans ce conseil des Dix qui perdra la république.

— Permettez-moi, beau sphinx aux ongles roses, de ne vous voir jamais qu'au-dessus de notre mur mitoyen. Nous nous sommes connus là, c'est de là que nous nous dirons adieu quand nous n'aurons plus rien à nous dire.

Ma voisine cherche à se distraire. Ses amoureux l'ennuient à force de l'amuser : elle renouvelle son monde ; ces jours-ci elle avait des peintres et des gens de lettres, maintenant elle a des princes.

— Demain, me dit-elle, j'aurai des hommes politiques.

— Que vous diront-ils? Que la politique des femmes

c'est l'amour, comme la politique de l'Angleterre est l'Océan. L'amour, c'est l'Océan autour de la femme. On se hasarde dans tous les dangers de la traversée pour aborder à la terre ferme. Mais la femme n'est le plus souvent qu'un sable mouvant. Combien qui échouent sur le sable, croyant saluer le rivage!

— Vous parlez comme un philosophe ce matin.

— J'ai étudié la sagesse dans la passion, c'est le vrai Livre d'or. L'homme qui vit avec la passion échappe aux désastres, parce que la passion est un coursier généreux qui a le flanc marqué par l'éperon d'or de Dieu. La passion, c'est l'âme de la vie, — c'est le vent qui pousse en avant le navire, — c'est quelquefois le vent de la tempête; mais qui n'aime mieux la mort dans la tempête que la vie sur le seuil du tombeau?

— En vérité, monsieur mon voisin, vous me donneriez l'idée de m'embarquer sur le prochain navire, car mon cœur s'ennuie dans son tombeau.

XXXIII.

LE SPHINX AUX DOIGTS DE ROSE.

Ce matin, par l'ambassade d'Autriche, j'ai reçu de Venise cette lettre extravagante :

« *Vous êtes loin de vous douter qu'au delà des Alpes il y a une femme qui vit avec vous de votre pensée, de votre rêverie, de vos sourires, de vos colères, dans son palais de marbre ou dans sa gondole silencieuse.*

» *Qui va là? allez-vous me demander. — Moi. — N'est-ce pas assez vous dire? ne reconnaissez-vous pas ma voix? une voix que vous n'avez jamais entendue, mais qui vous parle d'amour. Vous voilà inquiet, car enfin je suis comme cette apparition du bal masqué qui dit : — Je t'aime! — et qui ne montre pas si la bouche qui dit cela est jolie. Si je n'avais pas toutes mes dents? Si j'avais un œil de travers? Si j'avais les cheveux rouges sans avoir la chevelure vénitienne? Ne soyez*

pas tant effrayé. Si je n'étais pas si loin de vous, si les Alpes n'étaient pas un éventail assez ample pour cacher ma rougeur, je n'oserais pas vous dire ce que je vais vous dire :

» *Je suis belle.*

» *Vous êtes rassuré : je ne suis pas le bas-bleu sempiternel qui peuple aujourd'hui les cinq parties du monde de ses méditations poétiques et sentimentales.*

» *Voulez-vous que nous nous aimions à travers l'éventail des Alpes?*

» ROSALBA.

» Venise. Maison du juif Salomon, marchand d'étoffes au Rialto. »

Je répondis ceci ou à peu près :

« *Madame,*

» *Puisque vous êtes belle, je vous aimerai; mais j'attendrai pour cela que l'éventail des Alpes se soit abaissé sous mes regards curieux. Je suis heureux, en attendant, de vivre avec vous à Venise, car je ne vis pas avec moi à Paris.*

» ***

» Paris. Maison du marchand d'éventails, non loin de la Porte chinoise. »

Ce soir, j'avais tout à fait oublié l'Orient, quand je reçus une seconde lettre : Venise! Venise! La lettre

n'était pas longue; elle ne renfermait que ces deux lignes :

« *Je vous aimais hier. Je ne vous aime plus aujourd'hui.*

« Rosalba. »

O cœur humain! abîme de ténèbres et de contradictions!

Ces deux lignes passaient en traits de feu sous mon regard attristé.

— Allons, me dis-je, encore un château en Espagne qui tombe en poussière. Qui sait? cette femme était peut-être la vraie femme, la femme qu'on a cherchée depuis la création du monde et qu'on n'a pas encore découverte. Enfin il faut en prendre son parti. Si elle habitait la Madeleine ou la Bastille, je courrais chez elle avec une voiture à quarante-cinq sous l'heure; mais aller à Venise à ce prix-là, ce serait un peu cher.

Je montai sur mon balcon. Les nuages couraient vers l'Orient. Je regardais les nuages comme si j'allais prendre mon vol avec eux.

— Que regardez-vous donc là avec cet air contemplatif?

C'était ma voisine. J'allai à elle. Je détournai la vigne vierge et les capucines.

— Savez-vous ce qui m'arrive?

— Vous m'épouvantez! qu'y a-t-il donc?

— Je suis amoureux.

— Que me dites-vous donc là? Je voudrais bien

voir que vous fussiez amoureux et que ce ne fût pas de moi?

— Est-ce qu'on est jamais amoureux à sa porte? Ne trouvant pas l'amour sous sa main, on va le chercher au bout du monde. Je suis amoureux au delà des Alpes, au delà des mers, à Venise.

— Allez-y.

— J'en suis revenu. J'y retournerais volontiers; mais que trouverais-je en arrivant? Une bouffée de fumée.

J'allumai un cigare, ma voisine roula une cigarette dans ses jolis doigts.

— Tout n'est que fumée, un peu plus, un peu moins.

— Ah! s'il n'y avait à traverser que les Alpes de la vertu!

Et je lus à ma voisine la lettre de Rosalba, mon amoureuse invraisemblable.

— Je vous ai dit le commencement, madame. C'est à vous à me dire la fin.

— Qui sait le commencement sait la fin. Je vous conseille d'aller à Venise et de ne pas revenir comme vous êtes parti. Adieu.

— Adieu! est-ce que vous vous figurez que je vais partir?

— C'est votre devoir. Quoi! une belle femme vous écrira qu'elle vous attend et vous n'irez pas jusqu'à elle, vous qui êtes aventureux! Adieu, adieu, je ne veux vous revoir qu'à votre retour.

— C'est parce que je suis aventureux que je n'irai pas à Venise. C'est bien la peine d'aller où on vous attend! Ah! l'imprévu! l'imprévu! voilà la bonne vie! Si le dieu des aventures conduit toujours mon étoile, il s'arrangera si bien, qu'un jour ou l'autre je rencontrerai Rosalba sur mon chemin, à l'heure où je ne penserai pas à elle.

— Vous aimez les femmes rousses? reprit ma voisine.

— Qui vous parle de femmes rousses? Est-ce que les Vénitiennes de Titien et de Véronèse sont rousses? C'est l'or le plus pur.

J'étais devenu pensif.

— Eh bien, monsieur, il paraît que votre cœur voyage déjà?

— Je vous assure que cette lettre mystérieuse m'a donné un coup de feu. Vous avez le cœur savant, madame, dites-moi s'il n'y a pas là un vrai amour?

— Oui, au delà des Alpes.

— Il n'y a plus de Pyrénées pour la politique, il n'y a pas d'Alpes pour l'amour. Et puis qu'importe, s'il y a moins loin au delà des Alpes qu'au delà de ce mur mitoyen?

Tout en parlant ainsi, je cassai une branche de houx.

— Voilà, poursuivis-je, le mont Blanc de la vertu.

— Il y pousse des roses sur le bord des abîmes.

— Savez-vous, madame, que mes roses vont de votre côté?

— Monsieur, ce sont les miennes. Je connais le

Code. Tout ce qui va de l'autre côté du mur mitoyen appartient au voisin.

— Prenez garde, madame, votre main est à moi.

— Non, monsieur, c'est vous qui n'avez plus votre tête, car elle dépasse mon mur.

— Ah! si c'était le mur de Pyrame et Thisbé!

— C'est curieux de voir comme vos fleurs et les miennes ont abusé de la permission d'être ensemble : les voilà toutes qui se donnent la main.

XXXIV.

PARENTHÈSE.

Ce voyage n'a ni commencement ni fin. Il ne faut pourtant pas qu'il soit éternel. Aussi bien, si vous n'avez pas le temps de me suivre, je n'ai pas le temps d'aller plus loin. C'était un voyage entrepris autrefois, quand je vivais de temps perdu; aujourd'hui je ne suis pas si riche. Il faut bien tracer son sillon, comme le cheval dompté qui, après avoir couru tous les beaux dangers de la montagne, se soumet bravement au labeur rigoureux.

Je ne sais pas comment mon voyage est raconté. J'ai bien peur d'avoir gardé les meilleurs récits pour moi; j'ai bien peur de passer pour un voyageur extravagant dans le monde idéal, sur les routes de l'inconnu, dans le royaume de l'impossible, chevauchant à bride abattue sur un paradoxe.

Qu'importe, si j'ai ouvert çà et là un horizon même dans le ciel nocturne, — si j'ai indiqué un sentier

perdu à travers la forêt sauvage de l'intelligence? — Il n'y a que les méchants livres qui soient bons à quelque chose.

Tony Johannot, au frontispice de ce voyage, m'a représenté au milieu des visions du monde visible et du monde invisible. Elles sont là, toutes les chimères de l'idéal, qui font un monde radieux au poëte. Il a compris que je voyageais dans le ciel des rêves — le voyage dans le bleu. — La poésie et l'amitié, double symbole en une seule figure, se tenaient gravement à ma gauche, songeant à la comédie de la mort, pendant que je songeais à la comédie de l'amour, pendant que Dieu, qui est partout où sont les poëtes, songeait à la comédie de la vie. A ma droite, l'Amour, dans sa vision la plus charmante, montrait les perles de son sourire; de toutes parts des femmes comme on n'en voit que dans les Alhambras, symbolisaient les espérances du voyageur et les rêveries du poëte. Maïs les chimères sont parties, ou plutôt je suis au bout de mon voyage dans le bleu.

Envahi par le travail sévère, j'ai trouvé doux pour quelques heures de me retourner vers mes vingt ans, d'arracher encore quelques pages oubliées à ce livre toujours vivant, que la folle du logis porte sur son cœur : comme le voyageur qui déjà engagé dans la forêt ténébreuse, s'arrête devant une claire échappée pour entrevoir encore le beau pays où il a respiré l'églantine et la primevère, lui qui ne respirera plus que l'amère senteur des chênes.

XXXV.

LE PASSAGE DES ALPES.

Je me croyais donc au bout de mon voyage et je m'abandonnais à la douce paresse qui ne travaille que pour elle-même, la paresse qui songe et qui ne pense pas.

Je regardais avec quelque orgueil, sans penser cependant à l'Académie des sciences, je regardais la sensitive de mon voisin, c'est-à-dire ma sensitive, car elle est bien à moi puisque je l'ai ressuscitée.

Je songeais que mon navire, emporté par tous les vents, passait trop rapide maintenant devant le rivage éternel et immobile qui s'appelle le Temps.

Je songeais que, loin des rumeurs politiques de la vieille Europe, il y avait une bonne heure à passer sous le ciel doré avec quelque femme, trois fois femme, comme m'apparaissait Rosalba : la femme de l'esprit, la femme de la passion et la femme de la beauté.

Je regardais avec un vague regret le mur mitoyen de vigne vierge et de houx qui me sépare de ma voisine, quand ma voisine, soulevant le feuillage, a montré sa charmante figure : divin portrait peint par Dieu et encadré par les roses.

— Je vous salue, madame.

Elle sourit de son adorable sourire.

— Adieu, monsieur, car je pars dans une heure.

Elle avait pâli et je pâlis moi-même.

— Vous partez! Pourquoi?

— Pourquoi? Si vous ne le savez pas, je ne vous le dirai pas.

Elle détourna la tête, mais je l'avais vue rougir.

— Où allez-vous, madame? dis-je en lui saisissant la main.

— Est-ce que je le sais moi-même? A Venise, peut-être.

— A Venise! Et si j'étais parti?

— Je serais partie moi-même; nous aurions voyagé ensemble. A Venise, j'aurais laissé peut-être tomber mon masque.

— Et j'aurais vu Rosalba!

— Prenez donc garde, mon voisin, vous effeuillez nos roses mitoyennes...

— Tant pis! j'ai franchi les Alpes sans le savoir.

XXXVI.

OU LE LECTEUR FERMERA MON LIVRE ET OUVRIRA SA FENÊTRE.

HISTOIRE DE L'AME.

DERNIER CHAPITRE.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

VOYAGE A VENISE.

Septembre 1846.

I.

PRÉFACE DE VOYAGE.

Depuis que je ne lis plus, je voyage. Ce monde — qui n'est pas le meilleur — est un roman que j'ouvre çà et là, au hasard, tantôt à la page connue, tantôt à la page inconnue.

Dans le roman du monde, comme dans celui de l'amour, il faut savoir sauter des pages à propos. On saute par-dessus Pontoise, comme on saute par-dessus une déclaration galante. Je viens de sauter par-dessus Pontoise dans un wagon du chemin de fer du Nord.

Montesquieu disait : « L'Allemagne est faite pour y voyager, l'Angleterre pour y penser, l'Italie pour y séjourner, la France pour y vivre. Montesquieu avait-il lu ce vieux proverbe : *Italia para nacer, Francia para vivir, España para morir?*

Les Français vivent comme les arbres, sous le même ciel, au même soleil, enracinés dans le sol. Il est

reconnu que les Français ne voyagent guère, — j'allais dire ne voyagent pas. — Le Parisien ne s'embarque volontiers que pour Saint-Cloud, ou ne prend sans souci la poste que pour Fontainebleau. Apprendre à vivre, c'est apprendre à mourir. Il faudrait plutôt dire : Voyager, c'est s'habituer à la mort. Qui le sait? Peut-être, en effet, que la tombe n'est qu'un nouveau pays, — l'autre monde, comme on dit. — Ce début est consolant pour ceux qui aiment les voyages et qui craignent le dernier. — Le dernier voyage est le seul qu'on fasse régulièrement en France : on traverse la mort; mais les Alpes! mais les Pyrénées! Je ne parle pas des Français en temps de guerre : ils vont partout. Je ne parle pas des Françaises qui vont à Bade : elles ne vont nulle part. — J'avoue que, pour le Parisien, Paris est un monde toujours inconnu. Je me suis mis en route un matin, de bonne foi, pour voyager dans la rue Saint-Denis; j'y ai fait de grandes découvertes archéologiques, j'y ai trouvé les origines du théâtre national et de la peinture française. J'ai commencé à écrire mon voyage, mais il m'eût fallu le souffle du Juif errant. J'ai reconnu d'ailleurs qu'il fallait écrire et ne pas voyager, — ou plutôt voyager et ne pas écrire.

Ainsi, le jour où je partais pour Venise, j'ai rencontré un des trois à quatre historiens qui annoncent aujourd'hui la grandeur et la décadence de la république des doges; cet historien digne de foi voyageait de la boutique de son libraire à la Bibliothèque royale et au musée du Louvre.

Pour moi, si j'écris aujourd'hui, ne m'en veuillez pas trop : je n'ai plus d'argent pour voyager. D'ailleurs je n'écris pas, je conte.

On dit communément que tout chemin conduit à Rome; sur la foi de cet axiome, je me suis confié au chemin de fer du Nord pour aller de Paris à Venise. Je suis allé saluer encore une fois Rubens à Anvers, et Rembrandt à Amsterdam; tous ceux qui voyagent — pour voyager — avoueront comme moi que la belle route pour aller en Italie, c'est de remonter le Rhin et de traverser le mont Saint-Gothard. Les lacs de Guillaume Tell vous conduisent jusqu'au pied de cette montagne des Géants; les beaux lacs d'Italie vous accueillent de l'autre côté à leurs fêtes éternelles.

Depuis mon départ de Paris jusqu'à mon arrivée à Venise, je n'ai pas rencontré un seul Français — je ne parle pas des artistes, qui sont de tous les pays. — Mais je me souviens qu'au sommet du Righi il y avait en même temps que moi un Parisien né à Paris, qui parlait de Paris, des femmes de Paris et de l'Opéra de Paris. Ce Parisien forcené était un auditeur au conseil d'État qui tenait sans doute beaucoup à son titre, car il l'inscrivit en majestueux caractères sur le registre des voyageurs : — *Auditeur au conseil d'État!* — C'était inutile, monsieur, car nul d'entre nous ne vous niait les oreilles. On comprend jusqu'à un certain point qu'on prenne ce titre-là pour aller au concert; mais pour aller voir les splendides paysages du Righi!

De Milan à Venise, j'ai voyagé avec un philosophe

allemand qui savait toutes les langues, — même la sienne. — Nous parlâmes longtemps de l'art moderne en Allemagne. Comme nos compagnons de voyage étaient Anglais, et qu'en leur qualité d'Anglais ils avaient vu trois ou quatre fois Venise, je priai mon philosophe, à diverses reprises, de les interroger sur le pays où nous passions. Il s'interrompit dans ses digressions d'art et (selon son habitude depuis que nous étions ensemble) transmit fidèlement ma question. Quand on lui eut répondu, il garda le renseignement pour lui et continua avec passion à discuter les doctrines d'Overbeck.

Voilà tout ce que j'appris de Milan à Venise.

Le paysage n'est pas accidenté, mais la nature y est pleine de force et de saveur; elle enivre le regard par son exubérance, par son éclat et par sa couleur. Elle étale avec pompe tout son luxe de pampre qui court en arcades épanouies sur les champs de houblon, de maïs et de tabac.

II.

DE VICENCE A PADOUE.

Près de Padoue, au sein de ce riche pays
Où le pampre s'étend sur le blé de maïs
— Que n'ai-je vos pinceaux, Titien ou Véronèse,
Pour ce divin tableau digne de la Genèse! —

Une femme était là, caressant de la main
Un bambino couché sur l'herbe du chemin :
Plus souples et plus longs que les rameaux du saule,
Ses cheveux abondants tombaient sur son épaule;
Elle était presque nue, à peine un peu de lin
Lui glissait au genou; plus d'un regard malin
Courait comme le feu de sa jambe hardie
A sa gorge orgueilleuse en plein marbre arrondie.

Elle se laissait voir, naïve en sa beauté,
Sans chercher à voiler sa chaste nudité;

Dieu l'avait faite ainsi, comme il avait fait Ève,
Un matin qu'il voulait réaliser un rêve :
Pourquoi cacher au jour ce chef-d'œuvre charmant
Créé pour être vu, divin enchantement!

A la fin, devinant qu'on la trouvait trop belle,
Elle voulut voiler cette gorge rebelle;
Elle étendit la main, mais le voile flottait :
Son front avait rougi; de femme qu'elle était,
Elle redevint mère : — avec un doux sourire,
Un sourire plus doux que je ne saurais dire,
A son petit enfant elle donna son sein.
O sublime action! Les anges par essaim,
Chantant Dieu, sont venus pour voiler de leurs ailes
L'altière volupté de ces saintes mamelles.

III.

VENISE.

Sannazar a chanté Venise par les hyperboles les plus audacieuses. Il met en scène Neptune et Jupiter. « Voyez, dit le dieu de la mer au dieu de la foudre, voyez Rome et voyez Venise! Vantez tant qu'il vous plaira votre Capitole et votre Tibre, œuvre des Pygmées et fleuve des Pygmées. Regardez l'une et l'autre ville; vous direz que Rome a été bâtie par les hommes et que Venise n'a pu l'être que par les dieux :

Si pelago Tibrim præfers, urbem aspice utramque :
Illam homines dices, hanc posuisse deos.

Byron s'écriait : « Je te salue, ô Cybèle des mers qui m'apparais dans le lointain couronnée d'un diadème de tours et commandant avec majesté aux flots et aux divinités de l'Océan! »

N'oublions pas le sonnet d'Alfieri :

Ecco, sorger dall' acque io veggo altera
La canuta del mar saggia reina....

Campanella a écrit un beau sonnet sur Venise :

« Nouvelle arche de Noé, qui, soulevée sur les flots, préservas de sa perte la race juste, quand Attila, le fléau de Dieu, s'abattait sur l'Italie.

» Tu n'as jamais été profanée par la servitude; tu produis des héros qui pensent et qui savent. Aussi on te nomme à juste titre Vierge immaculée et mère féconde.

» Tu nages dans la mer, tu rugis sur la terre, et tu voles dans le ciel!

» O reine! tour à tour poison et lion ailé, — Le lion de Saint-Marc — portant l'Évangile. »

Les poëtes ont chanté Venise, les romanciers y ont conduit leurs héroïnes, les voyageurs en ont décrit les mœurs, les peintres ont reproduit ses palais et ses églises; mais ni les romanciers, ni les poëtes, ni les voyageurs, ni les peintres n'ont réussi à représenter à l'imagination ni aux yeux cette merveille orientale. Devant Venise il faut fermer le quatrième livre de *Childe Harold,* il faut voiler les plus jolies pages de Canaletti, le poëte du Rialto et de la place Saint-Marc. Il n'y a qu'un tableau qui puisse donner une idée de Venise, c'est Venise.

Venise est sortie de la mer, comme Vénus; comme Vénus, Venise fut belle et passionnée, toute aux folies du cœur, toute aux ivresses des lèvres et des yeux.

« La reine de la mer! » est une ville d'un autre

monde; dès qu'on a mis le pied dans ses silencieuses gondoles vêtues de noir comme des catafalques, on oublie tout d'un coup le pays d'où l'on vient, on est tout à Venise, par le cœur qui bat comme par la tête qui pense. C'est là surtout qu'on voyage dans la mort : c'est l'éloquence silencieuse de la tombe, c'est la tombe elle-même. Mais qui ne voudrait habiter un pareil monument, poëme grandiose où l'architecture et la sculpture ont chanté tour à tour les plus belles strophes de la poésie orientale?

Venise est sortie de la mer belle et victorieuse, elle a dompté cette fière et ombrageuse cavale qui ne se soumet qu'à l'éperon d'or du maître invisible. Mais peu à peu la mer reprend son empire, elle bat en brèche la ville abandonnée, elle dévore chaque nuit un grain de pierre au palais ducal, elle entre dans le palais des Foscari et des Barbarigo, elle submerge tous les rêves de marbre de Palladio. Celle qui est sortie de la mer sera engloutie par la mer. Si Venise avait encore ses enfants, les enfants de la République, elle pourrait lutter et battre avec l'aviron des doges les vagues triomphantes; mais Venise n'a plus d'enfants suspendus à ses mamelles flétries. A quoi bon des enfants, d'ailleurs? Pour qu'ils deviennent les esclaves de l'empereur d'Autriche? On tente en vain de sauver Venise d'une mort prochaine : il n'y a plus de ville là où l'on n'entend plus battre le cœur du peuple. Venise n'est plus qu'un glorieux sépulcre, comme Jérusalem.

Aller à Venise, pour les artistes, c'est aller en pèlerinage. Je ne saurais dire avec quelle pieuse ferveur je saluai, dans le lointain transparent, tout à la fois bleu, rose et doré, les dômes et les clochers. Tout chrétien que je suis, j'avoue que ce n'était pas l'idée de Dieu qui rayonnait sur ces églises : c'était le souvenir de Titien et de Véronèse, les maîtres éclatants qui vivent dans le soleil, même au delà du tombeau.

Il y a peu de temps encore, on arrivait à Venise en gondole et en barque; aujourd'hui que le chemin de fer envahit tout, on débarque par un chemin de fer. Du reste, j'aime beaucoup cette façon de traverser la mer dans l'équinoxe.

Le chemin de fer ne tardera pas à supprimer les Alpes. Dans l'état où est tombée Venise, ce chemin de fer semble bien moins destiné à y conduire qu'à sauver les débris de la ville à son dernier jour.

Quand on arrive à Venise, on est tenté de s'écrier comme le prophète devant Tyr : « Comment avez-vous péri, vous qui habitez dans la mer! O ville superbe! les îles seront épouvantées en voyant aujourd'hui les vagues seules sortir des portiques de vos palais. »

Mon cœur a été saisi d'une soudaine tristesse quand j'ai vu le lion de Saint-Marc et l'Adriatique. Le lion de Saint-Marc est dans la cage dorée. L'Adriatique, la mer des poëtes, qui venait, aux beaux siècles, battre avec amour les palais de marbre pour bercer la volupté de Violante, l'Adriatique elle-même est morne et sombre depuis qu'elle ne réfléchit plus que des palais

déserts et lamentables. Peuple de la République, où es-tu? Car ce n'est pas toi que je rencontre endormi sur ces seuils délaissés. Peuple de la République, qu'as-tu fait de ta mère? Tu l'as livrée, la belle et savoureuse fille de l'Adriatique, à la passion des rois étrangers. Ils ont envahi sa couche, ils l'ont enchaînée avec leurs mains sacriléges, ils l'ont battue comme une fille de joie. Et toi, peuple de la République, tu ne t'es pas réveillé pour mourir, en t'écriant comme le poëte :

Qui vivra sera libre, et qui meurt l'est déjà!

A mon arrivée, Venise avait son ciel italien, ce qui n'arrive pas tous les jours; l'empereur d'Autriche ne s'est pas contenté d'y envoyer sa politique et ses soldats, il y a envoyé les giboulées et les orages de son pays.

Un omnibus attelé de deux rameurs nous prit au débarcadère et nous conduisit à l'hôtel. — Au *Leone bianco* — la reine de Hollande a retenu tout l'hôtel. — A Danielli — la famille Galitzin a tout envahi.

On nous conseilla d'aller à la *Luna*, du moins jusqu'au lendemain : pourquoi pas à la *Luna? Ouvre-moi ta porte pour l'amour de Dieu.* — Cet hôtel est situé sur le grand canal, devant le jardin du Palais-Royal, presque sous les arcades de la place Saint-Marc : on ne saurait désirer un plus lunatique logement.

Il paraît que dans tous les pays il faut aimer la lune aux heures de rêverie et non aux heures des repas.

L'hôtelier nous donna de belles chambres dallées de mosaïque et couvertes d'arabesques, mais il nous avertit qu'on ne dînait pas à la *Luna*. — On ne dîne pas? — C'est bien pis, répliqua-t-il, on dîne mal.

C'était la première fois que je rencontrais un hôtelier de cette espèce. Nous étions vivement touchés de son avertissement; nous sortîmes pour aller chercher ailleurs « la fortune du pot », mais la fortune du pot ne se rencontre pas à Venise. On y vit un peu de vent et de soleil, avec une orange, un raisin sec, un gâteau de riz et du café. Il n'y a point de restaurateurs; je ne parle pas de quelques sombres cabarets où il m'a paru impossible de voir ce qu'on mange en plein midi. Les gens du peuple n'ont point de ménagères; ils déjeunent et dînent dans la rue avec un crabe bouilli; point d'intérieur, point de feu, à peine un grabat entre deux cloisons. Les gondoliers vivent je ne sais de quoi dans leurs gondoles, où ils ne chantent pas les vers de Torquato.

Cependant mon philosophe allemand voulait dîner; moi je ne vivais plus que par les yeux : je n'étais pas venu à Venise pour dîner.

IV.

SAINT-MARC.

Nous étions plantés comme des points d'admiration devant la basilique de Saint-Marc, cette merveille grecque, romaine et gothique, ce songe des *Mille et une Nuits,* ce poëme plein de vie et de couleur qui chante plutôt la gloire de l'art que la gloire de Dieu : Dieu, dans sa simplicité de bon père de famille, aime-t-il toutes ces éblouissantes richesses? La basilique de Saint-Marc est une mosquée autant qu'une église. Jamais on n'a confondu si harmonieusement les styles divers du génie architectural, la suprême élégance des Grecs et le luxe éclatant des Byzantins.

Déjà tout émerveillés du portail et des dômes qu'illuminait un gai soleil de septembre, des fameux chevaux de Corinthe, du groupe de porphyre, du lion mutilé, nous entrâmes avec un soudain éblouissement : ces mosaïques à fond d'or, courant sur toutes les voûtes et traduisant l'histoire sainte depuis Adam

jusqu'aux évangélistes; ces merveilleuses mosaïques; ces colonnes innombrables de marbre, de bronze, d'albâtre, de vert antique et de serpentin; ce bénitier, chef-d'œuvre du quinzième siècle, qui s'élève sur un autel antique, chef-d'œuvre sans date; le fameux candélabre, la *Pala d'oro;* les tombeaux éloquents; tout ce luxe d'or et de marbre, d'art et de poésie, où le soleil, à son couchant, jetait quelques vifs rayons, confondait ma curiosité.

Je m'étais arrêté non loin de l'autel, devant une porte de bronze où trois figures en relief m'avaient frappé.

— Ce ne sont pas là des gens d'Église, dis-je à mon compagnon.

J'avais reconnu Titien. Il avait reconnu Arétin. Nous découvrîmes bientôt que la troisième tête était celle de Sanzovino, qui a passé trente années à sculpter et à ciseler cette porte.

Arétin est là dans toute son audace. C'est une tête vivante qui porte avec insolence le cachet d'un odieux caractère tempéré par l'esprit. Arétin était marchand de louange ou de calomnie : Titien lui-même le peignait pour être proclamé un grand artiste ou pour adoucir ses diffamations.

Mais le Tintoret n'eut pas les mêmes ménagements; un jour il alla chez le poëte et lui prit mesure avec un pistolet : « Pierre Arétin, vous avez trois de mes pistolets de haut, » lui dit-il. Le peintre était bien nommé Robuste.

La parole d'Arétin, c'était l'épée de Damoclès suspendue sur tout le monde. Aussi ce fut un beau jour pour ses ennemis et même pour ses amis que le jour où l'on put inscrire sur lui, sans crainte de le réveiller :

Quì giace l'Aretin, poeta tosca,
Che d'ognun disse malo che di Dio,
Scusandosi col dir' : Io no'l conosco.

C'était un puissant et infâme journaliste, qu'on peut regarder comme le créateur du *chantage*. N'a-t-il pas fait chanter François Ier et Charles-Quint, sans compter les mille petits souverains de l'Italie? Les uns lui envoyaient une chaîne d'or, les autres un cheval; — les plus pauvres des coups de bâton, — ce qui ne l'empêcha pas de faire graver des médailles où il prit le titre de *divin*.

Il faut avouer que son portrait est une des bizarreries de Saint-Marc. Mais Michel-Ange dirait-il de cette porte de Sanzovino comme il disait de celle du baptistère de Florence : la *porte du paradis?*

On resterait plus longtemps à Saint-Marc, si le palais ducal n'était à côté. Si le palais ducal est le Capitole du pouvoir aristocratique, le pont des Soupirs en est la roche Tarpéienne. Sombre histoire! Dès la première page, Marino Faliero, qui la commence, a la tête coupée, et Calendrio l'architecte, ce précurseur de Michel-Ange, finit ses jours sur l'échafaud.

L'aspect du palais ducal est tout à la fois sévère et riant, comme un château gothique bâti par un amou-

reux au retour des croisades; c'est le génie du Nord et de l'Orient confondus dans une même pensée. Les chapiteaux des colonnes du premier ordre de la façade, avec leurs feuillages, leurs figures et leurs symboles qui ont un accent hardi et primitif; la loggietta de Vittoria, la della Carta; les statues grecques de la façade de l'Horloge, la petite façade de Bergamasco, le Mars et le Neptune de Sanzovino, l'escalier d'Or, l'Adam et l'Ève de Rizzo, sont une splendide entrée en matière.

Dans le palais, qui n'est plus habité que par les chefs-d'œuvre, il y a une bibliothèque; mais les vrais historiens de Venise, ce sont les peintres. Toute l'histoire de la République est écrite sur les plafonds du palais.

— Si nous allions dîner? me dit tout à coup mon philosophe.

Je le suivis en silence. Il venait de me rappeler à la vie, à peu près comme s'il m'eût dit : — *Frère, il faut mourir!*

V.

UN TABLEAU VIVANT DE VÉRONÈSE.

Je n'avais pas encore vu de Vénitienne. Tout d'un coup je vis apparaître, comme par magie, un tableau de Paul Véronèse dans tout son éclat et dans toute sa désinvolture.

C'étaient quatre jeunes filles blondes — brunes à reflets dorés, des filles du peuple vives et paresseuses, cherchant le soleil et le gondolier. Chaque fille du peuple, à Venise, a deux amants pareillement aimés : le soleil et le gondolier; le règne de l'un commence quand l'autre achève le sien.

En voyant passer dans leur nonchalance de reine ces belles filles nées pour être belles et non pour le travail, j'admirais tour à tour Dieu dans son œuvre et Paul Véronèse par le souvenir. Elles allaient à peine vêtues de l'air du temps. Elles n'ont ni bonnet, ni chapeau, ni aucune de ces horribles inventions des

femmes du Nord qui ont peur de s'enrhumer. Leurs cheveux abondants sont à peine retenus sur la nuque par un peigne d'écaille. Il y a toujours quelque touffe indocile qui s'échappe *bruyamment* comme une gerbe d'or. Leur robe est à peine agrafée; leur corsage orgueilleux rappelle celui de la maîtresse de Titien au Musée du Louvre; il n'est pas beaucoup plus voilé. Elles se drapent en chlamyde avec une majesté orientale dans un châle de cent sous. Quelquefois elles se drapent sur la tête comme les Espagnoles. Elles traînent avec beaucoup de grâce des mules de bois ou de maroquin d'une jolie coupe, à haut talon. Elles sont d'assez belle taille cependant pour ne pas rappeler les vers de Juvénal :

Breviorque videtur
Virgine Pygmæa nullis adjuta cothurnis;

c'est-à-dire, quand elle n'a pas ses patins, *elle paraît plus petite qu'une Pygmée.* Elles sont toutes coloristes; elles cherchent les couleurs amies ou les oppositions harmonieuses. Il semble qu'elles aient été à l'atelier des peintres vénitiens du siècle d'or. C'est bien le même effet violent, le même amour des teintes ardentes, le même style étoffé, n'atteignant que çà et là au simple et au sublime, mais éclatant toujours en magnificences théâtrales; le style de Véronèse à Venise, de Rubens à Anvers, de Giordano à Naples et de Delacroix à Paris. Cicéron n'eût pas aimé les femmes de Venise, mais Pline les eût adorées.

Titien, le roi suprême des coloristes même en face de Rubens, même en face du Giorgione et de Véronèse, ne reconnaissait que trois couleurs, le blanc, le rouge et le noir; il y trouvait ses ciels, ses Violantes, ses doges, ses arbres et ses rayons.

Les femmes du peuple à Venise n'aiment que ces trois couleurs; elles y trouvent toute la palette radieuse de leur coquetterie. Elles jouent de ces trois couleurs comme le paon joue de sa queue et comme la Parisienne joue de son éventail. Le soleil achève et signe le tableau.

VI.

LA MAITRESSE DU TITIEN.

Dès mon arrivée à Venise, j'ai pensé que l'idéal était une invention du Nord : le Midi n'est jamais vaincu par l'art. A Venise, ni Bellini, ni Giorgione, ni Titien, ni Véronèse, n'ont surpassé dans leurs madones ou leurs courtisanes la beauté des filles de l'Adriatique.

Les maîtres vénitiens, comme les maîtres flamands, ont reproduit avec tant de vivante vérité l'œuvre de Dieu, qu'à chaque pas à Anvers ou à Venise on croit rencontrer un tableau ou un portrait. On s'arrête tout émerveillé en s'écriant : Quelle couleur et quelle lumière! On croit d'abord saluer le peintre, Titien ou Véronèse, Rubens ou Van Dyck : c'est Dieu qu'on salue.

Je n'avais pas encore vu de tableaux; je rencontrai sur la Giudecca, en revenant de San-Giorgio-Maggiore, dans une gondole assez rafalée, une belle fille de vingt

ans d'un éclat inouï, d'une jeunesse exubérante. La santé a aussi sa poésie. Je reconnus du premier regard la Flora du Titien, la fille de Palme le Vieux. Elle avait un bouquet à la main, bien moins éclatant, bien moins épanoui qu'elle-même. Elle se penchait nonchalamment sur la Giudecca pour voir sa beauté, tout en secouant sur ses lèvres les fleurs déjà flétries de son bouquet. Le gondolier qui la conduisait à la place San-Marco la regardait avec passion : il chantait à demi-voix les notes bizarres des bacchanales du Lido. C'était un beau gondolier vêtu de haillons, mais dans le style vénitien. On ne saurait avoir une idée de sa grâce à ramer sans l'avoir vu à l'œuvre. La belle l'écoutait avec le charme d'un vague souvenir d'amour. Dieu sait la folle passion que ces notes perdues lui rappelaient. J'étais tout à Titien et à sa maîtresse. Leur histoire n'est connue de personne, pas même de leurs historiens.

LE POEME DE VIOLANTE.

Elle était la fille de Palme, la belle Violante.

Quand le quinzième printemps eut fleuri sur ses joues, le peintre s'agenouilla devant sa fille, comme devant une image de la sainte Vierge Marie, reine des anges.

« Violante, Violante, lys épanoui dans mon amour sur les flots bleus de la belle Venise, ta gloire en ce monde sera incomparable : la Vierge que je vais peindre pour l'église de la Rédemption sera ton image fidèle, ô Violante !

» Car tu es l'image des saintes filles qui sont là-haut dans le ciel où est Dieu.

» Car l'or de tes cheveux est tombé du ciel comme un rayon d'amour; car la flamme qui luit dans tes yeux, c'est la flamme divine que les anges allument sur leurs trépieds d'argent. »

Et, disant ces mots, le peintre prit sa palette, et peignit pour la gloire de l'Art et pour la gloire de Dieu.

La Vierge qui s'anima sur le panneau de bois de cèdre fut un chef-d'œuvre tout rayonnant d'amour et de vérité.

Quand le tableau fut achevé, la belle Violante s'envola comme un oiseau pour aller chanter sa chanson. Elle était née pour aimer, comme toutes les filles de la terre. Dieu lui-même, qui aime la jeunesse en ses égarements, jette des roses odorantes sur le chemin de Madeleine pécheresse.

Comme elle allait chantant sa chanson, elle rencontra Titien et son ami Giorgione.

— Mon ami Titien, quel chef-d'œuvre tomberait de nos palettes si une pareille fille daignait monter à notre atelier! Quelle Diane chasseresse fière et élégante! Quelle Vénus tout éblouissante de vie et de lumière!

— Si elle venait dans mon atelier, dit Titien tout ému, je tomberais agenouillé devant elle et je briserais mon pinceau.

Violante alla dans l'atelier du Titien : il ne brisa point son pinceau. Après avoir respiré avec elle tous les parfums enivrants d'une aube amoureuse, il la peignit des fleurs à la main, plus belle que la plus belle.

Giorgione vint pour voir ce portrait; mais Titien cacha la femme et le portrait.

Longtemps il vécut dans le mystère savoureux de cette passion si éblouissante et si fraîche : c'était le rayon dans la rosée.

Un jour, plaignez la fille de Palma le Vieux! Titien exposa le portrait de sa maîtresse. Tout le monde allait l'aimer, mais l'aimait-il encore?

L'Art est un paradis terrestre où l'Amour vient s'épanouir, tantôt comme un beau lys digne du rivage sacré, tantôt comme une belle rose pleine d'altière volupté.

Après avoir souri aux Vénitiens par les yeux et les lèvres de

sa maîtresse, Titien, enivré par le bruit.... (Plaignez Palme le Vieux, qui ne voyait plus sa fille que dans les Vierges de la Rédemption !) Titien métamorphosa Violante en Vénus sortant de la mer vêtue de vagues transparentes.

L'Art avait étouffé l'Amour; Violante était si belle, qu'elle se consola dans sa beauté; son règne était de ce monde, elle régna.

Un soir, à l'heure du salut, elle entra à l'église de la Rédemption. La voyant entrer, on disait autour d'elle : — Voilà Violante qui se trompe de porte.

En respirant les fumées de l'encensoir, elle tomba agenouillée devant un autel où son père venait prier souvent. L'orgue éclatait dans ses louanges à Dieu; les jeunes Vénitiennes chantaient avec leurs voix d'argent l'hymne à la Reine des anges.

Violante leva les yeux, ces beaux yeux qu'avaient allumés toutes les passions profanes.

Son regard tomba sur une figure de Vierge, la plus pure, la plus noble, la plus adorable qui fût dans l'église de la Rédemption.

— Sainte Marie, mère de Dieu, murmura-t-elle doucement, priez pour moi.

Elle était frappée de la beauté toute divine de cette Vierge, qui semblait créée d'un sourire de Dieu.

— Hélas ! on me dit que je suis belle, c'est encore un mensonge de l'amour; la beauté, la voilà dans tout son éclat avec une pensée du ciel.

Un souvenir était venu agiter son cœur, un vague souvenir, un éclair dans la nue.

— Quand j'étais jeune, dit-elle en contemplant la Vierge, quand j'avais seize ans....

Elle tomba évanouie sur le marbre : elle avait enfin reconnu cette Vierge si belle qui se détachait sur un ciel d'or et d'azur : c'était la Vierge de Palme le Vieux.

Violante s'était reconnue.

— O mon Dieu ! s'écria-t-elle en dévorant ses larmes, pourquoi avez-vous permis cette métamorphose ?

Elle qui la veille encore se trouvait si belle dans son miroir de Murano, elle cacha sa figure comme si elle voyait dans toute l'horreur de ses égarements.

Elle se leva et sortit de l'église, respirant avec une sombre volupté l'amère odeur de la tombe.

Où alla-t-elle? Le soleil, l'amoureux soleil de Venise vint sécher la dernière perle tombée de ses yeux. Où alla-t-elle? On était dans la saison où le pampre commence à dévoiler ses altières richesses.

Elle rencontra Paul Véronèse, qui la couronna des premières grappes dorées de la Brenta. — O ma Vierge! disait Palme le Vieux; — ô mon Idéal! disait Giorgione; — ô ma Maîtresse! disait Titien; — ô ma Bacchante! dit Paul Véronèse.

VII.

TITIEN ET GIORGIONE.

Après avoir vu le portrait vivant de Violante, je vis son portrait peint; mais est-elle moins vivante dans l'œuvre du Titien, sous sa couleur de feu? Cette belle fille se retrouve dans presque toutes les galeries italiennes. Est-elle toujours peinte par Titien? On y reconnaît la touche du maître, mais le plus souvent il n'y donnait que le dernier coup de pinceau, — le plus difficile, celui qui révèle le génie. Voici la raison de toutes ces Violantes attribuées à Titien : « Son atelier était un sanctuaire impénétrable. Lorsque ce grand maître sortait de sa maison, il laissait ouverte la porte de son atelier, afin que ses élèves pussent copier furtivement les tableaux qu'il y laissait. Au bout de quelque temps il trouvait plusieurs de ces copies à vendre, il les achetait et les retouchait; de sorte que ces copies devenaient les originaux. Il lui arrivait même de les

signer. » Après cette affirmation de Lanzi, historien digne de foi, on peut dire avec Théophile Gautier : « Hormis les sept ou huit musées royaux ou princiers où la généalogie des tableaux se conserve depuis qu'ils sont sortis de la main du peintre, toutes les toiles que l'on attribue aux grands peintres italiens ne sont que d'anciennes copies. » Cependant tous ces grands peintres italiens ont été si fertiles, surtout les Vénitiens! Les deux Bellini peignaient encore à quatre-vingt-dix ans; Montegna, Palma et Tintoretto étaient vaillamment à l'œuvre à quatre-vingts ans. Pour Titien, tout le monde sait qu'il mourut de la peste à quatre-vingt-dix-neuf ans.

Quelle vie éclatante, toute pleine de génie et de gloire! A son dernier jour il avait conservé toute la verdeur de ses vingt ans. J'ai vu à l'Académie des beaux-arts son premier et son dernier tableau, qui sont placés dans la même salle comme deux curieuses pages d'histoire : le croira-t-on? le tableau le plus hardi, le plus vivant, le plus lumineux, c'est le dernier. Je dirai même que, pour moi, c'est le plus beau tableau de ce peintre séculaire. Ainsi du génie de Rembrandt, qui commença avec la sagesse et la patience,,qui finit par les libertés et les hardiesses les plus sauvages. Homère écrivait l'*Odyssée* dans l'hyver de sa vie.

Puisque j'ai parlé de Rembrandt, je dirai tout de suite que j'ai vu à Venise une de ses Madeleines hollandaises.

A force de vérité, Rembrandt devient sublime comme

d'autres à force d'élévation et d'idéal. Il y a à Venise une Madeleine de ce maître qui est un chef-d'œuvre d'expression et qui contraste singulièrement avec toutes les Madeleines des maîtres italiens. C'est une belle et simple Hollandaise; mais pour ce sublime poëme n'y a-t-il pas des modèles dans tous les pays? Si elle n'est pas belle par la grandeur des lignes, elle est belle par la douleur et le repentir (douleur et repentir de la première fille venue; mais pourquoi faire toujours de Madeleine une femme trop illuminée des splendeurs du Christ, un poëte par le cœur, une Sapho chrétienne chantant ses péchés plutôt qu'elle ne les pleure?). Cette Madeleine de Rembrandt, on voit bien qu'avant de lever les yeux au ciel elle a aimé les hommes de la terre; on voit bien qu'elle a pleuré de joie avant de répandre ces belles larmes que le génie a cristallisées. Elle n'est pas nue comme ses sœurs; on la voit à mi-corps et de face, habillée en Hollandaise; elle montre une main admirable comme les faisait Rembrandt en ses jours de bonne volonté. Elle vit encore de la vie humaine par le cœur, qui est l'orage de la créature; toutes les passions qui l'ont agitée sur la mer des dangers sont à peine assoupies dans son sein.

Titien n'a rien compris aux épouvantements bibliques ni au paradis idéal de l'art. Il s'est contenté d'être vrai et rayonnant. Vivant à Venise dans toutes les joies furieuses de la volupté, il eut pour muse une bacchante et noya sa poésie dans la chevelure de sa maîtresse tombant comme une pluie d'or sur la neige de ses

épaules. Il a peut-être manqué à Titien quelque atteinte du mauvais ange, un amour trompé, une lutte sourde avec la misère, une grande peine de cœur : il a vécu heureux durant quatre-vingt-dix-neuf ans, admiré de tous, même des rois, même des empereurs. François Ier ramassait son pinceau et Charles-Quint lui donnait les plus éclatantes lettres de noblesse. « Après avoir ouï le conseil de nos bien-aimés princes, comtes, barons et autres dignitaires du saint-empire, dans la plénitude de notre pouvoir césaréen, nous te créons comte du sacré palais de Latran, de notre cour et de notre impérial consistoire, t'en octroyons le titre par ces présentes, t'élevons à cette haute dignité et t'inscrivons au nombre des autres comtes palatins. Toi et tes enfants et leurs héritiers à perpétuité, nous vous déclarons aussi nobles qu'on peut l'être dans la plus haute condition humaine, comme si vous étiez nés de noble race, procréés par quatre aïeux paternels et maternels. Nous t'octroyons le glaive, l'éperon, la robe et la ceinture d'or. »

Mais la dernière heure de cette longue vie radieuse et sans orages fut le drame le plus sombre qui ait passé sur un homme.

Titien avait deux fils et une fille : Pomponio, Horace et Lavinie. Pomponio fut prêtre, Horace fut peintre, Lavinie fut belle. La peste vint fondre sur Venise, Horace fut des premiers atteints. Titien voulut veiller son fils, son cher Horace, celui qu'il croyait recueillir son héritage ; il tomba atteint sur le même lit. Il eut la

douleur de voir mourir Horace ; il allait expirer lui-même, quand Pomponio, qui était le plus mauvais prêtre de ce seizième siècle si fécond en mauvais prêtres, accourant en poste de Milan, se précipita dans le palais Barbarigo, que Titien habitait depuis longtemps, et, ne s'inquiétant point de fermer les yeux de son père, pilla les meubles de prix et les tableaux précieux pour les vendre à l'encan.

Titien, le glorieux artiste, mourut seul, sans un ami, sans un serviteur pour lui dire adieu. Pomponio était moins qu'un serviteur. Il s'enfuit en toute hâte de Venise, laissant son père sans sépulture. Celui que François Ier et Charles-Quint regardaient comme leur égal n'a pas eu un tombeau. On lui élève à cette heure un monument en face de celui de Canova, mais on n'a pas recueilli ses os. C'est à peine si Venise commence à reconnaître que ses peintres sont dignes de respect comme ses doges.

On taille du marbre pour Titien, mais on laisse Paul Véronèse sous une humble pierre, dans l'ombre d'une église abandonnée qui tombe en ruine, Saint-Sébastien, un sépulcre sans majesté.

Si pourtant Giorgione n'était pas mort en pleine jeunesse, comme un épi déjà doré dont le grain est encore vert, Titien serait-il le roi des coloristes accepté par la postérité? Titien n'était que l'homme de talent quand Giorgione vivait; quand Giorgione ne fut plus là, il osa être un homme de génie. En étudiant avec sollicitude l'œuvre des Vénitiens, on reconnaîtra bientôt que

Titien a tout simplement copié trois maîtres, Zucati, Bellini et Giorgione. Et encore a-t-il atteint à toute la suavité de Bellini, à toute la poésie romanesque de Giorgione, cet autre Arioste armé d'un pinceau? La *Madeleine* de Titien égale-t-elle la *Madone* de Bellini? La célèbre *Assomption* vaut-elle le *Moïse enfant* de Giorgione?

La passion pour la palette ne domina point Giorgione au point de lui restreindre l'horizon, comme il arriva pour Titien. Sa symphonie est moins bruyante, mais plus élevée. Dans le *Moïse enfant*, dans la plupart de ses tableaux, il n'a mis en opposition qu'un petit nombre de couleurs, toujours admirablement rompues par les ombres; aussi son harmonie est-elle sévère dans son éclat.

Il reste à Venise peu d'œuvres de Giorgione. On sait qu'il peignait la fresque sur la façade des palais, selon l'usage du quinzième siècle. A peine en voit-on aujourd'hui quelques vestiges pieusement conservés. On reconnaît Giorgione du premier regard à sa fermeté de touche, à la fraîcheur orangée de ses carnations, au jet et à l'agencement de ses draperies; on le reconnaît surtout à son accent noble et fier. C'est un grand seigneur en peinture qui porte une vaillante épée et des éperons d'or.

VIII.

TABLEAU DES PEINTRES VÉNITIENS.

Si j'avais à peindre ce radieux tableau, je choisirais un triptyque, comme ceux des peintres primitifs. Sur le panneau central j'inscrirais en lettres de feu : *Siècle d'or;* le premier volet, je le consacrerais au siècle d'argent, et le dernier au siècle d'*alliage.*

Dans le premier volet, au-dessous des maîtres mosaïstes qui sont l'enfance de l'art, je grouperais autour de Giovanni Bellini, le peintre ineffable, Schiavoni, qui dérobait les anges à Dieu et les emparadisait dans son œuvre ; Gentile Bellini, le passionné du vieux style ; Andrea Montagna, le Vénitien amoureux de l'antique, enthousiaste inspiré du ciel, qui le premier ouvrit les yeux aux peintres vénitiens sur les pompeux paysages de la Brenta ; le Squarcione, surnommé le premier des peintres par ses élèves ; Vittore Carpaccio, « qui avait la vérité au fond du cœur », dont les figures,

par leur mouvement et leur expression, semblent avoir une âme; Girolamo de Santa-Croce, le gracieux peintre des bacchanales, aube déjà lumineuse de Giorgione; Giam-Battista Cima, ou plutôt le Conegliano, qui a tant de charme et de vérité dans ses mouvements, dans ses airs de tête, dans son coloris; Montagnana, l'excellent styliste aux teintes *padouanes;* le correct et savant Francesca da Ponti; Bartolomeo, qui composait ses tableaux avec des feuilles d'or autant qu'avec des couleurs; Andrea di Murano, qui cache sa sécheresse par certains aspects de l'antique; les Vivarini, les éclatants coloristes, les peintres pieux et savants; Carlo Crivelli, le Pérugin exagéré de Venise; le svelte et élégant Marco Basaïti; enfin, quelques figures moins dignes de l'histoire et que l'oubli a voilées dans les demi-teintes.

Sur le panneau central, nous voyons apparaître quatre groupes tout rayonnants. C'est d'abord Giorgione à la touche hardie et dorée, autre Andrea del Sarto; Pietro Luzino, son élève et son rival, qui de la peinture *cavalière* était tombé dans l'art des grotesques, qui enleva la maîtresse de son maître et le fit mourir de chagrin; Sébastien del Piombo, le peintre aux couleurs transparentes, qui, à la mort de Raphaël, fut salué, en face de Jules Romain, le premier peintre de l'Italie; Giovanni d'Udine, qui eut un instant la palette de Giorgione et le pinceau de Raphaël; Francesco le More, qui avait la main p nr exécuter quand Jules Romain ou un autre voulait bien penser pour lui;

Lorenzo Lotto, qui tempérait son pinceau véhément par le jeu des demi-teintes, qui mourait les mains jointes devant une image de la Vierge de sa création, digne des figures de Léonard de Vinci ; Palme le Vieux, le père de Violante, le maître de Bonifazio, Palme, qui avait l'air de cacher son pinceau dans ses adorables têtes de Vierges inspirées par la beauté de sa fille, avant qu'elle eût rencontré Tiziano ; le rude et doux Rocco Marconi ; Brusasorci, le poëte épique qui avait pris une palette au lieu d'une plume ; Pàris Bordone, plein de grâces et de sourires ; le Pordenone, le robuste et le passionné, qui rivalisa avec Tiziano le pinceau à la main et l'épée au côté.

C'est ensuite le groupe de Titien, le grand maître Nicolo di Stefano, Francesco, Orazio, Fabrizio, Cesare, Tommaso et Marco Vicelli ; Tizianello et Girolamo di Tiziano, tous de la famille du roi des coloristes, font cercle autour de lui, ainsi que Bonifazio, l'*ombre de sòn corps ;* Campagnola l'érudit ; Calisto Piazza, qui signait ses tableaux Tiziano sans offenser personne.

Au troisième groupe, on voit rayonner sur un fond d'outre-mer un peu cendré la figure aux teintes vineuses du véhément et délicat Tintoretto, qui, chassé de l'atelier de Titien le jaloux, avait écrit sur le mur de sa pauvre chambre : *Le dessin de Michel-Ange et le coloris de Titien.* Tintoretto, qui eût été un des plus grands peintres, « si dans beaucoup de ses tableaux il ne se fût trouvé indigne de Tintoretto. » Près de lui apparaît Domenico Tintoretto, qui suivit les traces de

son père, « comme Ascagne suivit celles d'Énée »; Maria Tintoretto, l'ange de la maison, qui fut belle par le cœur, par la figure et par le génie, la joie et la douleur de son père, qui avait souri à son berceau et qui pleura toutes ses larmes sur son tombeau.

Tout près de Tintoretto, saluez, dans cette clarté douteuse, mais d'un effet magique, cette arche de Noé où ce génie instinctif qui se nomme Bassano s'amuse comme un enfant avec tous les animaux antédiluviens. Il est entouré de ses quatre fils, tous marqués du même air de tête, de Jacopo Apollonio et de Jacopo Guadagnini, qui le rappellent de loin; d'Antonio Luzzarini, ce noble Vénitien qui le reproduisit jusqu'à l'illusion.

Voici le quatrième groupe, qui se détache sur un fond transparent devant un palais à sveltes colonnes, à portiques majestueux, où l'on célèbre quelque pieux festin avec une magnificence toute païenne. Reconnaissez-vous ce grand seigneur de la peinture à son air de tête riant, à l'élégance de ses mouvements, à la splendeur théâtrale de son costume? C'est Paolo Veronese; il s'appuie nonchalamment sur son frère Benedetto, le peintre des ornements et de la perspective; il entraîne à sa suite ses deux fils Carlo et Gabriele, qui ne furent que des enfants de grand homme; Parasio et del Friso, qui ont eu aussi une part d'héritage; enfin tous les imitateurs serviles.

Nous sommes au deuxième volet; nos yeux éblouis par tant d'éclat, tant de magie, tant de rayonnement, ne distinguent pas d'abord ces teintes grises étouffées

par l'ombre. Cependant nous voyons apparaître Jacopo Palma le Jeune, le maître des maniéristes, celui-là qui fut le dernier du siècle d'or et le premier du siècle d'*alliage,* ce génie indécis qui allait de Raphaël à Véronèse, de Polydore à Tintoret, grand maître si les tableaux de ces quatre maîtres n'existaient plus. On voit aussi dans l'ombre se dessiner vaguement Boschini, qui peignait comme un matamore se bat; Corona le grandiose; Vicentio, le peintre historien de la République; Peranda, le poëte; Malombra, le portraitiste; le doux et gracieux Pilotto. Plus loin encore, on aperçoit la secte des ténébreux, qui vinrent au dix-septième siècle apporter à Venise le style de Caravaggio, comme Triva, Saracini, Strozza, Berevensi, Ricchi. L'œil est attiré par un groupe qui rappelle au premier aspect le beau règne de la peinture vénitienne; c'est Contarino, Tiberio Tinelli, le lumineux et délicat Forabosco, Belleti, Carlo Ridolfi, Vecchia. Mais voilà que l'ombre se déchire comme la brume au soleil levant : quelle est cette figure radieuse? N'est-ce pas encore Titien ou Véronèse? C'est Varotari le Padouan. Quelle grâce et quelle énergie! quel amour du beau romanesque! Ah! si l'Arioste était là! Les femmes de Titien et de Véronèse n'ont pas cette élégance héroïque et cette fraîcheur saisissante. Il est entouré de ses élèves Scaliger, Rossi et Carpioni; il laisse un peu de place à Libéri, le plus savant des peintres vénitiens; au farouche et puissant Piazzetta, qui étincelle dans l'ombre; à Canaletti, le paysagiste de ce pays où il n'y a pas un coin de

terre; à l'impétueux et souriant Tiepolo, qui fut le dernier Vénitien, parce que la Rosalba, qui vint après lui, était une femme.

Que de figures dignes de mémoire j'ai noyées dans le lointain nuageux de ce tableau! Et pourtant j'ai entassé Pélion sur Ossa, confusion sur confusion. La renommée est une vieille paresseuse qui se contente de prononcer çà et là un beau nom et qui redit toujours le même. Que de poëtes et d'artistes qui ont le génie et qui n'ont pas la gloire! Ce sont, après tout, les plus riches, car on ne saisit pas la gloire, et on puise à pleines mains dans le génie.

Peut-être, au lieu d'esquisser un tableau, j'aurais dû imiter ce fou de Boschini, qui, dans un poëme burlesque, trace *une carte de navigation pittoresque, dialogue entre un sénateur vénitien et un professeur de peinture sous les noms d'*EXCELLENCE *et de* COMPÈRE, *divisé en huit vents, au moyen desquels le vaisseau de Venise est conduit dans la haute mer de la peinture, où il domine en maître à la confusion de ceux qui ne connaissent pas la boussole.* On voit qu'il y avait des Scudéri à Venise. La carte de navigation pittoresque ne vaut-elle pas la carte du Tendre?

Ah! si j'avais eu à ma disposition cette géographie de la peinture vénitienne avec un vaisseau de la République pour voguer en pleine mer du génie! Comme j'aurais découvert l'île de Giorgione, toute peuplée de palais mauresques avec des pelouses d'amoureux chantant, au murmure des fontaines de marbre, les vers

héroïques de l'Arioste! Et l'île de Titien, avec Vénus endormie sur des roses, ou Violante qui agrafe son corsage devant un miroir de Murano que soutiennent des Amours! Et l'île de Véronèse, où l'eau est changée en vin pour enivrer ses gais convives, nés pour les festins et les galantes aventures! Et toutes ces îles où règnent Bellini et Tintoret, Sébastien del Piombo ou Palme le Vieux, Bassano ou Varotari, enfin tous les vrais rois de l'Adriatique.

IX.

L'ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS.

Les peintres vénitiens n'ont pas regardé dans la vie avec les yeux de l'âme ; ils n'ont pas ouvert les portes d'or de l'invisible et de l'infini ; ils se sont contentés de sourire au monde périssable sans pressentir le monde immortel. Ils ont cueilli la fleur de la vie sans s'apercevoir que dans le calice il y avait une larme du ciel. Qu'il y a loin des rêveries amoureuses du Corrége aux nymphes charnelles de Titien ! Avec Corrége, la volupté est toute en flammes, mais elle a des ailes ; avec Titien, c'est une femme couchée qui entr'ouvre un rideau.

Venise n'a jamais ressenti les inquiétudes de la pensée ; elle a aimé Dieu sans s'élever jusqu'à lui ; elle s'est enivrée de la beauté rayonnante de ses femmes et des grappes dorées de la Lombardie. La mer, qui lui apportait, comme une esclave à jamais docile, tous les trésors de l'Asie, tout le luxe et tout l'esprit de l'Eu-

rope, la mer, aux heures de tempête ou de calme, ne lui a jamais apporté les solennelles méditations qui font les rêveurs et les poëtes. Venise n'a lu, pour ainsi dire, que le roman de la vie; elle écoutait les folles chansons du banquet quand la philosophie lui voulait enseigner ses tristes vérités, ou bien elle attirait la philosophie au banquet, et lui versait, par la main d'une belle fille aux seins nus, le meilleur vin de Chypre qui eût voyagé sur la mer.

Ces réflexions me vinrent dès que j'eus franchi le seuil de l'Académie.

Il y a aussi à Venise une Académie des beaux-arts; mais celle-là ne fait pas de tort aux vivants et rend un culte aux morts. Cicognara, le fondateur, a surtout voulu qu'elle fût le refuge de tous les chefs-d'œuvre épars dans les églises, les palais et les couvents en ruine. C'est Cicognara qui a découvert l'*Assomption*, un chef-d'œuvre du Titien enfoui durant des siècles dans l'église des Frari sous une couche de poussière qui le masquait même aux yeux des peintres. Je n'essayerai pas de décrire l'effet de ce tableau, qui a recouvré sa virginale fraîcheur. C'est tout Titien. Michel-Ange et Rubens seraient seuls dignes de louer cette composition grandiose et ce coloris éclatant.

L'Académie renferme plus d'un chef-d'œuvre. Toute l'école vénitienne est là qui rayonne avec les noms des maîtres primitifs et des maîtres souverains.

Venise a eu peu de sculpteurs parmi les mosaïstes et les peintres. Cependant l'Académie renferme quel-

ques marbres et quelques bronzes, bas-reliefs et statues de sculpteurs vénitiens : ainsi le bas-relief daté de 1345, représentant en marbre doré la Vierge et l'Enfant Jésus, si simple et si expressif. Le ciseau de Canova est exposé au-dessous d'une urne de porphyre qui contient sa main. Canova est venu le dernier comme pour faire un mausolée en marbre blanc à la mère patrie des artistes-dieux.

Canova avait voulu élever un tombeau à Titien dans l'église des Frari, en 1794; il avait publié le projet de ce monument, mais vint la chute de la République, et Titien fut abandonné dans son coin obscur. Le projet de Canova servit à son propre tombeau dans la même église. C'est une large pyramide en marbre de Carrare avec cette inscription : *Ex consolatione Europæ universæ.*

Aujourd'hui enfin on taille le marbre du tombeau du Titien, mais on oublie Paul Véronèse dans Saint-Sébastien, où l'araignée file silencieusement sa toile sur les chefs-d'œuvre délaissés et détruits du grand coloriste : l'histoire d'Esther et de Mardochée. J'ai passé tout seul une après-midi devant ces peintures radieuses. Il m'a pris peu à peu une profonde tristesse à la pensée qu'il était là, seul, dans la double nuit de la tombe, celui qui avait vécu en si bruyante et si joyeuse compagnie, celui qui avait si longtemps dérobé au soleil ses rayons et sa gaieté.

La tombe s'est aussi ouverte à Venise pour Sanzovino et pour Arétin. Sanzovino, le grand artiste si tour-

menté et si voyageur durant sa vie, n'a pas eu de repos à sa mort. Sa dépouille a erré d'une église à une autre. Arétin n'a plus de sépulture. Il fut enterré à Saint-Luc, où se retrouve son portrait peint par Alvise dal Friso; mais si la tombe a disparu, son nom impie retentit encore dans l'église par la bouche des prêtres qui se sont transmis ses dernières paroles après l'extrême-onction. Il mourut, selon eux, en disant ce vers :

Guardate mi da' topi, or che son unto.

Cependant j'avais lu qu'Arétin était mort en éclatant de rire, au récit des aventures de ses sœurs, courtisanes vénitiennes qui vendaient l'amour comme il vendait l'éloge.

J'ai pieusement visité toutes les églises de Venise pour y saluer le Dieu de Venise, mais surtout pour y retrouver l'ombre des grands artistes flottant devant leurs tableaux ou sur leurs mausolées. J'ai conversé longtemps avec Palladio dans son église du Rédempteur, le soir, pendant que les capucins faisaient leur prière. Sanzovino m'apparaissait partout et m'initiait aux beautés de cette architecture étrange faite pour Venise et impossible ailleurs.

X.

LA JEUNE FILLE

QUI SE NOURRIT DE ROSES.

Les peintres vénitiens ne sont pas venus jusqu'à nous dans leur postérité, hormis un seul, André Schiavoni, dont j'ai visité les arrière-petits-fils. Déjà, à propos d'une exposition de peinture à Amsterdam, j'ai nommé les Schiavoni modernes de Venise, qui ont conservé la religion du coloris et la passion des airs de tête voluptueux. Le vieux Schiavoni avait plus de génie, mais non plus d'amour dans le pinceau.

Un matin, de bonne heure, j'étais en route sur le grand Canal, voulant visiter dans la journée la plupart des palais dont la façade séduit les yeux depuis Saint-Marc jusqu'au Rialto. Mon gondolier s'arrêta tout à coup devant un palais de style mauresque en me disant d'un air entendu :

— Une belle galerie, une belle femme, une belle fille !

Cela valait bien la peine de s'arrêter un peu. Il sonna. Après trois ou quatre minutes, une vieille vint ouvrir qui me fit signe de la suivre. L'entrée en matière manquait de splendeur. La porte et l'escalier ne rappelaient nullement un ancien palais de Venise tout chargé d'or et de marbre. La vieille me fit passer dans une espèce d'antichambre tapissée de tableaux fraîchement peints dans un style doucereux, des tableaux de pacotille pour la Russie, contrée de l'*art poli*. Jusque-là, je m'imaginai que mon gondolier avait voulu s'amuser avec sa belle galerie, sa belle femme et sa belle fille. Je voulais rebrousser chemin, sous prétexte que je m'étais trompé de porte; mais, comme je songeais à battre en retraite, je vis s'ouvrir une vraie galerie peuplée de quelques mauvais marbres de la Renaissance, des bustes sans nez et sans oreilles, comme des antiques consacrés.

J'entrai dans cette galerie d'un pied de plus en plus défiant, quand une nouvelle figure se montra à l'horizon. C'était le maître du logis, un homme déjà vieux, type vénitien déprimé par le costume moderne. Il vint à moi et m'ouvrit enfin un cabinet très-curieux à étudier. Au premier aspect, je fus ébloui comme si j'étais entré chez le soleil en personne. J'étais chez les enfants du soleil : Giorgione, Bellini, Titien, Véronèse, Tintoret, répandaient là tout leur rayonnement; jamais on n'avait réuni de plus éclatant mirage. C'était Ève

nue pour la première fois, parce qu'elle cachait sa nudité; c'était Madeleine repentante, avec toute la splendeur de Madeleine pécheresse; c'était Vénus au sein de neige, Diane au pied d'argent; c'étaient tous les symboles amoureux des poëtes et des religions. Le dirai-je? je crus vaguement d'abord entrer dans un harem, — ce qui m'a prouvé la faillibilité, — d'autres diront l'infaillibilité, — du génie vénitien.

Tous ces tableaux amoureux ne me représentaient ni Ève ni Madeleine; — la science avec toutes ses misères, le repentir avec ses amères voluptés; ni Vénus, ni Diane; — Vénus, la fête du cœur; Diane, l'amoureuse qui triomphe de l'amour. Je ne voyais que des femmes à la surface. Le symbole s'était évanoui sous l'éclat de la palette; j'étais ébloui, mais par les yeux seulement.

Ce qui me frappa d'abord fut une jeune fille endormie dans le *Jardin des Roses*. Son amant veillait et protégeait son sommeil. Le Jardin des Roses est sur le bord de la Brenta. Ce groupe charmant me rappela vaguement les Boucher; mais c'était une vive peinture, beaucoup plus ancienne, dont l'éclat était tempéré par une certaine mélancolie étrangère au talent sans souci de Boucher. Quoique l'accent des figures fût un peu rustique, on découvrait une vraie distinction dans ces deux charmantes expressions. C'étaient des paysans ou des grands seigneurs déguisés en paysans. Quoique le sommeil fermât les yeux à la jeune fille, on devinait qu'elle avait les plus beaux yeux du monde. Un léger

sourire dorait ses lèvres, comme si un songe d'amour y eût passé avec le baiser idéal de son amant.

Parmi toutes ces fraîches et luxuriantes apparitions, j'avais encore remarqué une créature originale qui n'avait pas la prétention de rappeler une figure consacrée. C'était une œuvre du vieux Schiavoni, œuvre de cœur où le peintre se laisse aller au génie sans y penser, un jour de bonne fortune pour la palette. Qu'on se figure une jeune fille d'une fraîcheur féerique devant une table chargée de roses. C'est l'heure de son repas : elle mange des fleurs. Aussi a-t-elle, selon l'expression d'un ancien, les joues nourries de roses. Voilà une idée toute poétique, une idée de rêveur allemand. Je suis convaincu que Schiavoni a créé cette belle mangeuse de fleurs sans songer qu'il y eût là un sujet de sonnet pour un poëte. Le sonnet existe. Vous ne devineriez jamais qui l'a rimé? C'est ce coquin de Le Pays, dans ses *Amitiés, Amours et Amourettes :*

A IRIS,

QUI MANGEAIT ORDINAIREMENT DES FLEURS.

Ie ris de vostre goût, je vous jure ma foy :
Hé quoy! manger des fleurs, c'est faire bône chere;
Ah! vrayment vos repas ne vous coûteront guerre,
Quoique vous les nommiez de vrais repas de roy.

Un cuisinier chez vous n'aura jamais d'employ,
Vous pouvez au jardin faire votre ordinaire;
Mais cessons de railler sur semblable matière,
Quittez cette habitude, Iris, et croyez-moy.

Car, quand l'hiver viendra faire sentir sa rage,
Qu'on ne verra les fleurs que sur votre visage,
Que la rigueur du temps n'oseroit outrager,

Que ferez-vous, Iris, dans ce malheur extrême,
Si, faute d'autres fleurs que vous puissiez manger,
Vous vous trouvez réduite à vous manger vous-même?

Le Pays était un Vénitien, sinon pour la couleur, du moins pour le concetti. Au lieu d'un tel poëte, pourquoi Schiavoni n'a-t-il pas eu un Rosengarten ou un Bürger pour expliquer cette œuvre charmante?

— Vous aimez ce tableau? me demanda le maître du logis.

— Beaucoup, lui dis-je : il y a dans cet air de tête je ne sais quelle volupté idéale qui me va jusqu'au cœur. J'ai déjà vu cette belle créature dans mes visions de vingt ans. Elle habite les régions dorées de quelque paradis de Mahomet.

— Eh bien, monsieur, cette belle mangeuse de fleurs, peinte il y aura bientôt trois siècles par mon trisaïeul, — car je suis un Schiavoni (je m'inclinai devant la postérité de Schiavoni), — je vais vous en montrer une copie saisissante.

— Vous êtes vous-même peintre, monsieur?

— Oui, monsieur; la copie dont je vous parlais est une de mes œuvres les moins mauvaises, vous allez en juger.

M. Schiavoni rappela la vieille, qui s'était éloignée, et lui parla en italien de Venise. Je ne compris pas un

mot. Je regardai alors avec quelque curiosité ce descendant du vieux peintre, qui conserve après trois siècles le génie traditionnel du coloris.

— Voilà, dit-il tout à coup.

Il indiqua du doigt une belle fille de vingt ans qui arrivait toute souriante sur le seuil du cabinet.

Elle était vêtue sans recherche, avec abandon, comptant trop sur sa figure, sur son cou fier et nonchalant, sur ses épaules de marbre, pour ne pas dédaigner les ressources du costume. Ses cheveux bruns à reflets dorés étaient à peine retenus par le peigne. C'était une si abondante chevelure, que Madeleine pécheresse s'en serait fait un vêtement, en ses jours de profanes souvenirs, pour cacher aux vents de la sollicitude les flammes du passé.

— Eh bien, monsieur, me dit le père, ne trouvez-vous pas la copie digne de l'original?

J'étais confondu par la ressemblance : le même dessin, la même expression, le même éclat.

— Monsieur Schiavoni, je crois que vous surpassez le célèbre Schiavoni; je ne donnerais pas vos œuvres pour les siennes, ou plutôt je donnerais l'original pour la copie. Ce prodige peut-il donc s'expliquer?

— Tout ce que je puis vous dire, c'est que cette figure, peinte suivant la tradition, est le portrait de ma grand'mère (ma grand'mère du seizième siècle); mais je vous raconterai tout à l'heure cette histoire.

Je dis quelques mots à la jeune fille, une bêtise, comme par exemple : « Vous êtes aussi une mangeuse

de fleurs ; votre esprit déjeune d'une chimère et votre âme d'une illusion. » Elle répondit par un adorable mouvement de cou et de lèvres, s'inclina avec une grâce exquise, et s'éloigna vers l'escalier.

Nous revînmes devant le tableau, et M. Schiavoni parla ainsi :

LE DERNIER SOUPER DE GIACINTA.

« Voici l'histoire de Schiavoni et de Giacinta, un pauvre peintre et une belle fille.

» Il commença par être peintre d'enseignes. Il était né à Sebenigo, en Dalmatie. Il vint de bonne heure à Venise, où nul peintre alors célèbre ne daigna lui servir de maître.

» Cependant Titien le rencontra un jour qu'il allait, ses tableaux à la main, les offrir à un marchand. Le grand peintre fut surpris de la touche originale de Schiavoni. — Qui donc t'a enseigné ces tons transparents et ces belles attitudes ? — Je ne sais pas. — Pourquoi cette pâleur ? — J'ai faim.

» Titien prit la main de Schiavoni et l'emmena à la bibliothèque de Saint-Marc : — Voilà de quoi gagner ton pain.

» Schiavoni peignit trois ronds près du campanile : des cavaliers sabrant leurs ennemis ; un évêque qui assiste des pauvres ; un roi qui distribue des récompenses à ses soldats.

» Mais, après quelques jours de repos, il retomba en pleine misère ; il n'avait travaillé que pour payer ses dettes et passer gaiement le carnaval. Il ne rencontra plus Titien, il n'osa plus aller à lui.

» Il se consolait dans l'amour d'une belle fille qu'il avait vue un soir pleurant sur le Rialto. — Pourquoi pleurez-vous ? — Mon père est embarqué et ma mère est morte. — Venez avec moi, car moi aussi je pleure et comme vous je suis seul.

» Elle le suivit. Elle lui donna sa beauté, il lui donna son cœur. Mais Dieu sans doute ne bénit pas ces fiançailles.

» Pourtant ils espérèrent. Lui, le grand peintre, il avait fait de son art un métier; il peignait des enseignes ou des copies. Ils habitaient une petite maison non loin des palais Barbarigo et Foscari. La nuit ils entendaient chanter les joies de la vie; ils ne pouvaient s'endormir parce qu'ils avaient faim.

» Giacinta n'avait pas faim pour elle, mais pour ses enfants. Tous les ans, elle avait un enfant de plus, — et huit années déjà s'étaient écoulées depuis la rencontre sur le Rialto. — La Providence a de cruelles ironies.

» Les Pères de Sainte-Croix vinrent un jour commander une *Visitation* à Schiavoni : il se mit au travail, en croyant que les mauvais jours allaient finir pour sa chère Giacinta. Le tableau achevé, ce fut une fête dans l'église. Venise tout entière vint apporter des fleurs devant la Madone.

» Le peintre demeura en l'église jusqu'à la nuit. Quand tous les fidèles se furent retirés, il s'approcha des Pères de Sainte-Croix, et leur demanda un peu d'argent. — Nous n'en avons pas; emportez des fleurs, comme un tribut à votre génie.

» Schiavoni saisit avec désespoir deux bouquets de roses et s'enfuit comme un fou. Giacinta était à sa rencontre avec ses huit petits enfants sur le seuil de la porte. — Des bouquets de roses! dit-elle avec son divin sourire. — Oui, voilà quelle est la monnaie des Pères de Sainte-Croix! dit Schiavoni en jetant avec fureur les roses aux pieds de sa maîtresse.

» Elle pâlit et ramassa les roses. — Je vais servir le souper, dit-elle, amuse un peu ces pauvres petits.

» Schiavoni appela les enfants dans son atelier. Pauvre nichée affamée qui criait misère par tous ses becs roses! Quand il reparut, la table était mise; tous les enfants prirent leur place accoutumée.

» Dès que Schiavoni se fut assis, Giacinta lui servit sur deux plats d'étain les bouquets de roses effeuillées.

» Ce fut le dernier souper de Giacinta.

» Schiavoni tenta de vaincre sa mauvaise destinée par le travail, par la prière, par le génie. Il mourut à la peine.

» Cette belle fille, qui se nourrit de roses, c'est le portrait de

la pauvre Giacinta. Sans doute, Schiavoni le peignit de souvenir en versant toutes les larmes de son cœur. N'est-ce pas que les roses sont tristes à voir, quand on pense à ce souper où il n'y avait pas une miette de pain ?

» Hélas ! reprit M. Schiavoni après un silence, moi, je n'ai pas de génie, et j'habite un palais ! Des deux Schiavoni, quel est le plus pauvre ? »

M. Schiavoni essuya une larme.

J'étais tristement incliné devant Giacinta. Je découvrais peu à peu sous son sourire ineffable toutes les angoisses qui l'avaient conduite à la tombe. « Giacinta ! Giacinta ! » murmurai-je. Moi-même je sentis une larme dans mes yeux. J'aurais voulu presser sur mon cœur cette belle créature si injustement frappée.

J'entendis un bruit de pas, je me retournai, tout au sentiment qui avait saisi mon âme. C'était encore Giacinta, ou plutôt c'était mademoiselle Schiavoni qui venait avertir son père d'une visite du consul de Russie.

— Giacinta ! Giacinta ! lui dis-je en lui prenant la main et en lui baisant le front, — ah ! si vous viviez, comme je vous aimerais !

La jeune fille s'enfuit en riant de son plus beau rire.

M. Schiavoni habite l'ancien palais Justinien, qui touche au fameux palais des Foscari. Étrange jeu des destinées ! Il y a deux cent cinquante ans, les Foscari étaient les rois de la République, et Schiavoni mourait de faim à l'ombre de leur palais ; aujourd'hui les descendants de Schiavoni ont un palais, et les Foscari n'osent plus regarder celui de leurs ancêtres. L'an

passé il existait encore quatre Foscari à Venise. L'un des quatre est mort comme le vieux Schiavoni, « sans laisser de quoi se faire enterrer ». On a quêté dans les églises de l'ancienne République pour lui faire des funérailles dignes de son nom. Il reste trois Foscari : le premier vit obscurément dans un coin avec trois cent soixante-cinq zwanziger de revenu (dix-sept sous par jour)! le second est facteur de la poste aux lettres, — un Foscari! — le troisième est bouffon dans un petit théâtre. — J'aime mieux cela. Il brave la fortune en riant. Le bouffon, c'est le seul qui se souvienne des doges ses aïeux.

Le tableau le plus vivant de la galerie Schiavoni, c'est un *Adam et Ève* du Tintoret, d'une lumière et d'une fraîcheur éblouissantes. Ève rappelle un peu celle de Lucas de Leyde et celle d'Albrecht Dürer, ces païens du Nord qui ont créé la femme pour les yeux plutôt que pour le cœur.

M. Schiavoni a un fils qui est peintre, comme l'ont été tous les Schiavoni depuis près de trois siècles. Celui-ci n'a pas la touche hardie de son père; l'amour des grands seigneurs tartares pour l'*art poli* l'a presque à jamais perdu; il peint des Vierges en porcelaine, contenant son pinceau comme un cavalier timoré contient son cheval. C'est d'ailleurs un homme d'esprit qui travaille pour la fortune, ne voulant pas de la gloire du vieux Schiavoni à la condition de souper avec des roses, — même en compagnie de Giacinta. — Il excelle à faire des tableaux de Bellini et même

de Giorgione, où il ne manque guère que leur signature. Comme je paraissais très-amoureux des œuvres de ces deux grands peintres, il m'a promis de me faire en quelques jours une Vierge de l'un et une courtisane de l'autre. C'est surtout à Venise que l'art de contrefaire les vieux peintres est à son plus haut point. Il y a des ateliers modernes d'où il n'est jamais sorti un original. La Russie emporte tous les ans cent Titien, cinquante Giorgione, cent Véronèse, cinquante Bellini de contrebande. En arrivant à Venise, on salue partout les peintres du siècle d'or; mais bientôt, harcelé par les copies, on ne veut plus les reconnaître, même dans leurs œuvres.

M. Schiavoni me demanda d'un air distrait s'il y avait encore en France des peintres dignes de renommée. Vanité des vanités! Je ne savais que lui répondre; j'avais envie de lui vanter M. Bidault et M. Pingret. Je lui répondis gravement par M. Delacroix et par M. Ingres. Il me pria de lui dire s'ils faisaient la figure ou le paysage.

— J'ai eu quelquefois, poursuivit-il, le désir d'envoyer mes tableaux aux expositions de Paris; mais, après tout, à quoi bon rechercher une gloire si lointaine ?

Cet homme avait raison : les conquêtes du génie ne sont pas comme les conquêtes de la guerre, elles ne veulent pas se perdre dans l'espace; il ne leur faut qu'un peu de place au soleil. Que de poëtes et que de peintres qui n'écrivent leurs poëmes qu'en vue d'un

petit nombre d'esprits élevés, dédaignant les acclamations de la foule! — la foule qui se tromperait toujours, si elle n'était çà et là entraînée dans son enthousiasme vagabond par l'enthousiasme consacrant des rois de la pensée.

M. Schiavoni me parla avec chagrin de la difficulté d'avoir des modèles : se donner corps et âme au premier gondolier venu, c'est admis parmi les filles du peuple; mais se dévoiler la gorge, ou l'épaule, ou la jambe, dans un atelier, voilà ce qui indigne les courtisanes vénitiennes. Elles veulent bien que l'amour arrache son bandeau pour les voir à loisir; mais elles craignent la concupiscence des yeux, comme disait saint Paul. Elles qui ne rougissent jamais, elles rougiraient de se déshabiller gravement pour poser en Diane chasseresse, en Madeleine repentie ou en Nymphe bocagère. On ne parvient à faire poser une Vénitienne qu'après lui avoir fait une déclaration galante. La passion, c'est le feu de joie qui purifie les ténébreuses vapeurs de la volupté.

M. Schiavoni me pria d'aller le revoir; il me promit de venir me voir à Paris. Promesses de voyage! On se donne cœur et âme pendant une heure; — une heure après, on s'est presque oublié. Je ne trouvai pas curieux d'aller revoir M. Schiavoni : j'avais lu son livre jusqu'au bout.

XI.

DU DANGER DE DINER A VENISE.

J'ai oublié de vous dire comment on dîne à Venise. Le jour de notre arrivée, nous cherchâmes bien longtemps une table hospitalière.

— Je suis sérieusement inquiet, me dit mon philosophe allemand, car je commence à croire qu'on vit à Venise comme on s'y habille, — de l'air du temps.

Nous allions d'un canal à un autre, plongeant un regard avide dans toutes les maisons. Tout le monde, à Venise, est marchand de pain et de fruits, mais, quelque dorés que soient les croûtes de maïs ou les raisins muscats, nous n'avions aucun goût pour ce régal bucolique. En voyage, on est Anglais, — pour la faim. Nous avions passé cinquante ponts; nous étions allés du palais ducal au Rialto, du Rialto à l'arsenal, quand la Providence, qui n'abandonne jamais les

hommes de bonne volonté, offrit à nos regards une affiche miraculeuse où étaient imprimés ces mots éloquents : *Pierre Marseille, restaurateur.* Nous fûmes bientôt au palais de Pierre Marseille.

On nous servit deux biftecks, quatre côtelettes, deux poulets et deux bouteilles de vin de Chypre. Je ne compte pas les entremets, ni le dessert, ni la bonne humeur des gamins qui nous servaient.

— Voyagez-vous en philosophe et en artiste? me dit mon compagnon.

— Je voyage, lui dis-je, sans parti pris. Pourquoi cette question?

— C'est parce que ce dîner sera terminé par une monstrueuse addition.

L'addition vint : Pierre Marseille n'a ni plume ni encre; ses *piccoli* font l'addition tout haut. Ils nous demandèrent quatre zwanziger (3 francs 8 sous) pour tous les deux. Nous nous promîmes bien de n'y jamais retourner, — car deux biftecks, quatre côtelettes, deux poulets, deux bouteilles de vin de Chypre, pour trois francs huit sous! — c'est moins que rien, et j'ai coutume de payer mon dîner.

— Est-ce qu'on dîne quelquefois ici? demandai-je à un *piccolissimo* qui nous avait apporté une nichée de chats pour nous récréer.

— Si, signor.

— Que voulez-vous? dis-je à mon philosophe, d'autres y ont dîné avant nous.

XII.

UN POINT DÉLICAT.

Nous allâmes prendre des granits au café Florian, un café déjà célèbre sous la République, où tout le beau monde de Venise s'arrête encore le soir dans la fumée des cigares et dans la curiosité des étrangers.

C'est au café Florian qu'un soir Montesquieu rencontra Law, avec son fameux diamant et ses folles utopies. « Pourquoi, lui demanda le président, n'avez-vous pas essayé, vous, le donneur de millions, à vaincre la résistance du parlement? — Parce que si les Français, répondit Law, ne sont pas d'aussi grands génies que mes compatriotes, ils sont (jusqu'à présent) beaucoup plus incorruptibles. » Que dites-vous de cette parenthèse de Law? Montesquieu part de là pour déclarer que la nature des gouvernements fait les vertus ou les vices des nations. « Un corps qui est libre pour quelques instants seulement doit mieux

résister à la corruption que celui qui est toujours libre; le premier en vendant sa liberté la perd; le second ne fait que la prêter et l'énerve en l'engageant. » Venise a inspiré cette autre réflexion à Montesquieu : « J'ai vu les galères de Venise, je n'y ai pas vu un seul homme triste. Cherchez donc à vous mettre au cou un grand cordon pour être heureux ! »

On nous avait servis en pleine place Saint-Marc, entre un Turc rêveur et une famille vénitienne. Cette famille était composée d'une mère, de deux filles et d'un mari ou fiancé. Je vais soumettre un point délicat au tribunal du public. Le mari, — c'était décidément un mari, — fumait nonchalamment, répondant çà et là aux questions des deux sœurs, qui étaient venues surtout pour manger des fruits glacés.

Tout d'un coup le mari secoue son cigare, quelques miettes de feu vont tomber tout droit sur le corsage orgueilleux de sa femme (le feu s'était arrêté sur la montagne). Elle se lève avec effroi, le mari ne comprend pas, je me précipite — et j'éteins le feu.

Cette fois, le mari se lève et me parle en mauvais français ; je lui réponds en mauvais italien ; nous parvenons à ne pas nous entendre.

Il parle plus haut, je monte à son diapason, sa femme lui explique mon mouvement « bien naturel » ; car, enfin, était-il « plus convenable de me laisser brûler vive ? »

C'était une comédie des plus vénitiennes : tout le monde nous regardait, tout le monde riait, surtout la

jeune sœur. Il n'y avait que mon philosophe allemand qui conservât sa gravité mélancolique.

A la fin il se lève pour apaiser cet Othello improvisé. Son sérieux était plus comique encore que la situation. — Signor....

Le mari « outragé » éclata de rire et ralluma son cigare.

Je me suis soumis au tribunal du public, qui décidera si j'ai été imprudent, dans le pays de la jalousie classique, d'éteindre le feu sur la montagne — plus ou moins inaccessible.

Je commence à m'apercevoir qu'il me faudra parler italien à Venise. Quel italien vais-je parler avec tous ces Russes et tous ces Anglais ? Ovide était obligé de parler comme les Scythes pour se faire comprendre; Racine, voyageant en Languedoc, disait : « Je suis en danger d'oublier le peu de français que je sais. » Moi, j'ai beau faire, je ne puis m'empêcher de parler français*.

Le pays de Goldoni aime le théâtre. La Fenice riva-

* Racine donnait çà et là dans le concetti; voyez plutôt ces vers écrits pendant son voyage :

La nuit a déployé ses voiles;
La lune au visage changeant
Paraît sur un trône d'argent
Et tient cercle avec les étoiles.

C'est de l'hôtel Rambouillet tout pur. Quand les grands poëtes veulent devenir de petits poëtes, ils font comme Hercule filant aux pieds d'Omphale, ils brisent leur fuseau.

lise avec la Scala et San-Carlo. Toutefois, Milan et Naples l'emportent, parce qu'il y a plus d'argent dans ces deux villes toujours vivantes. Il m'a semblé plus d'une fois assister, aux théâtres de Venise, à des représentations données par des ombres à un rêveur demeuré par hasard debout sur les ruines du monde. Il m'est arrivé, un jour que le vrai spectacle se donnait sur l'eau, de me trouver à peu près seul à la comédie. Je suis sorti en secouant les linceuls des siècles morts.

Pour le carnaval de Venise, figurez-vous une procession de spectres qui chantent un *De profundis* sur tout ce qui fut beau et amoureux à Venise, quand Venise était la reine du monde.

XIII.

LES COURTISANES.

Jean-Jacques Rousseau a été, pour ainsi dire, ambassadeur à Venise, puisque M. de Montaigu abandonnait tout, moins les appointements, à son secrétaire. Dans les *Confessions*, d'où vient qu'on ne trouve pas une seule page pour peindre la ville des doges telle qu'elle apparut aux yeux du philosophe de Genève? Pas un mot de Titien ni de Véronèse, ni des palais, ni des tableaux. Aux dix-septième et dix-huitième siècles, l'art ne pénétrait plus dans la littérature. Winckelmann disait : « Les écrivains ne sont pas plus en état de parler des tableaux ou des statues que les pèlerins ne le sont de faire la description de Saint-Pierre de Rome. » On avait la foi, on n'avait pas les yeux. Jean-Jacques ne savait voir que les montagnes, les forêts et les lacs. On doit toutefois reconnaître que Rousseau a peint

avec la palette du Padouan un portrait de courtisane vénitienne; regardez :

« Je vois approcher une gondole. — Prenez garde à vous, voici l'ennemi. La gondole aborde : une fille éblouissante, brune de vingt ans, coquette et vive, vint s'asseoir à côté de moi et me parla italien avec un accent qui me fit tourner la tête. Elle prit tout à coup possession de moi comme d'un homme à elle. Zulietta me donnait à garder ses gants, son éventail, son *linda,* sa coiffe; m'ordonnait d'aller ici ou là, de faire ceci ou cela, et j'obéissais. « Écoute, Zanetto, me dit-elle, je ne veux pas être aimée à la française, ne me reste pas à demi; au premier moment d'ennui, va-t'en. » Le soir, nous la ramenâmes chez elle. Tout en causant, je vis deux pistolets sur sa toilette; c'étaient ses compagnons de plaisir. Je la trouvai, le lendemain, *in vestito confidenza.* Les jeunes vierges des cloîtres sont moins fraîches, les beautés du sérail sont moins vives, les houris du paradis sont moins piquantes. Ses manchettes et son tour de gorge étaient bordés d'un fil de soie garni de pompons ou plutôt de roses. C'était la porte de l'Élysée. »

Il y a encore des courtisanes à Venise, mais il n'y a plus de Zulietta. Ceux qui veulent les connaître, au point de vue de l'art, devront se contenter de leur folle chevelure, de leur cou fier et de leur gorge somptueuse. Pour le reste, elles sont indignes des courtisanes qui posaient devant Phidias et Praxitèle. Elles font comprendre que si on a remplacé la ceinture de Vénus par la robe discrète, c'est que l'humanité voulait cacher ses flancs appauvris et ses jambes grêles.

Aussi les courtisanes consentent à poser devant l'amour, qui aime le mystère, mais elles refusent hautement de poser devant l'art, qui aime le soleil.

XIV.

VENISE IL Y A CENT ANS.

Il y a cent ans, Venise avait encore son doge et ses courtisanes, son carnaval et ses gondoliers; — Venise avait encore un peintre vivant, — une femme, il est vrai, — la dernière fleur, le dernier sourire de la peinture vénitienne, Rosalba, dont l'éclat magique fait presque pâlir les mirages de La Tour.

Il y a cent ans, le président de Brosses, y voyageant avec Sainte-Palaye, écrivait : « Il n'y a plus de peintres, mais il y a encore des peintures dans les palais de quoi combler l'Océan. Nous ne songeons jamais à déjeuner, Sainte-Palaye et moi, sans nous être au préalable mis quatre tableaux de Titien et deux plafonds de Véronèse sur la conscience. Pour ceux de Tintoret, il ne faut pas songer à les épuiser. Il fallait que cet homme-là eût *una furia da diavolo.* »

Déjà les idées sur les stylets vénitiens n'avaient plus

cours que parmi les badauds de France et de Navarre. Jamais un duel, jamais un assassinat; à peine s'il tombait trois ou quatre fois l'an un bon chrétien dans la mer; et encore c'était, disait la veuve éplorée, un insensé qui avait bu du vin de Chypre et qui était *tombé dans la rue.*

La jalousie vénitienne était aussi un paradoxe; on n'avait pas le temps d'être jaloux. D'ailleurs, la communauté de biens était admise pour toute la famille jusqu'au trente-sixième degré. « Dès qu'une fille, entrè nobles, est promise, dit le président, elle met un masque, et personne ne la voit plus que son futur ou ceux à qui il le permet, ce qui est fort rare. En se mariant, elle devient un meuble de communauté pour toute la famille; chose assez bien imaginée, puisque cela supprime l'embarras de la précaution, et que l'on est sûr d'avoir des héritiers du sang. C'est souvent l'apanage du cadet de porter le nom du mari; mais, outre cela, il est de règle qu'il y ait un amant; ce serait même une espèce de déshonneur à une femme si elle n'avait pas un homme publiquement sur son compte. » Voilà pourquoi la noblesse de Venise, qui date du cinquième siècle, est venue jusqu'à nous sans interrègne; le mari pouvait se dispenser d'être présent; il lui arrivait quelquefois de faire un voyage sur les mers lointaines, pour le service de la République, sans que sa maison eût souffert de son absence; à son retour, il la retrouvait pleine de petits enfants. Il voulait douter d'abord que ces petits enfants fussent de

lui; mais il n'y avait point à douter, le livre d'or de Venise avait enregistré les enfants à son nom.

Il y a cent ans, la galanterie, un peu fatiguée des palais, s'était réfugiée dans les couvents. Les religieuses avaient tous les priviléges de la coquetterie : elles s'habillaient à peu près comme nos fameuses comédiennes, qui jouaient des tragédies en paniers. Tout le monde vantait le charme de leur coiffure et la coupe profane de leur robe. On voyait la gorge et les épaules, mais à travers un voile. C'était d'ailleurs un acte d'humilité : elles abandonnaient sans doute aux pauvres l'étoffe supprimée au corsage. « Il y a une furieuse brigue entre trois couvents de la ville, parce que chacun veut donner une maîtresse au nouveau nonce qui vient d'arriver. » Aujourd'hui il y a encore des religieuses, mais on ne voit plus ni gorges ni épaules.

Il y a cent ans, les gondoliers chantaient les vers du Tasse et de l'Arioste, parce qu'il y a cent ans ils conduisaient des amoureux dans leurs gondoles. Un patricien avait droit de haute justice dans l'étendue de son palais, mais la gondole était un asile sacré. « Il est inouï qu'un gondolier de madame se soit laissé gagner par monsieur; il serait noyé le lendemain par ses camarades. » C'était le voyage à Cythère de Watteau; la volupté, née de la blanche écume de la mer, était indolemment bercée par la mer dans une gondole toute de velours, de soie et d'or. Aujourd'hui, on retrouve les mêmes gondoles sveltes, élancées, courant sur

l'eau, comme les requins, mais on ne sait plus le chemin de l'île amoureuse.

Il y a cent ans, le carnaval durait six mois. Pendant six mois, doges, archevêques, seigneurs, prêtres, ambassadeurs, ne pouvaient sortir de la ville sans avoir un masque à la main ou sur le nez; les bacchanales païennes envahissaient les palais, les églises et les couvents; tout le monde se donnait un peu au diable, ne fût-ce que pour avoir la joie ineffable de revenir à Dieu. Aujourd'hui, on ne se donne ni à Dieu ni au diable; il y a encore des masques, il n'y a plus de carnaval. La passion faisait les courtisanes; aujourd'hui, c'est l'argent. Il y avait des théâtres où se révélait le génie vénitien par l'esprit et par la musique; il n'y a plus de génie national depuis que l'Autriche y a fait retentir sa musique, et que son esprit y court les rues.

Il y a cent ans, la place Saint-Marc était « pavée de courtisanes », comme l'enfer est pavé de bonnes intentions : aujourd'hui, on n'y voit plus courir que des colombes. On rencontre des colombes à Venise comme on rencontre des chiens à Paris. On sait qu'aux anciens temps, le jour des Rameaux, il était d'usage de lâcher « d'au-dessus du portail de Saint-Marc une multitude de pigeons avec un petit rouleau de papier à la patte, ce qui les forçait de tomber après quelques instants de lutte. » Le peuple se ruait dessus et leur tordait le cou pour souper. C'était la poule au pot de Henri IV. Il arriva que chaque année trois ou quatre

pigeons échappèrent à cette Saint-Barthélemy et se réfugièrent sur les Plombs du palais ducal, comme pour se consoler dans l'espoir avec les prisonniers. Ils se multiplièrent à l'infini. Le conseil des Dix, attendri, rendit un décret portant qu'ils seraient nourris aux frais de la République. Aujourd'hui, il n'y a plus de prisonniers sous les Plombs, et les pigeons apprivoisés se promènent nonchalamment en manchettes sur la place Saint-Marc, comme des bourgeois endimanchés.

Il y a cent ans, c'étaient encore l'art et le luxe qui gouvernaient à Venise. On se ruinait royalement pour dorer les lambris, les plafonds et les cadres de son palais. Vous ne devineriez pas ce que devenaient les bâtardes ou les orphelines abandonnées par leur famille à la sollicitude de la République. On avait bâti pour elles des hospices, où elles n'avaient d'autres devoirs à remplir qu'à chanter la gloire de Dieu et la gloire de Venise. Aussi c'était dans ces hospices comme un perpétuel concert d'anges. Les séraphins du paradis de saint Pierre, les péris du paradis de Mahomet, ne vous ont jamais, dans vos rêves, donné l'idée de cette radieuse musique. Elles étaient toutes belles, parce que le génie des arts couronnait leur front et rayonnait dans leurs yeux. Elles étaient vêtues de blanc, et portaient dans les cheveux un bouquet de grenades. Elles jouaient du violon, de la flûte, de l'orgue, du hautbois, du violoncelle. « Il n'y a si gros instrument qui puisse leur faire peur; leurs voix sont adorables pour

la tournure et la légèreté. La Zabetta est surtout étonnante par l'étendue de la sienne et les coups d'archet qu'elle a dans le gosier. Pour moi, je ne fais aucun doute qu'elle ait avalé le violon de Somis. »

Il y a cent ans, on commençait pourtant à abandonner son palais, parce qu'on ne s'y trouvait plus assez grand; — ainsi nos aïeux abandonnaient leurs châteaux à tourelles; — aujourd'hui, il n'y a presque plus de Vénitiens dans ces beaux palais du style oriental. Les Vénitiens du dix-neuvième siècle sont des Russes et des Anglais à moitié ruinés qui habitent ces demeures princières pour faire des économies. Madame la duchesse de Lucchesi Palli, — ci-devant la duchesse de Berry, — est aujourd'hui la reine de Venise. Mademoiselle Taglioni est plus riche; mais, avec ses trois ou quatre palais, elle n'est toujours qu'une déesse de l'Opéra.

Il y a trois cents ans, on ne s'habillait pas tous les jours à Venise : voyez plutôt les courtisanes du Titien; il y a deux cents ans, on s'y habillait avec un luxe inouï : demandez à Véronèse; il y a cent ans, on s'y habillait d'une perruque et d'un manteau pour braver les fureurs de l'été; aujourd'hui, on s'y habille comme à Paris. — O pays du style étoffé et théâtral! ô patrie de la palette ardente!

Il y a cent ans, les prêtres déjeunaient de l'autel et soupaient du théâtre. On les voyait le soir à l'Opéra folâtrer avec les courtisanes, se démasquer devant elles pour recevoir en face du public des coups d'éventail

sur le nez. Aujourd'hui, les prêtres n'ont plus assez d'argent pour avoir des vices.

Il y a cent ans, l'inquisition n'était plus qu'une ombre de puissance, parce que sa justice n'avait plus les ténèbres du mystère. Devant ce tribunal odieux, le conseil des Dix plaçait trois juges souverains. Dès que l'inquisition montrait ses ongles, un des trois juges souverains se levait et suspendait le jugement. Le conseil des Dix, de son côté, était fort débonnaire; il fallait que l'accusé fût bien criminel pour être enfermé dans les Puits ou sous les Plombs. Aujourd'hui la justice de Venise, ayant à combattre Silvio Pellico, a voulu illustrer une dernière fois les Puits et les Plombs du palais ducal*.

Les prisons de Venise, qui ont été le prétexte de beaucoup de déclamations et de quelques tragédies en cinq actes, ne sont ni trop haut ni trop bas. Les Puits ne sont pas sous l'eau; les Plombs ne sont pas au ciel. Les Puits sont des cachots fort habitables aux jours de mélancolie. La République, qui ne voulait pas la mort du pécheur, les a revêtus de planches pour empêcher toute humidité. Les Plombs sont des espèces de mansardes d'où on jouit d'un des plus beaux panoramas du monde, c'est-à-dire Venise nageant sur la mer avec

* On voit encore un geôlier qui se glorifie d'avoir porté à Silvio Pellico son manteau pour aller au tribunal. C'est un vieux soldat de Bonaparte qui pleure en parlant du prisonnier de Sainte-Hélène, mais qui vous montre sans jamais s'attendrir les prisonniers soumis à sa garde.

les cinquante îles qui l'environnent. Casanova ne s'y trouvait pas bien, parce que Casanova n'était pas un rêveur*. « Mais un président du tribunal de Venise, le comte Hosemberg, qui les a habités, a écrit dans un journal qu'il souhaitait à beaucoup de ses lecteurs de n'être pas plus mal logés**. »

Il y a cent ans, l'Évangile de saint Marc, exposé dans le *Trésor* à côté du clou, de l'éponge et du roseau de la Passion, était écrit en latin sur papyrus; aujourd'hui, il est écrit en latin sur parchemin (il y reste à peine quelques lettres éparses). Il y a cent ans, il y avait, comme aujourd'hui, des incrédules; on osait douter de l'authenticité de cette merveille, sous le prétexte assez taquin que les apôtres ont toujours écrit en hébreu ou en grec.

Il y a cent ans, on ne dînait guère et on ne soupait pas à Venise. Les salles à manger était peintes par le Bassan ou ses élèves; on y voyait épars les plus beaux fruits du monde, les plus rares victoires de la chasse et de la pêche; mais sur la table, il n'y avait presque rien à mettre sous la dent. C'était le regard qui dînait. « Les Vénitiens, avec leur faste et leurs palais, ne

* On sait que Casanova rejetait la lecture de *la Consolation,* de Boëce, parce qu'il n'y trouvait indiqué aucun moyen d'évasion.

** Valery. Le même voyageur est de notre opinion sur l'ancien gouvernement de Venise : à l'arrivée des Français, en 1797, les registres de condamnations pour crimes d'État ayant été ouverts, on ne trouva que quatorze condamnés depuis le commencement du siècle.

savent ce que c'est que de donner un poulet à personne. J'ai été à la conversation chez la procuratesse Foscarini. Pour tout régal, sur les trois heures, c'est-à-dire à onze heures du soir de France, vingt valets apportent, dans un plat d'argent démesuré, une grosse citrouille coupée en quartiers, qualifiée du nom de melon d'eau, mets détestable s'il en fut jamais. Une pile d'assiettes d'argent l'accompagne; chacun se jette sur un quartier et s'en retourne à minuit souper chez soi. » Aujourd'hui, cela n'a pas changé : — toujours les plats d'argent et les melons d'eau, à cette variante près qu'on m'a offert un soir, sur un plat de vermeil, une pomme de Normandie. Les pommes de Normandie sont très-recherchées à Venise. J'ai vu plus d'une grande dame y mordre à blanches dents, — comme si c'eût été la pomme amère.

Il y a cent ans, Alfred de Musset, qui était alors un amoureux de Grenade et de Venise, chantait avec son timbre d'or :

Dans Venise la rouge
Pas un bateau qui bouge,
Pas un pêcheur dans l'eau,
Pas un falot.

Ah! maintenant plus d'une
Attend au clair de lune
Quelque jeune muguet,
L'oreille au guet.

Pour le bal qu'on prépare
Plus d'une qui se pare

Met devant son miroir
  Le masque noir.

Laissons la vieille horloge
Au palais du vieux doge
Lui compter de ses nuits
  Les longs ennuis.

Comptons plutôt, ma belle,
Sur ta bouche rebelle
Tant de baisers donnés
  Et pardonnés.

Comptons plutôt tes charmes,
Comptons les douces larmes
Qu'à tes yeux a coûté
  La volupté.

Aujourd'hui, les plus hardis chantent sur les gondoles des cantiques en l'honneur du pape Pie IX, — le réformateur. — L'esprit humain est comme le soleil, qui n'éclaire que la moitié du globe à la fois, — ou comme la mer, qui perd d'un côté ce qu'elle gagne de l'autre. Rome a un peu plus de liberté qu'il y a cent ans; mais où est la République de Venise? Dans la tabatière de M. de Metternich.

XV.

PROMENADES EN GONDOLE.

On ne s'étonne plus, comme autrefois, que les gondoles soient invariablement vêtues de drap noir étoilé de clous d'or. C'était la couleur de la République, c'est la couleur de la République défunte.

Les morts seuls ont le privilége de se faire conduire au cimetière dans des gondoles rouges, couleur de deuil de la République, — couleur de sang. — C'est le dernier voyage. On ne se dispute jamais les gondoles rouges.

La Malibran n'aimait pas le noir, car, pour elle, le noir était un pressentiment de la tombe. Elle osa un jour lancer une gondole grise devant la Piazzetta. Ce fut toute une révolution. La pauvre Malibran fut sifflée pour la première fois de sa vie.

Rien n'est doux à l'esprit paresseux comme un voyage sans but dans ce dédale qui s'appelle Venise.

Le fil d'Ariane, c'est le gondolier. On se laisse bercer indolemment, en proie aux rêveries les plus étranges. On dirait qu'on voyage outre-tombe, dans un pays habité par les âmes. A peine si l'on est réveillé à chaque coin de rue par le cri musical du gondolier : — *Castellani* — *Nicolotti.* — Caron n'était pas plus silencieux dans son voyage achéronesque.

Quand vous serez en gondole, n'oubliez pas la promenade à Chioggia, où bat encore le cœur vénitien, où plus d'un membre du conseil des Dix allait incognito oublier son tribunal dans les joies amoureuses, où Titien allait chercher ses figures réalistes, où Léopold Robert groupait sa scène de pêcheurs, où Goldoni recueillait des saillies pour ses *Gare Chiozzotte.* N'oubliez pas l'île Saint-Lazare, où Byron allait étudier avec les Arméniens. Le couvent des laborieux méchitaristes est peut-être la plus digne de toutes les institutions monastiques. Les réformistes contemporains doivent à leurs idées un voyage à l'île Saint-Lazare. Ils n'y trouveront pas, comme dans les communautés religieuses clair-semées en Europe, la stérile renonciation au monde, à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Les Arméniens vivent de la vie, avec le ciel pour horizon, dans l'étude qui élève l'âme inquiète et qui console le cœur vaincu.

XVI.

LES BACCHANALES DU LIDO.

Je suis arrivé un soir au Lido sans y songer. Mon gondolier avait donné un rendez-vous galant : il fallait que j'y allasse. C'était le jour des Bacchanales. Tous les mois, les Vénitiens saluent la nouvelle lune au Lido par des danses grotesques, des tarentelles échevelées, invraisemblables, impossibles, au son d'une musique en délire, où le violon et le fifre luttent de sons aigus. On boit beaucoup, on crie beaucoup, on s'agite beaucoup. Le bal de l'Opéra, que dis-je ! la descente de la Courtille est moins folle et moins rugissante. Tout le peuple est là, qui secoue ses haillons et sa gaieté. Quand les filles sont tombées sans souffle sur l'herbe arrosée de vin, les hommes dansent ensemble jusqu'à ce qu'ils tombent à leur tour. Il ne s'est pas encore trouvé de peintre pour consacrer ces Bacchanales par le caractère de l'art. O charmants amoureux de Gior-

gione et d'Arioste ! reconnaîtrez-vous le Lido à ce tableau que j'ose à peine esquisser, vous qui alliez rêver au bord des vagues bleues de cette île poétique !

Le Lido, aujourd'hui, n'est guère que la barrière Mont-Parnasse de Venise. Seulement le ciel y est plus beau et la mer y répand sa solennité.

Les Vénitiens appellent cela des Bacchanales, comme ils appellent l'escalier du palais ducal l'escalier des Géants. O les merveilleux amplificateurs ! Ils seraient dans l'Olympe au banquet des dieux qu'ils ne seraient pas plus olympiens.

Beaucoup de leurs palais sont d'humbles maisons bourgeoises de province. Leur escalier des Géants, un vrai géant ne le verrait pas en passant ; leur pont des Soupirs n'a qu'une arche. Les Bacchanales du Lido ne sont pas des bacchanales. Si vous cherchez la maison du Titien, vous trouverez le mur d'un jardin dans un petit cul-de-sac appelé le *Détroit de Gallipoli !* Pourtant il y a dans toutes ces ruines des hommes et des choses je ne sais quoi de fastueux et de grandiose qui explique bien cette épitaphe d'un patricien de Venise, qui exprime le noble regret d'avoir été contraint d'échanger son titre contre celui de grand-duc de Toscane *.

Il n'est pas jusqu'aux Facchini qui ne parlent de leur origine antédiluvienne et de leurs travaux d'Hercule.

Les touristes vous ont mis en garde contre les Fac-

* On sait que les patriciens de Venise ne voulaient pas se charger de titres, — comme les belles Vénitiennes ne voulaient pas se charger de diamants.

chini. C'est un préjugé barbare que de médire des Facchini, en les peignant comme des ogres et des Barbe-Bleue. Le Facchino est un gai compagnon qui vit du soleil tant qu'il peut (on le met çà et là en prison pour ses vertus), qui rançonne de fort bonne grâce et qui donne du ragoût au voyage. Supprimez le Facchino, l'Italie n'a plus le même accent : le Facchino vous égaye, vous irrite, vous donne du montant. On a vu des philanthropes anglais et des progressistes français donner des coups de bâton aux Facchini, parce que ces pauvres diables les voulaient servir avec trop de zèle. Après tout, pourquoi tant de colère pour quelques bajocci de plus ou de moins? Le Facchino a tout au plus les miettes de la table du voyageur en Italie. Quand on professe la philanthropie à Londres et le progrès à Paris, on doit honorer l'humanité qui souffre à Venise ou à Rome. C'est surtout dans les États du pape que j'ai rencontré le Facchino primitif. Comme j'arrivais à Ferrare devant le palais de madame Lucrèce, j'éternuai — sans doute d'admiration. — Un Facchino habillé en dandy se précipita à ma rencontre et me dit un *Dieu vous bénisse!* de l'air le plus gracieux; après quoi, comme j'allais le saluer avec reconnaissance, il me tendit la main et me demanda un paolo (onze sous). Il s'était incliné, il avait parlé, il fallait bien payer. Je payai de bonne grâce, en lui demandant son tarif. Les États du pape sont peuplés d'honnêtes gens tout aussi occupés : il faudra bien du génie à Pie IX pour métamorphoser ses mendiants en hommes.

Mon gondolier me conseilla d'aller me divertir un peu au spectacle des Bacchanales pendant qu'il irait dans l'ancien cimetière des Juifs, où il était galamment attendu. Je suivis une guirlande fanée de jeunes folles, qui couraient en dansant, appelant à elles une troupe de galants enluminés qui tournaient en rond autour de trois ou quatre bouteilles d'osier, que chacun saisissait à son tour et portait à ses lèvres sans avoir le droit de s'arrêter. Les pauvres délaissées avaient beau appeler : les galants n'avaient plus de baisers que pour la bouteille. Cependant elles étaient belles par la jeunesse et la gaieté. Véronèse et Varotari auraient enivré leurs yeux aux tableaux rayonnants de leurs chevelures dorées ruisselant sur leurs épaules de marbre.

Quel luxe de vie et de volupté ! il ne leur manquait qu'une couronne de pampres. Elles étaient vêtues de quelques haillons prétentieux : elles portaient au cou et aux doigts des verroteries de Murano ; mais elles étaient surtout vêtues de leur jeunesse et parées de leurs folies.

Tout à coup elles furent dispersées par un véritable ouragan, c'est-à-dire par un groupe de danseurs qui s'abattirent sur elles comme sur une proie toute fraîche. C'étaient les Romains sauvages se précipitant, comme aux jours du combat, sur la vertu effarée des Sabines.

XVII.

LA MAITRESSE DE LORD BYRON.

Il y avait ce soir-là, au Lido, dans un cercle de cabarets improvisés, deux à trois mille Vénitiens qui étaient venus pour être acteurs ou spectateurs aux Bacchanales.

C'était une peuplade très-animée et très-pittoresque. L'île était assiégée de barcarols du côté de Venise; du côté de la pleine mer, le rivage était couvert de baigneurs. Je m'étais arrêté non loin de San-Micheli, cette forteresse qui semble taillée en plein roc, devant une marchande d'huîtres. Je voulais savoir pour la première fois si les huîtres de l'Adriatique ont la saveur des huîtres d'Ostende. Les huîtres étaient excellentes. La marchande exposait les débris d'une beauté grave, altière, expressive; elle avait conservé tout l'éclat de ses beaux yeux.

Comme je mangeais mes huîtres, le comte de F***,

que j'avais rencontré au palais Barbarigo, vint s'arrêter devant moi.

— Est-ce qu'elle vous a dit son histoire? me demanda-t-il.

— Son histoire! La destinée s'est donc amusée avec une marchande d'huîtres?

— Elle a été pendant six semaines la maîtresse du plus grand poëte du monde.

— La maîtresse de Byron!

Elle avait entendu ce nom magique.

— Lord Byron! dit-elle avec un sourire mélancolique et une voix dolente.

— Voyons, lui dit le comte de F***, racontez-nous cela en deux mots. Nous mangerons des huîtres tant que durera votre récit.

Elle se fit un peu prier.

— C'est de la folie, murmura-t-elle en levant les yeux au ciel comme pour y lire ce beau roman de sa vie depuis longtemps oublié.

« C'était ici, il y a longtemps; j'étais à danser comme celles qui dansent là-bas; il se promenait à cheval sur le rivage; il vint jusqu'au milieu des Bacchanales. J'étais la plus folle, il me trouva la plus jolie.

» — Donnez-moi cette belle fille, dit-il à celui qui dansait avec moi, donnez-la-moi, vous verrez comme je vais la faire valser à cheval!

» Mon danseur me saisit et me jeta dans les bras du cavalier, qui me pressa sur son cœur et éperonna

son cheval. Ah! quelle danse désordonnée! J'avais si peur de tomber, que je n'avais pas peur pour ma vertu. Je me blottissais sur mon cavalier comme la biche sous la ramée pendant l'orage.

» C'était la première fois que je me sentais à cheval; je me croyais sur une vague à l'heure du flux. A chaque seconde, je tremblais de m'abîmer dans la mer. Je vous le dis : un vrai conte de fées!

» Le soir était venu, la nuit tombait sur nous, j'entendais les chants joyeux des Bacchanales à travers le galop du cheval et le mugissement des vagues. Je descendis de cheval pour entrer dans une gondole toute de velours et de soie. Ah! quel voyage! — Mais vous ne mangez plus, messieurs? »

En effet, nous dévorions ce roman qu'elle nous racontait en dialecte vénitien, avec des images poétiques, comme si Byron eût parlé par sa bouche.

Elle continua ainsi :

« Nous abordâmes au palais Mocenigo. J'étais heureuse, effrayée, éperdue. Un palais, un grand seigneur, des laquais, quand ma mère m'attendait près du Rialto pour souper dans notre chenil; ma mère, une marchande de poissons! Ces laquais ouvraient des yeux grands comme les arcades du palais ducal; je n'osais passer devant eux; mais lui, qui m'aimait déjà, me soutint à son bras et me conduisit galamment dans sa chambre.

» Dès qu'il eut fermé la porte, il me donna un cachemire turc et m'ordonna de jeter ma robe par la

fenêtre; il m'attendait pour souper, il ne voulait pas que ma pauvre robe fût du festin.

» J'étais fort en peine. J'avais un lambeau de mantille, que je laissai tomber à mes pieds. Je dégrafai ma ceinture, tout en m'éloignant dans l'ombre des rideaux. J'étais décidée à ne pas aller plus loin; mais il parut s'impatienter, et je laissai tomber ma ceinture sur le tapis. — Hâtez-vous, me dit-il, je vous attends pour souper. Jamais je n'en aurais fini s'il ne m'eût aidée un peu. Et comme il y allait!

» Le lendemain, il m'avertit qu'une gondole m'attendait à la porte du palais pour me conduire chez ma mère. — Je ne veux pas m'en aller, lui dis-je. Il pria, il ordonna; je fus inébranlable. — Est-ce que j'oserais jamais, lui disais-je, me montrer au soleil du Rialto? ma mère me battrait; mais ce n'est pas ma mère que je crains, c'est le soleil. — Eh bien, me dit-il en m'embrassant, vous partirez ce soir quand le soleil sera couché. — Jamais! m'écriai-je avec exaltation.

» Nous passâmes la journée gaiement et tristement. Que voulez-vous! il s'amusait et s'ennuyait avec moi. Je ne savais que lui dire, sinon que je l'aimais et voudrais mourir pour lui. — Allons, messieurs! encore quelques huîtres.

» Le soir venu, il me prit doucement la main. — Adieu, me dit-il en m'entraînant, le soleil est couché! adieu! nous nous reverrons bientôt!

» Je ne savais plus résister, je me laissai conduire comme un enfant. Quand nous fûmes sur le péristyle,

il me fit signe de descendre dans sa gondole; le gondolier m'attendait, rame en main. — Adieu! dis-je d'un air décidé. Il voulait m'offrir la main, mais déjà je m'étais élancée dans le canal... En vérité, messieurs, vous n'aimez pas les huîtres!...

» Vous comprenez bien que je ne restai pas longtemps dans l'eau. Ce fut lui qui me sauva. Quand je revins à moi, j'étais encore dans sa chambre; un médecin venait d'entrer; pour lui, il me soulevait la tête avec la tendresse d'un frère. Il était touché jusqu'aux larmes de mon adieu dans l'eau. — Margarita, me dit-il avec passion, vous resterez avec moi toujours. — Toujours! murmurai-je tristement. Le *toujours* de lord Byron dura six semaines, six siècles, il est vrai, si les siècles se comptent par les heures de joie. Quels beaux jours! quelle fête pour le cœur! quelle adorable folie!

» Nous allions tous les jours dans cette chère gondole, où je cachais mon bonheur, du palais Mocenigo à quelque île lointaine, souvent au Lido, où nous retrouvions le beau cheval, qui hennissait en nous voyant. Ah! comme j'aimais la mer! la mer qui me parlait d'amour et de mort!

» Lui, quand il me parlait, je ne comprenais jamais. Et pourtant j'écoutais avec délices. J'entends encore sa voix. Il paraît que j'avais fait une belle action en me jetant à l'eau, car il me disait souvent que dans toute l'Angleterre il ne trouverait pas une femme qui fît si bien cela.

» Je n'ai pas recommencé, du reste, et j'aimerais mieux être condamnée à vendre des huîtres et des poissons pendant trois ou quatre siècles que de boire un second coup en pleine eau.

» Ai-je besoin de vous dire la fin? C'est toujours la même histoire, la fin ne vaut pas le commencement. Au bout de six semaines, il me pria d'aller vivre avec ma mère, me jurant que son palais me serait toujours ouvert. Il attendait un ambassadeur, il ne pouvait le recevoir en ma compagnie. Cette fois, j'allai toute seule à la gondole... et je ne me jetai pas dans le canal...

» Je ne le revis plus que de loin en loin, il m'avait bien aimée, il m'oublia bientôt. Un jour on me refusa la porte du palais Mocenigo ; le lendemain il m'envoya une bourse pleine d'or. J'étais près de ma mère, devant le palais Grimani. Je jetai la bourse dans le canal, je courus à la maison, je me délivrai de ma robe de soie, je déchirai mes dentelles, je m'habillai avec une vieille robe de ma mère, et me voilà... J'ai vendu des poissons et des huîtres... J'ai pris mon parti, j'ai fermé le livre à la plus belle page. Que voulez-vous! je ne savais pas lire. »

Nous écoutions encore. — Messieurs, vous n'en avez mangé que cinquante-trois. A un demi-zwanziger par huître : total, vingt-sept zwanziger.

Ce furent ses dernières paroles. Nous trouvâmes les huîtres un peu chères. Le total était arbitrairement résolu, mais nous payâmes sans nous plaindre.

Cette marchande d'huîtres avait eu son heure de poésie. Byron lui-même, le suprême génie, n'avait jamais eu une si belle inspiration que Margarita lui disant adieu et s'élançant dans la mer. C'est la passion qui fait le poëte.

Je regardai cette femme avec une curiosité de plus en plus ardente, cette femme qui s'était montrée une amante sublime, et qui n'avait plus rien de la femme, depuis qu'elle avait fui le rivage odorant de la jeunesse et que la soif du gain avait flétri ses lèvres.

Byron a raconté quelques fragments de son histoire avec Margarita. Son récit ne s'accorde pas de point en point avec celui de cette héroïne tempêtueuse. Ainsi il ne dit pas qu'il l'ait sauvée lui-même. Voici d'ailleurs un portrait de Margarita par Byron :

« Elle prit sur moi un ascendant que je lui disputais souvent, mais qu'elle gardait toujours. Cet ascendant, c'étaient son œil noir, sa physionomie sombre et expressive ; elle avait le caractère vénitien dans le dialecte, dans la pensée, dans les manières, dans sa naïveté folâtre. De plus, elle ne savait ni lire ni écrire, elle ne pouvait me fatiguer de ses lettres. J'en reçus cependant deux, qu'elle fit écrire par un notaire, un jour que j'étais malade. Fière, impérieuse, arrogante, elle avait l'habitude de faire ce qui lui convenait sans trop s'inquiéter du temps, du lieu, ou des personnes qui étaient là ; et si les femmes du palais s'avisaient de vouloir la contredire, elle les battait.

» Quand je la connus, j'étais en *relazione* avec la signora ***, qui, la rencontrant un jour, fut assez malavisée pour lui faire des menaces ; car elle avait entendu parler de notre promenade à cheval. Margarita lui arracha son voile et lui cria : — Vous n'êtes pas sa femme, et je ne suis pas sa femme ! Vous êtes sa maîtresse, et moi je suis sa maîtresse ! Du reste, quel droit avez-

vous de me faire des reproches? S'il m'aime mieux que vous, est-ce ma faute? Si vous voulez le garder, attachez-le au cordon de votre jupe. Mais parce que vous êtes plus riche que moi, ne croyez pas que vous puissiez me parler sans que je vous réplique! Et, après ce morceau d'éloquence, elle s'éloigna, laissant auprès de la signora une nombreuse assemblée pour disserter sur le galant dialogue survenu entre elles.

» Il lui vint mille caprices insensés. Elle était charmante avec son *faziolo :* elle voulut avoir un chapeau et des plumes; toutes mes raisons pour m'opposer à ce ridicule travestissement furent inutiles. Ensuite elle voulut avoir un vêtement de grande dame. Il lui fallait la robe à queue; toute résistance devenait impossible, et elle traîna avec elle sa maudite queue partout où elle allait.

» Elle m'aimait avec violence. Un jour d'automne que j'étais allé au Lido avec mes gondoliers, une bourrasque nous surprit et nous mit en danger. La gondole était pleine d'eau, la rame perdue, la mer orageuse; la pluie tombait par torrents, nous voyions la nuit s'avancer, et le vent ne s'apaisait pas. Enfin, après de grands efforts, nous rentrâmes à Venise, et j'aperçus Margarita sur les marches du palais Mocenigo, les yeux baignés de larmes, les cheveux épars et flottant sur son sein, trempés par la pluie. Avec son visage pâle et ses regards errant sur la mer qui grondait à ses pieds, elle ressemblait à Médée descendue de son char, ou à la divinité de la tempête. Pas une autre créature vivante n'était là pour saluer notre arrivée. Quand elle me vit, elle n'accourut pas à moi, comme on aurait pu s'y attendre, mais elle cria : — *Ah! cun della Madonna, na esta per andar all' Lido.* Et puis elle battit tout le monde, gondoliers et domestiques. »

Byron ne dit pas s'il fut battu lui-même. Cela ne me paraît pas douteux. Au théâtre, n'est pas sifflé qui veut, disait Voltaire. — En amour, n'est pas battu qui veut, disait Byron.

Nous revînmes à Venise, à la nuit close, par un beau clair de lune. Ne me parlez pas du Colysée au clair de la lune. Le plus beau spectacle nocturne de l'Italie, c'est Venise avec son silence, son aspect oriental, ses palais qui se mirent dans l'eau, la gondole solitaire, les dômes argentés, la voix solennelle des églises. La lune est le soleil des ruines. C'est par ce soleil éteint qu'il faut voir aujourd'hui cette ville qui s'éteint.

XVIII.

ADIEU VENISE !

Venise est l'exil dans l'exil; c'est déjà l'autre monde; c'est plutôt le souvenir de la vie que la vie elle-même. Voilà l'opinion de madame de Lucchesi Palli (la duchesse de Berry), qui habite un des plus beaux palais de la ville de marbres et de briques. Elle est devenue Vénitienne, parce qu'elle est née à Naples, mais elle est Française par le souvenir — par l'espérance peut-être. — En entrant chez elle, l'hospitalité vous accueille si gaiement, que tout étranger se croit dans son pays. On y trouve plus d'une page d'histoire de France : un soulier de Louis XIV peint par Rigaud que M. le comte de Chambord voudrait bien chausser; le livre de prières de Marie-Antoinette; la *Famille pauvre* de Prudhon, éloquente plaidoirie démocratique que chaque roi devrait avoir dans la salle du trône; des lettres de Henri IV que Henri V a relues souvent; — tout un Musée, tout un Louvre, tout un Versailles.

Madame de Lucchesi Palli, depuis qu'elle est en Italie, semble avoir défié les hyvers. Il n'a point encore neigé sur son front. Il y a des femmes devant lesquelles le temps passe sans compter. Les païens avaient inventé les Heures couronnées de roses.

La plupart des palais célèbres sont abandonnés aux étrangers. Quelques-uns ne sont pas habités, mais l'Europe voyageuse y va trôner çà et là. Ils ont tous quelques chefs-d'œuvre à étaler; mais, peu à peu, la Russie et l'Angleterre auront dévasté Venise. Ainsi, reverrai-je à mon prochain voyage la *Madeleine* du Titien et la *Susanne* du Tintoret au palais Barbarigo, où elles sont en vente, deux profanes pour lesquelles je donnerais quatre Madones de Raphaël?

Oui, je retournerai dans ce pays, qui ose être beau sans arbres et sans chevaux; où la fraîche Adriatique répand, en été, je ne sais quelle fraîcheur du paradis idéal; où le vent oriental est si doux l'hyver, qu'il est surnommé par les Vénitiens le « manteau des pauvres. » J'irai manger, ô Venise! tes bœufs de Styrie, tes muges de Chioggia, tes poulets de Rovigo, tes bécassines de la Brenta, ton turbot chanté par Boccace, tes ortolans de la mer bleue, tes beaux fruits d'Este et de Montagnana. J'irai boire, ô ville aquatique! ton vin de Chypre et ton *val Pollicella*. J'irai, ô cité voluptueuse, île du monde olympien oubliée dans le monde nouveau, porte du paradis ouverte par Satan, j'irai revoir tes femmes dorées qui ont tué Giorgione et Léopold Robert.

Les voyageurs qui aiment les points sur les I et qui ont horreur de l'imprévu (l'imprévu! le cheval indompté du voyage!) iront à leur arrivée à la ville impossible demander aux bouquetières de la place Saint-Marc la géographie de ce dédale de marbre et d'eau dont elles sont les Arianes.

Ami voyageur, si tu dois aller à Venise, ne lis pas ces pages perdues. Il faut que le pays du voyage soit une forêt vierge, où les aventureux puissent faire à leur tour des découvertes. A quoi bon le mot de l'énigme avant d'avoir lu l'énigme? Le vrai voyageur est comme l'amant passionné : il dédaigne les portes ouvertes à tout le monde, puisqu'il passe par la fenêtre.

VOYAGE
AU PAYS DES TULIPES.

Septembre 1844.

I.

JULIENNE ET SES DEUX CANONNIERS.

Ce n'est pas pour moi que je voyage, — je voyage pour vous, madame. Je porte votre pensée. Je ne suis que la locomotive. Tout ce que je vois ne me semblerait pas curieux si je ne devais vous le raconter. On l'a dit il y a longtemps : le poëte est un miroir qu'on promène le long du chemin. Si je promène le miroir, vous savez bien que c'est pour vous.

Où suis-je? où vais-je? d'où viens-je? — Voilà un début de héros de tragédie. — Je vais à Harlem, si j'ai bonne mémoire. Je viens de Bruyères, — je m'en souviens, car mon cœur est resté là-bas. — Partir sans vous! perdre pour huit jours ce profil grec qui me fait croire à Zeuxis, ces cheveux ondés à la Diane chasseresse, ces yeux charmants taillés à vif dans le ciel un soir d'automne, — vous perdre, vous que je cherchais avant de vous connaître!

Je vous ai promis, madame, d'être un voyageur naïf, je veux tenir ma parole. Être bête est une qualité de plus en plus rare. Autrefois on était bête, aujourd'hui on n'est que sot. Je ne parle pas de ceux qui sont spirituels. Je suis un homme d'esprit, c'est là, vous le savez, mon plus grand tort. Aimez-moi toujours comme je suis. — Qui n'a ses défauts?

Mais voilà que je raisonne au lieu de raconter. Il n'est si méchant livre qui n'ait sa préface. — Vous savez comme j'aime les préfaces. — Les préfaces dans la vie, — dans l'amour, — dirais-je si je ne parlais après la préface.

En route! Je ne vous dirai rien de ce joli paysage qui tient à la Champagne, à la Picardie et à l'Ile-de-France. A Bruyères, on se croirait dans le duché de Bade : montagnes à pic, roches moussues, bancs de sable d'argent, bois de chênes, verts étangs, rien ne manque au tableau. Seulement ici les teintes sont adoucies. Le Lorrain s'y trouverait mieux que Salvator. Ce paysage triste et gai n'a pas longtemps passé sous mes yeux. A trois lieues de là, j'étais en pleine Picardie, disant adieu de la main à ces majestueuses tours de la cathédrale de Laon que vous saluez tous les matins.

Je ne vous parle pas de mes voisins, parce que ce ne sont pas des voyageurs. Je n'ai pas de voisines, parce que je monte orgueilleusement sur l'impériale, — comme les gens qui n'ont pas le sou. — Au premier relais, pendant qu'on changeait de chevaux, j'ai

changé de voisins. — Qu'importe? me disais-je. — Cependant j'étais assez content. Par la même raison que je changeais de point de vue dans la nature, pourquoi ne pas changer aussi de point de vue dans l'humanité?

Oui, nous étions en pleine Picardie; de larges pommiers étendaient fastueusement leurs branches, qui ployaient sous le fruit tour à tour jaune, vert et rouge. Le paysage était de plus en plus uniforme : de vastes champs fraîchement labourés pour les semailles; des tapis de trèfle et de luzerne; quelques rares carrés d'avoine en javelles; à l'horizon un moulin à vent qui tourne, une ferme où s'abattent les pigeons, un village caché dans les arbres de ses jardins.

Comme nous allions entrer à la Fère, nous fûmes arrêtés par la rencontre d'un artilleur qui traînait un sabre nu. Il avait l'air d'un homme ivre. Des enfants lui criaient : « Prenez garde de tomber! » Il arrivait droit à nos chevaux. Des soldats venant à passer firent cercle autour des chevaux et de l'artilleur. « Artilleur, qu'avez-vous? »

Il regarda son sabre. « Voyez, » répondit-il d'une voix haute.

Le sabre était taché de sang. « Eh bien? — Eh bien, j'ai tué Théodore! »

Il prononça ces mots d'un air dégagé, mais avec tristesse.

Nous regardions tous en silence. « Théodore! dit un des soldats, c'était votre camarade de lit? — Oui.

— Pourquoi l'avez-vous tué? — Pour un autre camarade de lit qui s'appelle Julienne. — C'est cela, dit le postillon, toujours les femmes! c'est bien la peine! — Oui, mordieu! s'écria l'artilleur en brandissant son sabre; oui, celle-là en vaut la peine! On pourra me fusiller, mais on ne me fera pas changer d'opinion. »

La foule grossissait de plus en plus. « Il faut l'arrêter, » dit une voix perçante.

Il entendit ces mots. « M'arrêter! dit-il en levant la tête, m'arrêter! est-ce que j'ai l'air d'un homme qui s'en va? Je cours moi-même tout conter au capitaine; il a du cœur, celui-là; je n'aurai pas besoin de lui dire que je me suis battu loyalement. Je ne suis pas un assassin. On me fusillera, très-bien; mais Théodore n'ira plus chez elle. »

Il fendit la foule, prit fraternellement le bras d'un soldat et s'éloigna par le chemin de la caserne.

J'étais ému jusqu'aux larmes, non point de la mort de celui qui venait d'être tué, mais de celui qui va l'être.

Or quelle est cette Julienne qui est deux fois homicide? Elle est donc jeune et belle, puisque deux hommes, jeunes, beaux, forts et braves, ont consenti à se sabrer pour ses charmes? Ce qui va vous surprendre, c'est qu'en vérité elle est jeune et belle. Elle a vingt ans. Un jeune officier nous disait gaiement à l'auberge :

— Elle serait la fille du diable, qu'elle ne serait pas plus jolie.

Toujours est-il qu'à cette heure la plus belle femme de Paris, la plus tendre, la plus dévouée, la plus adorable, ne trouverait pas deux amants capables de mourir si vaillamment pour elle. Aphorisme : Il y a encore des amants, mais non plus comme aux beaux jours, — à la vie! à la mort!

Je m'oubliais, car je puis vous dire : — A la vie! à la mort!

II.

LA TOUR. — PAUL POTTER. — VAN OSTADE.

Que vous dirais-je de Saint-Quentin? C'est la patrie du peintre La Tour, qui semblait né pour faire le portrait de trois femmes charmantes, — à divers titres, — qui ont régné tour à tour : madame de Pompadour, madame du Barry et la reine Marie-Antoinette. La Tour seul, dans ses pastels, les a fait sourire avec leur esprit et leur beauté. Au temps où naquit La Tour, il n'y avait à Saint-Quentin ni fabriques ni houillères. La noire fumée de l'industrie ne couvrait pas le pays d'un linceul funèbre. C'est pourtant là un pays riche, — riche! point de ciel, point de soleil. Les lazzarones ont une richesse plus vraie : le soleil, l'air, la liberté.

De Saint-Quentin au Catelet, la route est bordée de cerisiers plus ou moins sauvages. Grâce à l'automne, les feuilles déjà rougies donnent beaucoup d'accent à

ce paysage un peu froid. Je ne regrette pas les pommiers. Du reste, comme toutes les maisons des villages du Nord sont bâties en briques, le paysage un peu vert même en automne prend ainsi du ton et de la variété.

Cambrai est une ville toute blanche, peinte de la cave au grenier, où j'ai salué pieusement le souvenir de Fénelon, ce huitième sage de la Grèce. A Cambrai j'ai passé une nuit à rêver et à dormir, — je ne dis pas à dormir et à rêver, car ce n'est pas la même chose.

Près de Valenciennes je me suis plus d'une fois rappelé les Paul Potter que nous avons vus ensemble. Dès le point du jour les vaches étaient éparpillées dans les prairies; les unes, un peu surprises de nous voir passer, levaient la tête entre les saules; les autres, — paresseuses et gourmandes, — couchées au bord de l'eau, mangeaient nonchalamment tous les brins d'herbe qu'elles pouvaient atteindre. Un troupeau de génisses toutes noires tachetées de blanc m'a surtout émerveillé. La civilisation moderne a supprimé le pâtre, ce qui est un malheur, non pas pour les vaches, mais pour le paysage. Le pâtre de Paul Potter était d'un très-bon effet, soit qu'il jouât de la flûte dans les roseaux, comme le dieu Pan, soit qu'il chantât l'air de Margot ou de Jacqueline.

A Valenciennes, il faut dire adieu à ces braves chevaux picards qui m'avaient appris la patience. Je vais saluer les ailes de flamme de la vapeur. Voilà les arbres qui dansent la sarabande. Quelle légèreté! quels

tourbillons! c'est le bal de l'Opéra habillé de feuilles vertes. — Première station. — Un jeune homme se promène en fumant. Il est d'une exquise élégance. C'est le prince de Ligne. Un goujat à moitié ivre lui demande sans façon à allumer sa pipe à son cigare. — C'est reçu dans la bonne compagnie. — Le jeune homme donne avec grâce du feu au goujat. Rien n'est plus simple. — Cependant qu'aurait dit, il y a cent ans, le fameux prince de Ligne, ami de M. de Voltaire, qui fut toujours un homme d'esprit grand seigneur et un grand seigneur homme d'esprit? — car il y aura toujours des grands seigneurs et des goujats, — quelle que soit la république.

Si nous n'allions pas si vite, j'aurais eu le temps de voir à Tubize un intérieur digne de Van Ostade. Figurez-vous un forgeron bien coiffé de travers, magnifiquement éclairé par le feu de la forge. Devant la porte, — car on le voyait par la fenêtre, — était une femme qui tenait un enfant par la main et qui donnait à boire à un autre. Sur la façade de la maison, encadrée par des saules, s'étendait un cep vigoureux que le soleil aurait bien dû griller un peu. C'était un joli tableau, très-franc, très-clair, très-gai, un Van Ostade authentique : il n'y manquait guère que la signature.

III.

LES HUITRES D'OSTENDE.

Je m'aperçois d'une vérité fâcheuse : — il y aura toujours des voyageurs, mais il n'y aura plus de relations de voyage. Le moyen, je vous prie, de lutter avec les nouvelles diverses que publient à chaque heure du jour les organes de l'opinion, comme on disait au bon temps? Ici comme ailleurs il se passe des événements qui intéressent tout le monde; mais aurai-je la patience de copier les gazettes? La plume me tombe des mains. Il faudrait voyager dans je ne sais quelle mer Pacifique où les sauvages ne se passionnent pas encore avec les organes de l'opinion. Mais il n'y a plus ni sauvages ni forêts vierges; l'espèce humaine a mis partout son pied.

Ainsi je ne vous dirai rien de la politique et des événements du pays : tout a été dit; voilà pourquoi tant d'honnêtes gens passent leur vie à écrire des journaux.

N'ayant pas à vous parler des *mœurs publiques,* je

voudrais bien vous parler des *mœurs privées.* Rien n'est plus difficile ; ce n'est pas en passant comme la vapeur dans un pays que j'y puis découvrir ce que les anciens appelaient l'âme du foyer ; d'ailleurs, ici on n'ouvre pas sa porte à deux battants, on vit à l'ombre et en silence ; à peine si on entr'ouvre ses rideaux quand par hasard vient le soleil. (A propos du soleil, le voyez-vous toujours là-bas ? nous nous sommes tout à fait perdus de vue. — Piron disait autrefois du bon Dieu : « Nous nous voyons, mais nous ne nous parlons pas ; » je voudrais bien pouvoir en dire autant du soleil.)

J'ai trouvé ici deux amis que j'ai surpris au café, écrivant un premier-Bruxelles sur les huîtres d'Ostende. C'est une haute question politique tout à fait à l'ordre du jour. Vous comprenez que je n'y entends rien du tout. Toutefois, pendant qu'ils écrivaient, j'ai mangé trois douzaines d'huîtres d'Ostende. Ç'a été toute ma collaboration.

Gérard de Nerval est arrivé hier par une pluie battante. Comme il est habitué à tout, — vrai voyageur autour des mondes, — il souriait dans la pluie comme dans le beau temps ; il était majestueusement drapé dans son manteau oriental, qui fait à Bruxelles tourner toutes les têtes, je ne dirai pas de l'autre côté.

Il y a ici une manière toute flamande de faire les journaux, qui sont en grand nombre. A Paris, on est armé de ciseaux et on coupe pour un journal ce qu'il y a de curieux dans un autre. De cette façon, on relit

la même chose durant toute une semaine; c'est déjà bien; mais ici, à Bruxelles, dans le pays de la contrefaçon, on est beaucoup plus avancé dans cette industrie. Six journaux du même format s'entendent fraternellement. La composition tout entière du premier sert aux cinq autres. Il n'y a, en vérité, que le titre à changer. Aussi les abonnés ne se plaignent pas du désaccord de leurs rédacteurs. Décidément nous sommes dans le pays du silence. *** est le rédacteur en chef d'un de ces journaux, — position éminente et difficile : — il faut qu'il veille à ce qu'on ne se trompe pas de titre. Du reste, à l'heure qu'il est, *** est un homme de lettres accompli, qui écrit aussi mal à Bruxelles que nous écrivons à Paris.

Gérard de Nerval m'a remis une lettre à mon adresse signée Hetzel : « *Puisque vous voilà loin de Paris, vous pouvez écrire sur Paris. Faites écrire Gérard, et que Gérard vous fasse écrire* » — pour LE DIABLE À PARIS. — Gérard prend la lettre au sérieux pour lui comme pour moi : il taille deux plumes. Comment refuser d'écrire pour Hetzel avec une plume taillée par Gérard !

Adieu. Nous partons pour Anvers. Soyez mon ami aujourd'hui comme vous le fûtes hier, comme je serai le vôtre demain.

IV.

EN VUE DE BERG-OP-ZOOM.

J'avais promis de t'écrire, mon cher Lafayette; ce n'est qu'en m'éloignant encore de toi, ô très-heureux poëte perdu dans les montagnes de l'Auvergne, que je taille ma plume pour toi. Je suis revenu dans cette bonne Flandre si hospitalière aux artistes par ses musées, ses prairies et ses biftecks, pour revoir de près les chefs-d'œuvre des maîtres hollandais. Il est bon d'ailleurs de quitter Paris tous les six mois; c'est le seul moyen de juger ce qui se fait à Paris et de se juger soi-même : mes jugements, tu t'en doutes, n'ont pas été favorables.

Je t'avertis que je vais te parler au hasard de ce qui frappe mes yeux et mon esprit.

C'est une erreur de croire que nous arriverons à une grande uniformité de mœurs. La civilisation, à mesure qu'elle éclaire un point, laisse tous les autres

dans l'ombre, même ceux où elle a passé; elle fait le tour du monde, mais n'entoure jamais le monde. Il y aura toujours des voyages à faire. Il est vrai qu'on trouvera partout de plus en plus le même sentiment humain; il y aura partout des gens qui ne se lasseront pas de remédier aux effets pour n'être pas obligés de changer les causes, des gens qui feraient volontiers des pauvres rien que pour pouvoir exercer leur philanthropie.

Un pays qui gardera longtemps son caractère, c'est la Hollande. En effet, comment les Hollandais vivraient-ils en pleine mer comme nous vivons en terre ferme? comment rêver à Amsterdam sous les brumes du Nord comme on rêve à Naples sous l'éclat du ciel? Les chemins de fer, en transportant à tous les bouts du monde le même homme et le même esprit, ne transporteront pas le soleil.

De Bruxelles à Anvers on sent déjà venir la Hollande. C'est déjà la prairie humide qui a l'air de voguer sur l'eau. Nous avions hier un ciel de France après l'orage. Le soleil avait fini par se montrer un peu, à moitié, — de profil, — de trois quarts, — de face, — çà et là. Le soleil est comme les Anversoises : on ne les voit qu'à travers leurs rideaux ou à travers leurs voiles.

Les Anversoises ne sont guère de leur pays; ce sont pour la plupart de vraies Espagnoles, brunes, légères, dorées d'un rayon du Midi. Il leur manque pourtant le ciel de Séville. Je n'ai encore trouvé les femmes de Rubens que dans les tableaux de Rubens.

Nous sommes arrivés sur le soir à Anvers, où nous avons eu tout à coup un spectacle imprévu : en débouchant sur le port, nous fûmes éblouis par le soleil, qui se couchait dans un lit d'or, de pourpre et de feu; il répandait sur l'Escaut un magnifique jet de lumière. Je n'ai jamais vu plus solennel spectacle; Van den Velde en eût pâli de joie. Je ne puis te peindre tout le tableau, — le ciel qui avait les tons les plus riches, — les vaisseaux gaiement parsemés de matelots chanteurs, — les blanches maisons du port, dont chaque fenêtre encadrait des femmes amoureuses du soleil!

Après avoir dîné comme des Flamands ou plutôt comme des poëtes, nous sommes allés voir danser les Anversoises, dans les *musico*. Hélas! le croiras-tu? elles qui dansaient, il y a quelques années à peine, des danses originales, elles dansaient hier la polka!

Anvers a pourtant conservé de sa physionomie sombre et gaie, catholique et profane. On y fait son salut et on s'y donne au diable avec la même ferveur. Ici il n'y a point d'indifférents. Il est bien entendu que nous y avons fait notre salut.

Nous sommes dans un accord parfait avec Gérard. Seulement, comme c'est un *voyageur expérimenté* et que je suis un *voyageur insouciant*, nous ne partons pas toujours du même pied. Il a toujours peur d'arriver trop tard, j'ai toujours peur d'arriver trop tôt, — tu le sais; — voilà le seul point qui nous divise. Nous arriverons tous les deux*.

* Mon pauvre et cher compagnon de voyage est arrivé le premier.

A l'heure qu'il est, — en vue de Bath, — un peu avant Berg-op-Zoom, — nous écrivons pour Hetzel. De temps en temps nous regardons par les fenêtres. Pour tout spectacle nous voyons l'Escaut; sur l'Escaut des goëlands qui marchent sur l'eau du bout de leurs ailes; sur les rives de l'Escaut des bouquets d'arbres, des moulins à vent, des prairies tachetées de vaches blanches et noires; dans le lointain, des clochers aigus. Nous rencontrons çà et là un bateau pêcheur. Il vient d'en passer un dont j'ai vu les mœurs : un homme qui fume, une femme qui lave, un enfant qui fait tourner un petit moulin; — sans parler d'une bonne odeur de soupe aux choux et au lard que j'ai humée au passage. Cela m'a rappelé le peintre Jean Griffier, qui aimait la mer avec passion. Ayant gagné un peu d'argent, se trouvant mal logé sur la terre, il acheta un vaisseau, disant qu'il y voulait vivre et mourir. Il fit avec la mer un bail de trois ans. Sa femme et ses enfants s'ennuyant à la fin de ce genre de vie, il les mit à terre et retourna dans sa maison voyageuse.

Dieu veille sur la mienne et sur la tienne, ô mon vieil ami!

V.

POURQUOI ON A INVENTÉ L'IMPRIMERIE.

Autrefois, on voyageait un peu pour perdre de vue ses amis; en montant dans le coche, on se détachait tout d'un coup de ses idées, de ses habitudes, de sa perspective journalière. Durant tout le temps du voyage, on n'entendait plus parler de sa famille ni de ses amis, de sa fortune ni de soi-même; c'était le bon temps, car alors un voyage était une nouvelle vie. Aujourd'hui, on emporte toute sa vie avec soi; la vapeur vous suit pas à pas pour vous dire ce qui se fait chez vous, non-seulement dans votre pays, mais au foyer de vos amis. On se croyait délivré des ennuis de la veille, mais voilà le journal, cet enfer de l'esprit, qui vous suit, qui vous atteint, qui vous devance partout. Je demande à dîner à Dordrecht, on m'offre le *Constitutionnel,* où je suis forcé de me lire moi-même. Je descends dans le bateau à vapeur qui va me conduire

d'Anvers à Rotterdam, j'y trouve l'Artiste, où l'on accuse le rédacteur en chef d'un article signé Laviron. Donc, comme rédacteur en chef de l'Artiste, je suis auteur de tout ce qui s'y dit de bien ou de mal, même quand je suis à Rotterdam. Rédacteur en chef! Est-ce que ce n'est pas le public qui est le rédacteur en chef d'un journal? Vous le savez aussi bien que moi, le rédacteur en chef ressemble un peu à l'archevêque de Paris qui demandait à Piron s'il avait lu son mandement. On pourrait répondre souvent à cette question du rédacteur en chef : — Avez-vous lu mon journal? — *Non, monseigneur, et vous?*

Aujourd'hui que la pensée est la souveraine du monde, même dans les contrées où ne règne pas la liberté d'écrire, les penseurs se disputent la royauté du monde — avec un sceptre de roseau : noble royauté dont les États n'ont pas de bornes, la seule qui sera reconnue dans un avenir fécond dont nul n'ose nier l'approche. La royauté de la pensée admise, ne peut-on pas dire que les journaux sont ses ministres, eux qui vont partout répandre ses bienfaits, dans la chaumière où l'on espère, dans la lande où l'on défriche, dans le cabaret où l'on se console; — partout où il y a une forge ou une échoppe, un château ou une métairie? Jamais, en aucun temps, une si splendide aurore ne se leva sur le monde; il y a encore des ténèbres, — la brume du matin, les dernières vapeurs de la nuit; mais ne voyez-vous pas déjà les premiers rayons du soleil? Fénelon, Voltaire, Diderot, n'ont pas cultivé

un champ aride; déjà plus d'un épi d'or a poussé sur leurs pas. Le moment est beau pour les écrivains qui se sentent dans la main un bon grain à semer. Le journal est un oiseau voyageur qui traverse le monde : jetez votre idée sur le bout de ses ailes, pour que votre idée aille fleurir jusque dans les déserts les plus stériles.

Il serait bien curieux d'étudier la marche d'un paradoxe, d'un sentiment, d'une idée emportée au hasard par un journal, qui la transmet à ses milliers d'abonnés, à ses millions de lecteurs. Qu'est-ce que la tribune de la Chambre des députés auprès de la tribune du journal? Le journal est devenu la vie de toute la nation. Il tient toutes les clefs d'or de l'intelligence. — Un journal qui ne paraît pas à temps, c'est une éclipse de soleil. — Le plus souvent, il est vrai, les intelligences supérieures n'y trouvent rien, mais les hommes d'esprit eux-mêmes lisent les journaux. N'est-ce pas pour eux un baromètre qui leur indique le degré de l'intelligence — de la bêtise humaine de chaque jour? Par le journal, ils tâtent le pouls à la nation.

Mais le journal, depuis quelque temps surtout, doit donner aux observateurs une triste idée de notre dignité politique, littéraire, religieuse et philosophique. Gutenberg a-t-il donc permis que des injures grossières fussent imprimées chaque jour chez le peuple le plus civilisé de la terre? Gutenberg n'a pas inventé l'imprimerie pour qu'on accuse Voltaire de friponnerie, Jean-Jacques de plagiat et Béranger de lâcheté.

Il serait temps que les écrivains songeassent qu'ils sont en spectacle au monde entier; qu'on les juge et qu'on juge le pays sur leurs querelles. S'ils deviennent les chefs de la république des lettres par la force de leur plume, qu'ils se gardent d'avilir cette noble et fière puissance, œuvre de leur talent. Ils ressemblent trop à des écoliers taquins qui s'injurient en brisant les vitres de l'école. Si la presse veut prévenir une décadence profonde, si elle veut garder son empire sans bornes, elle doit veiller de près à ses œuvres; elle doit, gardienne de nobles passions, se défendre des petites colères. Puisqu'elle arrive à tant de force, puisque le monde l'écoute comme l'ancien oracle, qu'elle se tienne dans la majesté de la puissance. Aujourd'hui qu'on ne croit plus à rien, si ce n'est à la presse, faites au moins qu'on ne perde pas cette dernière croyance. Les prêtres ont souvent perdu leur cause, — je ne parle pas de Dieu, — pour avoir manqué à la dignité de l'autel : perdrez-vous pareillement la vôtre? L'univers est à vous, sachez-le donc; soyez grands, nobles, fiers de vous-mêmes; faites de la pensée humaine un culte et non un odieux trafic. Donnez l'exemple des vertus qui s'en vont. Au lieu d'avoir des laquais, ayez des cœurs d'homme et de citoyen; c'est plus riche et plus distingué. Est-ce que Diderot, qui était un vrai journaliste, a jamais songé à faire asseoir la fortune à la porte de l'*Encyclopédie?*

VI.

ENTREE EN MATIÈRE.

La Hollande n'est plus tout à fait la république faite de hasard dont parle Hugo Grotius : « *Respublica casu facta, quam metus Hispanorum continet;* » mais c'est toujours un pays où les quatre éléments ne valent rien. On peut lui conserver encore ses vieilles armes : le démon de l'or couronné de tabac, assis sur un trône de fromage.

J'ai promis d'écrire sur la Hollande. Jusqu'ici j'écris sur tout, excepté sur la Hollande. Quand on entreprend un voyage au long cours, c'est surtout à l'heure du départ qu'on se trouve en verve de raconter ses aventures ou ses impressions. Je vais arriver en Hollande; j'ai bien peur de n'avoir plus la patience de reprendre ma plume. Parler de la Hollande avant d'y arriver, c'est bien naturel; mais, quand on entre de plain-pied dans ses vertes prairies, on a bien le temps

d'écrire! Les relations de voyage sont écrites par de bonnes gens qui restent au coin de leur feu; les vrais voyageurs n'écrivent pas.

Nous sommes toujours dans le bateau à vapeur qui va d'Anvers à Rotterdam. Il n'y a pas d'autres passagers français dans notre humide maison. On parle flamand autour de nous, — ou hollandais, — car je n'entends ni l'une ni l'autre langue. On fume des cigares de Batavia, on boit du vin du Rhin et on mange des biftecks de Berg-op-Zoom. Nous avons déjeuné avec l'appétit des héros de Lesage. Comme on ne boit pas une goutte d'eau dans ce pays où il y en a tant, nous avions à choisir entre le café et le vin du Rhin. Nous avons choisi l'un et l'autre, nous avons bu le vin du Rhin comme vin ordinaire et le café comme vin de Bordeaux.

Un passager attire mes regards; c'est, il est vrai, une passagère. — Ne vous alarmez pas, c'est une petite fille qui n'a guère que deux ans. — Je crois retrouver ma fille. Elle est toute surprise de me voir écrire. Sa mère a un peu l'accent des Vierges de Rubens. Elle pleurait beaucoup tout à l'heure en s'embarquant au-dessus de Oud Vosmaar. On nous dira pourquoi : c'est tout un roman. Elle est là près de nous qui habille et déshabille son enfant. Les jolis petits pieds mignons! mais que ceux d'Edmée sont bien plus jolis quand elle les prend dans sa main!

Les Hollandais sont de grands paysagistes. Pour égayer les tons froids et tristes de leurs rives, ils pei-

gnent leurs maisons et habillent leurs paysans en rouge. Leurs moulins à vent, qui ont le pied dans l'eau, rivalisent d'élégance avec leurs clochers; rien de plus svelte, de plus gracieux, de plus aérien. A les voir ainsi voler dans les nues, au-dessus des lacs, on se rappelle les demoiselles au corselet d'or qui voltigent si légèrement sur les ruisseaux.

Je viens de voir Willemstadt; c'est une petite ville jolie et coquette comme les villes chinoises. Elle jette un vif éclat par la peinture de ses maisons. Jamais on n'a mieux varié les nuances; on dirait un village d'Opéra. Il n'y a pas moins de trois ou quatre églises où règnent et où ne gouvernent pas divers dieux très-fêtés : les dieux des papes, les dieux de Luther, les dieux des juifs. Le plus petit village en Hollande est divisé par plusieurs religions. Avant de bâtir, en Hollande, la première maison d'un village, on commence par élever deux temples qui se tournent le dos.

Au premier aspect, on s'imagine que Dordrecht est une ville de moulins à vent. C'est un bien curieux spectacle que la vue de ces centaines de moulins bariolés, d'une forme très-svelte, qui ont l'air d'hirondelles ou de cigales courant la poste. Ces moulins ne font pas de farine, ils scient du bois, ils battent du beurre et promènent les eaux de l'éternel canal hollandais. Ainsi ils ont une roue comme les moulins à eau; mais, au lieu de se laisser aller au courant, ils le précipitent. Ces moulins sont pour la plupart gaiement juchés au haut d'une maison pareillement bariolée, bâtie au milieu

d'un joli jardin chinois : aussi nous avons beaucoup de peine à prendre ces moulins au sérieux.

Je vous salue, ô Rotterdam, berceau d'Érasme, tombeau de Bayle! N'est-il pas curieux de remarquer ici que la ville du monde la moins spirituelle a vu se lever celui qui fut surnommé le soleil de l'esprit et s'éteindre celui qui le premier en France a annoncé la lumière? Ces deux hommes illustres sont morts exilés, l'un de Rotterdam, l'autre à Rotterdam; mais exile-t-on le génie, le génie dont la patrie est partout?

La maison d'Érasme est à cette heure une taverne où, comme dans toutes les tavernes hollandaises, on fait plus de fumée que de bruit. Cette maison, qui se trouve dans le Breede Kerkstraat, porte une petite figure d'Érasme avec cette inscription :

Hæc est parva domus, magnus qua natus Erasmus.

Érasme a une statue. Sur le piédestal j'ai traduit, tant bien que mal, ces vers hollandais :

« *Le grand astre, le flambeau des langues, le sel des* » *mœurs, la merveille rayonnante, ne se contente pas* » *des honneurs d'un mausolée; c'est la voûte étoilée qui* » *seule couvre dignement Érasme.* »

Qui songe à la statue de Bayle? En France, n'y a-t-il point assez de marbre pour glorifier tous les génies de la nation? Mais en France le droit divin de la pensée n'est point encore reconnu. Molière n'a une statue qu'à la condition de verser à boire aux

Auvergnats, à l'ombre d'un horrible pignon. En France, en 1845, on a refusé une place à la statue de Voltaire, sous prétexte que les rois ont le privilége d'occuper les places publiques. Mais Voltaire était un roi. J'ai le premier parlé, dans l'Artiste, d'élever une statue à Voltaire; des architectes et des sculpteurs sont venus offrir leur talent avec enthousiasme; des écrivains ont offert le marbre; la ville de Paris a refusé la place.

La statue d'Érasme est en bronze. On tint conseil en 1622 pour décider s'il fallait la frotter; car on n'était pas habitué aux statues dans le pays. On décida que celle-ci serait frottée; on la rendit bientôt polie et brillante. Quelques hommes raisonnables, — propres, mais artistes, — déclarèrent qu'avec ce système on altérait tous les traits délicats. Depuis on n'a plus frotté, mais les bons bourgeois de Rotterdam n'ont plus admiré la statue.

Rotterdam, comme Nuremberg, est la patrie des poupées : aussi les femmes du peuple ressemblent beaucoup aux poupées; c'est la même coupe de figure, c'est le même vermillon des joues, c'est la même grâce de corsage. Avant de juger les *œuvres d'art* d'un pays, il faut y avoir voyagé.

Il y a toujours beaucoup de libraires à Rotterdam; mais il n'y a point du tout de littérature. Tous les livres français, — ceux qui sont imprimés en Belgique, — sont pompeusement étalés aux vitres des libraires de Rotterdam, malgré le traité entre la France et

la Hollande touchant la contrefaçon. Certes, si les Hollandais violaient un traité sur les lins ou sur les tabacs, les ministres français réprimeraient l'abus; mais violer un traité sur la propriété littéraire, ruiner la librairie et appauvrir les écrivains!...

Rotterdam est une ville d'un aspect magique, avec ses mille vaisseaux, ses rues liquides, ses moulins à vent, ses arbres centenaires, son peuple de matelots et d'écaillères. Le pittoresque domine à chaque coin de rue; l'œil s'arrête tout surpris à la vue de ces maisons rouges d'un joli goût architectural, toujours fraîchement peintes et défendues de grilles noires. On entrevoit çà et là une femme à la fenêtre, qui jette tour à tour un regard sur son aiguille et sur le miroir curieux qui lui montre sans relâche le tableau changeant de la rue.

On voyage peu en Hollande. On nous regardait d'un air surpris, d'abord parce que nous étions étrangers, ensuite parce que nous n'avons pas l'habitude de nous faire la barbe, ce qui est là-bas une grande singularité.

Sur le soir nous sommes sortis dans la campagne pour respirer en toute liberté l'arome des prairies. Nous avons retrouvé ces belles vaches brunes qui sont bien sur leurs terres; les unes s'agenouillaient mélancoliquement aux approches de la nuit devant leur table verte; les autres allaient et venaient dans leur champ coupé de ruisseaux. Quelques chèvres espiègles gambadaient gaiement; quelques moutons frileux

s'abritaient l'un contre l'autre. Déjà dans les lointains la brume se dessinait comme des montagnes de neige. Ce vaste paysage un peu froid, égayé par les nuages empourprés du couchant, coupé par les moulins, les clochers et les maisons de campagne, nous avait poétiquement attristés. Nous n'avions plus rien à nous dire, tant notre esprit s'était laissé prendre aux harmonies de cette nature nouvelle pour nous, toute pleine d'un charme mélancolique. Il ne manquait que votre adorable figure dans ce divin tableau.

Nous fûmes distraits de cette impression par l'arrivée d'une cinquantaine de paysannes venant de divers points pour se rassembler au *meldplaets*. Quelques-unes chantaient, quelques autres appelaient les vaches. Toutes portaient à la main de grands seaux de fer-blanc. Peu à peu les vaches se réunirent en troupeau; les paysannes s'agenouillèrent et leur saisirent les pis. Nous distinguâmes, à travers leur babil, leurs cris et leurs chansons, le bruit argentin du lait jaillissant dans les seaux. Le soleil répandait des teintes pâlies sur ce tableau, qui a charmé les rêveurs, même avant Théocrite, par sa poésie agreste. C'était la bonne mère Nature — Cybèle aux fécondes mamelles — celle que les chemins de fer, les fabriques et les paysages d'Opéra n'ont pas encore pâlie. Aujourd'hui il faut faire du chemin pour la rencontrer.

VII.

COMME QUOI IL N'Y A PAS DE BUVEURS D'EAU EN HOLLANDE.

Sans hyperbole, nous avons mangé un bœuf durant les trois semaines de notre séjour en Hollande. Or vous savez que c'est le pays des beaux bœufs. Il est vrai qu'en Hollande on ne mange que du bœuf, sous toutes les formes. Comme variété, on vous sert du veau ; mais n'est-ce pas du bœuf en herbe? Dans les premiers jours, nous nous étonnions de ne pas voir paraître d'eau sur la table, en revanche on y voyait en profusion des vins de France et d'Allemagne ; les vins du Rhin, les vins de la Moselle et les vins de Bordeaux se faisaient surtout remarquer par leurs bouteilles d'une forme engageante. Ceux qui n'aimaient pas le vin se désaltéraient, non pas au courant d'une onde pure, mais avec du café noir. Nous avions essayé de ce moyen, qui ne nous avait pas réussi.

— Il paraît, me dit un jour Gérard, que, dans ce pays qui trempe dans l'eau, on ne boit jamais d'eau.

— Demandez-en, lui dis-je.

Gérard ne voulut pas d'abord faire une pareille demande, craignant de passer pour un sauvage. Nous tînmes conseil. A la fin, après bien des débats, je pris la ferme résolution de demander de l'eau, au risque d'égayer tous les graves habitués de la table d'hôte.

— Garçon, apportez-moi de l'eau.

Le garçon me regarda d'un air surpris.

— De l'eau! il n'y en pas.

— Eh bien, allez-en chercher.

Toute la table se mit à rire. Gérard était enchanté de n'avoir point pris l'initiative. J'avoue que je commençais à me repentir de ma précipitation. Le garçon n'osait pas rire, bien qu'il eût l'air d'en avoir envie. Il se tenait immobile devant moi, ne sachant que répondre.

Je m'armai d'un nouveau courage.

— Garçon, je vous ordonne de m'apporter de l'eau.

Le pauvre diable ne savait plus à quel saint se vouer; l'hôte me fit en hollandais un superbe discours que je n'entendis pas, ce qui acheva de répandre la gaieté autour de la table. Gérard essayait de traduire les paroles de l'hôte, car Gérard est très-versé dans les langues du Nord. Mais l'hôte avait beau dire, j'avais résolu d'avoir de l'eau, il m'en fallait à tout prix. A la fin, ce brave homme se frappa le front et ordonna au garçon d'ouvrir un certain buffet au fond de la salle. Le garçon obéit; bientôt il revint vers nous, ayant à

la main deux petits verres en forme de calice, qu'il nous offrit d'assez mauvaise grâce. En effet, c'étaient deux verres d'eau, du moins quelques gouttes d'eau qui n'était pas de l'eau de roche. Aussi à peine y eûmes-nous goûté, que nous redemandâmes du vin du Rhin pour nous rafraîchir. Notre voisin de table nous apprit alors que l'eau à boire était la chose du monde la plus rare en Hollande, — quand il ne pleuvait pas. — Or, par hasard, il n'avait pas plu depuis quinze jours. En effet, la mer, se promenant par toute la Hollande, empoisonne jusqu'au Rhin lui-même. Pas un ruisseau n'y coule de source. Les Hollandais, qui vont les pieds dans l'eau, sont obligés d'attendre qu'il pleuve pour boire un coup, ce qui explique suffisamment leur goût décidé pour les voyages. On a écrit de gros livres pour savoir l'origine de leurs perpétuelles migrations. La vraie cause est là. Quand les Hollandais ont soif, ils s'en vont — boire.

VIII.

LES TABAGIES.

Dans certaines tabagies, non loin du port, on retrouve encore à Amsterdam la physionomie franche et joyeuse qui séduisait Franz Hals et son école. Aujourd'hui pourtant les tableaux ne sont plus guère que des esquisses, on n'y reconnaît plus l'entrain naïf du beau temps, les vives couleurs en ont pâli; c'est encore la fumée qui monte en spirales, la bière qui coule sur les tables, la débauche qui rit autour de la table et quelquefois sous la table; mais la débauche enluminée que peignait Brackemburg dégrafait son corsage avec une gaieté et un laisser aller qui ne se retrouvent plus.

Nous avons fumé dans trois ou quatre de ces tabagies. La fête commence à huit heures du soir et finit avant minuit. Des musiciens, juchés sur une estrade, vous étourdissent par la musique la plus aiguë du

monde. Les matelots des quatre nations accourent dans ces tabagies comme dans l'Eldorado. Quand ils sont sur la mer, ils parlent des musicos d'Amsterdam avec une vraie ferveur; les mines de Golconde et celles du Pérou, les beautés du sérail et les filles de l'Andalousie ne sont rien pour eux, auprès des joies du cabaret hollandais. D'ailleurs, dans le cabaret hollandais, on a sous la main, réunies dans le même cadre, des filles de tous les pays. Mais ce qui surtout fait battre le cœur du matelot, c'est la Frisonne avec sa coiffure pittoresque, sa large dentelle lui voilant le front, sa lame d'or ou d'argent en demi-cercle qui s'épanouit aux tempes en deux spirales chargées de larges boucles d'oreilles. Ainsi coiffée, la Frisonne est charmante avec ses regards naïfs et doux, ses joues fraîches et roses, sa bouche qui sourit avec innocence, même après avoir parlé à tous les matelots du globe.

Une de ces tabagies, plus ancienne que les autres, a conservé tout l'accent pittoresque de celles qu'a peintes Brauwer. Nous y trouvâmes, à notre entrée, une vingtaine de matelots flamands, anglais, américains, qui étaient venus là pour s'amuser, et qui, en attendant, ne trouvaient rien de mieux à faire que de boire du genièvre. Ils étaient tous gravement assis sur une seule ligne, entre le comptoir et les musiciens. A eux seuls, les musiciens formaient tout un tableau d'un bon style; ils étaient vieux et rubiconds. Il y avait, à ce qu'on nous dit, plus de cinquante ans qu'ils jouaient tous les soirs les mêmes airs dans cette tabagie.

Béga n'a jamais exprimé de physionomies plus vives, plus gaies, plus réjouissantes. Il fallait les voir donner à tour de bras leur premier coup d'archet et continuer jusqu'à la dernière note avec la même fureur de main; il fallait les voir aussi appeler la fille du cabaret et tendre leur choppe pour puiser dans la bière une verve de plus en plus éclatante. Il n'y a que les musiciens ambulants qui puissent vous donner une idée de la fière allure de ceux-là.

Au comptoir, une espèce de duègne, coiffée avec une certaine recherche et un grand luxe de dentelles, trônait majestueusement, avec une gravité toute béate, au milieu des pots, des pipes, des flacons de liqueurs, des bouteilles de vins rares. Dès qu'il entrait quelqu'un, elle versait à boire et envoyait par sa servante un plateau chargé de choppes, de petits verres et de noix vertes au nouveau venu. En entrant dans la tabagie, il faut en suivre les mœurs; on y est libre de ne pas boire, mais on n'y est pas libre de refuser à boire.

Pour ne rien déranger à l'harmonie de la salle, nous allâmes nous asseoir sur la même ligne que les matelots, tout en nous demandant quel plaisir ils pouvaient trouver dans cette position symétrique.

Enfin, la porte s'ouvrit, et nous vîmes défiler, deux par deux, une troupe de jeunes beautés, de quinze à quarante-cinq ans, qui, à un signal du chef d'orchestre, après trois ou quatre processions vraiment solennelles, entamèrent avec beaucoup d'entrain une polka hon-

groise, dans toute sa passion et dans toute sa fureur Les matelots, jusque-là taciturnes et résignés, s'épanouirent tout à coup; les uns applaudirent, les autres se levèrent avec enthousiasme, mais nul d'entre eux n'osa s'aventurer dans cette polka vagabonde. Faute de danseurs, les almées d'Amsterdam continuaient à danser entre elles. Elles jetaient avec une belle désinvolture leur bonnet par-dessus les moulins. Comme elles étaient diversement vêtues, les unes en Frisonnes, les autres en Flamandes, celle-ci en paysanne de Saardam, celle-là en marchande de modes de la rue Vivienne, le tableau était d'une variété piquante, d'un vif coloris, d'un entrain étourdissant.

Une paysanne de Saardam vint offrir à un matelot anglais de trinquer avec elle.

— Ne trouvez-vous pas, dis-je à mon compagnon, que c'est là le minois chiffonné de la rue Notre-Dame-des-Lorettes?

Elle se retourna vers nous et nous parla en bon français, celui des coulisses de l'Opéra. La Frisonne vint lui prendre le bras.

— Et la Frisonne, dis-je d'un air de doute, de quel pays est-elle?

— De Bordeaux, répondit la paysanne de Saardam; mais, en revanche, cette Française que vous voyez là-bas est de Brock, à deux lieues d'ici. Nous nous figurons que nous sommes au bal de l'Opéra, et nous voilà enchantées de la métamorphose; mais voyez si ce n'est pas désolant : ne pas trouver ici un seul danseur!

A cet instant, un cri de joie retentit dans la salle : un danseur venait d'entrer. J'espérais voir un matelot à moitié ivre qui allait s'abandonner à toutes les divagations de la danse. C'était un commis voyageur en vin de Champagne, qui nous avait offert ses services sur le bateau à vapeur.

O vieux caractère hollandais, où te retrouver pur de tout alliage européen?

IX.

UNE FERME HOLLANDAISE.

Me voilà en pleine campagne, dans une ferme isolée, bâtie en briques et couverte en chaume. Elle n'a ni murs ni haies pour la défendre contre les gens ou les bêtes malintentionnées. Elle est ceinte d'un petit canal où se pavanent quelques escadres de canards; ce canal offre à peu près l'image d'un serpent qui se mord la queue. Un verger touffu, d'une fraîche verdure, ombrage la maison. J'étais vivement recommandé au fermier par un propriétaire riverain qui m'avait invité à dîner à sa maison de campagne. Je fus bien accueilli à la ferme par une petite femme toute rubiconde et toute naïve qui traînait deux enfants à ses jupes. Elle commença par m'offrir du café. Le fermier rentra, tout en se plaignant que les avoines ne jaunissaient pas. Il désespérait de les faire faucher avant quinze jours : on était à la fin de septembre,

— Pourquoi faites-vous des avoines? lui dis-je; contentez-vous de vos riches prairies. Un beau bœuf ne vaut-il pas mille javelles?

— C'est vrai, monsieur; mais, si vous saviez comme cette éternelle prairie nous ennuie à la longue! Quand l'eau ne donne pas trop, c'est pour nous un vrai plaisir de labourer la terre, au risque de ne rien récolter. L'an passé j'ai semé du blé, je n'ai guère recueilli que de la paille, mais j'ai été bien heureux de voir des gerbes.

Tout en parlant ainsi, le fermier me conduisit dans ses prés, où plus de cent cinquante vaches étaient éparses; il commençait un cours d'économie rurale à propos des bêtes à cornes, quand un boucher vint faire sa tournée dans le pré. Comme il pleuvait un peu, je rentrai seul à la ferme, où la maîtresse du logis m'offrit une seconde tasse de café, cette fois accompagnée de pain et de beurre.

Pendant que je suis attablé devant un feu clair de fagots, la fermière, apprenant qu'un boucher est dans la prairie, se hâte de courir à lui pour empêcher son mari de faire un mauvais marché.

Dans cet intérieur de ferme, ce qui me frappe de prime abord, c'est une crémaillère d'un si vif éclat que je suis tenté de la croire en argent. Les dalles sont brillantes, quoique saupoudrées de sable; on n'y marche qu'avec respect; les solives du plafond sont peintes et vernies; les meubles, en bois de chêne, sont cirés. Je remarque une table longue et garnie de

choppes et de gobelets d'étain, un buffet d'une sculpture grossière où l'on expose des plats de faïence ornementés et peints, une maie couverte de pains merveilleusement dorés, un chariot et un bateau d'enfant, un lit perdu dans une alcôve obscure où pendent des rideaux à ramages. On respire dans cette maison un parfum d'eau, de feu et de pain, qui vous prend au cœur et vous invite aux mœurs patriarcales.

La fermière rentre et me demande si je veux du café. « Nous avons bien de l'embarras, me dit-elle, voilà nos charrettes embourbées! — Vos charrettes? lui dis-je en regardant par la fenêtre, je ne vois ni chevaux ni voitures. »

Sur le bord de la rivière d'Ye, j'aperçois deux bateaux couverts de foin arrêtés dans les joncs.

Il y a cependant ici des chariots servant comme dans les autres pays, mais ces chariots n'ont pas de timon; les chevaux vont en toute liberté, traînant la voiture sans la porter. Le charretier dirige avec ses pieds une espèce de gouvernail recourbé.

Je dînerai à la maison de campagne; on nous servira du bœuf salé dans des confitures, un coq de bruyère, des vanneaux et des pluviers, divers poissons, un jambon de Mayence, un pâté de Chartres, du raisin de Fontainebleau, du thé et du café des Iles, du vin du Rhin, du vin de Portugal et du vin de Champagne. Si je me récrie sur le luxe de la table, mon hôte me dira d'un air victorieux : « C'est pour nous que les Européens font les moissons et les vendanges. »

X.

LE PAYS DES TULIPES.

En voyant Harlem, gaiement bâtie dans une belle campagne ceinte d'une guirlande de jardins, on se rappelle involontairement le pays des contes de fées. Non-seulement c'est le pays des tulipes, mais la ville est une tulipe elle-même.

J'étais parti un jour de beau temps avec le diable voyageur en tête. Je voulais voir Rembrandt chez lui. Le poëte doit une pareille visite à tous les maîtres illustres. Je voulais aussi cueillir moi-même une tulipe dans les jardins de Harlem, m'imaginant qu'il y a toujours des tulipes à Harlem comme il y a toujours des roses à Schiraz. Mais je fus rappelé à l'ordre des saisons : il n'y a de tulipes à Harlem qu'au printemps, comme il n'y a des femmes à Bade que dans l'été. Gérard de Nerval ne songeait pas aux tulipes : il voulait ouïr cet orgue merveilleux de Harlem qui, selon

les Hollandais, est le plus beau du monde chrétien. Il est vrai que les Suisses disent la même chose de l'orgue de Fribourg.

Nous arrivâmes à Harlem par un de ces soleils « si doux au déclin de l'automne » qui répandent dans l'âme tout à la fois la mélancolie et la gaieté. Nous allâmes droit à la cathédrale. On nous avait dit que, moyennant douze florins, l'organiste nous ferait entendre, pour nous seuls, toutes les magnificences de cet orgue à cinq mille tuyaux. Nous n'étions pas fâchés de nous offrir ainsi cette représentation extraordinaire, — pareils à ce beau fou qui loua un jour pour lui seul la salle d'opéra de je ne sais plus quelle principauté allemande. — Nous espérions bien ne pas être distraits dans cette immense église déserte où l'harmonie allait prendre pour nous ses mille figures fantastiques, ses mille visions vaporeuses qui ne touchent point à la terre et qui pourtant descendent jusqu'à l'homme.

L'organiste nous avait offert un programme, nous prenant sans doute pour des Anglais. — Un programme de musique à des poëtes! — Nous avions fermé la porte sur nous. Nous nous promenions gravement, admirant en silence les tombeaux de l'église, qui en sont les seuls ornements. Un de ces tombeaux, placé sous les orgues, est une merveille sculpturale en marbre blanc, une œuvre païenne qui rappelle les autels de Vesta. A peine l'organiste eut-il débuté par un adagio, que la porte de l'église s'ouvrit : nous vîmes entrer deux jeunes filles, — bientôt suivies de jeunes garçons; —

deux femmes vinrent ensuite. On eût dit une procession. En moins de cinq minutes, plus de cent personnes se répandirent dans l'église, attirées par la musique, les hommes le chapeau sur la tête et le cigare à la main, les femmes riant et coquetant. La piété existe peut-être à Harlem, mais non pas dans l'église. Nous avions payé les frais d'une promenade et d'une distraction pour les désœuvrés et les oisives du pays.

Cependant l'organiste allait son train, il nous avait transportés par je ne sais quel chant de guerre : nous entendions tour à tour la trompette, le tambour, le canon. Nous reconnûmes bientôt Mozart, Beethoven et Weber. Nous reconnûmes aussi le *Ranz des vaches*, qui fut suivi d'une pastorale accompagnée d'une tempête. Cette tempête est le triomphe de l'orgue et de l'organiste de Harlem, qui rendent merveilleusement la fraîcheur calme des champs, le retour des troupeaux, la gaieté naïve des paysans, la prière du soir. Tout à l'heure le ciel était pur, les oiseaux sautillaient amoureusement de branche en branche, la fontaine coulait en silence sur son lit de mousse, une brise légère secouait l'arome des tilleuls, des voix mystérieuses chantaient dans la forêt profonde. Mais tout à coup des nuages montent au ciel, les oiseaux inquiets se réfugient sous les arbres, un silence craintif a succédé aux poétiques rumeurs de la nature, les tilleuls fleuris sont immobiles. Silence! un bruit terrible a retenti dans les airs : c'est le premier éclat de l'orage,

voilà l'éclair qui sillonne la nue, voilà le vent qui siffle dans la forêt, voilà le tonnerre qui roule majestueusement sous la voûte du ciel.

J'étais violemment ému. La musique m'avait transporté dans une vraie tempête.

— Ce temps-là, dis-je à Gérard, va nous empêcher de visiter les jardins.

Néanmoins le talent de l'organiste n'avait pu m'entraîner tout à fait dans les pays imaginaires. Je remarquais depuis un instant une jeune fille ou une jeune femme qui me rappela, par sa pâleur charmante et sa grâce délicate, les plus pures créations d'Ossian — que je n'ai jamais lu.

— Voyez donc, dis-je à mon compagnon, est-ce que c'est là une tulipe de Harlem?

— Songez, me dit-il, que nous n'avons pas le temps de devenir amoureux.

A ce moment j'entendis prononcer le nom de cette jolie créature.

— Songez qu'elle s'appelle Hélène, c'est un beau nom!

— Ah! oui, un beau nom par le souvenir de celle qui l'a portée. En effet, poursuivit mon ami d'un air railleur, un souvenir charmant, car Hélène a eu cinq maris : Thésée, Ménélas, Pâris, Déiphobe, Achille; elle fut pendue dans l'île de Rhodes par les servantes de Polixo; en outre, dans les guerres célèbres dont elle fut cause, il mourut à peu près quinze cent mille hommes. Aimez donc les Hélène!

— Oui, mais c'était en Grèce; en Hollande, Hélène ne mettra jamais sa nation à feu et à sang.

Ayant entendu prononcer son nom, la belle Hélène de Harlem nous regarda d'un air surpris et charmé. On comprend bien que je demeurai dans une admiration muette : j'étais un peu allé en Hollande pour voir des tableaux, je m'étais arrêté à celui-là sans arrière-pensée; voilà tout.

Nous sortîmes de l'église pour visiter les jardins. Un gamin nous conduisit du côté des plus beaux, au delà des murs de la ville. Notre cicerone voulut nous mettre en rapport avec un amateur célèbre, qui nous reçut avec beaucoup de bonne grâce, mais qui ne voulut jamais consentir à nous ouvrir la porte de son jardin, sous prétexte qu'il n'y avait plus un seul jardin à Harlem en automne. Nous nous présentâmes à la porte voisine. Là, comme l'amateur était dans sa serre, nous pûmes pénétrer dans le jardin. Voyant des étrangers fouler la terre sacrée des tulipes au temps où il n'y a plus de tulipes, cet autre amateur vint à nous d'un air un peu renfrogné. Sans doute il nous eût éconduits comme son voisin, si une jeune femme, traversant rapidement une allée, ne lui eût fait signe de nous laisser promener.

C'était la belle Hélène de l'église.

Elle nous accueillit par un sourire charmant. Comme elle parlait français, elle se chargea de nous faire les honneurs du jardin, ou plutôt du champ de sable coupé de palissades et d'échaliers où nous étions. Elle com-

mença par une élégie fort touchante sur l'absence des tulipes. Son amant eût été à Batavia ou à Canton, qu'elle ne l'eût pas regretté avec plus de mélancolie. J'étais de plus en plus émerveillé de la dame :

— Décidément, dis-je à mon compagnon, voilà une Hélène digne des plus belles créations des poëtes rêveurs; voyez donc quel profil pur! comme ses yeux sont d'un bleu tendre! quelle fraîcheur délicate sur ses lèvres! cette femme-là doit vivre de la rosée de ses tulipes; attachez-lui des ailes, et elle va s'en aller au ciel.

— Vous rêvez, me dit Gérard, qui craignait toujours que mon enthousiasme ne nous fît manquer le convoi de deux heures; est-ce qu'elle serait aussi fraîche si elle vivait de fleurs et de rosée? cette beauté-là vous représente beaucoup de rosbifs et de biftecks.

Comme j'ai un oncle qui aime les fleurs rares, je priai le maître du jardin de me céder quelques oignons précieux. Il m'en choisit cinq, qu'il me fit payer vingt florins. Je trouvai la somme un peu ronde; mais la belle Hélène m'ayant elle-même vanté l'éclat des fleurs futures, je ne pouvais plus refuser les oignons. Elle avait mis tant de feu à me prôner ces merveilles du jardin, que je commençais à la trouver moins jolie; je finis par n'emporter d'elle qu'un souvenir mercantile, on va voir pourquoi.

Comme nous étions sur le point de nous en aller, je remarquai une plante grimpante de l'Amérique du Sud, qui étendait avec profusion ses rameaux sur un pignon dominant le jardin. Jusque-là, je n'avais pas vu

une seule fleur à Harlem; je découvris une grappe d'un rouge ardent qui jetait un éclat merveilleux.

— La belle fleur! m'écriai-je avec admiration.

— Oui, dit la belle Hélène, c'est une fleur rare; depuis six ans que mon père a rapporté cette plante d'Amérique, voilà la seule fleur qui se soit montrée. Vous ne sauriez croire, monsieur, comme cette fleur me charme les yeux: depuis près d'un mois je viens la voir tous les matins. Voyez quelle couleur éclatante! comme cette grappe se balance avec grâce!

Disant ces mots, elle courut légère comme une fée vers le pignon, abaissa les rameaux et leva sa blanche main vers la grappe.

— La voulez-vous? me dit-elle avec un sourire de vingt ans.

Elle avait l'air d'offrir la fleur avec un plaisir si vrai, que je ne crus pas devoir refuser ce qui faisait la joie de ses yeux et l'ornement du jardin. Elle cassa la grappe.

— Dix florins, dit-elle gravement.

A peine eut-elle prononcé ces mots ou plutôt ces chiffres, qu'elle me remit la grappe dans les mains, en laissant sa main dans mes mains et son sourire dans mes yeux.

— Je vous aime pour dix florins, lui dis-je.

Je n'avais qu'un parti à prendre, c'était de payer. La belle Hélène, comme on le voit, aimait beaucoup les fleurs, — j'ai voulu dire les florins.

XI.

LES GLOIRES DE HARLEM.

La Hollande est le vrai pays de la banque. Harlem a eu sa Bourse, où l'on cotait les tulipes comme les fonds publics. On les achetait et on les vendait « sans savoir où l'on pourrait les prendre, dit un historien hollandais; même avant la saison des tulipes on en avait vendu plus qu'il n'en pouvait fleurir dans tous les jardins de la Hollande; et jamais il ne fut passé plus de marchés pour le *semper augustus* que lorsqu'il fut impossible de s'en procurer à aucun prix. A la fin ce jeu devint une telle fureur, que le gouvernement s'en inquiéta et y mit un terme. » Ce beau temps est passé pour Harlem. On sait peut-être qu'au siècle dernier, quand il n'existait que deux *semper augustus*, l'un à Amsterdam, l'autre à Harlem, un agioteur offrit de celui de Harlem quatre mille six cents florins, un carrosse neuf et une paire de chevaux gris tout har-

et leurs choux de Bruxelles; cependant, comme les Anglais ne s'impatientent jamais trop, ceux-ci fermèrent l'œil résolûment dès que le bateau fut en route. A côté d'eux étaient assez bien groupés cinq capucins regagnant leur abbaye en gens qui ne sont pas pressés d'arriver. Ils devisaient entre eux, mais d'un air discret, comme s'ils eussent craint le contrôle de la mauvaise volonté du voisinage; or pour voisinage il y avait trois femmes qui babillaient de toutes leurs forces, n'écoutant ni les capucins ni elles-mêmes; c'étaient trois commères décidées, assez fraîches et assez pimpantes, qui allaient passer les fêtes à Ostende. Dans un coin, à demi cachée par le bonnet d'une de ces femmes et par le chapeau à cornes d'un des capucins, j'entrevis une belle fille, vêtue en Parisienne, ayant la mine enjouée d'une marchande de modes. Je fus surpris de la voir seule au milieu d'un monde étranger qui n'avait pas l'air de l'amuser beaucoup. Je me disposais à aller à elle comme si j'avais quelque chose à lui dire; mais, à cet instant, je vis venir à moi mon voisin à la table d'hôte, un sénateur belge, qui à Anvers devait m'ouvrir la porte trois fois close d'une galerie de tableaux de l'école française. Je lui demandai comment il entendait passer cette mauvaise nuit.

— Je ne suis pas en peine, me dit-il, le capitaine me protége. Avant une demi-heure, j'aurai la meilleure place; si vous y tenez un peu, je vous protégerai à mon tour. Votre ami a déjà un fauteuil à l'abri des invasions.

Nous fûmes interrompus par de bruyants éclats de rire. Quelques commis voyageurs de Bruxelles, contrefaçon accentuée des commis voyageurs de Paris, s'amusaient par des quolibets aux dépens des pauvres capucins. C'était à qui dirait le plus splendide coq-à-l'âne.

— Décidément, dit le sénateur, l'atmosphère du grand salon est très-dangereuse.

Le petit salon débordait de voyageurs non moins bruyants, non moins sans façon. D'un côté on jouait à la main chaude, de l'autre côté on parlait politique; çà et là les plus paresseux s'endormaient sans souci, étendant les jambes et les bras par-dessus leurs voisins ou leurs voisines, comme s'ils étaient dans leurs lits. Nous montâmes dans l'escalier pour respirer un peu; nous rencontrâmes sous nos pieds un charbonnier et un vagabond qui venaient de s'endormir sur ce doux oreiller : l'un poussa un cri à notre passage.

— Ne faites pas attention, dit le sénateur; je ne lui ai marché que sur le pied.

Nous trouvâmes sur le pont d'autres charbonniers étendus à la belle étoile, qui pronostiquaient sur le lendemain, sur la lune, sur la pluie et le beau temps. Comme le vent se refroidissait, nous redescendîmes bientôt, sans trop marcher sur nos deux hommes de l'escalier; en descendant, ce fut le vagabond qui cria; cependant je ne lui avais marché que sur la main. Le sénateur le consola par une sentence. Comme nous allions entrer dans le dortoir pour nous assurer s'il ne

restait pas quelques lits vacants, le capitaine nous fit signe de le suivre; il nous mena tout droit à la cuisine, où nous retrouvâmes Gérard de Nerval endormi dans un fauteuil, un livre sur les genoux.

— C'est moi qui tout à l'heure ai ouvert à votre ami la porte du paradis, me dit le sénateur d'un air victorieux. Je vous l'avais bien dit que nous pouvions compter sur la haute protection du capitaine. Madame la cabaretière, donnez-nous donc quatre verres de punch, sans parler de celui que vous boirez avec nous.

— Je croyais, dit le capitaine en souriant, qu'un sénateur belge n'était bon à rien.

— Au sénat, je ne dis pas; mais ici, c'est autre chose.

La cabaretière fit flamber le punch à l'instant; elle le servit avec une bonhomie flamande et un entrain rieur qui me ravirent. C'était une jeune veuve accorte et fraîche, ne pleurant pas la mémoire des absents. Le capitaine était, bien entendu, en première ligne dans son esprit; il exerçait même sur elle certain privilége galant et chevaleresque; il la faisait sauter dans ses bras, il l'embrassait au passage, il lui disait un mot gaillard ou lui chantait un refrain amoureux : le tout sans dépasser les bornes du bateau, — les bornes de ses États. Nous bûmes, sans trop y prendre garde, une grande soupière de punch, après quoi le capitaine nous indiqua notre chambre à coucher et notre lit. Notre chambre à coucher, c'était la cuisine; notre lit, c'était la table de la cuisine.

— A la guerre comme à la guerre, à la mer comme à la mer, reprit le capitaine; le sommeil est bon partout; que Dieu vous berce et vous bénisse!

— Est-ce que vous croyez que je vais dormir là-dessus? dis-je au sénateur.

— J'y dormirai bien, me répondit-il d'un air résolu; vous ne voulez donc pas me prendre pour camarade de lit?

— De tout mon cœur; voyez plutôt ma bonne volonté.

Je m'étendis d'un bout à l'autre sur la couche en question.

— Voulez-vous le bord? voulez-vous la ruelle? lui dis-je.

— Cela m'est à peu près égal. Voyons pourtant, je penche pour la ruelle.

— Si nous avions seulement un oreiller!

— Quel Sardanapale vous faites! Est-ce que vous n'avez pas vos deux mains et vos cheveux? D'ailleurs, quand le sommeil est là prêt à prendre, on n'y regarde pas de si près; un peu de duvet de plus ou de moins, la belle affaire!

— Votre plus ou moins est fort ingénieux; mais il me semble que vous tenez beaucoup de place. Songez que je suis près de tomber; mais qu'importe? Bonsoir.

— Bonsoir.

— Dites donc, ineffable cabaretière, est-ce que vous passerez toute la nuit à veiller?

La cabaretière rougit.

— Il m'arrive souvent de me coucher; mais, pour cette nuit, je ne dormirai que d'un œil, car, faut-il vous le dire? vous êtes dans mon lit.

— Entendez-vous, monsieur le sénateur? Il paraît que nous sommes dans son lit.

— Le fait est grave; mais elle est majeure. Et puis je dors déjà. Bonsoir.

— Bonsoir.

Un silence de quelque vingt secondes suivit ces paroles. Comme je ne pouvais m'habituer aux délices de mon lit, je renouai la conversation avec la cabaretière :

— Il y a encore de la place pour vous : quand il y en a pour deux, il y en a pour trois.

— J'ai bien le temps de dormir! dit-elle en me montrant ses fourneaux; tout le monde est en train de s'enivrer cette nuit, jusqu'aux capucins, qui m'ont demandé cinq canettes de bière et cinq verres de vin chaud. Aussi on en dit de belles sur leur compte!

A cet instant le capitaine revint de faire sa tournée, ayant à sa suite deux bourgeois hollandais, souvenir parfait des bourgmestres de Van Ostade. Le capitaine m'apprit que ces braves bourgeois venaient respirer un peu dans la cuisine, mais que je pourrais dormir en paix comme s'ils n'étaient pas là, attendu qu'ils ne disaient rien de trop. Là-dessus, le capitaine sortit encore; nos deux bourgeois se regardèrent trois minutes durant avec une gravité rembranesque; après quoi ils jugèrent à propos de s'asseoir, après quoi le

plus éloquent demanda un jeu de dominos à la cabaretière.

— Et où vont-ils donc jouer? me dis-je à moi-même.

Il restait depuis un instant, grâce à un caprice de ma jambe, un espace de deux mains, deux mains flamandes il est vrai, d'un côté de notre table. Nos deux bourgeois mal élevés s'emparèrent de ce champ libre et commencèrent à jouer.

— Prenez garde, leur dit la cabaretière, la jambe de ce voyageur pourrait bien jouer aussi.

— En effet, murmurai-je en riant sur mon chevet, si je voulais, mon pied serait de la partie.

Cependant le premier coup était déjà fini, les joueurs n'avaient pas dit un mot. J'eus tant de franche admiration pour ce silence, moi qui avais *entendu* jouer aux dominos à Paris, que je me promis de respecter le plaisir tranquille de mes bons bourgeois de Berg-op-Zoom; je crois même me souvenir que je me rapprochai un peu du sénateur, qui dormait pour tout de bon. Mais on n'est pas pour rien un rêveur distrait. Voilà que tout à coup, sans y penser, j'allonge le pied sur la terre promise des joueurs; une douzaine de dominos sont jetés à terre; c'était un coup décisif, le coup est manqué. Il y avait de quoi fâcher tout rouge des joueurs français, tout bleu des joueurs italiens. Savez-vous ce que me dirent ceux-là? Rien, pas un mot, pas une plainte. Ils ramassèrent paisiblement les dominos et reprirent le coup avec une résignation héroïque; seulement le plus éloquent des deux repoussa

un peu mon pied, mais ce fut avec une exquise douceur. « Cette fois, me dis-je avec reconnaissance, je jure de ne pas dépasser les bornes. » Je refermai les yeux, je me laissai aller indolemment au premier courant venu de la rêverie. « Après tout, me disait la rêverie, ces Hollandais sont les hommes les plus raisonnables : ils ne disent rien jamais, ils vont toujours; ils ne font pas de discours à la vapeur, ils font des chemins de fer; ils vont droit devant eux, sans détour, sans zigzag. » J'en étais là; mais, ayant oublié mon serment, comme tous ceux qui font des serments, je pliai la jambe, et voilà encore les dominos semés pêle-mêle dans la cuisine. Certes, je le dis en toute vérité, j'eusse renversé mes porcelaines de Chine sans plus de chagrin. Que faire? M'éveiller et m'excuser? Mais je dormais à moitié! Mes deux joueurs furent ce qu'ils avaient été déjà, silencieux et résignés!

Je m'endormis tout à fait, mais jamais sommeil ne fut moins paisible. A peine endormi, je me mis à rêver que j'étais entouré et couvert de dominos : on jouait à mon chevet, sur mon oreiller, au pied du lit, dans la ruelle; jamais les doubles-six ne m'ont semblé si lourds et si embarrassants à placer; j'avais surtout un jeu sur l'estomac qui menaçait de m'étouffer; je n'osais respirer. Si le rêve eût duré deux minutes de plus, j'étais mort, *mort sur la terre étrangère!* Voyez quel drame héroïque! mourir plutôt que de déranger une partie de dominos!

Heureusement je m'éveillai, et, pour la troisième

fois, je renversai les soldats pacifiques de mes bons bourgeois de Berg-op-Zoom. Le plus éloquent prit enfin la parole :

— Diable! dit-il doucement en ramassant les dés.

— Allons, allons, murmura l'autre, vous faites bien du bruit pour rien. Vous allez réveiller ces messieurs.

Moi, tout émerveillé de voir cette douceur hollandaise contre les coups du sort et mes coups de pied, je sautai à bas du lit tout en priant les joueurs d'étendre le champ de leurs plaisirs. La cabaretière n'avait pas cessé de faire chauffer du vin ou du rhum, toute la cuisine était pleine d'un parfum d'ivresse nuageuse qui commençait à me prendre à la tête. Je sortis pour aller respirer sur le pont. Dans l'escalier, je trouvai, outre le vagabond et le charbonnier, des dormeurs enragés assez confusément échelonnés. J'arrivai sans trop de fracas sur le pont, où je fus presque ébloui par le clair de lune. Le ciel était pur, le navire allait lentement. On voyait çà et là passer une ombre noire, on entendait de temps en temps le mugissement lointain d'un troupeau de bœufs parqués à la belle étoile.

En traversant le pont, je fus tout d'un coup quelque peu surpris à la vue d'une femme qui pleurait sur un banc. Elle penchait la tête sur la garde du pont, elle regardait l'eau tranquille du canal en laissant échapper un douloureux sanglot. En m'approchant d'elle, je reconnus la jolie fille de vingt ans que j'avais jugée être une modiste — plus ou moins — de la rue Vivienne.

J'allai m'asseoir à côté d'elle, et lui prenant la main sans façon :

— Voyons, dis-je, vous êtes belle et vous voyagez : il n'y a pas là de quoi pleurer.

Elle ne me répondit pas; elle sanglota de plus belle.

— Si vous étiez Flamande, je vous pardonnerais de ne pas me répondre; mais vous êtes Française, et, qui plus est, Parisienne.

— Qui vous l'a dit? s'écria la jolie fille.

— Les échos d'alentour. Allez, vous pouvez bien me conter vos peines, — vos peines de cœur, j'imagine; — j'ai l'oreille assez française pour vous écouter.

— Hélas! dit-elle en soupirant.

— Le premier mot de votre histoire n'est pas très-gai, lui dis-je; mais j'écoute gaiement.

— Est-ce que vous vous figurez que je vais vous apprendre pourquoi je pleure? vous n'êtes pas fat à demi.

— Pourquoi pas?

— Non, jamais! reprit-elle avec un peu de charlatanisme; c'est un secret entre Dieu, — lui — et moi!

— Je suppose que Dieu n'est pour rien dans cette affaire.

— Dieu est partout, monsieur.

— Sur la terre et sur l'onde. Mais — lui, — où est-il?

— Lui? Ah! comme nous allons lentement!

— Je comprends. Vous le trouverez à Anvers.

— Ah çà! monsieur, qui êtes-vous donc? Il est bien

étrange que je me laisse aller à babiller avec vous, quand je serais si bien seule.

— La solitude est mauvaise, surtout ici, où le fleuve est profond.

— Ne craignez rien; ma douleur ne va pas jusque-là. Mais ne trouvez-vous pas que le vent est glacial? je vais redescendre au salon. Ah! la maudite traversée! des capucins qui se figurent que le dimanche a été institué pour changer de chemise et se laver le cou? Est-ce qu'il est possible que saint Pierre laisse passer des capucins flamands à la porte du paradis?

— C'est son affaire. Si vous voulez un gîte plus digne de vous, je vous présenterai dans la pièce réservée; ou plutôt demeurons ici... un si beau clair de lune!

Et, tout en disant ces mots, je mis mon manteau sur les épaules frissonnantes de la pleureuse.

— Est-ce que vous allez à Paris? me demanda-t-elle en se nichant avec grâce dans les plis du manteau.

— Je voyage, lui répondis-je; je ne sais pas où je vais. Je n'ai pas, comme vous, un cœur qui m'attend sur la route.

— Oh! mon Dieu, je puis bien vous raconter cette triste histoire; vous croirez m'entendre lire une belle page de roman.

— Et ce sera pourtant une page de votre cœur.

— Comme vous dites! — une page que je voudrais déchirer à jamais!

Elle commença ainsi :

— C'était l'an passé, au bal de l'Opéra...

Mon héroïne en était là de son histoire quand un bruit sourd et menaçant nous arriva par l'escalier; bientôt nous distinguâmes dans la confusion des voix qui criaient : *A l'eau! à l'eau!*

— Oh! mon Dieu, dit-elle en tressaillant, le feu aura pris à la soutane des capucins.

Je descendis. Tout le bateau était en rumeur : un mauvais plaisant avait proposé de jeter à l'eau les capucins; des charbonniers ivres avaient pris au sérieux la proposition; il s'était trouvé des champions pour défendre les pauvres frères; le débat était des plus animés et des plus pittoresques. Le capitaine avait beau crier à tue-tête que les capucins étaient des hommes comme les charbonniers; on l'accusait de partialité, on refusait de l'entendre. Voyant que le danger menaçait, j'allai charitablement prier le sénateur de venir au secours du droit des gens. Je trouvai le sénateur dans le sommeil des bienheureux; mais ce qui me surprit bien, ce fut la sérénité parfaite de mes deux bourgeois de Berg-op-Zoom, qui n'avaient pas un seul instant cessé de jouer aux dominos.

— Vous n'entendez donc pas qu'on s'entre-tue par là-bas?

— Ah! dit l'un, c'est donc pour cela qu'ils font tant de bruit?

— Laissez-les faire, dit l'autre en posant doucement son dé.

Je retournai sur le champ de bataille : les capucins

avaient perdu passablement de terrain; par esprit de corps, charbonniers et charbonnières leur faisaient une terrible guerre d'escarmouche, un coup de pied par-ci, un coup de poing par-là; c'est à peine si les pauvres diables osaient se défendre un peu, tant ils étaient fidèles à cette divine parole : *Ne fais pas à autrui*... Je parvins à traverser la foule, je me jetai résolûment dans leur camp et je les encourageai au combat, tout en tenant à distance une charbonnière qui éclatait par toutes ses extrémités méchantes. Les capucins prirent enfin courage, ils déployèrent toutes leurs forces, ils repoussèrent bientôt victorieusement leurs noirs adversaires. Moi, n'ayant guère perdu qu'une cravate dans la bataille, je retournai à ma jolie passagère, qui devait m'attendre sur le pont. Je ne trouvai sur le pont que le sénateur, qui, en homme d'esprit, s'était éloigné le plus possible du champ de bataille.

— Nous allons arriver à Anvers, me dit-il; ne voyez-vous pas déjà la cathédrale que le point du jour éclaire peu à peu?

— Oui. D'où vient que vous avez mon manteau à la main?

— Mon arrivée sur le pont a effarouché une femme; elle s'est enfuie, j'ai voulu la retenir, ce manteau m'est resté à la main. Ce n'est pas tout à fait madame Putiphar.

Je descendis pour retrouver la fugitive. Elle s'était blottie dans un coin du grand salon pour pleurer tout

à son aise. Une femme qui pleure amoureusement est trop belle à mes yeux pour que je songe jamais à la consoler.

Qu'était donc devenu Gérard de Nerval? Il était resté dans son fauteuil un volume de Gœthe à la main, ne lisant pas, ne dormant pas, perdu dans les méandres de son imagination avivée par le parfum savoureux du punch qui avait flambé toute la nuit pour les passagers. Il n'en avait pas bu un seul verre, mais il était doucement ivre et n'eût pas quitté son fauteuil pour s'asseoir sur le trône de l'empereur de la Chine.

— Anvers! Anvers! lui dis-je pour le rappeler aux régions accessibles.

— Pourquoi me réveilles-tu, puisque je ne suis plus de ce monde? me répondit-il.

XIII.

PHILOSOPHIE DU VOYAGE.

I.

J'ai traversé deux fois le pays de Rembrandt,
Pays des matelots — qui flotte et qui navigue —
Où le fier Océan gémit contre la digue,
Où le Rhin dispersé n'est plus même un torrent.

La prairie est touffue et l'horizon est grand;
Le Créateur ici fut comme ailleurs prodigue...
— Le lointain uniforme à la fin nous fatigue;
Mais toujours ce pays m'attire et me surprend.

Est-ce l'œuvre de Dieu que j'admire au passage?
Pourquoi me charme-t-il, ce morne paysage
Où mugissent des bœufs agenouillés dans l'eau?

Oh! c'est que je revois la nature féconde
Où Rembrandt et Ruysdaël ont créé tout un monde;
A chaque pas ici je rencontre un tableau.

II.

Je retrouve là-bas le taureau qui rumine
Dans le pré de Paul Potter, à l'ombre du moulin;
— La blonde paysanne allant cueillir le lin,
Vers le gué de Berghem, les pieds nus s'achemine.

Dans le bois de Ruysdaël qu'un rayon illumine,
La belle chute d'eau! — Le soleil au déclin
Sourit à la taverne où chaque verre est plein,
— Taverne de Brauwer, que l'ivresse enlumine.

Je vois à la fenêtre un Gérard Dow nageant
Dans l'air; plus loin Jordaens : — les florissantes filles!
Saluons ce Rembrandt si beau dans ses guenilles!

Oui, je te connaissais, Hollande au front d'argent;
Au Louvre est ta prairie avec ta créature;
Mais dans ces deux Hollande où donc est la nature?

III.

Le grand peintre est un dieu qui tient le feu sacré;
Sous sa puissante main la nature respire :
Ne l'entendez-vous pas, sa forêt qui soupire?
Ne la sentez-vous pas, la fraîcheur de son pré?

Comme aux bords du canal, sous ce ciel empourpré,
La vache aux larges flancs parcourt bien son empire!
Dans cet intérieur comme Ostade s'inspire!
Gai tableau qui s'anime et qui parle à son gré.

Pays doux et naïf dont mon mon âme est ravie,
Tes robustes enfants t'ont fait une autre vie,
Leur génie a fleuri la route où nous passons.

Oui, grâce à leurs chefs-d'œuvre, orgueil des galeries,
La poésie est là qui chante en tes prairies,
Comme un soleil d'été sourit à nos moissons.

VOYAGE
AU PARADIS PERDU.

VOYAGE AU PARADIS PERDU.

I.

C'était aux jeux Olympiques, sous la tribune aux harangues. On allait juger une grande cause; toute la Grèce intelligente venait de s'assembler : les philosophes, les guerriers, les magistrats, les prêtresses, les courtisanes.

Une femme descendit d'un char tout doré, suivie d'esclaves couvertes de parures qui semblaient porter pour elle toutes les richesses du monde.

Elle s'avança devant l'aréopage.

— Vous voulez voir la figure du Bonheur, la voilà, dit-elle en se dévoilant.

— Je te reconnais, dit le président : tu es la Fortune, mais tu n'es pas le Bonheur.

— Je suis le premier des biens, puisque avec moi on les achète tous.

— On les achète, mais on ne les possède pas. C'est comme les bijoux dont tu as surchargé tes esclaves, parce que tu n'as aucun plaisir à les porter toi-même. Le souverain bien ne s'achète pas, car il est plus cher et plus pur que l'or.

La Volupté, nonchalamment appuyée sur un enfant prodigue, cousin d'Alcibiade, vint à son tour disputer la pomme. Elle prit ainsi la parole, tout en égrenant sur ses lèvres souriantes une grappe cueillie au versant brûlé de l'Hymette :

— Je suis le Bonheur, puisque c'est pour me posséder qu'on demande la fortune.

— Tu es une fille d'esprit, lui dit l'aréopage, mais tu as plus d'esprit que de raison, car tu ne te donnes jamais à celui qui t'achète. Qu'est-ce qu'un bonheur qui supprime l'âme et qui ne compte pas sur demain? Et d'ailleurs, si tu prends la main de l'Amour, tu prends aussi la main de la Mort.

La Volupté se coucha mollement sur une peau de tigre semée de roses fraîchement effeuillées.

Une belle femme, un peu forte et un peu colorée, qui voulait en vain se donner la désinvolture des trois Grâces, se présenta à son tour. C'était la Santé.

— Sans moi, dit-elle en montrant son sein orgueilleux, il n'y a ni fortune ni volupté. Qu'est-ce que l'argent pour un homme qui a la goutte? qu'est-ce que l'amour pour une femme qui a la fièvre? Un mal de plus.

Une nouvelle venue, qui répandait discrètement

une douce senteur de violettes, imposa silence par son grand air de majesté.

— J'ai laissé parler ces trois folles qui n'ont convaincu personne. C'est moi qui suis le souverain bien, puisque vous tous qui êtes présents, vous avez beau cuver votre or dans les bras de la Volupté quand la Santé fait courir en vous toute la séve de la jeunesse, vous êtes malheureux si vous ne me possédez pas.

— Qui donc es-tu? demanda le président.

— La Vertu. Je suis encore la terre et je suis déjà le ciel.

— Par Junon! dit l'aréopage, c'est à la Vertu qu'il faut donner le prix.

Mais quand l'aréopage eut jugé, combien de spectateurs qui s'en retournèrent mécontents!

— La Vertu, disaient les uns, n'a de prix que pour ceux qui l'ont perdue, de même que le pays natal n'est doux qu'à ceux qui en sont exilés.

— La Vertu, disaient les autres, est la première page d'un beau livre; mais comment faire le livre avec une seule page?

— La Vertu, disaient ceux-ci, c'est le navire qui n'a pas de vent dans ses voiles, ou plutôt le navire qui n'a pas de voiles.

— La Vertu, disaient ceux-là, c'est le tonneau des Danaïdes : on y verse toutes les larmes du sacrifice, il ne s'emplit jamais.

II.

Je sais une histoire qui n'est pas tout à fait aussi ancienne, mais où la Vertu n'est pas plus convaincante : Vaut-il mieux ne jamais entrer dans le paradis, que de s'exposer à en être chassé? Grave question qui ne sera jamais résolue.

Cette histoire, que je ne pouvais pas raconter hier et que j'ai le droit de raconter aujourd'hui, s'est passée il y a six ans à peine.

C'était à Paris, dans la belle saison : il avait neigé le matin; le soleil avait brûlé les promeneurs à midi; le soir, le ciel en furie jetait la plus belle grêle des giboulées.

L'ambassadeur d'Angleterre donnait une fête d'adieu. Ce soir-là l'hôtel avait fait un pas dans le jardin pour que les aromes du printemps se répandissent sur les aromes des belles chevelures blondes des ladies et des belles chevelures brunes des Parisiennes. C'était comme un palais des *Mille et une Nuits* par l'éclat des lumières et des diamants, par le charme tout divin d'un orchestre caché dans un bouquet de camélias payé cinq mille francs — moitié plus cher que les musiciens, — par l'orgueil des robes et des coiffures, en un mot, par un air de gaieté qui semblait dire : « On danse ici sans s'inquiéter des ambassadeurs qui viennent ou qui s'en vont. »

L'ambassadeur était d'ailleurs un homme d'esprit qui ne songeait pas à emporter des regrets dans ses lettres de rappel. Il jouait bravement son rôle dans la comédie humaine, — sans préjudice de celui qu'il avait joué à Londres, — car il était bon comédien. — Il me disait en voyant danser : — C'est ma dernière représentation.

Une jeune femme qui venait d'arriver donna la main à l'ambassadeur et lui dit :

— Milord, vous avez bien raison de vous en aller. Quel pays! la lune rousse, la grêle, la neige et les giboulées, tout cela dans un des plus beaux jours du mois de mai.

L'orchestre jouait l'air de la reine Hortense.

— Ah! si on pouvait partir pour la Syrie! continua la jeune femme. Je ne vis pas dans cet hyver éternel. Heureusement que vous avez mis l'hyver à la porte. Quel luxe de belles femmes! J'ai bien envie de m'en aller.

— Que dites-vous, duchesse! la vraie beauté s'en irait avec vous.

— Voulez-vous donc que l'ambassadeur qui vient soit à jamais dépassé par celui qui s'en va?

— On est toujours dépassé, madame. N'est-ce pas votre opinion, monsieur, que le monde marche?

— Mon opinion, milord, c'est qu'il danse. Voyez plutôt.

La duchesse daigna sourire. Il n'y avait pas de quoi.

— Voilà qui est fortement raisonné, me dit-elle. Mon opinion, à moi, est celle de Galilée : la terre marche... autour du soleil.

— Prenez garde, madame, c'est une opinion avancée. Galilée a été brûlé. Mais vous avez raison; Dieu a dit à l'esprit humain comme à la mer : *Tu n'iras pas plus loin.*

Un jeune lord survint qui avait dîné la veille avec la duchesse. Il la salua profondément, elle inclina la tête avec une émotion presque invisible, mais qui me frappa, car la raillerie venait de s'évanouir sur sa figure. Ils ne savaient pas leur nom, mais ils savaient leur cœur.

— Milord, voulez-vous me présenter à madame?

Et l'ambassadeur parla ainsi avec solennité, comme s'il eût présenté l'Angleterre à la France. C'était bien mieux, il présentait un homme qui cherchait à une femme qui ne trouvait pas.

— J'ai l'honneur de présenter à madame la duchesse de *** lord Édouard Pickering, arrivé hier d'Édimbourg et partant demain pour Damas.

— Damas! s'écria la duchesse, Damas! le premier des quatre paradis terrestres.

L'ambassadeur ajouta avec un sourire moqueur :

— Vous voyez, duchesse, que mon jeune ami n'a pas une heure à perdre. Il est venu, il a vu et il est parti. C'est l'histoire des Anglais; les Français ne s'en vont pas avant d'avoir vaincu — comme le héros romain.

— Madame la duchesse, dit lord Pickering, voulez-vous valser cette valse à deux temps?

— Non, monsieur, répondit la duchesse, je ne valse plus.

— A quel âge valsiez-vous donc, madame?

— Quand j'étais jeune, l'hyver passé. On valsait alors sur un volcan!

— Allons, duchesse, il part demain, vous ne pouvez pas le désespérer aujourd'hui.

— Arriver et partir, c'est une bonne position; mais je crois que monsieur en abuse.

— Pourvu qu'il ne vous enlève pas.

— Eh bien! monsieur, valsons.

L'intrépide voyageur enleva la duchesse dans ce tourbillon de la valse qui en enseigne peut-être plus que les tourbillons de Descartes.

C'était un joli spectacle que de les voir, jeunes et beaux, moqueurs et émus, valser avec une grâce aristocratique cette valse inventée par les esprits frappeurs. Tous les désœuvrés du premier salon firent cercle pour assister à cette valse. La duchesse rougit sous tous ces regards curieux.

— Pourquoi ai-je rougi? se demanda-t-elle aussitôt.

Elle arrêta subitement son valseur, qui, dans son goût pour les voyages à perte de vue, ne se fût jamais arrêté de lui-même.

Il la conduisit au prochain canapé.

— Comme vous êtes pâle, madame! est-ce que nous avons valsé trop longtemps?

Elle respira son flacon et ne répondit pas.

J'essayerai de dire — ou plutôt de ne pas dire — pourquoi la duchesse avait rougi et pâli.

III.

La duchesse avait vingt-quatre ans. Née dans le meilleur monde, élevée au Sacré-Cœur parce qu'elle avait perdu sa mère à douze ans, âme enthousiaste, cœur brûlant, esprit inquiet, elle avait accepté avec une pieuse résignation les devoirs sévères d'un mariage ennuyeux. Sous prétexte qu'elle n'avait pas de mère, on l'emprisonna à dix-sept ans dans un intérieur grave, austère, sentencieux, avec un mari revenu des passions et qui ne lui parlait que des dangers de la traversée; — un autre Ulysse qui faisait attacher sa femme au mât du vaisseau parce qu'il avait trop connu les Syrènes. Ce mari lui avait donné un titre de duchesse, avec assez d'argent pour le bien porter; il était convaincu qu'il ne lui devait pas autre chose, excepté son expérience, car il était né longtemps avant elle. La jeune femme s'était amusée d'abord à porter son titre, mais pour une femme qui est plus belle encore qu'elle n'est duchesse, une robe de soie de Golconde, un cachemire du Thibet, un chapeau de la rue de la Paix sont de meilleurs titres à l'admiration des autres et de soi-même. Elle songea plus d'une fois qu'il eût mieux valu être un peu moins duchesse avec un mari beau-

coup plus jeune. Mais elle subissait sa vie avec un beau sourire de résignation, se consolant dans sa beauté, — se consolant bientôt dans son enfant, — se consolant enfin dans sa vertu.

On avait dit en les voyant aller à l'autel, — lui, don Juan édenté, elle, dona Inès couronnée de dix-sept roses de mai, — on avait dit le mot de Camoëns : « Cet hiver touche à ce printemps, mais ne le cueillera pas. » On cherchait déjà dans son cercle qui pourrait bien consoler l'amour de ce crime de lèse-majesté, mais la jeune mariée se montra si peu, excepté à l'église, qu'on finit par dire que le duc était le mari de sa femme comme il l'avait été de tant d'autres.

Voilà pourquoi la jeune duchesse avait rougi et pâli en valsant une valse à deux temps. Ce n'était pas la première fois qu'elle valsait. Le duc, qui savait sa vie, aimait à se parer de sa beauté et de sa grâce, s'imaginant qu'il redevenait jeune dans cette jeunesse éclatante, ne se doutant pas que les plumes du paon montraient mieux encore la tête du geai. Il la conduisait à toutes les fêtes du monde officiel. Ce soir-là il débitait quelques sentences politiques dans son arrière-salon, en compagnie de trois ou quatre ci-devant beaux, devenus fort laids, sans le savoir.

— Ne fais donc pas de politique, lui dit un ministre — en disponibilité, — ta politique c'est ta femme, ô tyran absolu !

Pendant qu'on disait cela au mari, voici ce qu'on disait à la femme :

— Oui, madame, je pars demain, mais j'ai bien peur de laisser mon esprit à Paris. Pour la première fois de ma vie j'aurai le mal du pays; car je sais bien que le vrai pays est celui où l'on aime.

— Vous devenez furieusement sentimental.

— Moi qui n'étais jusqu'ici qu'un humoriste comme mon ami John Russell! Ce que c'est que de nous : une valse à deux temps a tout perdu.

— Rassurez-vous, monsieur, il n'y a qu'Ovide qui fasse des métamorphoses.

— Oh! madame, je ne crois pas à celles d'Ovide, mais je crois à celles de l'amour.

— Et moi je ne crois pas à l'amour.

— Comme Circé qui ne croyait pas à ses maléfices.

— Milord, c'est trop de mythologie.

— Voulez-vous danser, madame?

La duchesse se leva, soit qu'elle fût entraînée par la musique, soit qu'elle obéît sans le vouloir au désir de lord Pickering.

Ils dansèrent sans bien savoir ce qu'ils faisaient. Ils continuaient leur conversation à bâtons rompus; par exemple, il partait en *avant-deux* après avoir hasardé un futur parfait.

— Comme je vous aimerais, duchesse, si vous me permettiez de vous aimer!

Et au retour elle lui disait :

— Vous savez, monsieur, que je ne vous permets pas même d'y songer.

Et, un peu plus loin, le *cavalier-seul* disait en partant :

— Je vous aime de tout l'amour que je n'ai pas eu jusqu'ici, et de tout l'amour qui m'est réservé dans l'avenir.

Et quand il ressaisissait la main émue qu'il enchaînait doucement dans ses doigts amoureux, la duchesse lui disait gaiement :

— Monsieur, si la danse ne m'obligeait à rester avec vous jusqu'à la dernière figure, vous ne verriez plus la mienne : pardonnez-moi cette mauvaise figure.

L'intrépide voyageur, qui ne connaissait pas d'obstacle, faisait passer à force d'esprit l'amour dans le cœur de la jeune femme, sans parler de l'éloquence de ses yeux, — de beaux yeux irlandais, doux et profonds, deux vraies portes de paradis azurées pour les yeux noirs de la duchesse. — Elle avait beau s'en défendre : depuis deux heures elle aimait. Depuis deux heures elle marchait dans un rêve charmant, sans se demander si elle touchait encore la terre. Jusque-là, elle avait porté son cœur comme cet athée qui portait la foi dans un Evangile fermé et qui refusait de l'ouvrir. Elle sentait enfin son cœur.

— Ah ! que je suis malheureuse ! dit-elle tout à coup. C'est là le premier cri des femmes heureuses.

IV.

La veille déjà, la duchesse avait beaucoup regardé lord Pickering à un dîner diplomatique où on les avait placés vis-à-vis l'un de l'autre. Mais elle croyait ne l'avoir remarqué que comme Irlandais. En effet, combien de fois n'avait-elle pas vu d'aussi belles têtes parmi celles de ses compatriotes sans y arrêter son imagination! C'est un peu l'histoire des voyageurs, qui n'ouvrent leurs yeux que dès qu'ils ont dépassé la frontière de leur patrie.

— Vous partez demain, monsieur?

— Oui, madame, et je pars avec vous.

— Avec moi!

— Oui, dit le jeune homme avec une vive émotion en portant la main à son cœur, oui, avec vous, madame, car je vous emporte là.

— Autant en emporte le vent.

— Non, madame, c'est sérieux; que dis-je? c'est irrévocable.

— Je suis bien sûre que vous ne m'emporterez pas seulement jusqu'à l'embarcadère.

— Jusqu'au bout du monde. Voulez-vous en avoir la preuve? venez vous-même.

— Vous n'y allez pas par quatre chemins. Si je vous prenais au mot?

— Si vous me preniez au mot, vous feriez de moi

l'homme le plus heureux qui soit sous le ciel. Mais partir avec vous, c'est monter au ciel. Partons. Laissons là ce pays sans soleil. Si vous saviez, madame, quel beau palais j'ai à Damas, sur la rive luxuriante du Barrada, à quelques pas de la porte de Dieu; en un mot, tout ce qui reste du paradis terrestre est là. Je n'avais pas d'abord l'arbre de science dans mon parc, mais j'ai acheté le verger voisin, et il ne me manque aujourd'hui qu'une femme pour manger les pommes. Rassurez-vous, elles ne sont pas si mauvaises qu'on le dit.

— L'arbre de la science, dit tristement la duchesse, depuis la mort du Christ, c'est l'arbre de Judée tout emperlé de sang.

— Madame, l'arbre de la science c'est l'arbre de la vie, et non l'arbre de la mort. Si je pouvais seulement vous enlever pour une heure, vous verriez que dans mon palais de Damas on est dans l'atmosphère aimée de Dieu.

La frileuse duchesse respira doucement, comme si elle entrait déjà dans cette température des orangers et des lauriers-roses : on eût dit Mignon retrouvant son pays dans un songe.

— Imaginez-vous, madame, une forêt d'arbres fruitiers dominés par des sycomores où la vigne grimpe et suspend ses grappes de pourpre et d'or, avec la vue de Damas, la ville des pèlerins, qui lance dans le ciel les croissants et les flèches de ses mosquées et de ses minarets.

La duchesse écoutait sans interrompre, tant elle avait de plaisir à entendre parler de ce beau pays par une bouche éloquente, qui disait bien et qui montrait les dents les plus fines et les plus blanches.

— Pour moi, madame, je ne suis revenu en Europe que pour dire adieu à mes amis de Londres, de Paris et de Naples. Dès que j'eus mis le pied à Damas, je reconnus mon vrai pays, car je suis comme vous, j'aime le soleil. Ah! si je pouvais vous renfermer dans ma vie et m'enfermer dans la vôtre, là-bas, dans ce paradis retrouvé!...

La duchesse tressaillit.

Elle voyait toute cette perspective lumineuse d'un amour à son aurore. Elle n'était plus maîtresse d'elle-même, ou plutôt, maintenant qu'elle avait vu la lumière, elle avait horreur des ténèbres. — Ne plus vivre à Paris! vivre à Damas! — Vivre avec lord Pickering et ne plus vivre avec le duc! — Deux raisons qui la poussaient violemment à la folie.

— C'est si simple! continuait le jeune homme qui ne voulait pas lui laisser le temps de réfléchir. J'ai là les chevaux de mon ami Sanderson. Ils nous conduiront jusqu'à la première station. Vous aurez disparu dans une fête, et on gardera votre souvenir dans le parfum de toutes les fleurs qu'on effeuille ici.

A cet instant, la duchesse vit se détacher au-dessus d'un groupe de jeunes filles la figure de son mari, comme la figure de l'hyver au-dessus d'un buisson de roses. La jeune épouse eut le frisson.

— Partons! dit-elle comme une femme égarée.

Elle suivait son rêve plutôt qu'elle ne suivait lord Pickering.

V.

Il était facile dans le brouhaha de cette fête de sortir sans être remarqué. La duchesse se contenta de la fourrure de cygne qu'elle avait gardée dans le bal.

— Vous allez me conduire à mon hôtel, dit-elle à lord Pickering, car je ne veux pas fuir en robe de bal et en couronne de diamants.

Le cocher partit au grand trot pour le faubourg Saint-Germain. Le jeune lord ne laissait pas mourir la conversation. Quoiqu'il ne crût pas encore tout à fait à cette belle aventure, il persuadait la jeune femme que c'était un fait accompli. Pour elle, elle avait le vertige et descendait l'abîme sans y regarder. Quand une fois on a quitté le grand chemin pour les sentiers perdus, on ne s'inquiète plus de savoir sa route. Un philosophe dirait que plus on se perd et plus on se retrouve.

Lord Pickering n'était pas un compagnon de voyage à brusquer l'aventure. Il savait qu'avec une pareille femme, il fallait tout attendre du temps. Ce n'était que son âme qu'elle donnait, il n'y avait pas à se méprendre : ainsi il avait voulu lui défaire son gant pour lui baiser la main.

— Non, monsieur! quand nous serons en Syrie...

C'était un peu loin, mais aussi on ne trouve pas tous les jours une duchesse qui consente à faire un pareil voyage.

Cependant le coupé qui les emportait arrivait dans la cour de l'hôtel.

— Attendez-moi, dit la jeune femme, je reviens dans cinq minutes.

Il lui prit la main et effleura au passage les boucles rebelles de sa chevelure.

La duchesse entra chez elle à moitié folle.

— Ursule, dit-elle à sa femme de chambre endormie au coin du feu, vous allez m'accompagner. Mettez-moi vite ma robe de cachemire et mon chapeau noir. Pour vous, n'emportez qu'un châle, car nous n'avons pas le temps.

En disant ces mots, la duchesse prenait, dans un petit bureau en bois de rose, des lettres, un cachet, un portrait, des cheveux, ces mille riens qui sont souvent toute la vie.

En un instant elle eut changé de robe et de coiffure.

Tout en se regardant dans un miroir pour voir s'il ne lui manquait rien, elle fit cette réflexion bien féminine qu'une femme qu'on enlève doit être dans une mise très-sévère. Et elle rougit en pensant que vêtue en robe de bal, c'est-à-dire si peu vêtue, elle s'était trouvée seule avec lord Pickering dans un étroit coupé.

— Partons, dit-elle à sa femme de chambre; mais pas un mot aux autres!

Et elle fit un pas en avant.

A cet instant, dans la chambre voisine, une enfant qui allait perdre sa mère se mit à crier :

— Maman!

La duchesse pâlit et s'arrêta comme la statue du Commandeur.

— Jamais! dit-elle.

Elle fit signe à Ursule de ne la point suivre. Elle alla précipitamment retrouver lord Pickering.

— Monsieur, dit-elle d'une voix étouffée par les larmes, je viens vous dire adieu.

— C'est impossible, madame; cet adieu serait mon arrêt de mort.

— Milord, vous allez me comprendre, car vous êtes un homme de cœur. Si j'ai failli partir avec vous, c'est que vous m'aviez fait oublier que j'ai une enfant.

Il se fit un silence.

— Ah! monsieur, je vous ai rencontré trop tard. Adieu.

Lord Pickering était descendu du coupé. Il saisit la jeune femme, et, dans son désespoir, il tenta de l'emporter malgré elle.

La duchesse s'abandonna d'abord, comme si elle eût obéi à la fatalité, mais c'est parce qu'elle savait que rien ne pouvait l'arracher du berceau de son enfant. Elle fit semblant — la fille d'Ève — de jouer avec le danger, parce qu'elle ne le craignait plus.

Lord Pickering se laissa prendre à cette innocente coquetterie. Il appuya la duchesse sur son cœur et lui baisa le front.

— Non, monsieur, c'est fini. — Adieu, ajouta-t-elle en se dégageant.

Elle s'était éloignée. Le jeune homme comprit que tout était perdu.

— Adieu donc! dit-il tristement. Comme je vais être seul dans mon paradis! poursuivit-il en se jetant dans le coupé.

Il partit.

La duchesse rentra dans sa chambre, se jeta à genoux et jura à Dieu d'oublier.

Et quand elle crut que la prière avait effacé le crime de ces trois heures d'amour, elle alla embrasser son enfant qui dormait.

C'était une belle petite fille toute blonde et toute rose, une âme qui voulait vivre dans l'âme de sa mère.

— Chère enfant! dit la duchesse, quand je pense que j'allais chercher le bonheur si loin! Le bonheur pour moi, c'est toi.

Depuis, elle a accompli saintement son devoir.

Elle a toujours dit : — Je suis heureuse. — Mais elle a dit cela tout en jetant un sourire de regret sur la porte entr'ouverte du paradis perdu.

Si les femmes avaient le droit d'entrer toutes vivantes au paradis, elles n'en abuseraient que pour descendre bientôt au paradis perdu.

FIN.

TABLE.

I.

VOYAGE A MA FENÊTRE.

II.

VOYAGE A VENISE.

III.

VOYAGE AU PAYS DES TULIPES.

IV.

VOYAGE AU PARADIS PERDU.

FIN DE LA TABLE.

cher le lecteur de réunir les livres de M. Arsène Houssaye; quelques-uns d'ailleurs n'ont pas été réimprimés depuis longtemps. Nous venons d'acquérir le droit de les publier en dix volumes format in-8° cavalier des *Girondins*, ce qui va enfin permettre aux *dilettantes* de bibliothèques d'acheter les œuvres d'un écrivain qui a touché à tout avec un rare bonheur.

En vente quatre volumes.

Mlle DE LA VALLIÈRE
ET Mme DE MONTESPAN

ÉTUDES SUR LA COUR DE LOUIS XIV

(Portraits — Lettres — Documents inédits — Œuvres de Mlle de La Vallière)

Ouvrage orné des portraits de Mlle de La Vallière et de Mme de Montespan
et d'une lettre autographe de Mlle de La Vallière

1 volume in-8° cavalier glacé, 6 francs

LE ROI VOLTAIRE

Sa Cour — Ses Ministres — Son Peuple — Ses Conquêtes — Son Dieu

3e édition, augmentée de deux chapitres, d'un beau portrait de Voltaire
et d'une préface par Jules Janin

1 volume in-8° cavalier glacé, 6 francs

HISTOIRE
DE L'ART FRANÇAIS
AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE
SCULPTEURS — PEINTRES — MUSICIENS

COUSTOU, BOUCHARDON, HOUDON, PIGALLE, CLODION,
RIGAUD, LARGILLIÈRE, WATTEAU, LANCRET,
SANTERRE, VAN LOO, LA TOUR, CHARDIN, GREUZE, VERNET,
BOUCHER, FRAGONARD, DAVID, PRUDHON,
CAMPRA, RAMEAU, GRÉTRY, ETC.

1 volume in-8° cavalier glacé, 6 francs

VOYAGE A MA FENÊTRE

VOYAGE A VENISE
VOYAGE AU PAYS DES TULIPES
VOYAGE AU PARADIS

1 volume in-8° cavalier glacé, 6 francs.

Les 6 autres volumes paraîtront de mois en mois.

LIBRAIRIE

DE

FURNE, JOUVET & CIE

Pour les Ouvrages annoncés brochés, voir le prix des Reliures, sur la couverture de ce Catalogue.

PUBLICATIONS A 10 CENTIMES LA LIVRAISON

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Par M. A. Thiers. Édition populaire, illustrée de plus de 400 gravures d'après les dessins de Yan' Dargent. L'ouvrage complet, 2 volumes grand in-8° jésus de plus de 800 pages chacun. Prix, broché. . . . . 21 fr. » c.

Relié en toile rouge, tranches ébarbées. . . . 26 »

Se publie aussi en 200 livraisons à 10 centimes, ou en 20 séries brochées à 1 fr. 10 c.

HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE

Par M. A. Thiers. Édition populaire, illustrée de 350 gravures, d'après les dessins de Karl Girardet, Philippoteaux, etc. L'ouvrage complet, 5 vol. grand in-8° jésus. Prix, broché. 40 fr. » c.

Relié en toile rouge, tranches ébarbées. 52 50

Se publie aussi en 80 livraisons à 50 centimes, en 35 séries à 1 fr. 15, ou en 350 livraisons qui se vendent comme suit : *une* livr., 15 cent.; *deux* livr., 25 cent.; *dix* livr., 1 fr. 15 c.

ATLAS POUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Édition populaire, 32 cartes ou plans dressés d'après les documents du Ministère de la guerre, pour l'intelligence des campagnes de l'*Histoire de la Révolution française,* par M. Thiers. L'atlas complet, élégamment cartonné, ou en feuilles dans un carton. 10 fr. » c.

Relié en demi-chagrin, tranches jaspées. . . . . 12 »

Se publie aussi en 7 livraisons à 1 fr. 10 c.

ATLAS POUR LE CONSULAT ET L'EMPIRE

Édition populaire, 66 cartes ou plans dessinés spécialement pour l'intelligence des campagnes de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers. Se publie sur quart jésus, en 12 livraisons à 1 franc.

L'Atlas complet, élégamment cartonné ou en feuilles dans un carton. . . . . 14 fr. » c.

Relié en demi-chagrin, tranches jaspées. . . . . . 16 fr. » c.

LES MERVEILLES DE LA SCIENCE

Ou Description populaire des inventions modernes, par M. Louis Figuier. 4 forts volumes grand in-8° jésus, illustrés de plus de 1,800 gravures, d'après les meilleurs artistes. L'ouvrage complet. . . . . 40 fr. » c.

Chaque volume se vend séparément, broché. . . 10 fr. » c.

Relié en toile rouge avec plaques or. . . . . . . 13 »

— — — tranches dorées. 14 »

— en demi-chagrin, tranches dorées. . . . . 15 »

Se publient aussi en séries à 1 fr. et en livraisons à 10 centimes.

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE

Par Michel Cervantès, traduction de M. Ch. Furne, un beau volume grand in-8° jésus de 640 pages, illustré de 160 gravures dessinées par M. Gustave Roux, gravées par MM. Yon et Perrichon. Prix, broché. . . . . 8 fr. » c.

Relié en toile rouge, avec plaques or, tr. ébarb. . 11 »

Se publie aussi en 80 livraisons à 10 centimes, ou en 8 séries brochées à 1 fr.

LA SAINTE BIBLE

Traduite par Lemaistre de Sacy, pour l'*Ancien Testament,* et par le P. Lallemant, pour le *Nouveau Testament*, accompagnée de nombreuses notes explicatives par l'abbé Delaunay, curé de *Saint-Étienne-du-Mont,* avec lettre approbative de *Monseigneur l'Archevêque de Paris.* 5 magnifiques volumes grand in-8° jésus (édition Curmer), accompagnés d'une belle collection de 41 gravures sur acier, publiées par Furne et imprimées sur papier de Chine. . 100 fr. » c.

LA SAINTE BIBLE

Traduite par Lemaistre de Sacy. Nouvelle édition, contenant l'Ancien et le Nouveau Testament, ornée de 32 magnifiques gravures d'après Raphaël, Poussin, Lebrun, Rubens, Van Dyck, Rembrandt, Murillo, Ribeira, Gros, Overbeck, Girodet, H. Vernet, Court, Raffet, Johannot, Decaisne, etc., gravées par l'élite des artistes français. 1 seul volume grand in-8° jésus, papier superfin collé, avec une belle carte de la Palestine et un plan de Jérusalem. . . 25 fr. » c.

L'ANCIEN ET LE NOUVEAU TESTAMENT

Par de Royaumont. Nouvelle édition, approuvée par Mgr l'Archevêque de Paris. 1 beau volume grand in-8° jésus, illustré de 538 vignettes sur bois placées dans le texte . . . 15 fr. » c.

LES SAINTS ÉVANGILES

Traduction de Lemaistre de Sacy. Nouvelle édition, illustrée de 99 grandes compositions formant encadrement à chaque chapitre, de 4 grands bois de page, d'un encadrement nouveau pour chaque évangéliste, de nombreux culs-de-lampe d'après les dessins de Th. Fragonard, et enfin de 10 magnifiques gravures sur acier imprimées à deux teintes. Un splendide volume grand in-8° jésus, papier vélin glacé. . . . . 20 fr. » c.

Tous les bois formant encadrement à chaque page de ce volume sont imprimés en bistre et le texte en noir.

VIES DES SAINTS

Pères et Martyrs, par Godescard, ornées de 30 belles vignettes sur acier, d'après M. Leloir. 1 fort volume grand in-8°, papier jésus vélin. . . . . 18 fr. » c.

LA VIE DE N. S. JÉSUS-CHRIST

OU L'ÉVANGILE DANS SON UNITÉ, par PIERRE LACHÈZE. — 1 vol. grand in-8° jésus, illustré de 34 vignettes sur acier. 18 fr. » c.

Cette nouvelle édition est approuvée par S. S. le pape Pie IX et par NN. SS. les Cardinaux, Archevêques et Évêques de Paris, Bordeaux, Bourges, Sens, Meaux, Périgueux, Versailles et Limoges.

L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST

Nouvelle édition, avec des réflexions et des pratiques nouvelles par M. l'abbé L. BAUTAIN, approuvée par Monseigneur l'Archevêque de Paris. 1 volume grand in-8° jésus, orné de 6 belles gravures sur acier, d'après les dessins de M. Rosenthal; d'un magnifique portrait de N. S. Jésus-Christ, et de sujets dessinés et gravés sur bois et placés dans le texte, comme têtes de pages, culs-de-lampe, frises, lettres ornées, etc., etc. . . . . 12 fr. 50 c.

LE MÊME OUVRAGE. — Un fort vol. in-18 cavalier, illustré de 6 gravures sur acier, de dessins gravés sur bois et de lettres ornées. . . . . 3 fr. 50 c.

Relié 1/2 chagrin, doré sur tranche. 5 50

— chagrin plein noir. . . . . 7 »

L'IMITATION DES SAINTS

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE, avec une pratique quotidienne et une sentence tirée de la sainte Écriture, précédée de l'office du Dimanche, et suivie de considérations morales sur les fêtes mobiles, par M. l'abbé LECANU, du diocèse de Paris. OUVRAGE APPROUVÉ PAR Mgr L'ARCHEVÊQUE DE PARIS. — 1 beau volume in-18 cavalier, illustré de 367 gravures sur bois. Broché. . . . . 3 fr. 50 c.

Relié 1/2 chagrin, doré sur tranche. 5 50

— chagrin plein noir. . . . . 7 »

DISCOURS SUR L'HISTOIRE UNIVERSELLE

Par BOSSUET; nouvelle édition, précédée d'une Introduction par M. TISSOT, de l'Académie. 1 beau vol. gr. in-8° jésus, orné de 11 magnifiques gravures sur acier et d'ornements gravés sur bois, relié en chagrin plein noir, tranches dorées. . . . . 30 fr. » c.

(Ouvrage épuisé broché.)

HISTOIRE DE FRANCE

Depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, par Henri Martin. Quatrième édition, entièrement refondue, augmentée d'un travail complétement inédit sur l'ancienne Gaule, et suivie d'une table générale analytique et alphabétique. 17 vol. in-8° cavalier, ornés de 51 gravures sur acier et du portrait de l'auteur. L'ouvrage complet. . . . . 102 fr. » c.

Chacun des 15 premiers vol. se vend séparément. 6 »

Le seizième vol. et la table se vendent ensemble. 12 »

Se publie également en 410 livraisons à. . . . » fr. 25 c.

LE MÊME OUVRAGE, 17 volumes in-8° cavalier, ornés du portrait de l'auteur placé en tête du premier volume. . 85 fr. » c.

Cet ouvrage a obtenu de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres en 1844 et de l'Académie française en 1856 et 1859 le GRAND PRIX GOBERT.

Collection des PORTRAITS et VIGNETTES pour l'Histoire de France de H. Martin, composée de 51 splendides gravures sur acier.

Publiée en 17 livraisons à. . . . . 1 fr. » c.

JEANNE DARC

Par M. Henri Martin. 1 volume in-18 jésus, orné d'une gravure sur acier, contenant la vie complète de l'héroïne française d'après les documents qui ont renouvelé son histoire. . . . 2 fr. » c.

DANIEL MANIN

Président de la République de Venise, par M. H. Martin, précédé d'un Souvenir de Manin, par M. E. Legouvé (de l'Académie française). 1 vol. in-18 jésus, orné du portrait de Manin. 3 fr. 50 c.

HISTOIRE DE FRANCE

Par Anquetil, suivie de la CONTINUATION de M. de Norvins, et complétée jusqu'à la Révolution de Février 1848. Nouvelle édition, ornée de 50 vignettes gravées sur acier d'après les dessins de MM. Raffet, J. David, Johannot. 5 volumes grand in-8° jésus superfin. . . . . 50 fr. » c.

Se publie aussi en 250 livraisons à. . . . . . » 20

Chaque volume se vend séparément. . . . . . 10 »

ŒUVRES D'AUGUSTIN THIERRY

Édition définitive, revue sur les manuscrits laissés par l'auteur, et augmentée d'un 7e Récit des temps mérovingiens. 9 vol. in-18, format anglais. 18 fr. » c.

Chaque ouvrage se vend séparément, savoir :

Histoire de la Conquête de l'Angleterre. 4 vol.	8 fr.	» c.
Lettres sur l'Histoire de France. 1 vol.	2	»
Dix ans d'Études historiques. 1 vol.	2	»
Récits des temps mérovingiens. 2 vol.	4	»
Essai sur l'Histoire du Tiers État. 1 vol.	2	»

LE MÊME OUVRAGE, nouvelle édition, 5 vol. in-8o cavalier, papier vélin glacé, ornée de 20 gravures tirées à part et du portrait de l'auteur. . . . . 30 fr. » c.

Chaque ouvrage se vend séparément, savoir :

Histoire de la Conquête de l'Angleterre. 2 vol. . . .	12 fr.	» c.
Lettres sur l'Histoire de France. / Dix ans d'Études historiques. . . . } 1 vol.	6	»
Récits des temps mérovingiens. 1 vol.	6	»
Essai sur l'Histoire du Tiers État. 1 vol.	6	»

AUGUSTIN THIERRY

Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands, de ses causes et de ses suites jusqu'à nos jours, en Angleterre, en Écosse, en Irlande et sur le Continent. 1 beau volume grand in-8o jésus, illustré de 34 gravures sur bois tirées à part et du portrait de l'auteur. Prix, broché. . . . . 12 fr. » c.

ŒUVRES COMPLÈTES DE CHATEAUBRIAND

Nouvelle édition, ornée de 31 magnifiques gravures sur acier. — 12 forts volumes in-8o cavalier. L'ouvrage complet. . 72 fr. » c.

Chaque volume se vend séparément. . . . . . . 6 »

Tomes
1. Essai historique sur les Révolutions et mélanges historiques.
2. Le Génie du Christianisme.
3. Les Martyrs.
4. Itinéraire de Paris à Jérusalem.
5. Romans et poésies diverses.
6. Essai sur la littérature anglaise, le Paradis perdu, et poëmes.

Tomes
7. Études historiques.
8. Analyse raisonnée de l'histoire de France et mélanges politiques.
9. Voyages et mélanges littéraires.
10. Congrès de Vérone.
11. Polémique et mélanges politiques.
12. Opinions et discours, et Vie de Rancé.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Par M. A. Thiers, 13e édition, ornée de 54 gravures sur acier d'après Raffet et d'un magnifique portrait de M. Thiers. 10 vol. in-8° carré, papier vélin glacé. L'ouvrage complet, broché. 50 fr. » c.

Chaque volume se vend séparément. . . . . . 5 »

HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE

Par M. A. Thiers; 20 volumes in-8° carré, illustrés de 75 belles gravures sur acier, dessinées par Karl Girardet, Sandoz, Charpentier et Massard; plus un volume de table générale, analytique et alphabétique. Prix des 21 volumes brochés. . . 115 fr. » c.

LE MÊME OUVRAGE, 21 volumes sans gravures. 105 fr. » c.

Chaque volume se vend séparément avec gravures. 5 fr. 50 c.

— — — sans gravures. 5 fr. » c.

ATLAS DE L'HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Par M. Thiers; 32 cartes et plans, dressés spécialement pour cet ouvrage, d'après les documents publiés par le ministère de la guerre. — L'Atlas complet, cartonné ou en feuilles. . . . 16 fr. » c.

Relié en demi-chagrin, tranches jaspées. . . . 21 fr. » c.

Se publie aussi en 8 livraisons à 2 francs.

ATLAS DE L'HISTOIRE DU CONSULAT ET DE L'EMPIRE

Par M. Thiers; 66 cartes ou plans dessinés par MM. Duvotenay et Dufour, sous la direction de M. Thiers, et gravés par Dyonnet. L'Atlas complet cartonné ou en feuilles. . . . . 30 fr. » c.

Relié en demi-chagrin, tranches jaspées. . . . 36 fr. » c.

Se publie aussi en 15 livraisons à 2 francs.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Par M. Louis Blanc. 12 vol. in-8°, papier satiné. . 60 fr. » c.
Les volumes 3 et 5 ne se vendent plus séparément.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Par M. A. Thiers, édition de luxe sur papier vergé, imprimée à 200 exemplaires numérotés à la presse. 10 volumes grand in-8°, ornés de 54 gravures sur acier, papier de Chine. . 150 fr. » c.

LE MÊME OUVRAGE, 14e édition, 8 vol. in-18 jésus, format anglais. . . . . 28 fr. » c.

Chaque volume se vend séparément. 3 50

LE MÊME OUVRAGE, 4 volumes grand in-8° jésus, ornés de 40 magnifiques gravures sur acier d'après les dessins de MM. Raffet et Scheffer. L'ouvrage complet. . . . . 40 fr. » c.

LE MÊME OUVRAGE, édition populaire, illustrée de plus de 400 gravures d'après les dessins de Yan' Dargent. L'ouvrage complet, 2 forts volumes grand in-8° jésus de 800 pages chacun. 21 fr. » c.

HISTOIRE DES GIRONDINS

Par M. de Lamartine, 4 volumes grand in-8° jésus, ornés de 40 magnifiques portraits sur acier d'après Raffet. . . 40 fr. » c.

LE MÊME OUVRAGE, *nouvelle édition*, 4 beaux volumes in-8° cavalier, ornés de 40 magnifiques portraits sur acier d'après Raffet. . . . . 40 fr. » c.

LE MÊME OUVRAGE, sans gravures. . . . . 30 fr. » c.

PORTRAITS POUR L'HISTOIRE DES GIRONDINS

Collection de 40 magnifiques gravures sur acier dessinées par Raffet, imprimées sur papier grand in-8° jésus. . . 13 fr. » c.

Formant le complément des éditions de l'*Histoire des Girondins* sans gravures.

HISTOIRE DES CROISADES

Par Michaud, avec un appendice par M. Huillard-Bréholles, 4 volumes in-8° cavalier, 7e édition, ornée de 4 gravures sur acier et d'une carte de l'itinéraire des Croisades. . . . . 24 fr. » c.

ALBUM DE GRAVURES

Pour l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* par M. Thiers; 75 planches gravées sur acier par les meilleurs artistes, d'après les dessins de Karl Girardet, Sandoz, Charpentier et Massard. Cet album, imprimé sur papier grand in-8° jésus, se publie en 15 livraisons qui se vendent séparément, sur blanc. . . . . 1 fr. 50 c.

Sur papier de Chine. 2 50

Prix de la reliure de l'album en demi-chagrin. . . 4 fr. »

La collection des gravures de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire* se publie aussi en 20 livraisons, dans le format in-8° carré. Chaque livraison contient les gravures d'un volume et se vend. » fr. 60 c.

ALBUM DE VIGNETTES

Pour l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers, 350 gravures sur bois, d'après les dessins de Philippoteaux, imprimées à 200 exemplaires sur papier blanc grand in-8° jésus, le tout réuni dans un élégant cartonnage papier et toile. . . 40 fr. » c.

LA MÊME COLLECTION, papier de Chine, imprimée à 50 exemplaires seulement. . . . . 80 fr. » c.

VIGNETTES POUR LE CONSULAT ET L'EMPIRE

Soixante vignettes et portraits pour le Consulat et l'Empire, gravés par les premiers artistes, d'après les dessins de Raffet. La collection complète, imprimée grand in-8° jésus. . . . . . 20 fr. » c.

GRAVURES POUR L'HISTOIRE DE LA RESTAURATION

Collection de 32 portraits gravés sur acier. . . . 10 fr. » c.

HISTOIRE DE PARIS

Et de ses Monuments, par Dulaure; nouvelle édition, refondue et complétée jusqu'à nos jours par L. Batissier, auteur de l'*Histoire de l'Art monumental.* 1 seul volume grand in-8° jésus, orné de 51 vues sur acier, des armoiries de la ville de Paris imprimées en couleur, rehaussées d'or, d'un plan de cette ville et de ses fortifications. 20 fr. » c.

Publiée en 80 livraisons à. . . . . » 25

HISTOIRE DES VILLES DE FRANCE

Avec une Introduction et un Résumé général pour chaque province par M. Aristide Guilbert et une société de membres de l'Institut, de Savants, de Magistrats, d'Administrateurs, etc., ornée de 90 magnifiques gravures sur acier par Rouargue frères, de 133 armoiries coloriées des villes et d'une carte de France par provinces. 6 vol. grand in-8° jésus. . . . . 92 fr. » c.

Chaque volume et chaque province se vendent séparément :

Tome 1er,	15 fr. 50 c...	Bretagne	6 f.	40
		Touraine	1	20
		Lyon, Forez, Beaujolais	2	20
		Béarn, Navarre	1	80
		Provence	4	»
Tome 2e,	15 fr. 50 c...	Picardie	4	20
		Gascogne	2	40
		Guienne, Périgord, Agenais	5	40
		Orléanais, Beauce	3	40
Tome 3e,	15 fr.......	Champagne	4	»
		Flandre	2	60
		Artois	1	60
		Maine et Perche	2	»
		Anjou	2	40
		Saintonge, Aunis, Angoumois	2	40
Tome 4e,	15 fr.......	Dauphiné	1	80
		Comtat d'Avignon	1	20
		Bourbonnais, Berry, Nivernais	4	»
		Poitou	3	20
		Trois-Évêchés	2	»
		Lorraine	2	80
Tome 5e,	15 fr. 50 c...	Bourgogne, Franche-Comté	4	80
		Corse	1	»
		Normandie	10	»
Tome 6e,	15 fr. 50 c...	Alsace	1	60
		Auvergne	2	40
		Limousin, la Marche	1	20
		Roussillon	»	60
		Languedoc	6	80
		Ile-de-France	2	60

ROME ANCIENNE ET MODERNE

Par M. Mary Lafon. 1 fort volume in-8° jésus, illustré de 24 magnifiques gravures sur acier, d'un plan topographique et d'une vue générale de la ville de Rome. . . . . 20 fr. » c.

Se publie aussi en 80 livraisons à. . . . . . . » 25

La vue de Rome impr. sur 1/2 jésus papier de Chine. 3 »

HISTOIRE DE NAPOLÉON

Par M. DE NORVINS, *illustrée* par RAFFET. Nouvelle édition, augmentée de la relation complète du Retour des Cendres de Napoléon et d'une histoire entièrement nouvelle de la garde impériale et de son organisation militaire. 1 beau vol. grand in-8° jésus, orné de 26 gravures sur acier, de 16 grands bois de page, de plus de 550 vignettes sur bois placées dans le texte, et d'une carte des expéditions de Napoléon. . . . . 18 fr. » c.

LE MÊME OUVRAGE, sans les gravures sur acier, la carte et les grands bois tirés à part; un fort volume de 780 pages, avec 550 vignettes dans le texte . . . . 10 fr. » c.

Se publie aussi en 100 livraisons à 10 centimes, ou en 10 séries brochées à 1 fr.

GRAVURES pour compléter l'illustration de l'*Histoire de Napoléon* de NORVINS publiée en livraisons à 10 centimes :

1° Collection de 26 gravures sur acier, plus une carte des campagnes de Napoléon. . . . . 7 fr. » c.

2° Collection de 16 gravures sur bois. . . . . 1 »

Chaque collection se vend séparément et ne fait pas double emploi.

HISTOIRE DE VENISE

Depuis sa fondation jusqu'à la défense du président Manin, par M. LÉON GALIBERT. 1 beau volume grand in-8° jésus, orné de 23 vignettes sur acier et d'une magnifique vue à vol d'oiseau de Venise et de sa lagune. . . . . 18 fr. » c.

Se publie en 72 livraisons à. . . . . » 25

La vue de Venise impr. sur 1/2 jésus papier de Chine. 3 »

HISTOIRE DE L'ALGÉRIE

ANCIENNE ET MODERNE, depuis les premiers établissements des Carthaginois jusqu'à la prise de Zaatcha en 1853, par M. LÉON GALIBERT, ornée de 24 vignettes sur acier, d'un grand nombre de vignettes sur bois dessinées par Raffet, de 12 costumes coloriés des armées françaises en Afrique, et d'une carte de l'Algérie. 1 beau volume grand in-8° jésus. . . . . 18 fr. » c.

Se publie aussi en 72 livraisons à. . . . . . » 25

HISTOIRE DE L'ART MONUMENTAL

DANS L'ANTIQUITÉ ET AU MOYEN AGE, suivie d'un Traité de la peinture sur verre, par L. BATISSIER, auteur des *Éléments d'archéologie nationale,* 1 magnifique vol. gr. in-8°, sur papier jésus superfin, orné d'un grand nombre de vignettes sur bois dessinées par SAGOT, et de 4 planches de vitraux gothiques en couleur. Nouvelle édition, entièrement refondue par l'auteur. . . . . 20 fr. » c.

LA RUSSIE ANCIENNE ET MODERNE

D'après les chroniques nationales et les meilleurs historiens, par MM. CHARLES ROMEY et ALFRED JACOBS. 1 beau volume in-8° jésus, imprimé sur beau papier vélin glacé, et illustré de 18 gravures sur acier, entièrement nouvelles et gravées avec le plus grand soin, d'après les dessins de M. AD. YVON. Prix. . . 18 fr. » c.

Se publie aussi en 72 livraisons à. . . . . » 25

MUSÉE HISTORIQUE DE VERSAILLES

Contenant tous les tableaux remarquables des galeries de Versailles, 56 planches gravées sur acier par les plus habiles artistes, avec un texte explicatif, par MM. HENRI MARTIN, MICHAUD, TH. BURETTE. 1 splendide volume in-4°, avec une magnifique reliure en demi-chagrin, tranches dorées. . . . . 25 fr. » c.

Le même ouvrage, en feuilles dans un carton. . . 20 »

AVENTURES DU BARON DE MÜNCHHAUSEN

Traduction nouvelle par TH. GAUTIER fils, illustrée de 155 gravures sur bois par GUSTAVE DORÉ. Un beau volume in-4°, papier vélin glacé. Prix, broché. . . . . 3 fr. 50 c.

Cartonné en toile rouge, avec plaques or. . . . 6 fr. »

Le même volume, avec la même reliure, tranches dorées. 7 fr. »

GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE

Géographie universelle de Malte-Brun, entièrement refondue et mise au courant de la science par TH. LAVALLÉE, professeur de géographie et de statistique à l'École impériale de Saint-Cyr. 6 forts volumes in-8° jésus, imprimés avec soin à une seule colonne, en caractères neufs, et illustrés de 64 gravures sur acier. . 60 fr. » c.

Se vend par volume. . . . . 10 »

— par demi-volume. . . . . 5 »

— en 120 livraisons à. . . . . » 50

ATLAS UNIVERSEL DE GÉOGRAPHIE

ANCIENNE ET MODERNE, pour servir à l'intelligence de la *Géographie universelle de Malte-Brun* et *Th. Lavallée.* Atlas composé de 31 cartes in-folio, coloriées avec le plus grand soin, dressées par AMBROISE TARDIEU, revues et corrigées par A. VUILLEMIN.

LISTE DES CARTES.

1. Empire romain.
2. Empire d'Alexandre.
3. Géographie de la Bible.
4. Les Gaules.
5. Italie ancienne.
6. Grèce ancienne.
7. Espagne ancienne.
8. Mappemonde.
9. Europe.
10. France au moyen âge.
11. France par provinces.
12. France par départements.
13. Iles Britanniques.
14. Allemagne, ou Europe centrale.
15. Russie d'Europe.
16. Belgique et Hollande.
17. Suède et Danemark.
18. Espagne et Portugal.
19. Italie.
20. Turquie d'Europe et Grèce.
21. Asie.
22. Presqu'île de l'Inde.
23. Afrique.
24. Amérique septentrionale.
25. États-Unis et Mexique.
26. Amérique méridionale.
27. Océanie.
28. Algérie.
29. Environs de Paris.
30. Plan de Paris.
31. Chemins de fer de l'Europe.

Prix de l'Atlas complet cartonné. . . . . 16 fr. » c.

ATLAS DE GÉOGRAPHIE MILITAIRE

Adopté par M. le ministre de la guerre pour l'École impériale militaire de Saint-Cyr. 43 cartes et plans, accompagnés de 35 tableaux de statistique militaire, par M. E. BUREAU, professeur de géographie et de statistique militaires à l'École impériale militaire de Saint-Cyr. Cartonné. . . . . 25 fr. » .

* VOYAGE AUTOUR DU MONDE

Nouvelle édition, résumé général des Voyages de découvertes de Magellan, Bougainville, Cook, Lapérouse, Basil-Hall, Duperrey, Dumont-d'Urville, Laplace, Baudin, etc., publié sous la direction de M. Dumont-d'Urville, accompagné de 45 gravures sur acier dessinées par Rouargue, et de 2 cartes coloriées. 2 volumes grand in-8° jésus. . . . . 30 fr. » c.

---

* VOYAGE DANS LES DEUX AMÉRIQUES

Publié sous la direction de M. Alcide d'Orbigny. Nouvelle édition, revue et augmentée de renseignements exacts sur les différents États du nouveau monde, et principalement sur la Californie, le Mexique, Cayenne, Haïti, etc., etc. 1 vol. in-8° jésus, illustré de 28 gravures et de 2 cartes gravées sur acier. . . . . 15 fr. » c.

---

* VOYAGE EN ASIE ET EN AFRIQUE

Par Eyriès. Nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée des récits des plus récents voyages dans l'intérieur des terres, par M. Alfred Jacobs. — 1 vol. in-8° jésus, illustré de 25 vignettes sur acier et de deux cartes. . . . . 15 fr. » c.

* Ces trois ouvrages sont publiés ensemble sous le titre : Histoire générale des voyages, et forment 400 livraisons à 15 centimes.

ŒUVRES COMPLÈTES DE BUFFON

Nouvelle édition, avec la classification de Cuvier et des extraits de Daubenton, ornée de 128 planches gravées sur acier, contenant 300 sujets coloriés d'après les dessins de M. Édouard Traviès. 6 volumes grand in-8° jésus. . . . . 75 fr. » c.

Publiées en 300 liv. avec figures coloriées à. . . » 25

ŒUVRES DE LACÉPÈDE

Cétacés, Quadrupèdes ovipares, Serpents et Poissons. Nouvelle édition, précédée de l'éloge de Lacépède par Cuvier, avec notes et la nouvelle classification de Desmarest. 2 vol. grand in-8° jésus, ornés de 36 planches gravées sur acier d'après les dessins de M. Édouard Traviès, représentant 72 sujets coloriés. . . . . 25 fr. » c.

Se publie aussi en 100 livraisons à. . . . . . . » 25

HISTOIRE DE LA MAGIE ET DE LA FATALITÉ

A TRAVERS LES TEMPS ET LES PEUPLES

Par P. Christian. 1 beau volume grand in-8°, illustré par Émile Bayard d'un grand nombre de gravures placées dans le texte et de 16 grands bois tirés sur fond chine; broché. . . . 15 fr. » c.

LES ARCHITECTES DE LA NATURE

D'après J.-G. Wood, célèbre naturaliste anglais, par Hippolyte Lucas, magnifique publication illustrée de plus de 200 vignettes placées dans le texte et de 20 grandes gravures tirées à part. 1 beau volume grand in-8°, broché. . . . . 12 fr. » c.

PAUL ET VIRGINIE

Suivi de la CHAUMIÈRE INDIENNE, par J.-H. Bernardin de Saint-Pierre. Nouvelle édition, illustrée de sept portraits gravés sur acier, de 28 grands bois tirés à part et de plus de 450 vignettes intercalées dans le texte, d'après les dessins de Tony Johannot, Meissonnier, Français, Isabey, etc., et d'une carte de l'Ile de France; précédée d'une notice par M. Sainte-Beuve, et augmentée d'un abrégé de la Flore de l'Ile de France; 1 beau volume in-8° jésus, papier vélin glacé. . . . . 15 fr. » c.

PHYSIOLOGIE DU GOUT

Par Brillat-Savarin. Nouvelle édition précédée d'une Introduction par Alphonse Karr, illustrée par Bertall de plus de 200 gravures sur bois placées en têtes de page dans le texte et en culs-de-lampe, et de 7 gravures sur acier tirées sur papier de Chine. 1 magnifique vol. grand in-8° jésus, papier vélin glacé. 15 fr. » c.

CONTES BLEUS

Par Édouard Laboulaye, de l'Institut. 1 beau volume in-8° raisin, illustré de plus de 200 gravures dessinées par Yan' Dargent, gravées par les meilleurs artistes . . . . 10 fr. » c.

NOUVEAUX CONTES BLEUS

Par Édouard Laboulaye, de l'Institut. 1 beau volume in-8° raisin, illustré de 120 gravures dessinées par Yan' Dargent et d'un magnifique portrait gravé sur acier. . . . . 10 fr. » c.

HISTOIRE FANTASTIQUE DU CÉLÈBRE PIERROT

Par Alfred Assollant. 1 beau volume in-8° raisin, imprimé sur papier vélin glacé, illustré de plus de 100 gravures sur bois dessinées par Yan' Dargent et gravées par les meilleurs artistes. 10 fr. » c.

NOUVEAU CABINET DES FÉES

Par L. Batissier. 1 beau volume in-8° raisin, illustré de nombreuses vignettes sur bois par Foulquier.. . . . 10 fr. » c.

VOYAGE AU FOND DE LA MER

Par de la Blanchère. 1 beau vol. grand in-8 raisin, illustré de nombreuses vignettes placées dans le texte, et de 16 magnifiques gravures imprimées en couleur. . . . . 10 fr. » c.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE

Nouvelle édition, collationnée sur les textes originaux, avec leurs variantes, précédée de l'histoire de la vie et des ouvrages de Molière par J. L. Taschereau. 6 vol. in-8° cavalier, sur magnifique papier vélin glacé, ornés de 19 gravures sur papier de Chine. 50 fr. » c.

ŒUVRES DRAMATIQUES DE P. CORNEILLE

Précédées de la vie de P. Corneille par Fontenelle. Nouvelle édition, ornée de 11 gravures sur acier d'après Bayalos, et d'un magnifique portrait de P. Corneille. 1 fort volume in-8°, papier cavalier. 7 fr. » c.

ŒUVRES DE JEAN RACINE

Précédées d'un Essai sur sa vie et ses ouvrages par L.-S. Auger, de l'Académie française, et ornées de 13 vignettes d'après Gérard, Girodet, Desenne. 1 beau volume in-8° cavalier. . . 7 fr. » c.

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE

Précédées de la Vie de Molière par VOLTAIRE. 2 vol. in-8° cavalier, ornés de 16 vignettes d'après MM. Horace Vernet, Desenne et Johannot, gravées par Nargeot. . . . . 14 fr. » c.

LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE

Par FÉNELON. 1 beau volume in-8° cavalier, orné de 12 gravures et d'un portrait de Fénelon gravé sur acier. . . . . 6 fr. » c.

ŒUVRES DE BOILEAU

Avec un choix de Notes, et les Imitations des auteurs anciens. Nouv. édit., précédée d'une Notice sur Boileau par M. C.-A. SAINTE-BEUVE, de l'Académie française. 1 vol. in-8° cavalier, 6 vignettes et 1 portrait sur acier. . . . . 5 fr. » c.

LES CARACTÈRES DE LA BRUYÈRE

Et les MAXIMES DE LA ROCHEFOUCAULD, précédés d'une notice par M. SUARD. Nouvelle édition. 1 beau volume in-8° cavalier, orné d'un portrait de J. DE LA BRUYÈRE. . . . . 5 fr. » c.

FABLES DE LA FONTAINE

Illustrées par TONY JOHANNOT de 13 gravures sur acier. Nouvelle édition, augmentée d'un choix de notes, et précédée d'une Notice sur la Fontaine par M. C.-A. SAINTE-BEUVE, de l'Académie française. 1 volume in-8° cavalier. . . . . 6 fr. » c.

VAUVENARGUES

Édition nouvelle, précédée de l'*Éloge de Vauvenargues* couronné par l'Académie française, et accompagnée de notes et commentaires par M. D.-L. GILBERT. Un volume in-8° cavalier, avec portrait sur acier.

ŒUVRES POSTHUMES et ŒUVRES INÉDITES, avec notes et commentaires par M. D.-L. GILBERT. Un volume in-8° cavalier.

Prix des deux volumes. . . . . 12 fr. » c.

ŒUVRES DE BOSSUET

Contenant le Discours sur l'Histoire universelle et les Oraisons funèbres. 1 vol. in-8° cavalier, avec un beau portrait. 6 fr. » c.

CHEFS-D'ŒUVRE ORATOIRES

De Fléchier, Bourdaloue; *Petit Carême de* Massillon. 1 volume in-8° cavalier. . . . . 5 fr. » c.

LETTRES DE MADAME DE SÉVIGNÉ

Précédées d'une notice historique et littéraire. 1 beau volume in-8° cavalier, orné d'un portrait. . . . . 6 fr. » c.

SIÈCLE DE LOUIS XIV

Par Voltaire. 1 beau volume in-8° cavalier, orné d'un portrait de Louis XIV. . . . . 6 fr. » c.

THÉATRE DE VOLTAIRE

Précédé d'une Notice sur sa vie et ses ouvrages. 1 beau volume in-8° cavalier, orné d'un portrait. . . . . 6 fr. » c.

THÉATRE DE BEAUMARCHAIS

Avec une Notice par M. Saint-Marc Girardin. 1 volume in-8° cavalier, illustré de 5 vignettes sur acier, d'après les dessins de Tony Johannot. . . . . 6 fr. » c.

GIL BLAS DE SANTILLANE

Par le Sage. Nouvelle édition. 1 volume in-8° cavalier, orné de 8 gravures sur acier et d'un portrait de l'auteur. . . . 7 fr. » c.

DON QUICHOTTE DE LA MANCHE

Par Michel Cervantès, traduction nouvelle par Ch. Furne. 2 volumes in-8° cavalier, ornés de 9 gravures sur acier. 8 fr. » c.

Se relie en un volume.

LETTRES A ÉMILIE SUR LA MYTHOLOGIE

Par Demoustier. 1 beau volume in-8° cavalier, orné de 12 magnifiques gravures sur acier, imprimées sur papier de Chine. 7 fr. » c.

ŒUVRES D'HAMILTON

1 volume in-8° cavalier, orné de 6 gravures sur acier, d'après les dessins de Moreau. . . . . 6 fr. » c.

DOCUMENTS ET PIÈCES AUTHENTIQUES

Laissés par Daniel Manin, Président de la République de Venise, traduits sur les originaux et annotés par F. Planat de la Faye. 2 volumes in-8° cavalier. . . . . 12 fr. » c.

ROME ANCIENNE

Depuis sa fondation jusqu'à la chute de l'empire, par Mary Lafon. 1 volume in-8° cavalier, orné de 10 magnifiques gravures sur acier. . . . . 6 fr. » c.

ROME MODERNE

Depuis l'établissement du Christianisme jusqu'à nos jours, par Mary Lafon. 1 vol. in-8° cavalier, orné de 10 magnifiques gravures sur acier. . . . . 6 fr. » c.

HISTOIRE D'ESPAGNE

Depuis les premiers temps jusqu'à nos jours, par Mary Lafon. 2 volumes in-8° cavalier, ornés de 16 gravures sur acier. 12 fr. » c.

HISTOIRE DES DUCS DE NORMANDIE

Jusqu'a la mort de Guillaume le Conquérant, par A. Labutte, préface par H. Martin. Deuxième édition, illustrée de 12 gravures. 1 beau volume in-8° cavalier. . . . . 6 fr. » c.

LA RUSSIE ET L'EUROPE

Par M. Henri Martin. 1 beau volume in-8° cavalier. 6 fr. » c.

ÉTUDES DE DIPLOMATIE CONTEMPORAINE

Les Cabinets de l'Europe en 1863-1864, par M. Julian Klaczko. 1 volume in-8° cavalier. . . . . 7 fr. » c.

M. C. P*** (l'abbé de)

L'Amour et les Sentiments du coeur. 1 beau volume in-8° cavalier. . . . . 6 fr. » c.

ŒUVRES DE JEAN REYNAUD

Philosophie religieuse : *Terre et ciel.* 5e édition, entièrement revue sur les manuscrits laissés par l'auteur. 1 fort volume in-8° cavalier . . . . . 7 fr. » c.

Merlin de Thionville, sa vie et sa correspondance, avec portrait et fac-simile. 1 fort volume in-8° cavalier. . . . . 7 fr. » c.

L'Esprit de la Gaule. 1 beau volume in-8° cavalier. . . . . 6 »

Lectures variées. 1 volume in-8° cavalier. . . . . . . 6 »

Études encyclopédiques. 3 volumes in-8° cavalier. . . . . 18 »

CHARLES-QUINT

Chronique de sa vie intérieure et histoire politique de son abdication et de sa retraite dans le cloitre de Yuste, par M. Amédée Pichot. 1 beau volume in-8° cavalier. . 8 fr. » c.

HISTOIRE DE LA LUTTE DES PAPES

Et des empereurs de la maison de Souabe, de ses causes et de ses effets, par M. C. de Cherrier, membre de l'Institut. 3 vol. in-8° cavalier, ornés de 15 gravures sur acier. 18 fr. » c.

LE MÊME OUVRAGE, sans gravures. . . . . 12 »

LES MIETTES D'ÉSOPE

Fables par Auguste Roussel. 1 volume in-8° cavalier, orné de neuf dessins par Gavarni. . . . . 8 fr. » c.

HISTOIRE UNIVERSELLE

Par André de Bellecombe. 18 volumes in-8° cavalier sont en vente. Chaque volume se vend séparément. . . . . . 5 fr. » c.

L'ÉLOQUENCE SOUS LES CÉSARS

Par M. Amiel, agrégé de l'Université. 1 vol. in-8° carré. 5 fr. » c.

HISTOIRE D'ESPAGNE

Depuis les temps les plus reculés jusqu'à la prise de Grenade, par M. Charles Romey; nouvelle édition, entièrement terminée. 9 volumes in-8°. L'ouvrage complet. . . . . 45 fr. » c.

Chaque volume. . . . . 5 »

HISTOIRE D'ESPAGNE

Par M. Rosseeuw Saint-Hilaire, professeur agrégé d'histoire à la Faculté des lettres. 10 vol. in-8° carré. Chaque volume. 5 fr. » c.

(Les tomes VI et VII sont épuisés.)

LA VIE A LA CAMPAGNE

Chasse, pêche, courses, haras, nouvelles, beaux-arts, agriculture, acclimatation des races, pisciculture, régates, voyages, bains de mer, eaux thermales, etc., etc..... 6 volumes grand in-8° jésus, imprimés sur beau papier vélin glacé, ornés de nombreuses gravures sur acier et de plus de 2,000 gravures sur bois intercalées dans le texte. Prix des 6 volumes brochés. . . . . 60 fr. » c.

Reliés en demi-chagrin, tranches dorées.. . . . 90 »

Les volumes 1er et 5e ne se vendent pas séparément.

COMPLÉMENT DE LA VIE A LA CAMPAGNE.

Le *Complément de la Vie à la campagne* se compose de onze volumes grand in-8° jésus, qui forment les tomes VII à XVII de la publication. Ces onze volumes, illustrés, comme les six premiers, de nombreuses gravures placées dans le texte et de grandes compositions hors texte, se vendent ensemble. . . . . . 110 fr. » c.

Les tomes VIII, X et XI ne se vendent pas séparément.

CAMPAGNE DE 1870. ARMÉE DU RHIN

Camp de Châlons, Borny, Rezonville ou Gravelotte, Saint-Privat, Blocus de Metz, par le docteur Ferdinand Quesnoy, médecin principal de 1re classe à l'armée du Rhin. 1 beau volume in-8°, accompagné d'une magnifique *carte tirée en cinq couleurs*. . . 5 fr. » c.

HISTOIRE D'AIGUES-MORTES

Par F. Em. di Petro. 1 beau volume in-8° carré, orné de deux gravures sur acier et d'une carte des environs d'Aigues-Mortes jusqu'à la mer. . . . . 5 fr. » c.

INTRODUCTION A L'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Par M. A. Grancolas, professeur d'histoire. 1 beau volume in-18 papier vélin glacé. . . . . 2 fr. » c.

LA CHASSE ET LA TABLE

Nouveau traité en vers et en prose, donnant la manière de chasser, de tuer et d'apprêter le gibier, par Charles Jobey. 1 joli volume in-18, papier vélin glacé, orné d'une gravure sur acier. . . 3 fr. » c.

VOYAGE LITTÉRAIRE SUR LES QUAIS DE PARIS

Lettres à un bibliophile de province. Deuxième édition, suivie de mélanges extraits de quelques bouquins tirés de la boîte à quatre sols, par M. A. de Fontaine de Resbecq. 1 beau volume in-18 jésus, papier vélin glacé. . . . . 3 fr. » c.

L'ABBAYE ROYALE DE FAREMOUTIERS

Du diocèse de Meaux, par M. E. de Fontaine de Resbecq. 1 vol. in-18. 1 fr. » c.

TH. SIDARI

Un amour de sous-lieutenant (épisode de la chouannerie en 183...) — Solferina, Mémoires d'un cheval d'escadron. 1 beau vol. in-18 jésus, papier vélin glacé. . . . . 2 fr. » c.

AGNÈS DE MÉRANIE

Par Ponsard. 1 beau volume in-8° cavalier. . . . 2 fr. » c.

LE MÊME OUVRAGE, in-18 jésus. . . . . . . 1 »

CHASSES DE L'ALGÉRIE

Et Notes sur les Arabes du Sud, par le général A. Margueritte. Deuxième édition. 1 beau volume in-18. . . . . . . 3 fr. 50 c.

L'ITALIE D'APRÈS NATURE (Italie méridionale)

Par Madame Louis Figuier. 1 volume in-18. Broché. 3 fr. » c.

PEINTURE GÉOGRAPHIQUE DU MONDE MODERNE

Suivant l'ordre dans lequel il a été reconnu et découvert, par Madame Victorine François Plée. 1 beau volume in-18 orné de gravures sur bois. . . . . 3 fr. » c.

TRAITÉ ÉLÉMENTAIRE D'ASTRONOMIE

Par A. Boillot, professeur de mathématiques. 1 beau volume in-18, orné d'un grand nombre de gravures sur cuivre intercalées dans le texte. . . . . 5 fr. » c.

LES INSECTES NUISIBLES

A l'agriculture. — Moyens de les combattre, par Ernest Menault. 1 beau volume in-18, orné de nombreuses figures. . 2 fr. » c.

NOTRE ENNEMI LE LUXE

Critique mordante et sévère de tous les scandales présents, par M. Nadault de Buffon. Deuxième édition. 1 beau volume in-18 jésus. . . . . 3 fr. 50 c.

LE THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE (1788-1799)

Par E. Jauffret. 1 volume in-18. . . . . 3 fr. 50 c.

LE LIVRET DE CHASSE

Magnifique petit volume imprimé sur papier-carte, illustré de 19 gravures sur bois, et suivi de la loi sur la chasse. Ce joli livret, indispensable à tout chasseur, est relié en toile avec plaques or et porte-crayon. Prix. . . . . 2 fr. » c.

ŒUVRES DE LAMARTINE

Nouvelle édition, contenant les notes et les commentaires fournis par l'auteur. Dix beaux volumes in-8° cavalier imprimés avec luxe sur beau papier vélin, ornés de 30 gravures sur acier et du portrait de l'auteur. L'ouvrage complet. . . . . 64 fr. » c.

Premières et Nouvelles Méditations. . . .	1 vol.,	4 gravures.	7 fr.	»
Harmonies poétiques, Recueillements. . . .	1 vol.,	3 gravures.	7	»
Jocelyn	1 vol.,	2 gravures.	6	»
Chute d'un Ange.	1 vol.,	1 gravure.	6	»
Voyage en Orient	2 vol ,	12 gravures.	12	»
Confidences et Nouvelles Confidences . . .	1 vol.,	8 gravures.	7	»
Le Tailleur de pierres de Saint-Point. . . .	1 vol.,	1 gravure.	4	»
Le Manuscrit de ma mère..		1 vol.	7	50
Mémoires.		1 vol.	7	50

ŒUVRES POÉTIQUES. — 10 volumes in-18, format anglais, papier vélin. . . . . 35 fr. » c.

CHAQUE OUVRAGE SE VEND SÉPARÉMENT :

Premières Méditations. 1 vol. . .	3 fr.	50	Chute d'un Ange. 1 vol.	3 fr.	50
Nouvelles Méditations. 1 vol. . .	3	50	Voyage en Orient. 2 vol.	7	»
Harmonies poétiques. 1 vol. . . .	3	50	Confidences. 1 vol. in-18.	3	50
Recueillements poétiques. 1 vol.	3	50	Nouvelles confidences. 1 vol. in-18.	3	50
Jocelyn. 1 vol..	3	50			

LECTURES POUR TOUS, 1 fort volume in-18. 3 fr. 50 c.

HISTOIRE DES GIRONDINS. 6 volumes in-18. 21 fr. » c.

HISTOIRE DE LA RESTAURATION (1814-1830). 8 volumes in-18. . . . . 16 fr. » c.

JOCELYN, nouvelle édition. 1 volume in-8° jésus, illustré de magnifiques gravures sur bois. . . . . 10 fr. » c.

GRAZIELLA, 1 beau volume in-4° cartonné en toile rouge, tranches ébarbées, illustré de 33 grandes compositions d'après les dessins d'Alfred de Curzon. . . . . 15 fr. » c.

GRAZIELLA, nouvelle édition. 1 vol. in-18. . . . 1 fr. 25 c.

RAPHAEL, 1 volume in-18. . . . . 1 fr. 25 c.

ŒUVRES DE WALTER SCOTT

Traduction de M. Defauconpret; édition de luxe entièrement terminée, revue et corrigée avec le plus grand soin, illustrée de 59 magnifiques vignettes et portraits sur acier d'après RAFFET. 30 vol. in-8° cavalier, papier glacé et satiné. Prix. . 135 fr. » c.

Prix de chaque volume. . . . . 4 fr. 50

Tomes	Tomes	Tomes
1. Waverley.	11. Kenilworth.	22. La Jolie Fille de Perth.
2. Guy Mannering.	12. Le Pirate.	23. Charles le Téméraire.
3. L'Antiquaire.	13. Les Aventures de Nigel.	24. Robert de Paris.
4. Rob-Roy.	14. Peveril du Pic.	25. Le Château périlleux. La Démonologie.
5. Le Nain noir. Les Puritains d'Écosse.	15. Quentin Durward.	26. 27. 28. Histoire d'Écosse.
6. La Prison d'Edimbourg.	16. Eaux de Saint-Ronan.	29. 30. Romans poétiques.
7. La Fiancée de Lammermoor. L'Officier de fortune.	17. Redgauntlet.	
8. Ivanhoë.	18. Connétable de Chester.	
9. Le Monastère.	19. Richard en Palestine.	
10. L'Abbé.	20. Woodstock.	
	21. Chroniques de la Canongate.	

LE MÊME OUVRAGE, *nouvelle édition*, publiée en 30 volumes in-8° carré, avec gravures sur acier. Chaque volume contient au moins un roman complet et se vend. . . . . 3 fr. » c.

ŒUVRES DE J. FENIMORE COOPER

Traduction de Defauconpret, ornées de 90 vignettes d'après les dessins de MM. Alfred et Tony Johannot. 30 volumes in-8°. 120 fr.

On vend séparément chaque volume. . . . . . . 4 »

Tomes	Tomes	Tomes
1. Précaution.	11. Le Bravo.	21. Le Feu-Follet.
2. L'Espion.	12. L'Heidenmauer.	22. A Bord et à Terre.
3. Le Pilote.	13. Le Bourreau de Berne.	23. Lucie Hardinge.
4. Lionel Lincoln.	14. Les Monikins.	24. Wyandotté.
5. Les Mohicans.	15. Le Paquebot.	25. Satanstoë.
6. Les Pionniers.	16. Ève Effingham.	26. Le Porte-Chaîne.
7. La Prairie.	17. Le Lac Ontario.	27. Ravensnest.
8. Le Corsaire rouge.	18 Mercédès de Castille.	28. Les Lions de mer.
9. Les Puritains.	19. Le Tueur de daims.	29. Le Cratère.
10. L'Ecumeur de mer.	20. Les Deux Amiraux.	30. Les Mœurs du jour.

LE MÊME OUVRAGE, *nouvelle édition*, publiée en 30 volumes in-8° carré, avec gravures sur acier. Chaque volume contient au moins un roman complet et se vend. . . . . 3 fr. » c.

COLLECTION D'OUVRAGES PUBLIÉS SUR GRAND PAPIER RAISIN VERGÉ

IMPRIMÉS A PETIT NOMBRE

ŒUVRES COMPLÈTES DE MOLIÈRE

Nouvelle édition, collationnée sur les textes originaux, avec leurs variantes, par A. Chaudé, précédée de l'histoire de la vie et des ouvrages de Molière, par J. L. Taschereau. 6 volumes tirés à 100 exemplaires grand papier vergé, numérotés à la presse, avec une collection de 31 gravures, d'après les dessins de *Moreau,* imprimées sur papier de Chine. *Il n'en reste que quelques exemplaires.* Prix. . . . . 250 fr. » c.

ŒUVRES DE BOILEAU

Nouvelle édition, avec un choix de Notes et les Imitations des auteurs anciens, précédée d'une Notice sur Boileau, par M. C. A. Sainte-Beuve, de l'Académie française. 1 volume tiré à 110 exemplaires grand papier vergé, numérotés à la presse, avec 6 vignettes et 1 portrait sur acier, imprimés sur papier de Chine. . 25 fr. » c.

LETTRES A ÉMILIE SUR LA MYTHOLOGIE

Par M. C. A. Demoustier. 1 fort volume tiré à 110 exemplaires grand papier vergé, numérotés à la presse, avec une collection de 13 magnifiques gravures sur acier, imprimées sur papier de Chine. Prix. . . . . 25 fr. » c.

HISTOIRE DE LA RÉVOLUTION FRANÇAISE

Par M. Thiers, de l'Académie française; imprimée à 200 exemplaires numérotés à la presse. 10 volumes, papier vergé, ornés de 54 gravures sur acier, imprimées sur papier de Chine. 150 fr. » c.

PORTRAITS GRAVÉS PAR SAINT-AUBIN

Boileau, Bossuet, Bourdaloue, Chaulieu, Corneille, Mme Deshoulières, Gresset, La Fontaine, Larochefoucauld, Lesage, Mably, Malherbes, Molière, Montesquieu, Pascal, Racine, Régnier, Rousseau, Voltaire. Chaque épreuve sur papier de Chine. 1 fr. 50 c.

GRAVURES POUR LES ŒUVRES DE MOLIÈRE

Collection de 31 gravures d'après les dessins de MOREAU jeune, imprimées sur papier de Chine. Prix. . . . . . . 21 fr. » c.

Même collection sur papier blanc (nouveau tirage). 15 fr. » c.

Il reste encore quelques Collections de ces 31 planches imprimées sur papier à la forme (ancien tirage). Prix. . . . . . 40 fr. » c.

Autre collection de 19 planches d'après les dessins de MM. Horace VERNET, DESENNE, JOHANNOT et HERSENT, imprimées sur papier de Chine grand in-8° jésus. Prix. . . . . 10 fr. » c.

GRAVURES POUR LES ŒUVRES DE RACINE

Collection de 13 vignettes d'après MOREAU, imprimées sur papier blanc (ancien tirage). . . . . 12 fr. » c.

La même collection imprimée sur papier de Chine. 12 fr. » c.

GRAVURES POUR LES ŒUVRES DE CORNEILLE

Collection de 25 gravures d'après MOREAU, imprimées sur papier de Chine (nouveau tirage avec la lettre et les cadres effacés) Prix. 18 fr. » c.

GRAVURES POUR LES LETTRES A ÉMILIE

Collection de 37 gravures d'après MOREAU, imprimées sur papier de Chine. Prix. . . . . 30 fr. » c.

LES VIERGES DE RAPHAEL

Collection de 12 magnifiques estampes gravées sur acier par PELÉE, DIEN, LÉVY, SAINT-ÈVE, METZMACHER, accompagnée d'un Essai sur la vie et les ouvrages de Raphaël, de Notices explicatives sur chaque tableau, par M. PEISSE, et du Portrait de Raphaël, gravé par PANIER. La collection complète, imprimée sur papier de Chine et reliée avec soin en demi-chagrin rouge, tranches dorées. . . 140 fr. » c.

Titres des gravures

1. MADONE DE SAINT-SIXTE.
2. VIERGE A LA CHAISE.
3. VIERGE AUX CANDÉLABRES.
4. VIERGE AU POISSON.
5. SAINTE CÉCILE.
6. VIERGE D'ALBE.
7. VIERGE AU VOILE.
8. SAINTE-MARGUERITE.
9. BELLE JARDINIÈRE.
10. VIERGE AU DONATAIRE.
11. MARIAGE DE LA VIERGE.
12. SAINTE FAMILLE.

Chaque estampe de 30 centimètres de haut sur 21 de large, imprimée sur colombier vélin : *avec la lettre*, papier blanc, 7 fr. 50 c.; papier de Chine. 10 fr. » c.

Avant la lettre, tirée à 120 exemplaires, papier de Chine. 40 fr. » c.

LE MARIAGE DE LA VIERGE, estampe de 35 centimètres de hauteur sur 26 de largeur, coûte le double des prix énoncés ci-dessus, prise séparément.

LE PORTRAIT DE RAPHAEL, imprimé sur papier de Chine. . . . . 5 fr. » c.

RÉCAPITULATION DU CATALOGUE.

VOLUME IN-FOLIO.

Les Vierges de Raphaël. Collection de 12 magnifiques estampes tirées sur papier de Chine, accompagnées du portrait de *Raphaël*, d'un essai sur sa vie et ses ouvrages, et de notices explicatives pour chaque tableau. Reliées en demi-chagrin, tranches dorées.................................. 140 fr. » c.

VOLUMES IN-4°.

		fr.	c.
Le Musée historique de Versailles. 56 planches. Relié en demi-chagrin, tranches dorées		25	»
A. de Lamartine.	GRAZIELLA, illustrée; cartonnage toile	15	»
Th. Gautier fils et Gustave Doré.	LES AVENTURES DU BARON DE MUNCHHAUSEN, illustrées, cartonnage en toile rouge avec plaques or	6	»
—	Le Même, tranches dorées et plaques or	7	»

COLLECTION DE VOLUMES GRAND IN-8° JÉSUS.

		fr.	c.
La Sainte Bible, traduction de *Lemaistre de Sacy* et *Lallemant*. 5 volumes ornés de 41 gravures		100	»
La Sainte Bible, traduction de *Lemaistre de Sacy*, 32 gravures		25	»
L'**Ancien** et le **Nouveau Testament**, par ROYAUMONT, 338 vignettes		15	»
Les Saints Évangiles, traduction de *Lemaistre de Sacy*, 11 grav.		20	»
Vie de N. S. Jésus-Christ, par PIERRE LACHÈZE, 34 gravures		18	»
Vie des Saints Pères et Martyrs, par GODESCARD, 30 gravures		18	»
Bautain (l'abbé).	IMITATION DE JÉSUS-CHRIST, 7 gravures	12	50
Mary Lafon.	ROME ANCIENNE ET MODERNE, 26 gravures	20	»
L. Batissier.	HISTOIRE DE L'ART MONUMENTAL, avec grav	20	»
L. Batissier et **Dulaure.**	HISTOIRE DE PARIS, 51 gravures	20	»
Norvins.	HISTOIRE DE NAPOLÉON, 42 grav. et 550 vign.	18	»
—	HISTOIRE DE NAPOLÉON, 550 vignettes	10	»
Léon Galibert.	HISTOIRE DE VENISE, 24 gravures	18	»
—	HISTOIRE DE L'ALGÉRIE, 36 gravures	18	»
Romey et **Jacobs.**	LA RUSSIE ANCIENNE ET MODERNE, 18 gravures.	18	»
P. Christian.	HISTOIRE DE LA MAGIE, illustrée, 1 volume	15	»
Wood et H. Lucas.	LES ARCHITECTES DE LA NATURE, illustrés de 220 vignettes, 1 volume	12	»

Bernardin de Saint-Pierre.	PAUL ET VIRGINIE, 478 vign. et 8 aciers.	15 fr.	» c.
Brillat-Savarin.	PHYSIOLOGIE DU GOUT, 200 vignettes et 7 aciers.	15	»
De Lamartine.	JOCELYN, illustré	10	»
Dumont-d'Urville.	VOYAGE AUTOUR DU MONDE, 45 grav., 2 vol.	30	»
D'Orbigny.	VOYAGE DANS LES DEUX AMÉRIQUES, 28 grav.	15	»
Eyriès et **Alf. Jacobs.**	VOYAGE EN ASIE ET EN AFRIQUE, 25 grav.	15	»
A. Guilbert.	HISTOIRE DES VILLES DE FRANCE, 90 gravures et 133 armoiries, 6 volumes	92	»
Buffon et Lacépède.	ŒUVRES COMPLÈTES, 8 volumes illustrés de 372 sujets coloriés	100	»
Th. Lavallée.	GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE DE *Malte-Brun* refondue, 64 gravures, 6 volumes	60	»
Anquetil.	HISTOIRE DE FRANCE, continuée par *Norvins*, 50 gravures, 5 volumes	50	»
Henri Martin.	HISTOIRE DE FRANCE POPULAIRE. 1er et 2e vol., 425 gravures	16	»
Thiers.	RÉVOLUTION FRANÇAISE, 40 gravures, 4 volumes.	40	»
—	Le Même, édition populaire illustrée, 2 vol...	21	»
—	CONSULAT ET EMPIRE, éd. popul. illustrée, 5 vol.	40	»
L. Figuier.	LES MERVEILLES DE LA SCIENCE, illustr. 4 vol.	40	»
M. Cervantès.	D. QUICHOTTE, édition populaire illustrée, 1 vol.	8	»
A. Thierry.	CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE, 34 vignettes, 1 vol.	12	»
La Vie à la campagne,	17 vol. illustrés de nombreuses vignettes.	170	»

VOLUMES GRAND IN-8° RAISIN,

ILLUSTRÉS DE NOMBREUSES VIGNETTES SUR BOIS.

Ed. Laboulaye, *de l'Institut.*	CONTES BLEUS, 1 volume	10	»
— —	NOUVEAUX CONTES BLEUS, 1 volume.	10	»
L. Batissier.	NOUVEAU CABINET DES FÉES, contes choisis, 1 vol.	10	»
Assollant.	HISTOIRE FANTASTIQUE DE PIERROT, 1 volume..	10	»
De la Blanchère.	VOYAGE AU FOND DE LA MER, 1 volume	10	»

VOLUMES IN-8° CAVALIER.

Henri Martin.	HISTOIRE DE FRANCE, 17 volumes, 52 gravures.	102	»
—	LA RUSSIE ET L'EUROPE, 1 volume	6	»
Augustin Thierry.	ŒUVRES COMPLÈTES, 5 volumes, 20 gravures....	25	»
Lamartine.	ŒUVRES POÉTIQUES, 10 volumes, 30 gravures...	64	»
—	HISTOIRE DES GIRONDINS, 4 vol 40 gravures...	40	»

Michaud.	Histoire des Croisades, 4 volumes, 4 vignettes.	24 fr.	» c.
Mary Lafon.	Rome ancienne, 1 volume, 10 gravures.........	6	»
—	— moderne, 1 volume, 10 gravures.........	6	»
—	Histoire d'Espagne, 2 volumes, 16 gravures..	12	»
Labutte.	Histoire des ducs de Normandie, 1 volume, 12 gravures..............................	6	»
Walter Scott.	Œuvres, 30 volumes, 59 vignettes et portraits .	135	»
Corneille.	Œuvres dramatiques, 1 volume, 12 gravures..	7	»
Jean Racine.	Œuvres, 1 volume, 13 gravures................	7	»
Molière.	Œuvres complètes, 6 volumes, 19 gravures....	50	»
Molière.	Œuvres complètes, 2 volumes, 16 gravures....	14	»
La Fontaine.	Fables, 1 volume, 13 gravures................	6	»
Boileau.	Œuvres complètes, 1 vol., 6 vignettes, 1 portr..	5	»
Fénelon.	Aventures de Télémaque, 1 v., 12 vign. et 1 port.	6	»
Bossuet.	Discours et Oraisons, 1 portrait............	6	»
Massillon, Fléchier, Bourdaloue, etc.	Chefs-d'œuvre oratoires, 1 volume................................	5	»
La Bruyère et **la Rochefoucauld**	(Caractères et maximes), 1 volume, 1 portrait..........................	5	»
Vauvenargues.	Œuvres complètes, 2 volumes, 1 portrait.....	12	»
Mme de Sévigné.	Lettres, 1 volume, 1 portrait...............	6	»
Voltaire.	Théatre, 1 volume, 1 portrait................	6	»
—	Siècle de Louis XIV, 1 volume, 1 portrait.....	6	»
De Cherrier.	Lutte des Papes et des Empereurs, 3 vol....	18	»
Le Sage.	Gil Blas de Santillane, 1 volume, 9 gravures.	7	»
Cervantès.	Don Quichotte, trad. *Ch. Furne*, 2 v., 9 grav.	8	»
Planat de la Faye.	Documents laissés par Manin, 2 vol.........	12	»
Jean Reynaud.	Terre et Ciel, 1 volume.....................	7	»
—	L'Esprit de la Gaule, 1 volume............	6	»
—	Merlin de Thionville, 1 volume, 1 portrait...	7	»
—	Lectures variées, 1 volume..................	6	»
—	Études encyclopédiques, 3 volumes.........	18	»
Julian Klaczko.	Étude de diplomatie contemporaine, 1 vol..	7	»
Auguste Roussel.	Les Miettes d'Ésope, 1 volume, 9 gravures...	8	»
Demoustier.	Lettres a Emilie, 1 volume, 12 gravures......	7	»
Beaumarchais.	Théatre, 1 volume, 5 gravures...............	6	»
Hamilton.	Œuvres, 1 volume, 6 gravures................	6	»
Chateaubriand.	Œuvres complètes, 12 volumes, 31 gravures....	72	»
Amédée Pichot.	Charles-Quint, 1 volume....................	8	»
De Bellecombe.	Histoire universelle, 18 volumes............	90	»
M. C. P* (l'abbé de).**	L'Amour et les Sentiments du cœur, 1 vol.	6	»

VOLUMES IN-8° ORDINAIRE.

Thiers.	Révolution française, 10 volumes, 55 grav...	50 fr.	» c.
—	Consulat et Empire, 21 volumes, 75 gravures.	115	»
—	— — 21 vol., sans gravures...	105	»
Louis Blanc.	Révolution française, 12 volumes...........	60	»
F. Quesnoy.	Campagne de 1870. — Armée du Rhin : Borny, Gravelotte, Saint-Privat, siége de Metz, 1 volume et carte coloriée.................	5	»
Ch. Romey.	Histoire d'Espagne, 9 volumes...............	45	»
Walter Scott.	Œuvres, 30 volumes, 30 gravures............	90	»
Cooper.	Œuvres, 30 volumes, 30 gravures............	90	»
M. E.-R.-A. Serres.	Principes d'organogénie, tome Ier.........	6	»
Amiel.	L'Éloquence sous les Césars................	5	»
Di Petro.	Histoire d'Aigues-Mortes, 1 vol., 3 gravures.	5	»

VOLUMES IN-18 JÉSUS.

Bautain (l'abbé).	Imitation de Jésus-Christ, 1 volume, 6 grav..	3	50
Lecanu (l'abbé).	Imitation des Saints, 367 grav. sur bois, 1 vol.	3	50
H. Martin.	Jeanne Darc, 1 volume, 1 portrait...........	2	»
—	Daniel Manin, 1 volume, 1 portrait...........	3	50
Augustin Thierry.	Œuvres complètes, 9 volumes...............	18	»
Thiers.	Révolution française, 8 volumes.......	28	»
De Lamartine.	Œuvres poétiques, 10 volumes..............	35	»
—	Histoire des Girondins, 6 volumes...........	21	»
—	— de la Restauration, 8 volumes.....	16	»
—	Raphael, 1 volume........................	1	25
—	Graziella, 1 volume.......................	1	25
—	Lectures pour tous, 1 fort volume..........	3	50
Mme L. Figuier	L'Italie d'après nature. 1 vol..............	3	»
Nadault de Buffon.	Notre ennemi le Luxe. 1 vol...............	3	50
A. Boillot.	Traité élémentaire d'astronomie, 1 volume avec figures..............................	5	»
André Sanson.	Semaines scientifiques, 1 volume............	3	50
Ernest Menault.	Les Insectes nuisibles, 1 volume............	2	
E. de Fontaine de Resbecq.	L'Abbaye royale de Faremoutiers, du diocèse de Meaux, 1 volume...............	1	»
—	Voyage littéraire sur les quais de Paris. 1 v.	3	»
Charles Jobey.	La Chasse et la Table, 1 volume...........	3	»
Th. Sidari.	Un amour de sous-lieutenant, etc., 1 vol...	2	»
Grancolas.	Introduction a l'Histoire contemporaine, 1 volume..................................	2	»
Mme F. Plée.	Peintures géographiques, 1 volume........	3	»
A. Margueritte (général).	Chasses de l'Algérie, 1 volume..........	3	50
Ponsard.	Agnès de Méranie, 1 volume................	1	»
E. Jauffret.	Le Théatre révolutionnaire (1788-1799), 1 v.	3	50
De La Rue.	Sous Paris pendant l'invasion, 1 vol........	4	»

DIVERS.

Le Livret de chasse.	1 volume in-32, cartonné en toile avec porte-crayon	2 fr.	» c
H. Martin.	POLOGNE ET MOSCOVIE, brochure	1	50
—	JEAN REYNAUD, brochure	1	»
—	VERCINGÉTORIX, drame en cinq actes. 1 volume.	2	»
De Bellecombe.	POLYGÉNISME ET MONOGÉNISME, brochure	1	50
Collection de 51	vignettes et portraits pour l'Histoire de France, par H. MARTIN	17	»
Collection de 40	portraits pour l'Histoire des Girondins	13	»
Collection de 30	portraits pour l'histoire de la Restauration	10	»
Collection de 60	gravures pour l'Histoire du Consulat et de l'Empire de Thiers	20	
Collection de 19	gravures imprimées sur papier de Chine pour les Œuvres de Molière, 6 volumes	10	»

ATLAS CARTONNÉS.

Atlas	de la Révolution française par Thiers, 32 cartes	16	»
—	du Consulat et de l'Empire par Thiers, 66 cartes	30	»
—	de Géographie, par TARDIEU, pour la Géographie de Th. Lavallée, 31 cartes	16	»
—	Saint-Cyr, pour l'Ecole militaire, par E. BUREAU, 43 cartes et 35 tableaux	25	»

MM. FURNE, JOUVET et Cie viennent de publier un Catalogue complet de toutes leurs gravures sur acier. Ce Catalogue comprend les titres de 2,500 vignettes et portraits. Il est envoyé *franco* sur demande affranchie.

Nous avons l'honneur de prévenir nos correspondants de province que tous les ouvrages envoyés d'office qui ne nous auraient pas été retournés dans un an à partir du jour de l'expédition, seront considérés comme vendus et ne pourront plus être admis au retour.

Nota. Toute lettre non affranchie sera rigoureusement refusée.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, RUE GARANCIÈRE, 8.

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR, RUE GARANCIÈRE, 8.


LIBRARY OF CONGRESS
0 029 561 774 3